Digitized by Google

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.ª SALA

SCAFFALE 5
PLUTEO III
N.° CATENA 9

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VII.ª SALA

SCAFFALE 2
PLUTEO 6
N.° CATENA 3

Pr. Salar. F. II. 19
II

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

38735

ROLAND

FURIEUX,

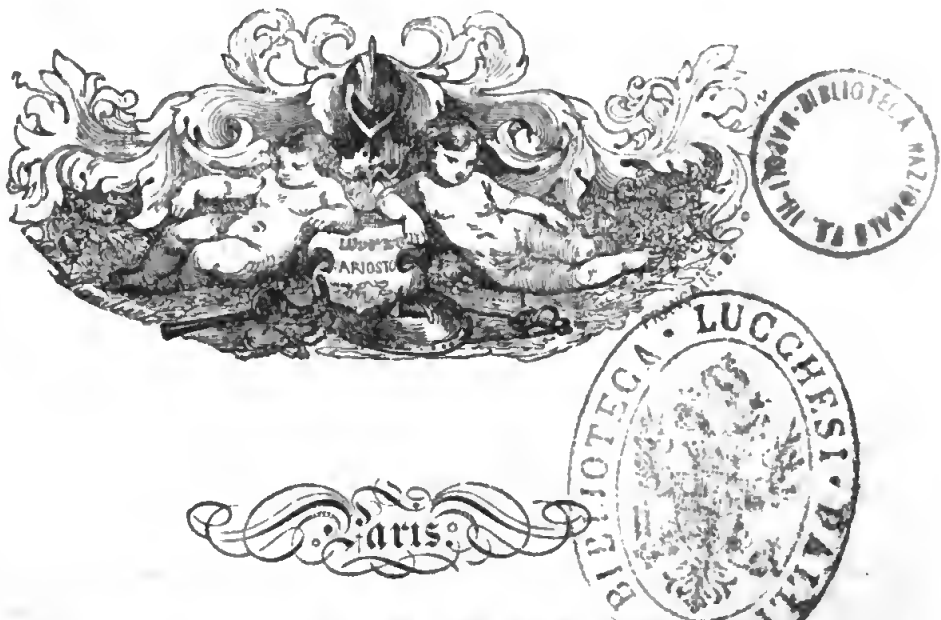
Nouvelle Traduction,

AVEC LA VIE DE L'ARIOSTE

ET DES NOTES SUR LES ROMANS CHEVALERESQUES, LES TRADITIONS ORIENTALES, LES CHRONIQUES, LES CHANTS DES TROUVÈRES ET DES TROUBADOURS COMPARÉS AU POÈME DE L'ARIOSTE.

PAR M. A. MAZUY.

I



Paris.

F. KNAB, ÉDITEUR, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20.

M DCCC XXXIX.

Digitized by Google

OPINIONS

DES JOURNAUX ET REVUES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

SUR LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

DU TASSE

ET LE

ROLAND FURIEUX

D'ARIOSTE,

TRADUCTIONS ET ANNOTATIONS

PAR

M. A. MAZUY.

La *Jérusalem Délivrée* et le *Roland Furieux*, si consciencieusement traduits et annotés par M. Mazuy, ont pris rang parmi les ouvrages d'une renommée durable. Aux nombreux éloges que ces deux publications ont obtenus en France, aux bienveillans témoignages d'approbation du vicomte de Chateaubriand, du chevalier Artaud, de Michaud, l'illustre historien des croisades, de MM. Champollion-Figeac, Michelet, de Vidaillan, etc. etc., se joignent les suffrages non moins flatteurs de l'Italie. Les annotations de M. A. Mazuy font partie d'une édition italienne de la *Gerusalemme Liberata* que publie à Milan l'éditeur Sacchi, Corso di San Celso, nº 5502, et de l'édition du *Furioso* qui s'imprime à Venise, chez la Società del Gondoliere, San Maurizio, palazzo Daponte, et San Marco, procuratie vecchie.

RELEVÉ

Des Journaux et Revues qui ont

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, nouvelle traduction, avec la Vie du Tasse et des Notes historiques d'après les chroniques des croisades et les historiens arabes du onzième siècle; 1 volume in-8°; Paris. Knab, éditeur.

Noms des Journaux.	Dates.	Noms des Rédacteurs.
Le Moniteur universel.....	du 23 septembre 1838.	MM. A. de Vidaillan.
Le Journal des Débats.....	du 3 février 1839.	— Delécluze.
La Gazette de France.....	du 21 janvier 1838.	— Luigi Cicconi.
La Quotidienne.....	du 10 août 1838.	— Poujoulat.
La Presse.....	du 17 juin 1838.	— Calona.
Le National.....	du 17 juin 1838.	— Emile Souvestre.
Le Siècle.....	du 15 février 1838.	— Comité de rédaction littér.
Le Courrier Français.....	du 28 juillet 1838.	— Edouard Monnais.
Le Temps.....	du 24 janvier 1839.	— Marandon de Montyel.
Le Constitutionnel	du 3 février 1838.	— Louis Reybaud.
Idem.....	du 3 septembre 1838.	
La France.....	du 5 mars 1838.	— Thévenin.
L'Echo Français.....	du 25 janvier 1838.	— Alfred Desessarts.
Le Messager.....	du 31 janvier 1838.	— A. Morel.
Revue Britannique.....	du mois de mai 1838.	— De la rédaction.
Nouvelle-Minerve.....	du 10 janvier 1838.	— Hippolyte Lucas.
Idem.....	du 24 janvier 1838.	— Louis Chabus.
Le Corsaire.....	du 19 juin 1838.	— De la rédaction.
L'Europe Monarchique.....	du 25 janvier 1838.	— Alfred Maury.
Idem.....	du 12 mars 1838.	
France Départementale.....	tome 4, livraison 3...	— Eugenio Giordani.
Revue Française et Etrangère..	tome 5, livraison 3...	— Edouard Carrière.
Magasin Universel.....	tome 5, livraison 13...	— De la rédaction.
Gazette du Midi (Marseille)...	du 12 août 1838.	— Henri Abel.
Il Subalpino (de Turin).....	de novembre 1838.	— G. Gorresio.
Gazette d'Augsbourg.....	de juillet 1838.	— De la rédaction.

Digitized by Google

SOMMAIRE

rendu compte de ces deux Ouvrages.

ROLAND FURIEUX, nouvelle traduction, avec la Vie de l'Arioste, et des Notes sur les romans chevaleresques, les traditions orientales, les chroniques, les chants des trouvères et des troubadours, comparés au poëme de l'Arioste. 3 vol. in-8°. Paris, Knab.

Noms des Journaux.	Dates.		Noms des Rédacteurs.
Le Moniteur Universel.....	du 18 février	1840.	MM. A. de Vidaillan.
Idem.....	du 6 août	1840.	
Le Journal des Débats.....	du 1er août	1839.	— Delécluze.
Idem.....	du 21 février	1840.	
La Gazette de France.....	du 27 juillet	1839.	— Luigi Cicconi.
La Quotidienne.....	du 10 mai	1840.	— Poujoulat.
Le Courrier Français.....	du 1er août	1840.	— E. Buret.
Le Constitutionnel.....	du 28 octobre	1839.	— Louis Reybaud.
Le Temps.....	du 24 décembre	1839.	— De Courtenay.
Le Capitole.....	du 9 mars	1840.	— Calona.
Le Pays.....	du 15 mars	1840.	— De Saint-Prosper aîné.
Le Charivari.....	du 16 avril	1840.	— Hippolyte Lucas.
L'Artiste.....	2e sér. t. 4, livrais. 14.		
L'Echo du Monde savant.....	du 4 avril	1840.	— De Maslatrie.
Mémorial de la Littérature.....	du 25 juillet	1840.	— De la rédaction.
Revue et Gazette des Théâtres..	du 8 août	1839.	— Marandon de Montyel.
France Départementale.....	tome 5, livrais. 9.....		— Eugenio Giordani.
Idem.....	tome 5, livrais. 10.....		
Magasin Universel.....	tomes 6 et 7.....		— De la rédaction.
Le Progrès du Pas-de-Calais....	du 8 mai	1840.	— De la rédaction.
Le Haro (Caen).....	du 9 avril	1840.	
L'Echo du Nord (Lille).....	du 17 mars	1840.	
Gazette du Centre (Limoges)...	du 11 avril	1840.	
Mus. scient. lett. ed art. (Turin).	du 25 janvier	1840.	— L. Cicconi.
Gazette universelle de Leipsick.	de juillet	1840.	— De la rédaction.

MM. Théodore Anne et de La Villedieu doivent parler très-prochainement de ce travail dans *la France* et dans *le National*.

EXTRAITS

DE QUELQUES-UNS DES COMPTES-RENDUS.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

« ...Le travail de M. Mazuy se divise en deux parties distinctes, qui s'unissent pour faire comprendre et pour traduire dans toute sa vérité la grande épopée du Tasse. Il y a le texte et la pensée, la parole et l'intelligence. Le texte est précis, parce que M. Mazuy a saisi le véritable sens du poëte, sa pensée intime, ses allusions, ses souvenirs, ses pieuses émotions et ses admirations antiques. Les phrases françaises sont écrites avec une netteté, avec un heureux choix de l'expression la plus convenable, et surtout la plus fidèle. On y juge une plume exercée à manier notre langue, un esprit qui en connaît les beautés, une étude qui a médité sur la valeur et sur le choix des mots..... A côté du poëme est l'histoire; la vérité corrige et explique les fictions du poëte. M. Mazuy devait la présenter sans cesse, l'opposer dans tout son jour, et ne pas craindre d'obscurcir l'éclat des féeries par l'éclat des réalités. Les travaux des Croisés étaient assez grands, leur but assez pieux, leur entreprise assez populaire pour ne pas craindre de les rappeler, dépouillés des prestiges de l'imagination et de la fable. Aussi des notes savantes nous tiennent au courant de ce que dit la chronique. M. Mazuy a fouillé partout, il a tout étudié, et après la lecture des notes qui accompagnent chaque chant, on sait l'histoire aussi bien que l'épopée de la première croisade..... Des explications recherchées jusque dans les historiens arabes, une critique éclairée, une pureté d'expressions soutenues, exempte de néologismes qui défigurent les ouvrages modernes, et une étude approfondie, tels sont les caractères de la traduction de la *Jérusalem Délivrée* par M. Mazuy. Nous aimons à lui prédire que nos éloges seront confirmés par le public, par ce public chaque jour plus nombreux qui ne lit et qui n'étudie que les bons livres..... » (*Moniteur Universel.*)

« ...Le travail de M. Mazuy a son mérite; sa nouvelle traduction est toujours matériellement fort exacte. Mais ce qui me paraît devoir la faire rechercher, ce sont les notes savantes et curieuses qu'il y a ajoutées. Il a soigneusement compulsé les histoires et les chroniques européennes et arabes, pour y recueillir tout ce qui pouvait servir à l'éclaircissement des faits relatifs à la première croisade chantée par le Tasse. On trouvera dans cette traduction de nombreuses occasions de s'instruire..... ..... » (*Journal des Débats.*)

« ...Une traduction ne suffit pas pour épuiser l'intérêt que les écrivains français attachent à une époque historique. Aussitôt que la tâche de la poésie est remplie, celle de la raison commence. On admire l'*Énéide* de Virgile, puis on l'examine, on sonde le génie, on trouve dans ce poëme l'histoire du ciel et de la terre. M. Mazuy a suivi cette méthode, et ses observations critiques ajoutent beaucoup de prix à sa traduction. Après que le cœur a éprouvé des émotions pendant la lecture d'un chant, il se repose à la fin, la réflexion pleine de calme prend sur vous de l'empire, vous retournez sur vos pas pour connaître les événemens dépouillés des images poétiques. C'est dans ces notes que l'on découvre les sources où le Tasse a puisé ses idées, l'esprit de son ouvrage, les égaremens de son imagination. On trouve dans la *Jérusalem Délivrée* de grandes idées de politique : « Le Tasse, dit M. Mazuy, met en présence de « Renaud l'Italien, le Norwégien Gernand; tous deux ad- « versaires, ils ont l'épée au poing. C'est ici le symbole de « la lutte incessante de la race du Nord contre la race du « Midi, lutte éternelle qui ne doit finir qu'avec le monde. » — Ce ne sont pas là des observations minutieuses et étroites, ce sont de vastes aperçus qui font honneur à l'esprit et à la sagacité du traducteur. Il a deviné cette philosophie que cachent toujours les écrits des grands hommes... ..... » (*Gazette de France.*)

« ...M. Mazuy a pensé avec raison qu'entre des versions célèbres ou obscures de la *Jérusalem Délivrée*, il y avait une place à prendre pour un traducteur qui ne chercherait pas à substituer sa forme et sa pensée à celle du poëte, et

qui, sans demeurer dans les termes d'une littéralité ridicule, laisserait deviner sous un texte précis et correct le génie de la langue originale. M. Mazuy y a joint une simplicité de bon goût et une heureuse élégance dans l'expression. Ce qui fortifie et relève encore son travail, ce sont de nombreuses notes historiques qui suivent l'action dans sa marche et placent la chronique en regard de la poésie. Ainsi l'œuvre se complète et prend tout l'intérêt d'une étude..... » (*Constitutionnel.*)

« .....L'appréciation scientifique d'une conception aussi vaste que la *Jérusalem Délivrée* était une tâche laborieuse devant laquelle bien des esprits ont reculé; l'Italie même, la patrie du poëte, est restée en arrière dans cette voie qu'un écrivain français vient de parcourir avec une supériorité véritable. Au lieu de se livrer à de vagues dissertations sur Tasse, M. Mazuy a préféré voir ce que le poëte avait emprunté à sa propre imagination, et ce qu'il devait aux études de l'histoire et de la chronique; comme il le dit lui-même, il a placé l'histoire vis-à-vis de la poésie, et la vérité des chroniques de la croisade en regard d'un poëme destiné à chanter les Croisés. Cette tâche demandait un sentiment intime du génie de Torquato, une instruction étendue, un instinct de critique peu vulgaire, une connaissance approfondie du moyen-âge ainsi que de l'époque où Tasse écrivait. Ces conditions, je me plais à le reconnaître, M. Mazuy les réunit. La partie scientifique de son livre est traitée avec une vigueur, une force d'esprit remarquables; l'Italie même, je le répète, n'a rien fait qui puisse être comparé à ses recherches. J'ai lu à Milan, à Ferrare, à Rome, des digressions sur la *Gerusalemme*, mais elles sont d'un intérêt tout local; les uns admirent dans Tasse la pureté de l'expression, les autres lui font de mauvaises chicanes de mots, lui reprochent d'avoir souvent négligé les règles du goût et de la grammaire. Ce sont des espèces d'amplifications du jugement inique de la Crusca, comme si le sublime de la pensée et de l'ensemble n'effaçait pas ce qu'il peut y avoir d'incorrect dans les détails. C'est ce que l'écrivain français fait ressortir avec énergie; il a découvert dans la *Jérusalem* des allusions qui, avant

lui, avaient échappé à l'œil même exercé; sous sa plume, mille rapprochemens se produisent, de vastes aperçus, des réflexions élevées se révèlent à chaque page, et cela avec une supériorité de vues qui surprend dans un homme jeune encore..... » (*La Presse.*)

« ...Jusqu'à présent, nous n'avions que des traductions inexactes ou incomplètes de la *Jérusalem Délivrée;* M. Mazuy vient d'en publier une plus littérale, et enrichie de notes historiques indiquant les sources auxquelles Torquato puisa les élémens de son poëme. La traduction de M. Mazuy nous a paru fidèle et de beaucoup préférable à celle de Lebrun; elle porte tous les caractères d'une habile patience, et l'on doit se réjouir de ce tardif hommage rendu à la plus grande gloire de l'Italie. Le Tasse eut toujours à se plaindre de la France ou des Français; il ne fallait pas moins que le travail soigné et consciencieux du nouveau traducteur pour expier tous nos mauvais procédés envers le chantre de Godefroi..... » (*Le National.*)

« ...M. Mazuy vient de livrer à la publicité une traduction de la *Jérusalem Délivrée*, et nous nous empressons de signaler ce travail, qui nous semble de nature à satisfaire les exigences les plus difficiles. La traduction de M. Mazuy se distingue par de grandes qualités de style; on voit qu'il s'est occupé longtemps du poëte qu'il a voulu traduire, et qu'en démontant sa phrase pour ainsi dire mot à mot, il a fini par trouver le secret de son procédé littéraire. Cette traduction se recommande en outre par des notes historiques qui expliquent les passages obscurs du livre, coordonnent les dates, et donnent sur le siége de la ville sacrée des détails qui complètent les magnifiques descriptions de la poésie. M. Mazuy a traité la partie scientifique de son livre avec une véritable supériorité, et les nombreux admirateurs de l'infortuné poëte italien lui sauront gré d'avoir élevé à sa mémoire un monument durable..... »

(*Le Messager.*)

« ...Una nuova versione francese della *Gerusalemme Liberata* del Tasso, che fa la sua apparizione in Parigi fomite e centro della nuova elaborazione dell' arte, è opera cui non so con quali giudizi accoglieranno coloro, e sono i

più, che sogliono giudicare senza leggere, e alcuni altri più infatuati delle novelle teorie dell' arte, de' suoi nuovi destini, delle pretese sue cangiate ispirazioni. Ai primi direi : leggete, e malgrado ogni prevenzione contraria la lode sorgerà spontanea per la recente traduzione splendida senza intemperanza, non troppo lussureggiante, ma ornata quanto basta perchè non appaia in essa scolorata la poesia originale, fedele fino all' esattezza del verbo a verbo, e nonostante piena d'efficacia e d'espressione. Oltre ad una intima conoscenza della lingua italiana, la nuova versione rivela un profondo studio del genio del gran poeta, che l'egregio traduttore ha saputo penetrare, e conservarne nella sua opera l'impronta, il carattere originale. Direi ai secondi : sappiate grado al prestante ingegno dell' esimio traduttore di aver posto mano ad una più perfetta versione d'un capo-lavoro dell' arte, e cercato così di ravvivarne lo studio..... L'Italia ponga mente alle elette ed erudite note storiche, di che il signor Mazuy ha corredato il suo bel lavoro. Egli le desunse dalle cronache dell' epoca, e giovano mirabilmente a chiarire appieno in ogni sua parte l'epopea italiana. Se qualche tipografo italiano, mettendo mano ad una edizione del Tasso, invece delle grette annotazioni che sogliono essere la giunta d'ogni nuova publicazione della *Gerusalemme Liberata*, penserà a correderla delle belle note storiche del signor Mazuy, farà egli certo opera degna..... » (*Il Subalpino.*)

ROLAND FURIEUX.

« ...Avant que je prisse connaissance de ce dernier travail de M. Mazuy, je n'avais jamais eu l'occasion de lire de traduction française de l'Arioste, en sorte que je ne suis pas en mesure pour comparer la nouvelle avec les précédentes. Je sais seulement par ouï-dire que la traduction du comte de Tressan est aussi spirituelle que peu exacte, et que celle de Panckoucke et Framery n'est que servile. Quoi qu'il en soit, m'étant imposé la tâche que doit remplir tout critique consciencieux, celle de lire l'ouvrage qui m'a été soumis, j'avouerai que j'ai relu les contes de l'ai-

mable Arioste dans la traduction de M. Mazuy, avec tant de plaisir et d'entraînement, qu'il m'a fallu recourir plusieurs fois à la raison pour en venir à faire l'office de pédant, et conférer le texte avec la traduction. Ces épreuves ont tourné à l'avantage du travail de M. Mazuy; et si d'ailleurs je juge de la curiosité des lecteurs qui n'entendent pas la langue italienne, par l'espèce de fureur avec laquelle j'ai dévoré comme un roman les quarante-six chants du *Roland Furieux* en français, j'ai quelque espoir que la nouvelle traduction de M. Mazuy sera bien accueillie.

« Du reste, *duplex libelli dos est*, comme dit Phèdre de ses fables, et ce livre de M. Mazuy satisfera à la fois ceux qui veulent tout bonnement s'amuser, ainsi que les gens sérieux qui cherchent à s'instruire. Notre jeune traducteur est aussi un savant de la nouvelle école qui s'est formée depuis une quinzaine d'années, et où l'on se propose particulièrement d'explorer et de connaître les temps du moyen-âge..... Il ne me reste plus maintenant que des hommages à donner au savant traducteur sur les recherches profondes et curieuses au moyen desquelles il a répandu un véritable intérêt dans l'ensemble de ses notes. Aujourd'hui surtout que le goût des antiquités du moyen-âge s'est infusé dans le cerveau des gens les plus étrangers aux sciences, on trouvera dans les notes de M. Mazuy tout ce qui peut jeter du jour sur la chronique de ce pauvre archevêque Turpin, le souffre-douleur, le Lazarille de l'Arioste. En apprenant à connaître le Roland des Chroniques, le Roland des Chansons de Geste, on s'assurera de l'indifférence complète qu'eurent Boiardo et l'Arioste pour tous ces anciens types chevaleresques, et de la liberté poétique dont ces écrivains usèrent pour faire extravaguer le fameux paladin à leur fantaisie. D'ailleurs il n'y a pas d'aventures, d'anecdotes ou de nouvelles introduites par l'Arioste dans son poëme, dont M. Mazuy ne fasse connaître la source, soit en allant la chercher dans les romans de chevalerie, dans les contes des trouvères et des troubadours, ou en la poursuivant même jusqu'aux pays de l'Orient. L'origine, l'usage et le cérémonial des tournois, le costume et les armures sont pour l'auteur l'objet de discussions aussi curieuses

qu'intéressantes, et les amateurs d'antiquités du moyen-âge qui n'ont pas le temps d'aller compulser les vieux manuscrits, trouveront dans les notes de M. Mazuy des citations des vieux romans et des vieilles poésies françaises qui les leur feront très-bien connaître. L'Histoire des quatre fils Aymon, le Charlemagne des romans, l'enchanteur Merlin, les ogres, les chevaliers de la première et de la deuxième Table-Ronde, Lancelot du Lac, les nains se rattachant jusqu'à la mythologie scandinave, rien, en un mot, de ce qui peut aider les études sur l'époque du moyen-âge n'a été négligé ou omis par M. Mazuy. Je dois même ajouter que cette partie de son travail se ressent de l'amour que l'auteur porte à tous les souvenirs historiques; aussi ces notes se font-elles lire avec le plus grand intérêt..... »

(*Journal des Débats.*)

« ...Nous sommes à une époque où tout doit être soumis à l'examen, et il faut que la lumière de la raison chasse les ténèbres qui obscurcissent souvent la pensée humaine renfermée dans les livres. Cet esprit d'examen est digne d'éloges, si on n'en abuse pas. M. Mazuy a fait sur l'Arioste le même travail que Winkelmann sur les statues et les tableaux de Rome; il ne s'est pas contenté de rendre en français avec une élégante facilité les strophes admirables du *Roland Furieux*, mais il a pénétré au fond de la poésie chevaleresque que le génie du poëte a développée dans son poëme. Qu'aurait-il dit de nouveau s'il se fût borné à examiner les allures libres de l'imagination de l'Arioste, les tableaux piquans d'amour et de prouesses, les descriptions enchanteresses de ses champs et de ses jardins? Nous sommes depuis longtemps habitués à ce genre d'études qui n'offre rien de sérieux et de philosophique. Cette manière d'étudier les classiques vous attache à la surface des choses et vous laisse ignorer le fond. Pour connaître l'Arioste, il faut lire les belles notes de notre traducteur. M. Mazuy a su avec beaucoup de patience et de sagacité démêler les faits historiques des images poétiques et des traditions populaires qui sont souvent autant de poëmes; avec une analyse fort délicate il retrouve dans le *Roland Furieux* les causes qui ont agi par l'esprit du poëte, et il

ne se perd pas dans des lieux communs. M. Mazuy distingue le cycle de Charlemagne du cycle de la Table-Ronde; il donne à la chronique sa juste valeur; il passe en revue toutes les histoires, les légendes, les récits, les contes du moyen-âge; vous le suivez dans un dédale de recherches et d'idées sans vous égarer : il vous apprend que Paris n'a jamais été assiégé par les Sarrazins; qu'une reine de Catay ne s'est jamais mêlée de nos guerres; que l'idée de la belle Angélique a été inspirée par la lecture des récits de Marco Polo, récits accueillis comme fabuleux; que les chroniques ne parlent pas de Renaud qui a tant figuré dans les poëmes; qu'on a confondu Charlemagne avec Charles-Martel; que dans le *Roland Furieux* il est souvent question de découvertes faites au seizième siècle; qu'on met quelquefois les croisades à la place des exploits chevaleresques; et qu'enfin l'Arioste a peint son époque plutôt que l'époque de la chevalerie. Non content de compulser les histoires, M. Mazuy étudie son poëte, pour y chercher les idées d'autres écrivains; il établit une double filiation d'idées sous le rapport des faits et de l'imagination. Les romans et les poëmes publiés avant l'Arioste ont été soumis à l'examen de notre traducteur; il a montré que la littérature grecque, latine et italienne a été exploitée par le chantre du *Roland Furieux*, qui possédait une extrême facilité de s'assimiler les productions des autres, avec l'originalité toute propre du génie..... » (*Gazette de France.*)

«... Les notes dont M. Mazuy accompagne tous les chants de sa traduction du *Furioso* prouvent qu'il a compris l'étendue des devoirs qu'il s'imposait. Il n'avait pas fait défaut à ces devoirs dans son travail sur la *Jérusalem délivrée*. Mais, pour l'Arioste, la tâche s'est agrandie sans être au-dessus des forces du laborieux écrivain. L'Arioste était encore plus difficile à bien traduire que le Tasse; il fallait de plus grandes études, des efforts plus soutenus, des connaissances plus variées. Les notes du premier chant contiennent une savante dissertation sur Roland, que M. Mazuy considère sous toutes ses faces; c'est un travail d'érudition remontant à Charlemagne; c'est une curieuse excursion dans le moyen-âge. Le style de M. Mazuy est pur, correct,

poétique, et le plus grand éloge que nous sachions en faire, c'est d'ajouter qu'il est classique. Les saines doctrines ne sont suivies et appréciées que par le vrai talent, et nous nous plaisons à répéter ici le juste tribut d'éloges que nous avons donné à celui dont M. Mazuy a fait preuve. Son ouvrage est digne du poëte, digne du lecteur ; il restera..... J'ai dit mon opinion sur le mérite littéraire de la traduction de M. Mazuy ; le troisième volume n'est pas au-dessous des deux premiers ; le style est soutenu, nombreux, correct ; l'expression est bien choisie, la pensée fidèlement expressive: c'est du classique de la bonne école. Mais, répétons-le, cette chevaleresque épopée, ce poëme aux mille faces avait besoin d'explications, et il fallait une sérieuse étude pour tenir le fil du labyrinthe, pour pénétrer avec succès dans le dédale où tant de merveilles éblouissent et égarent. Il fallait surtout une connaissance approfondie de ce moyen-âge que nous dénaturons en voulant l'imiter. Nous avons déjà loué M. Mazuy de son érudition et du scrupule qu'il a mis, dans des annotations savantes, à expliquer les passages de l'Arioste qui soulèvent par la science ou par l'imagination, les curieuses questions de la chevalerie. Que ces annotations soient provoquées ou ne viennent qu'en simple commentaire, elles n'en sont pas moins instructives et toujours placées à propos... Le travail de M. Mazuy a été constamment double ; sa traduction littéraire, nous savons tout son mérite, mais ce mérite a acquis plus de valeur, l'auteur travaillait avec plus de confiance, sa marche était plus assurée, et sa plume plus hardie, parce que l'expression de la pensée s'était élargie dans le domaine de la science. M. Mazuy a compris, comme nous comprenons, que pour traduire le chef-d'œuvre d'Arioste, ce livre aux mille épisodes, aux merveilles de toute nature, aux prodiges de toutes les fables, aux souvenirs de tous les temps, il fallait savoir, avant même la langue italienne, l'histoire et les mythologies des peuples, surtout les annales et les contes de la chevalerie ; car tout cela est dans le *Roland Furieux*. Ici, original, textuel, sans autre ornement que le rhythme, sans autre altération que la poésie du cadre ; là, caché sous des fleurs, embelli par l'imagination la plus brillante, dénaturé par le pinceau du génie, mélangé des plus

éblouissantes couleurs ; mais toujours M. Mazuy rend aux faits historiques leur vérité ; leurs principes, à ceux de la science ; aux inventions et aux caprices de l'imagination, leur nature et leur raison. Après avoir ainsi lu le poëme, on en saisit le charme, on en admire la portée et la magnificence. Devant l'édifice on a des yeux. Ainsi les annotations de M. Mazuy ne servent pas seulement à nous prouver le savoir et la conscience du jeune écrivain, elles sont le complément nécessaire et indispensable de son travail. Ce qu'on disait, ce qu'on savait, ce qu'on pensait du temps de l'Arioste, tout ce qu'il a traduit en vers admirables, tout ce que son harmonie exprime si délicieusement, nous devions le connaître, comme ses contemporains et lui, pour le mieux apprécier. Il fallait donc traduire cette poétique traduction. Félicitons M. Mazuy de l'avoir laborieusement entreprise, félicitons-le de son succès..... » (*Moniteur Universel.*)

«...Dans un temps aussi porté que l'est le nôtre vers les travaux académiques, l'appui le plus sympathique est dû aux jeunes écrivains qui, comme M. A. Mazuy, appliquent leurs facultés à des tâches qui rappellent les belles époques de la traduction. On a méconnu ce qu'il y a de fécond et d'instructif de cette lutte entre le génie des langues, et ce que le style en retire de vigueur, de souplesse et d'élasticité. Presque tous les grands noms de notre littérature ont fait leurs premières armes dans la traduction. Buffon, Montesquieu, Voltaire, Chateaubriand s'y sont plus ou moins essayés. Ils comprenaient toute l'utilité de ce commerce avec leurs immortels devanciers ; ils y puisaient la force de les égaler ou de les vaincre. Nos modernes, qui ont changé tant d'habitudes ont voulu supprimer celle-là, et il est heureux que de loin en loin elle se retrouve dans quelques bons esprits. M. A. Mazuy est du nombre : nous avons eu l'occasion de recommander déjà sa traduction de la *Jérusalem Délivrée*, œuvre de patience et de conscience ; aujourd'hui nous signalerons celle du *Roland Furieux*, qui unit aux mérites du travail antérieur celui d'une plus grande difficulté vaincue. La littéralité n'exclut pas l'élégance, et des notes remplies d'érudition accusent de la part de l'auteur les plus patientes et les plus fructueuses recherches... » (*Constitutionnel.*)

« ...Le nouveau traducteur de l'*Orlando Furioso* a fait de curieuses recherches et a multiplié les dissertations critiques pour répandre la lumière autour du poëme de l'Arioste, pour définir, expliquer ou préciser tout ce qui touche à cette épopée où l'histoire, la légende et la fable se mêlent et confondent leurs inspirations. Il y a dans ses notes de la conscience, de la sagacité, une élégante et bonne érudition. Et d'abord M. Mazuy a bien fait de commencer par prouver la réalité du personnage de Roland, l'un des principaux lieutenans de Charlemagne ; le texte d'Eginhard est précis ; il y est dit que Roland, gouverneur de la marche de Bretagne, mourut aux Pyrénées dans une bataille livrée aux Wascons. Puis l'imagination s'en est mêlée; l'histoire alors s'écrivait peu ; elle était chantée par les jongleurs et les trouvères avec toute la liberté de la poésie, et Roland prit dans les Chansons de Geste de merveilleuses proportions; il devint l'éclatante expression de la bravoure de son siècle, le résumé glorieux des grands faits de son temps, la vivante épopée de ces vieilles époques. M. Mazuy démontre, et nous sommes tout à fait de son avis, que ce ne fut pas la chronique de Turpin qui commença la renommée de Roland ; cette chronique, dont nous n'avons pas à apprécier ici le caractère historique, parut dans les premières années du douzième siècle, et déjà les légendes chevaleresques et les chants des trouvères avaient popularisé le nom du grand paladin. Nous avons relu le *Roland Furieux* dans la traduction de M. Mazuy, et nous pouvons dire qu'elle laisse bien loin derrière elle toutes les traductions précédentes. Le nouveau traducteur est clair, élégant et complet dans sa reproduction; les trésors de notre chaste langue française l'ont plus d'une fois aidé à déguiser les condamnables libertés de l'original... » (*La Quotidienne.*)

« ...Presque toutes les fables reproduites par l'Arioste ont traversé le moyen-âge, mais un grand nombre d'entre elles viennent de plus loin : M. Mazuy a eu raison de les ramener au point d'où elles semblaient sorties, sinon à leur première origine, ce qui eût été une entreprise impossible. Un poëte comme l'Arioste, une œuvre comme le *Roland Furieux*, méritent bien qu'on en parle, même après trois

cents ans et plus... Il n'est pas nécessaire, je pense, de rappeler au lecteur les aventures chantées par l'Arioste; ces contes inimitables sont dans toutes les imaginations, et ce que nous en dirions ne vaudrait pas ce que chacun en garde dans ses souvenirs. Nous croyons plus utile de parler des notes intéressantes et curieuses dont M. Mazuy a savamment enrichi sa nouvelle traduction. M. Mazuy a eu l'heureuse idée de remonter à l'origine des contes de l'Arioste, et de comparer les romans chevaleresques, les chansons héroïques du moyen-âge avec le poëme italien. Il résulte de cette curieuse étude que l'Arioste a emprunté tous ses sujets, soit aux romans de chevalerie, soit aux poëmes qui les avaient déjà exploités avant lui en Italie, soit même à des écrivains de l'antiquité comme à Apulée dont il a reproduit deux contes tout entiers... » (*Courrier Français.*)

« ... Il m'a été permis déjà de signaler les annotations de M. Mazuy sur la *Gerusalemme* de Tasse; depuis, j'ai relu plusieurs fois ces annotations, et je me plais à le répéter ici, elles sont curieuses, réfléchies, instructives, dignes enfin du poëme qu'elles avaient pour but d'expliquer. Voici maintenant une traduction nouvelle de l'*Orlando Furioso* d'Arioste, enrichie d'un luxe de notes et d'observations qui mériteraient assurément un examen plus détaillé qu'il ne m'est possible de l'entreprendre, car le divin Arioste, pour son épopée d'amours et de prouesses, embrassant une masse immense d'épisodes, a puisé dans les romans et les légendes chevaleresques, dans les fabliaux, les sirventes, les tensons et les jeux-partis des jongleurs, des trouvères et des troubadours; il s'est inspiré de toutes les traditions, de toutes les découvertes contemporaines. Un travail sur le *Roland Furieux*, tel que M. Mazuy vient de l'accomplir, exigeait donc non-seulement de la sagacité, de la pénétration, du savoir, mais aussi une patience, un courage et une persévérance que l'on est heureux de rencontrer dans un homme jeune encore.

« Une pensée dominante semble avoir guidé M. Mazuy dans ses études sur l' *Orlando*. Il s'est proposé de démontrer que cette épopée si gracieuse, en apparence si légère, si délicieusement futile, que l'on considérait comme un jeu brillant de l'imagination, comme un résumé de poétiques ca-

prices, est un vaste recueil de légendes, de traditions, de nouvelles empruntées à la Fable et aux compositions chevaleresques; nouvelles bizarres, traditions étranges, légendes merveilleuses, mais enfin qui étaient connues longtemps avant Arioste et auxquelles le grand poëte a donné seulement une forme admirable. Envisagé sous ce point de vue agrandi, le *Furioso* devait offrir un vaste champ à la science et à la critique; son appréciation devait être neuve et profonde : elle l'est en effet. Des observations fines, des remarques spirituelles se reproduisent souvent dans le travail de M. Mazuy; on s'aperçoit que l'écrivain a longtemps étudié son poëte, qu'il s'est pénétré de son esprit ; qu'il s'est identifié à ses habitudes rieuses et satiriques... Je me résume. La nouvelle traduction de l'*Orlando Furioso*, annotée par M. Mazuy, est un travail qui mérite une attention sérieuse. Les recherches y sont nombreuses, importantes; les pensées nobles et élevées ; les aperçus, ingénieux. L'écrivain a fait preuve d'érudition et de goût; il a su éviter avec beaucoup de tact les appréciations banales, les vulgarités qu'on écrit depuis trois siècles sur Arioste, les idées fausses que l'on a émises sur son chef-d'œuvre; et c'est là un progrès réel dont il faut savoir gré à M. Mazuy... » (*Le Capitole.*)

« ...Non occorre che citi altri fatti, poichè ne basta uno per dar lume al vero, e chi volesse prendere un poco l'alto in questa sorta di studii sì necessarii, legga le note storiche fatte in francia dal Mazuy all' *Orlando Furioso*, da quell' istesso che con profondo sapere comentò la *Gerusalemme Liberata*. Quell' egregio scrittore essendo stato prese dalle bellezze del nostro poeta, volle abbracciarne l'anima immensa, seguendola con assidua cura e svegliatezza d'ingegno in tutte le vie che percorse quando si diè allo studio della tradizione cavalleresca. Onde dall' oscurità delle biblioteche furon tratte alla luce dal Mazuy tante cronache, poemi, canzoni del vecchio tempo, che serviranno ad aggiunger tesori alla storia..... Per invogliare i nostri lettori a un più profondo studio del gran poeta, publicheremo in altri numeri qualche brano tradotto delle note storiche del Mazuy..... » (*Museo scientifico, letterario ed artistico.*)

IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, 8.

Je publie la suite de mes études sur les épopées italiennes; d'honorables suffrages ayant accueilli ma récente traduction de la *Jérusalem délivrée*, je me suis imposé une tâche plus grande : c'est l'*Orlando Furioso* de Ludovico Arioste que j'offre au public.

On peut affirmer qu'il n'existe pas de vraie traduction française de l'*Orlando Furioso;* l'essai du comte de Tressan n'est qu'une espèce de thême chevaleresque écrit par un des hommes les plus éminemment spirituels du XVIIIe siècle. Le comte de Tressan, érudit de fantaisie plutôt que de science, entreprit pour le poème

de l'Arioste ce qu'il avait fait pour les romans de chevalerie et pour la chanson de Roland: il y ajouta mille inventions.

Vers la fin du dernier siècle, MM. Framery et Panckoucke donnèrent aussi une traduction de l'*Orlando Furioso;* si dans le travail du comte de Tressan il y a trop d'esprit, qu'on nous permette de le dire, dans l'œuvre de MM. Framery et Panckoucke il y en a trop peu; par des non-sens choquants, par d'incessantes et fastidieuses répétitions de mots, par des tournures de phrases quelquefois inintelligibles, MM. Panckoucke et Framery ont rendu ennuyeux le plus gai, le plus attrayant des poètes.

Des traductions en vers ont également été publiées; rien d'étonnant que les poètes, après avoir lu l'*Orlando Furioso,* aient conçu le désir de le traduire. M. de Frénilly a tenté de le faire; d'autres avant lui l'avaient essayé dans un langage plus naïf et moins brillant [1]; mais

[1] Dans nos recherches à la Bibliothèque Royale, nous avons découvert plusieurs traductions françaises, soit en vers, soit en prose, de l'ORLANDO FURIOSO, traductions la plupart inconnues des biographes de l'Arioste. En voici les titres: « Le *Roland Fvrievx,* premièrement composé en thuscan par Loys Arioste, Ferrarois, et maintenant mys en rime françoise par Fornier de Montaulban

de beaux vers ne sauraient remplacer le manque d'exactitude et les nombreuses suppressions. Le *Roland* de M. Creuzé de Lesser, gracieuse paraphrase de l'*Orlando* d'Arioste reflète souvent l'originalité, la verve, la gaîté du chantre de Ferrare : c'est une imitation délicieuse renfermée peut-être dans des limites trop restreintes. Parlerons-nous des premiers chants du *Furioso*, traduits par Dupont de Nemours? arrivé à la seconde moitié du troisième chant, Dupont de Nemours, fatigué, dit-il, de la grande quantité des noms propres,

en Quercy. Anvers, 1555. (Les quinze premiers chants.) — *Imitations de qvelqves Chans de l'Arioste*, par divers poètes françois. Paris, 1572. — *Roland Fvrievx*, composé premièrement en ryme thuscane par messire Loys Arioste, noble Ferraroys. Et depuis traduit en prose françoise : partie suivant la phrase de l'auteur, partie suivant le style de nostre langue. Paris, 1571. Au bas du portrait de l'Arioste, on lit ce quatrain :

Le vert rameau à Phœbus consacré,
Qui d'Arioste environne la teste,
Et son sçavoir et son parler sucré
Font que vivant après la mort il reste.

— *L'Arioste françois*, par Jean de Boessières (les douze premiers chants, en vers); Lyon, 1608. » — Tous ces volumes sont à la Bibliothèque Royale, section des Imprimés, cotés Y, nos 3495, 3497, 3499 et 3505.

Les pâles traductions en prose de Rosset, de Mirabaud et de d'Ussieux sont maintenant oubliées. — Nous savons qu'il existe en manuscrit une nouvelle traduction en vers du Furioso. L'auteur se propose de la livrer à l'impression.

des Azzo, des Obizzo, eut l'idée bizarre de supprimer plus de cinquante octaves qu'il remplaça par quelques strophes de sa composition.

Nous croyons avoir envisagé le mode de traduire sous un point de vue plus rationnel, et dans la préface de notre travail sur l'épopée de Torquato Tasso, nous avons exposé notre système. Nos efforts ont eu pour but la littéralité, l'élégance, car nous avons foi dans notre langue si souple, si facile pour exprimer les idées et reproduire les poétiques images. Cette traduction de l'*Orlando Furioso* ne diffèrera point du plan adopté dans la *Jérusalem délivrée;* le chantre des amours, des dames et des paladins restera sublime et railleur, spirituel, brillant, original. L'Arioste ne sera pas revêtu du costume d'emprunt dont le XVIIIe siècle l'avait affublé, et il y aura cela de remarquable dans cette restitution de la pensée du poète, que ses descriptions paraîtront plus chastes.

Le texte de l'*Orlando Furioso* a été souvent annoté, expliqué; les italiens possèdent des milliers de notes grammaticales, insignifiants commentaires où l'on s'évertue à discuter le genre de chaque mot, la valeur de chaque ex-

pression. En Angleterre, on a aussi ajouté des notes au chef-d'œuvre de l'Arioste, et nous devons citer un travail publié en 1834, à Londres, par M. Panizzi.

Nous distinguons dans M. Panizzi deux hommes : l'éditeur et le commentateur. L'éditeur, suivant avec soin la comparaison des textes, a donné une excellente édition de l'*Orlando Furioso;* mais M. Panizzi a été moins heureux comme annotateur. Ses notes et son *Essay* manquent de critique, d'élévation et de nouveauté dans les aperçus; ce sont des résumés philosophiques de tout ce qu'on a écrit sur les romans de chevalerie aux XVIIe et XVIIIe siècles, époques où l'étude du moyen-âge n'avait pas acquis l'importance et le développement qu'elle a aujourd'hui.

Les notes explicatives jointes à ce nouveau travail sont faites avec le même soin que j'ai apporté à mes annotations sur la *Jérusalem délivrée;* on trouvera naturellement ici une variété plus grande. La conception de la *Gerusalemme liberata* repose en quelque sorte sur un seul événement : la prise de la cité sainte; le poète avait seulement consulté les chroniques, et plus spécialement celle de Guillaume

de Tyr, le Tite-Live des croisades comme le Tasse en a été le Virgile, mais pour l'*Orlando Furioso*, l'Arioste, embrassant une masse immense d'épisodes, a puisé dans les romans et les légendes chevaleresques, dans les fabliaux, les sirventes, les tensons et les jeux-partis des jongleurs, des trouvères et des troubadours; il s'est inspiré de toutes les traditions, de toutes les découvertes contemporaines. Les notes ont donc offert plus de difficultés et nécessité plus de recherches; j'ose croire qu'elles jetteront quelque jour dans les souvenirs historiques du moyen-âge.

J'ai eu recours pour cette traduction à une expérience plus avancée que la mienne, à un interprète plus éclairé; et je dois exprimer ma reconnaissance à M. le chevalier Artaud, le traducteur du grand Alighieri, l'éminent historien de Pie VII; la belle langue italienne est si familière à M. le chevalier Artaud, il sait la traduire avec tant de bonheur et d'élégance dans l'idiome de sa patrie! Le savant écrivain a bien voulu me donner des conseils pleins de bienveillance : je suis fier d'un tel honneur.

L'Arioste.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. NAPOLI

VIE

DE LUDOVICO ARIOSTE

ET INTRODUCTION

A l'Orlando Furioso.

Dès le 13e siècle, les chants de geste étaient connus en Italie; le passage des pèlerins, les conquêtes des Normands dans la Pouille et dans la Sicile, avaient rendu populaires les romans de chevalerie et la Chronique de Turpin. Muratori a constaté que, sur les places publiques et sur les théâtres de Milan, des troubadours récitaient les belles histoires des paladins et des pairs de Charlemagne[1]. Les cycles des chansons de geste parvinrent successivement au delà des Alpes, soit en traductions, soit dans le texte original; car, à cette époque, la langue romane

[1] Je cite plus loin les expressions mêmes de Muratori. Voy. p. 23.

était parlée à Florence, à Pise, à Vérone, à Ferrare, comme dans le midi des Gaules; bientôt tous les sujets de la poésie furent empruntés aux grandes compositions chevaleresques. On écrivit des sonnets, puis des poèmes, qui célébrèrent des familles entières et des races fabuleuses de barons.

Parmi les paladins de Charlemagne, Roland avait brillé d'un vif éclat. Roland, devenu un type de convention pour les poètes, résumait l'unité de la force et du courage; dans toutes les parties du monde connu, chacun voulut chanter les prouesses du vaillant guerrier, chacun voulut publier ses exploits. Le personnage de Roland une fois admis, on l'entoura de sa famille chevaleresque, de Charlemagne, d'Olivier, du duc Aymon, d'Ogier le Danois, de Renaud de Montauban et de ses frères, de Maugis leur cousin, et de Ganelon le Maïençais; tout se groupa autour de Roland, comme dans l'épopée grecque, tout s'était groupé autour d'Achille. De là, ces poèmes antérieurs à l'*Orlando Furioso: la Spagna*, *la Regina Ancroja*, le *Morgante Maggiore* de Pulci, le *Mambriano* de l'Aveugle de Ferrare, et l'*Orlando Innamorato* du Bojardo.

On peut donc dire que l'idée d'un poème épique sur le héros du moyen-âge, sur le Roland des chansons de geste, n'appartient pas à l'Arioste; le poète reçut cette idée comme une tradition; il ne fit que développer et encadrer, dans des chants inimitables, la vie et les glorieuses actions de Roland, le fier paladin; en un mot, il broda des arabesques sur un thême vieilli.

Pour comprendre parfaitement l'*Orlando Furioso*, il est essentiel de connaître les poésies chevaleresques qui lui sont antérieures; autrement plusieurs strophes sembleraient obscures, plusieurs épisodes inexplicables. Le poète prend Marsile, Agramant, Charlemagne, Angélique, Roland, Sacripant, Roger et Mandricard au point où Bojardo les a laissés. L'Arioste est ainsi le conti-

nuateur des romans épiques ; il adopte la méthode des annalistes du moyen-âge, qui poursuivaient le récit des événements rapportés par leurs prédécesseurs, en y ajoutant des incidents nouveaux, en y mêlant de nouveaux prodiges. L'*Orlando Furioso*, c'est une mosaïque formée avec les grandes compositions chevaleresques, c'est une sorte de chronique en vers où d'étranges et amusantes histoires sont capricieusement narrées. Il n'y a de véritable ensemble que dans les caractères des héros du poème ; là seulement, Arioste ne s'est pas écarté des préceptes de l'art poétique d'Horace [1] : les personnages du *Furioso* restent avec leur admirable unité.

Nous devions ces explications avant de tracer la vie du poète; il était utile de montrer que l'Arioste, original dans les diverses phases de la vie de ses héros, se rapproche d'Homère qui laisse Achille inflexible; Ulysse, prudent et rusé; Ajax, contempteur des Dieux; et Agamemnon, avec sa dignité et son orgueil de roi. L'Arioste, dans les détails du poème, les rehausse par une forme brillante, gracieuse et ravissante parure dont il embellit son chef-d'œuvre; et comme les productions de l'art vivent généralement par la forme, on ne doit point être surpris que l'*Orlando Furioso* jouisse en Italie d'une réputation immense [2]. Le génie poétique de l'Arioste se révèle surtout dans ses débuts de chants si justement

[1] Horace était un des poètes latins que l'Arioste affectionnait le plus : *Gli piaceva Virgilio; Tibullo nel suo dire, ma grandemente commendava Orazio e Catullo.* Mémoires de Virginio, fils d'Arioste, sur la vie de son père.

[2] « Les Italiens ont des éditions de l'*Orlando*, in-48, qu'on glisse dans sa poche avant de se mettre en voyage, qu'on sème dans les auberges, qu'on reprend où on ne les a pas laissées, qu'on prête avec libéralité, qu'on dérobe sans scrupule. Un juge ne condamnerait pas un homme qui aurait volé un *Arioste*, si le voleur se contentait de dire : — Mais un *Arioste*, chez nous, est un livre à tout le monde; j'ai pris celui-là parce qu'il y avait quelques strophes qui ne me revenaient pas bien dans l'esprit. — Deux ou trois citations plaisantes dérideraient le magistrat. » Extrait de l'article sur L. Arioste, publié par M. le chevalier Artaud, dans la *Gazette de France*, du 5 avril 1838.

célèbres, dans les nombreux épisodes du *Furioso*, épisodes tour à tour sublimes et plaisants, sérieux et moqueurs, pieux et sceptiques, d'une morale tantôt grave et sévère, tantôt indulgente et facile. L'*Orlando Furioso*, expression la plus intime, la plus complète de l'épopée chevaleresque, en résume toutes les éblouissantes féeries, comme l'Arioste, expression la plus élégante, la plus suave de la poésie italienne, en résume toutes les beautés. Pulci, l'Aveugle de Ferrare, Bojardo, sont presque oubliés de nos jours, tant la mémoire de l'immortel auteur du *Furioso* atténue le souvenir de leurs succès.

Ludovico Arioste naquit le 8 septembre 1474, l'année même de la naissance de Michel-Ange; Reggio, dans l'État de Modène, fut le *natio nido* du poète, pour nous servir de ses propres expressions [1]. Les Ariosti, originaires de Bologne, habitaient Ferrare depuis le commencement du 14e siècle; ils étaient alliés par les femmes à l'antique maison d'Este, car un des seigneurs de cette race illustre, Obizzo III, marquis de Ferrare, avait épousé la belle Lippa Ariosto, morte en 1347 [2]. Le père de Ludovico occupait les premières charges du duché de Ferrare; majordome des ducs Borso et Hercule Ier, capitaine de la ville, juge du premier tribunal, gouverneur de Modène et de Reggio, il remplit différentes missions auprès du Pape, du roi de France et de l'Empereur. La famille des Malaguzzi, à laquelle appartenait

[1] Voy. la satire IV, adressée à Sigismondo Malaguzzi :

..... il nostro Reggio,
Il natio nido mio.....

[2] Pigna, vit. di L. Ariosto. Les Ariosti descendaient des Aristi; le poète nous l'apprend dans ces vers latins, *ad Fuscum :*

Antiqua Fusci, claraque Aristi,
Puer propago, forsitan et meum
Ductum unde nomen, et meorum,
Nunc Ariostum, at Aristium olim.

la mère du poète, compte encore en Italie plusieurs descendants [1].

Ludovico Arioste fut destiné à l'étude des lois, mais il éprouvait une aversion invincible pour l'explication des Codes, des Institutes et des Pandectes ; l'Arioste eut cela de commun avec tant de poètes dont la vocation fut contrariée dès l'enfance. Bientôt il suivit les leçons du célèbre Grégoire de Spolète, versé dans la connaissance des deux littératures grecque et latine; le jeune élève composait déjà de petits madrigaux, de gracieux sonnets ; son talent pour la poésie se révélait avec une puissance irrésistible. Grégoire de Spolète accompagna en France le fils du duc de Milan, François Sforce, que sa mère Isabelle envoyait à Louis XII; l'Arioste ressentit un vif chagrin de ce départ; il n'oublia jamais son maître, et en diverses circonstances il lui consacra de mélancoliques souvenirs [2]. Plus on avance dans la vie, plus la mémoire de nos premières années laisse en nous de profondes traces.

Admis en 1503 au nombre des gentilshommes de la suite du cardinal Hippolyte d'Este, Ludovico fut chargé de différents messages ; il se plaint dans une de ses satires que de poète on l'avait métamorphosé en courrier [3]. Quelques années plus tard, il partit avec le cardinal Hippolyte qui commandait les troupes dirigées contre les Vénitiens ; l'Arioste fut témoin d'un combat sanglant dont il raconte les ravages; le poète ne dit point s'il s'enfuit du champ de

[1] Le nom de cette famille s'écrivait autrefois de différentes manières, Maleguccio, Maleguzzo, Maleguzzi et Malaguzzi.

[2] *Carmin. lib.* II, *ad* Albertum Pium, et la VIe satire écrite à Pierre Bembo:

Fortuna molto mi fu all' ora amica
Che mi offerse Gregorio da Spoleti,
Che ragion vuol, ch' io sempre benedica.

[3] Non mi lasciò fermar molto in un luogo,
E, di poeta, cavallar mi feo.
Sat. VI.

bataille, comme Horace, en abandonnant son bouclier [1].

De retour à Ferrare, l'Arioste consacra tous ses loisirs à son immortel poème; en 1507, il en avait déjà terminé plusieurs chants, et lorsque Hippolyte envoya son gentilhomme auprès de sa sœur Isabelle, duchesse de Mantoue, la princesse remercia son frère d'avoir choisi Messer Arioste, « qui, en lui lisant l'ouvrage auquel il travaillait, lui avait fait passer deux journées, non seulement sans ennui, mais avec un très-grand plaisir [2]. » Ludovico se rendit à Rome; il y retourna une seconde fois avec la mission de calmer le souverain pontife, irrité de ce que le duc Alphonse restait fidèle à la ligue de Cambrai. Jules II, transporté de colère, menaça, dit-on, de faire précipiter le poète-ambassadeur dans le Tibre : « Il ne me convient plus d'aller en poste à Rome, afin d'apaiser la grande colère du second Jules, » écrit l'Arioste, comme pour rappeler cette menace [3]. Jules II, absorbé par les intérêts de l'Europe, était alors plutôt voué à la politique qu'à la littérature : de quelle utilité pouvait être auprès de lui un poète ?

L'Arioste publia, dans l'année 1516 [4], la première édition de son *Orlando Furioso*, de cette conception

1 Io venni dove le campagne rosse
Erân del sangue barbaro e latino,
Chè fiera stella dianzi a furor mosse;

E vidi un morto all' altro sì vicino
Che, senza premer lor, quasi il terreno
A molte miglia non dava il cammino;

E da chi alberga ira Garonna e'l Reno
Vidi uscir crudeltà, che ne dovria
Tutto il mondo d'orror rimaner pieno.
CAPITOLO XII.

2 « *Lo ringrazio.... particolarmente di havermi mandato il dicto M. Lodovico.... havendomi cum la narratione de l'opera che compone facto passar questi due giorni non solum senza fastidio, ma cum piacer grandissimo.* » La lettre entière a été publiée par BARUFFALDI, *vita di* L. ARIOSTO.

3 Andar più a Roma in posta non accade
A placar la grand' ira di Secondo.
SAT. I.

Tous les historiens ont raconté de la même manière la menace faite par Jules II; un des frères de l'Arioste, Gabriel, l'a reproduite dans son *Carmen* ou *Epicedium* sur la mort du poète, et son fils Virginio en fait mention dans ses *Memor.* XVIII. *Di papa Giulio, che lo volle far trarre in mare.*

4 Impresso in Ferrara per Maestro Giovanni dal Bondeno a di de Aprile. M. D. XVI.

chevaleresque, jeu brillant d'une imagination sans limites. On a souvent écrit que le cardinal Hippolyte avait méconnu le talent du chantre de l'*Orlando :* « Tout le monde sait et répète dans le même esprit, dit M. le chevalier Artaud, quelques paroles adressées par le cardinal Hippolyte à son gentilhomme, lorsqu'il lui présenta son livre : *Messer Lodovico, dove avete prese tante c.....* Mais le mot que je ne transcris pas ici ne signifie pas, en italien de conversation amicale et familière, ce qu'on a supposé. Il signifie : *des choses de l'autre monde, des choses bizarres, des pensées qui ne viennent à la tête de personne, des folies, des extravagances amusantes.* [1] »

Toutefois, dans ses lettres, dans ses satires, l'Arioste se plaint souvent d'Hippolyte; le cardinal se montra-t-il injuste envers le poète, ou bien le poète avait-il l'esprit malade, inquiet, comme la plupart des hommes de génie ? Il est constant que l'Arioste distribue facilement des éloges pourvu qu'on lui donne beaucoup; il ne cesse de se plaindre dès qu'on n'est plus généreux à son égard: « Le seigneur Hippolyte, s'écrie-t-il, ne veut pas considérer comme dignes de récompense les éloges que je lui ai prodigués; si je l'ai célébré dans mes vers, il dit que c'est par désœuvrement et pour me distraire; il aurait mieux aimé me voir près de sa personne [2]. »

La rupture entre le cardinal et le poète devenait imminente. Au commencement de l'année 1518, Hippolyte, qui devait aller en Hongrie où il jouissait de plusieurs bénéfices, pria son gentilhomme de l'accompagner; celui-ci, résolu à ne pas s'éloigner de Ferrare, allégua le

[1] Article sur l'Arioste, déjà cité.

[2] Non vuol che laude sua da me composta
Per opra degna di mercè si pona.....

S' io l' ho con laude ne' miei versi messo
Dice ch' io l' ho fatto in piacere e in ozio;
Più grato fora essergli stato appresso.

SAT. I. *à M. Alessandro Ariosto ed a M. Lodovico da Bagno.*

mauvais état de sa santé, ses affaires de famille ; pouvait-il se décider à laisser sa mère seule? « Ici, disait-il, je rendrai retentissant et je placerai si haut le nom du seigneur Hippolyte, que jamais la colombe ne s'est élevée à une telle hauteur [1]. » Plus loin, il ajoutè : « Si le seigneur Hippolyte croit pour vingt-cinq écus qu'il me donne tous les quatre mois, non sans contestation, me tenir en servitude, m'obliger tour à tour à greloter et à suer pour son service ; s'il veut m'exposer aux infirmités, être la cause de ma mort, dites-lui que je supporterai la misère en patience plutôt que de me mettre en esclavage ; et s'il a cru m'acheter avec ses présents, je les lui rendrai sans me plaindre, afin de recouvrer ma liberté [2]. » L'Arioste accuse ensuite le cardinal de ne récompenser que les services matériels ; ses domestiques seuls, ses valets sont bien rétribués : « Apollon, où est ta récompense ? s'écrie le poète : ô saint collége des Muses, vous ne m'avez même pas procuré de quoi me faire un manteau ! [3] » D'après ces lamentations du poète, on se formerait une triste idée de la protection que le cardinal Hippolyte accordait aux sciences, aux lettres et aux arts, si on ne supposait pas l'Arioste un peu exigeant dans ses demandes, un peu injuste dans ses plaintes. Ludovico, ayant refusé de suivre le prélat en Hongrie,

[1] L'età di nostra madre mi percuote
Di pietà il cor, che da tutti in un tratto
Senza infamia lasciata esser non puote

Io stando qui farò con chiara tromba
Il suo nome sonar forse tanto alto,
Che tanto mai non si levò colomba.
SAT. I.

[2] Se avermi dato onde ogni quattro mesi
Ho venticinque scudi ; nè si fermi,
Che molte volte non mi sian contesi,

Mi debbe incatenar, schiavo tenermi ;
Obbligarmi ch' io sudi e tremi, senza
Rispetto alcun, ch' io muoia, o ch' io [m' infermi ;

Non gli lasciate aver questa credenza ;
Ditegli, che, più tosto ch' esser servo,
Torrò la povertade in pazienza.....

Or, conchiudendo, dico : che se'l sacro
Cardinal comperato avermi stima,
Con li suoi doni, non mi è acerbo ed acro

Renderli, e tor la libertà mia prima.
SAT. I.

[3] Apollo, tua mercè ; tua mercè, santo
Collegio delle Muse, io non possiedo
Tanto per voi, ch' io possa farmi un manto.
SAT. I.

Hippolyte brisa tout rapport avec l'auteur de l'*Orlando*; il lui retira ses faveurs. Du reste, la haine d'Arioste pour les voyages est une circonstance curieuse dans la vie d'un écrivain qui fit tant voyager les héros de son poème[1].

Le frère d'Hippolyte, Alphonse, duc de Ferrare, appela Ludovico à sa cour. En 1521 le poète publia une seconde édition corrigée du *Furioso*, mais toujours en quarante chants[2]. Baruffaldi a fait connaître le traité conclu entre l'Arioste et le libraire Giacomo Gigli de Ferrare; il semble en résulter que le chantre de Roland imprimait son ouvrage à ses frais, pauvre condition pour un poème d'une si grande célébrité! L'Arioste cède à Giacomo Gigli cent exemplaires pour 60 écus (environ 150 fr.), et il exige que l'ouvrage ne soit vendu que 16 sous au plus (à peu près 2 fr.)[3]. Un tel marché ne pouvait guère enrichir l'Arioste; aussi on le voit recourir au duc Alphonse, réclamer des se-

[1] Dans la satire III, ad Annibale Malaguzzo, l'Arioste dit :

De gli uomini son varj gli appetiti,
A chi piace la chierca, a chi la spada,
A chi la patria, a chi gli strani liti.

Chi vuol andar a torno a torno vada,
Vegga Inghilterra, Ungheria, Francia, [e Spagna;]
A me piace abitar la mia contrada.

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel Monte che divide, e quel che serra
Italia, e un mare e l'altro, che la bagna.

Questo mi basta; il resto de la terra.
Senza mai pagar l'oste, andrò cercando
Con Tolomeo, sia il mondo in pace, o in [guerra;

E tutto il mar, senza far voti quando
Lampeggi il ciel, sicure in su le carte
Verrò, più che sui legni, volteggiando.

[2] Les biographes français de l'Arioste, et Ginguené lui-même, n'ont sans doute pas connu cette édition publiée à Ferrare, par le poète; tous disent que l'Arioste n'a donné que deux éditions du *Furioso*, l'une en 1516, l'autre en 1532. C'est là une erreur; l'édition de 1521 porte ce titre : *Orlando furioso di Ludovico Ariosto nobile ferrarese ristampato et con molta diligentia da lui corretto et quasi tutto formato di nuovo et ampliato con gratie et privilegii..... stampato in Ferrara per Giovanni Battista da la Pigna Milanese. A di XIII de Febraro. M. D. XXI.* Ce fut pour cette seconde édition, et non pour la première, comme l'avance M. Valery (*Voyage en Italie*, t. II, p. 81), que l'Arioste signa le traité avec le libraire Giacomo Gigli de Ferrare.

[3] *Vita di M. L. Ariosto, scritta dall' abate Girolamo Baruffaldi giuniore.*

cours : « Venez à mon aide, dit-il au prince, ou ne vous indignez pas si je m'adresse ailleurs pour demander ce qui est nécessaire à mon existence [1]. » Ce fut alors que le duc Alphonse le nomma commissaire dans la Garfagnana, petite province des Apennins, en proie à la guerre civile et aux déchirements des factions. Les protecteurs de l'Arioste veulent ainsi le jeter dans la vie positive des affaires ; le cardinal Hippolyte en avait fait un négociateur, le duc Alphonse lui donne le gouvernement d'une province ; on dirait que tous deux ne comprenaient pas les destinées du poète.

L'Arioste employa trois ans à pacifier les troubles de la Garfagnana. On a raconté de plusieurs manières l'aventure qu'il eut avec un chef des rebelles : « Quelques historiens en ont altéré la substance, écrit M. le chevalier Artaud. Voici les faits véritables. Le gouverneur Ludovico Arioste, à la tête d'une escorte à cheval, commandait une expédition : sur le bord d'un ravin étroit, il rencontre un des révoltés, nommé Pacchione, que l'on appelait, comme c'est l'usage dans les guerres civiles, un brigand ou au moins un bandit. Pacchione n'avait que peu de monde avec lui. Il était homme de tête ; il prend son parti sur le champ. Ayant reconnu le gouverneur, Pacchione s'avance, la toque à la main, et récite avec gravité deux des strophes les plus gaies de l'*Orlando*. Arioste sourit, il sent quelque chose en lui qui lui défend de se montrer gouverneur ; le *brigand* s'en alla sans être pendu, parce qu'il avait flatté la vanité du poète. » Dans cette sorte d'exil au sein des montagnes, Ludovico déplore surtout d'être séparé de celle qu'il aime ; Sigismondo Malaguzzi, cousin de l'Arioste, lui reproche son silence : « N'en sois point surpris, répond Ludovico ; étonne-toi

[1] ..... o voi, Signor, levarmi
Dovete di bisogno, o non v'incresca
Ch' io vada altra pastura a procacciarmi.
SAT. IV.

plutôt de ce que je ne suis pas mort de dépit, en me voyant à une distance de cent milles et plus, de l'objet qui, seul, possède mon cœur; en voyant entre nous les neiges, les montagnes, les fleuves et les forêts. A vrai dire, je donne de plus nobles excuses à mes autres amis; avec toi, j'avoue franchement ma faiblesse [1]. » L'imagination de l'Arioste ne le porte pas à aimer les spectacles qu'offre une nature sauvage; au milieu des Apennins, le poète rêve la vie paisible et bourgeoise de la cité.

De retour à Ferrare, l'Arioste fit bâtir une petite maison, et au dessus de la principale porte il plaça ce distique latin si connu :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus [2].

Les représentations théâtrales se succédant à la cour de Ferrare, l'Arioste mit en vers ses deux comédies, la *Cassaria* et *i Suppositi*, d'abord écrites en prose; il

[1] Maleguzzi cugin, che tacluto abbia
Non si maravigliar; ma meraviglia
Abbi, che morto io non sia omai di rabbia,

Vedendomi lontan cento e più miglia,
E da neve, alpe, selve, e fiumi escluso
Da chi tien del mio cor sola la briglia.

Con altre cause e più degne mi escuso
Con gli altri amici (a dirti il ver); ma teco
Liberamente il mio peccato accuso.

SAT. IV.

Antérieurement à son union secrète avec Alessandra Benucci, veuve du fils de Léonard Strozzi de Ferrare, l'Arioste eut deux fils naturels qu'il légitima. Dans ses poésies latines ou italiennes, l'Arioste a souvent chanté les attraits des dames de ses pensées. Voy. *Carmin. lib.* I, *de Lydia*, et *lib.* II, *de Eulalia, de Veronica, de Julia.* Ginevra est célébrée dans le sonnet :

Quell' arboscel, che in le solinghe rive.

Le Garofalo, *vita di M. L. Ariosto*, dit que le poète *era molto inclinato per natura ad inamorarsi d'ogni soggetto dove scorgesse bellezza*, ce qui n'est pas difficile à croire, lorsqu'on connaît les poésies d'Arioste : *usò sempre nè suoi amori*, ajoute le Garofalo, *segretezza e sellecitudine, accompagna da molta modestia.*

[2] Ces deux vers, long-temps effacés, ont été rétablis en 1811, sur la façade de la maison d'Arioste; on y a également placé l'inscription composée par le fils du poète, Virginio :

Sic domus hæc Areosta
Propitios habeat deos, olim ut pindarica.

composa aussi deux nouvelles pièces, *la Lena* et *il Negromante*. Quant à *la Scolastica*, elle n'est pas en entier de lui ; son frère Gabriel la termina quelque temps après la mort du poète. Le chantre de Roland surveillait lui-même les répétitions de ses pièces ; il avait tracé le plan d'une salle de spectacle construite à Ferrare, en face de l'évêché, et l'incendie de cette salle, attribué à des inimitiés jalouses, exerça une fâcheuse influence sur la santé de l'Arioste [1]. Le goût de Ludovico pour les représentations scéniques datait de son enfance; à peine âgé de dix ans, il arrangeait des sujets de la Fable en espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères et ses jeunes sœurs [2]. *I Suppositi* et *il Negromante* sont les deux meilleures de ses comédies.

L'Arioste a laissé des poésies en latin, des satires au nombre de sept, des *canzones*, des élégies, des *stanzes*, des odes, des sonnets, des madrigaux, et plus de vingt *capitoli*, petits chefs-d'œuvre de grace et de versification élégante [3]. Ludovico chante la paix du foyer, la douce philosophie, les joies de la famille ; il aime à parler de sa personne, de ses besoins; ses satires, ainsi que celles d'Horace, offrent une critique sans fiel ; il n'a pas l'ame méchante, il ne

[1] *Fatto sta*, dit Baruffaldi, *che da quel giorno egli non si riebbe, nè si alzò più di letto.*

[2] La fable de Pyrame et Thisbé, telle que l'avait arrangée l'Arioste, encore enfant, pour être jouée en famille, dans la maison paternelle, se conservait en manuscrit, à Ferrare, s'il faut s'en rapporter à Zeno. Baruffaldi semble adopter cette opinion : *Un testo a penna di quella favoluzza e azione teatrale afferma il Zeno che conservavasi in Ferrara presso gli eredi Ariosti. Oggidì tal codice è smarrito.*

[3] Le capitolo XVI est consacré à Florence : *Gentil città*, s'écrie le poète,

Se dentro un mur, sotto un medesmo nome
Fosser raccolti i tuoi palazzi sparsi,
Non ti sarian da pareggiar due Rome.

Ce morceau poétique, en dix-huit tercets, contient la description la plus complète de Florence : « Après un cataclysme, on reconstruirait Florence, si le *capitolo* XVI n'avait pas péri, » dit avec raison M. le chevalier Artaud.

flétrit pas le vice dans d'énergiques et éloquentes déclamations comme Perse et Juvénal; l'Arioste, plein de malice, plus spirituel que caustique, lance le sarcasme sans amertume, gardant toujours un sourire à demi moqueur sur les lèvres. On a encore de l'immortel Ludovico un discours en prose, intitulé : l'*Erbolato* [1], et un fragment imparfait nommé : *les cinq chants* (i cinque canti), destiné, selon quelques écrivains, à faire suite au *Furioso*. Les plus faibles débris de la pensée d'un grand poète doivent être recueillis, avec le même soin qu'on met à retirer des parcelles d'or disséminées parmi des métaux moins précieux.

Pendant les dernières années de sa vie, l'Arioste corrigea son épopée, il y ajouta de nouveaux épisodes : *Io sono per finir di rivedere il mio Furioso*, écrit-il le 23 février 1531 à son ami Bembo [2]. Cependant ce ne fut qu'au mois d'octobre 1532, que le poète publia une troisième édition de l'*Orlando*, en quarante-six chants, tel qu'il est toujours resté. L'Arioste avait le travail difficile, jamais il n'était satisfait de ses vers : « Il les changeait, les modifiait sans cesse, dit son fils Virginio, ce qui l'empêchait de se rappeler ses poésies, et ceci fut cause qu'il perdit plusieurs fragments déjà composés [3]. » Sur la fin de sa carrière, l'Arioste s'était pris d'une belle passion pour les jardins; comme Horace dans sa retraite de Tibur, Ludovico passait des matinées entières à

[1] Erbolato, *nel quale l'Ariosto figura Mastro Antonio Faentino, che parla della Nobiltà dell' uomo, e dell' arte della medicina.*

[2] *Lettere al Reverend. Mons. Pietro Bembo*, insérée dans les *œuvres* de l'Arioste.

[3] *Come mai non si satisfaceva de' versi suoi, e li mutava e rimutava, e per questo non si teneva in mente niun suo verso, il che fu causa che perdesse assai cose composte.* Mém. de Virginio, à la suite de la *Vita di M. L. Ariosto*, par Barotti. — Le manuscrit de quelques chants du *Furioso*, conservé à Ferrare, constate la vérité des paroles du fils de l'Arioste; ce manuscrit est surchargé de ratures, tandis que celui de la *Gerusalemme* de T. Tasso n'a presque point de corrections.

greffer des arbres, à semer des graines, à transplanter des arbustes; il ne laissait pas une plante trois mois à la même place, et souvent il en arrachait les rejetons [1].

Le travail incessant de l'Arioste pour la correction du *Furioso* avait détruit son tempérament jusqu'alors robuste; les derniers instants du chantre de l'*Orlando* portèrent l'empreinte d'une douce résignation, et il mourut à Ferrare, d'épuisement et de langueur, le 6 juin 1533, dans sa cinquante-neuvième année [2].

Ainsi s'écoula, sans période saillante, la vie de Ludovico Arioste, vie moins agitée que ne l'avait été celle de Dante Alighieri, et que ne le fut plus tard celle de Torquato Tasso. Les travaux de l'Arioste se ressentent de son existence paisible; l'*Orlando Furioso* n'a point de passages mélancoliques, point de tristes et douloureux épisodes; c'est une épopée un peu de sensualisme, et voilà pourquoi elle plaisait tant à la société du XVIIIe siècle; on ne doit pas oublier que Voltaire l'imita dans le plus libre de ses ouvrages.

En lisant avec attention l'*Orlando Furioso*, deux sortes de réflexions viennent à l'esprit; la première, toute grammaticale, a plusieurs fois occupé les italiens; des savants, des littérateurs ont étudié l'admirable mécanisme des vers de l'Arioste, les beautés de sa prosodie, l'harmonie de sa phrase poétique. Ces appréciations diverses

[1] *Nelle cose de' giardini teneva il modo medesimo che nel far de' versi, perchè mai non lasciava cosa alcuna che piantasse più di tre mesi in un loco, e se piantava anime di persiche, o semente di alcuna sorte, andava tante volte a vedere se germogliava che finalmente rompeva il germoglio* (ubi suprà).

[2] On conserve à la bibliothèque de Ferrare le mausolée d'Arioste, ainsi que son fauteuil et son encrier; la maison que le poète avait fait construire a été restaurée par les soins du comte Jérôme Cicognara. On montre encore, près de l'église Sainte-Marie *di Bocche*, l'habitation *degli Ariosti*, où s'est écoulée l'enfance de l'Homère ferrarais. —Consultez le *Voyage en Italie*, par M. Valery, t. 2, p. 88.

ont été souvent accomplies, il y aurait peu d'utilité à y revenir. Et d'ailleurs, quelque amoureux qu'il soit de son modèle, un traducteur ne connaît jamais assez l'idiom ori ginal pour discuter grammaticalement sur des beautés de langage. Laissons ce travail aux écrivains nationaux.

La seconde réflexion, c'est la nécessité où l'on se trouve d'exprimer une opinion sur le chef-d'œuvre de l'Arioste; les règles générales de la poésie appartenant au génie de tous les peuples, il n'y a ici rien de spécial. L'*Orlando Furioso* nous apparaît comme un vaste recueil de romans chevaleresques capricieusement rassemblés par le poète; Turpin est sa caution, le témoin qu'il invoque en se moquant pour justifier les plus étranges aventures; quand il a une observation bizarre, un fait miraculeux de chevalerie, il le rejette sur la fausse Chronique : « Turpin l'ayant mis dans son ouvrage, dit le poète, je le mets aussi dans le mien [1]. » On sait que Pulci, l'Aveugle de Ferrare et Bojardo, avaient déjà usé de cette formule. La Chronique de Turpin, qui ne renferme que trois ou quatre paragraphes sur Roland, devint pour l'Arioste plutôt une forme poétique qu'une source historique réellement consultée [2].

En est-il de même des romans de chevalerie? Les épopées chevaleresques se rattachent toutes à des cycles différents; le premier traite de la période carlovingienne et des pairs de Charlemagne, sujet choisi par l'Arioste. Il suffit cependant de parcourir les chansons de geste pour se convaincre qu'à l'exception de quelques passages, l'Arioste n'a rien pris à ces grands poèmes. L'Homère de Ferrare a puisé dans le second et le troisième cycle, celui de la Table-Ronde et celui qu'on appelle des Amadis. Les

[1] Mettendo lo Turpino, anch' io lo messo.

[2] Voir sur la chronique de Turpin, p. XXIV.

romans de la Table-Ronde surtout étaient très-répandus en Italie dans les 14e et 15e siècles, et l'*Orlando Furioso* contient plus d'une aventure empruntée au *Tristan*, au *Lancelot*, à *Perceforest* et à *Gyron le Courtois*.

Loin de ma pensée de voir un plagiat dans ces emprunts; tel n'est pas le but de mes annotations; ce serait faire de l'érudition mesquine pour rabaisser l'immense supériorité du génie. Toutes les littératures étant familières à l'Arioste, il put connaître les œuvres des trouvères et des troubadours, romans, fabliaux, contes, sirventes et tensons; mais la gloire du poème lui revient entière; à lui l'honneur de cette conception merveilleuse, de ces quarante-six chants qui se déploient dans leur magnificence comme une couronne de rubis, d'émeraudes et de saphirs sur la vieille épopée chevaleresque. L'Arioste glane de droite et de gauche; il vit dans les grottes profondes des traditions bretonnes, au milieu des sombres forêts. Les choses les plus extraordinaires, il les adopte; ce que la raison repousse, il le choisit; l'Arioste dédaigne l'histoire, il en trouve le cercle trop restreint; comme l'abeille, il s'arrête sur les plus belles fleurs et se nourrit de leur suc, pour nous donner un miel épuré. Les épisodes du *Furioso*, morcelés souvent d'une façon bizarre, ressemblent aux éblouissantes cascades, qui, du sommet des Apennins, se précipitent, se brisent, disparaissent, et, réunies, forment ensuite une onde calme et limpide; ces épisodes sont variés, distincts; et pourtant tous se lient, s'enchaînent; le poète a mis l'ordre dans le désordre, l'unité dans la confusion [1].

[1] L'explication du système de morcellement et d'interruptions fréquentes, adopté par le poète, se trouve dans plusieurs passages de l'*Orlando*; l'Arioste croit nécessaire de justifier sa méthode : « Mon seul but est de vous amuser, de vous distraire, » semble-t-il dire à ses lecteurs :

Come raccende il gusto il mutar esca,
Così mi par che la mia istoria, quanto

Quelles étaient les croyances de l'Arioste? Ici, Ludovico est fort bon chrétien, dévot même; là, censeur des mœurs du clergé, incrédule, railleur. En vain on chercherait dans le *Roland furieux* l'expression d'une opinion exclusive; l'Arioste est essentiellement poète; une impression lui vient, il la formule; un sentiment se révèle, il l'exprime. On ne peut le suivre dans le dédale de ses sensations; l'Arioste échappe quand on veut apprécier son caractère moral. Poète sensualiste, le chantre de l'*Orlando* conserve des souvenirs religieux communs aux imaginations méridionales; il offre un mélange de scepticisme et de convictions, de piété et de dissipations mondaines: c'est Raphaël faisant servir les traits de la Fornarina pour ses têtes de Vierges, au visage céleste et divin.

Dans l'*Orlando Furioso*, l'Arioste reste catholique, mais il rappelle la gourmandise des moines, leurs bavardages, plaintes que la prédication de Savonarola avait semées en Italie; les poètes, les écrivains sont toujours l'expression des idées de l'époque qui les voit naître. L'Arioste mêle à tous les souvenirs chevaleresques les événements qu'il a sous les yeux, les découvertes des terres inconnues, l'invasion de l'Italie par les Français, la puissance des Turcs, le besoin d'une croisade. Du reste, les merveilles d'un siècle qui vit tant de personnages supérieurs, devaient s'identifier avec les inspirations d'un grand poète; en parlant de Charlemagne, était-il possible d'oublier Charles-Quint? Lorsque l'Arioste chantait les prouesses des paladins de France, pouvait-il ne pas célébrer la valeur de François Ier, ce roi si poétique, dernier reflet de la chevalerie? Et puis, quel souverain pontife que Léon X! Quels navigateurs que Christophe Colomb, Améric Vespuce, Vasco de Gama! Quelle renommée que

Or quà, or là più variata sia,
Meno a chi l'udirà nojosa fia.
C. XIII, ST. 80.

celle de Fernand Cortez ! Quels artistes que Michel-Ange, Raphaël, Titien ! Titien, Raphaël demandaient des conseils à l'Arioste, et lui en témoignaient leur gratitude : Sanzio, en plaçant l'Homère de Ferrare dans le *Parnasse* dont il décorait l'une des salles du Vatican ; le Titien, en faisant le portrait du poète, et en dessinant des vignettes pour la première édition de son *Orlando* [1].

Noble confraternité des grands hommes ! tous se prêtent un mutuel appui ; les poètes chantent les guerriers, les artistes ; les artistes reproduisent les exploits des glorieux capitaines, les idées et les conceptions des poètes ; et ce groupe d'illustrations, brillant cortége du génie, s'avance majestueusement vers la postérité.

ÉCLAIRCISSEMENT

SUR LA CHRONIQUE DE TURPIN.

Puisque la Chronique de Turpin est souvent citée dans le épopées italiennes, je dois dire ma pensée sur ce travail véritablement curieux.

La chronique qui porte le nom de Turpin n'a pas été composée au VIIIe siècle, par l'archevêque de Reims ; c'est un fait constaté et depuis long-temps hors de toute discussion. Qui en a été le véritable auteur ? Fut-elle écrite en France ou en Espagne, en latin ou en vieux français ? Questions que le manque de docu-

[1] Ludovico insère dans son poème les noms d'une multitude de ses contemporains ; il cite ceux qu'il connaît, ceux qu'il ne connaît pas. En 1531, le duc Alphonse présenta l'Arioste au marquis du Guast, qui lui accorda une pension annuelle de cent ducats d'or : *centum ducatorum auri singulo anno* ; aussitôt le poète s'empressa de chanter les exploits du jeune marquis, dans la troisième édition de son épopée (ch. XV, st. 28 et 29), éloge qui ne se trouve point dans les deux premières éditions. L'acte de donation a été publié par Baruffaldi, *Vita di M. Lodovico Ariosto.*

ments précis rendent difficiles à résoudre; toutefois, le témoignage des écrivains du XIIe siècle, et l'étude comparative des manuscrits, permettent de donner une solution satisfaisante.

Il est très-probable que la Chronique dite de Turpin fut écrite en latin au commencement du XIIe siècle, dans un monastère du midi de la France; le but du faux chroniqueur semble avoir été de seconder l'esprit de pèlerinage qui se manifestait alors au sein des puissances chrétiennes du continent; cela explique l'empressement du pape Calixte à publier, en 1122, une bulle pour déclarer le prétendu travail de l'archevêque de Reims authentique et digne par conséquent de la confiance des Fidèles. La Chronique de Turpin est en partie le résumé des traditions orales qui existaient dans les provinces méridionales de la monarchie; lorsque les guerriers de la première croisade et les trouvères attachés à leur personne revinrent de la Palestine [1], ils firent connaître la Chronique de Turpin au delà de la Loire; les récits de la fausse Chronique se mêlèrent aux poésies des jongleurs répandues dans le peuple, et de cette fusion naquirent les grands romans sur Roncevaux.

MM. P. Paris, Monin et F. Michel [2], affirment que les auteurs des chansons de geste sur Roland n'ont pas connu la Chronique de Turpin, et ne lui ont emprunté aucun épisode. Telle n'est point mon opinion. Sans doute, le trouvère Turold et l'auteur du *roman de Roncisvals*, se servirent pour leur épopée des traditions orales et des poésies primitives récitées dans les manoirs, mais ils devaient avoir connaissance de la chronique attribuée à l'archevêque Turpin; l'auteur anonyme d'un roman sur le prétendu voyage de Charlemagne à Jérusalem invoque même le témoignage du faux Turpin [3]; et cette citation dans un roman

[1] Ne pourrait-on pas supposer que le trouvère anglo-normand, Turold, auteur d'un roman sur Roncevaux, dont nous parlons plus loin, était venu lui-même en Palestine, à la suite du duc de Normandie, Robert, fils du roi d'Angleterre, Guillaume-le-Bâtard?

[2] Lettre à M. de Monmerqué, en tête du roman de Berte aus grans piés. — Dissertation sur le roman de Roncevaux, p. 75. — Préface de la chanson de Roland.

[3] *Bardes, jongleurs et trouvères*, par l'abbé de la Rue, t. II, p. 23 et 24.

composé au commencement du XIIe siècle, tandis que Turold écrivait aussi son épopée, prouve que la Chronique de Turpin était alors parfaitement connue.

Je sais que, lorsque le comte de Hainault songea, dans la seconde moitié du XIIe siècle, à faire translater du latin en français la Chronique de Turpin, le traducteur assure qu'il lui fut très-difficile d'en obtenir un exemplaire [1]. Qu'il me soit permis d'abord de mettre en doute la véracité des paroles du clerc de Baudouin V; n'a-t-il pas voulu donner une plus grande importance à son travail, en présentant le texte original comme une chose tellement rare qu'on pouvait à peine se la procurer? Cependant, vers 1160, Julien, archevêque de Tolède, trouvait dans l'abbaye de Saint-Denis un manuscrit de l'œuvre prétendue de Turpin; quelques années après, Geoffroi, prieur de Vigeois, en recevait un autre d'Espagne : celui qu'on avait découvert à Sens n'était donc pas unique en France? Et d'ailleurs, quoi d'étonnant que les manuscrits de la Chronique de Turpin, probablement peu nombreux à l'apparition de la Chronique, c'est-à-dire dans les premières années du XIIe siècle, fussent moins nombreux encore à la fin du même siècle? La popularité de toutes les poésies des jongleurs, des troubadours et des trouvères avait remplacé la popularité de la Chronique de Turpin; cette Chronique, écrite en latin, n'était plus comprise par le peuple, à mesure que l'idiome national faisait des progrès; elle resta enfouie dans les *aumaires* des moutiers; approuvée par le saint-père, elle devint un document sérieux, une histoire consultée seulement par les esprits

[1] « Li bons Baudoins, li cuens de Chaineau si ama most Karlemaines. Ni ne vout onques croire chose que lom en chantast. Ainz fit cercher totes les bones abeies de France e garder par tot les aumaires por saver si lom troverolt la veraie ystoire. Nè onques trover ne li porent li cler. Tant avint que uns sis clers si ala en Borgognie por l'estoire querre eissi cum à Deu plot; si la trova à Sans en Borgognie. Icele estoire meismement que Turpins li bons arcevesques de Reins escrit en Espagnie qui avoec le bon empereor Karlemaines fu. Et tot les miracles, et tot le conquest qu'il fit. » — Extrait du prologue d'une traduction de la Chronique de Turpin, manuscrit du XIIIe siècle, Bibl. roy., cot. n° 6795. — « Le comte de Hainault, dit M. P. Paris, à la sollicitude duquel on fait honneur de la découverte du manuscrit de Turpin, dans une maison religieuse de Sens, était Baudouin V, dit le Courageux, mort en 1195, après avoir tenu le comté pendant 25 ans. » *Les manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, t. I, p. 211 et suiv.

graves; cela est constant; au besoin, le préambule même de la traduction du clerc de Baudouin, comte de Hainault, le prouverait : « Li bons Baudoins... ni ne vout onques croire chose que lom en chantast. Ainz fit cercher totes les bones abeies de France, e garder par tot les aumaires por saver si lom i troveroit la veraie ystoire. » Cette *veraie ystoire*, c'était la Chronique de Turpin.

MM. Paris et Monin disent encore que, si les auteurs des romans sur Roncevaux avaient parcouru le travail du faux Turpin, ils l'auraient nommé, en ayant soin de ne pas faire mourir le bon archevêque, puisque, dans sa Chronique, Turpin est parfaitement en vie, et qu'il confesse les blessés. Mais les trouvères étaient poètes et non historiens; ils consultèrent la Chronique de Turpin, et ne la copièrent pas; ils composaient des romans et non des livres d'histoire; assurément, s'ils avaient enrichi leurs épopées de notes historiques et critiques, ils n'auraient pas manqué de citer la Chronique de Turpin, proclamée véridique par Calixte II, du haut de la chaire pontificale. Les trouvères écrivaient des poèmes sur un sujet historique, peu leur importait l'autorité et l'authenticité du prétendu travail de Turpin. Peut-être les trouvères ont-ils pris cette mort du vaillant archevêque dans quelques chants de jongleurs, qui ne nous sont point parvenus; peut-être aussi ont-ils mieux aimé faire mourir un prélat les armes à la main, car ils vivaient à une époque où les chefs du catholicisme marchaient à la guerre et périssaient au milieu des sanglantes batailles. Raoul de Caen, contemporain de Turold, n'avait-il pas célébré la valeur d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, mort sous les murs d'Antioche, et l'intrépidité d'Anselme, archevêque de Milan, massacré par les Infidèles? Turold, le poète anglo-normand, devait connaître l'ouvrage de Raoul, le chroniqueur normand [1]. Et l'évêque Gozlin, tué en 885, pendant le siège de Paris par les Scandinaves, était encore un type tout trouvé.

Je ne comprends pas cette persistance à vouloir prouver que les auteurs des chants sur Roncevaux n'ont jamais connu la Chronique de Turpin, lorsque tout permet de supposer le contraire; pourquoi accable-t-on l'infortunée Chronique des épi-

[1] Raoul de Caen, chap. 94, 95 et 147.

thètes d'insipide, de fastidieuse, de misérable? La Chronique de Turpin, quoi qu'on en dise, est intéressante à lire; sans doute l'histoire y est falsifiée, dénaturée; mais les poèmes des trouvères ne méritent pas une plus grande confiance, et jusqu'à ce jour, l'œuvre prétendue de l'archevêque de Reims, écrite en latin et traduite en vieux français, a l'avantage de n'être pas un travail inintelligible pour la très-grande majorité des lecteurs.

Digitized by Google

N° 1. Passage des Pyrénées par les Maures. Ch. I.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI

ROLAND FURIEUX

DE

LUDOVICO ARIOSTE.

CHANT PREMIER.

—

Je chante les dames, les chevaliers, les combats, les amours, la courtoisie et les audacieux exploits qui marquèrent l'époque où les Maures, traversant les mers d'Afrique, furent si terribles à la France; tous étaient entraînés par la colère et l'ardeur juvénile d'Agramant, leur roi, qui se flattait de venger la mort de Trojan sur Charles, empereur des Ro-

mains. Je dirai aussi de Roland ce que jamais la prose ni la poésie ne racontèrent, et comment ce Paladin, jusqu'alors réputé si sage, excité par l'amour, devint fou et furieux. Puisse celle qui m'a presque réduit au même état, et qui chaque jour mine mon faible esprit, m'accorder assez de raison pour me permettre d'accomplir mes promesses!

Généreux descendant d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, Hippolyte, daigne agréer cet hommage, le seul qu'ose te présenter ton serviteur respectueux; mes discours et mes écrits acquitteront peut-être ce que je dois à tes bienfaits. N'accuse point l'exiguité de mes présents; tout ce qu'il est en mon pouvoir de donner, je te l'offre, je te l'abandonne! Parmi les plus dignes héros dont je m'apprête à chanter les prouesses, tu reconnaîtras Roger, souche antique de tes illustres aïeux; tu m'entendras célébrer sa valeur et ses actions brillantes, si, faisant trève à tes hautes pensées, tu prêtes l'oreille à mes vers.

Roland, dès long-temps amoureux de la belle Angélique, avait laissé dans l'Inde, dans la Tartarie et la Médie des trophées nombreux et immortels; il était revenu avec la jeune fille en Occident, au pied des Pyrénées, où se trouvaient campées les armées de France et d'Allemagne, pour abaisser l'orgueil d'Agramant et de Marsile; l'un avait amené d'Afrique tous les hommes capables de porter la lance et l'épée; l'autre avait excité l'Espagne à détruire le royaume des Francs. Roland arriva dans ce moment propice, mais il eut bientôt à s'en re-

pentir : on lui enleva Angélique ! (Combien l'esprit humain est sujet à se tromper !) Celle que Roland défendit par tant de luttes, dans les pays orientaux jusqu'aux rives de l'Occident, lui fut ravie sans combattre, au sein de sa patrie, au milieu de ses amis : le sage empereur adopta ce moyen pour éteindre un vaste incendie. Depuis peu de jours une querelle avait éclaté entre Roland et son cousin Renaud ; tous deux, guerriers à l'ame ardente, s'étaient épris d'Angélique. Une telle dispute, qui rendait moins puissant le secours de leurs bras, ne pouvait plaire à l'empereur Charles ; il confia la jeune fille aux mains du duc de Bavière, et la promit comme une récompense à celui des deux chevaliers qui, dans la prochaine bataille, tuerait le plus d'Infidèles, et ferait les plus utiles exploits. L'événement déjoua ce projet ; les Chrétiens furent battus, dispersés, et le duc de Bavière, captif avec d'autres paladins, vit bientôt sa tente déserte [2].

Angélique, qui devait être le prix du vainqueur, sauta sur un coursier, et prit la fuite avant l'issue de la bataille. Prévoyant que dans cette journée la fortune serait contraire à la foi des Chrétiens, Angélique entra au milieu d'un bois, et près d'une route étroite elle aperçut un paladin qui s'avançait à pied ; la poitrine couverte d'une cuirasse, le casque en tête, l'épée à la ceinture, le bouclier au bras, il franchissait la forêt, plus léger qu'un villageois demi-vêtu, luttant dans une course. Jamais timide bergère ne s'enfuit plus promptement à l'aspect d'un serpent cruel, que ne le fit Angélique en voyant ce guerrier. C'était le fils d'Aymon, seigneur

de Montauban; depuis quelques instants, et par un accident étrange, son cheval Bayard s'était échappé de ses mains. Renaud considère la jeune fille, et reconnaît le céleste maintien, le gracieux visage qui enchaînaient son cœur dans les liens de l'amour.

Angélique presse son palefroi et le lance dans la forêt; que lui importent les chemins les plus sûrs, les sentiers touffus ou sans ombrage! abandonnant à son destrier le soin de choisir sa route, elle erre de tous côtés dans le bois, et arrive enfin près d'une rivière. Sur ses bords se trouve Ferragus, couvert de poussière et de sueur; une soif ardente, le besoin de repos, l'ont amené dans ces lieux après la bataille; il y est retenu malgré lui: en se désaltérant, Ferragus avait laissé tomber son casque au fond du fleuve, et pour le retrouver il faisait de vains efforts.

Angélique s'approche avec rapidité, pousse des cris de frayeur; à cette voix, le Sarrazin saute sur la rive, regarde attentivement, et, quels que soient le trouble de la jeune fille, sa pâleur, le long espace de temps qu'il n'avait eu de ses nouvelles, Ferragus ne peut en douter : c'est la belle Angélique! Non moins amoureux que les deux cousins, il vient à son secours; aussi fier que s'il avait son casque, Ferragus saisit son épée, et se jette sur Renaud, qui ne le craignait pas : ces deux chevaliers se connaissaient, plusieurs fois ils avaient éprouvé leur valeur. A pied, l'épée nue en main, ils commencent aussitôt un combat cruel; l'acier, les cottes-de-mailles, des enclumes même n'auraient pu résister à leurs coups! Pendant qu'ils s'attaquent

avec acharnement, le palefroi d'Angélique a besoin d'une extrême prudence : la jeune fille le frappe du talon, le pousse au travers des bois et des campagnes.

Chacun des guerriers se fatiguait en vain pour obtenir un avantage; tous deux dans les armes possédaient un égal savoir. Le seigneur de Montauban s'adressa le premier au cavalier d'Espagne, car le cœur de Renaud était en proie à la violence de l'amour : « Ferragus, dit-il au Sarrazin, tu crois nuire à moi seul, et cependant tu portes préjudice à toi-même ! si les rayons brillants de ce nouveau soleil ont embrasé ta poitrine, que gagnes-tu à me retenir près de toi ? Et quand tu me ferais captif, quand tu me priverais de la vie, Angélique ne serait pas en ta puissance : tandis que nous luttons, elle fuit avec vitesse ! Ne vaudrait-il pas mieux chercher à l'atteindre, à l'arrêter dans sa course ? Dès que nous en serons maîtres, nous déciderons par l'épée si elle doit t'appartenir; maintenant peut-il résulter de notre long combat autre chose qu'un dommage réciproque ? »

La proposition sourit au Païen; bientôt une telle intimité unit les deux adversaires (si toutefois la colère et les haines peuvent jamais s'oublier), que Ferragus, ne voulant pas laisser à pied le brave fils d'Aymon, le supplie de partager sa monture, et ils s'en vont ainsi galopant à la recherche d'Angélique. O courtoisie des antiques chevaliers ! ils sont rivaux, de croyances diverses; leurs corps se ressentent toujours des rudes coups qu'ils se portaient naguère, et cependant, sans défiance, ils traversent ensemble l'obscure forêt. Leur coursier, qu'excitent

quatre éperons, arrive à un endroit où la route se partage en deux. Quel chemin a suivi Angélique? Le fils d'Aymon et Ferragus s'en remettent à la fortune; Renaud s'éloigne d'un côté, le Sarrazin de l'autre. Après avoir parcouru la forêt, Ferragus aperçoit la rivière où son casque est tombé; alors, n'espérant plus rejoindre la jeune fille, il descend sur le rivage pour retirer son armet enfoui dans le sable; avec une branche d'arbre il forme une longue perche, et sonde de mille manières les profondeurs du fleuve. Tandis qu'infatigable il poursuit sa recherche, tout à coup surgit du sein des ondes et se montre jusqu'à la ceinture un chevalier armé de toutes pièces, à l'aspect menaçant; sa tête est découverte, sa main droite soutient un casque : c'était le même que Ferragus avait perdu :

« Félon, parjure, dit d'un ton irrité le fantôme au Sarrazin, pourquoi ne pas me laisser cet armet que dès long-temps tu dois me rendre? Je suis le frère d'Angélique; rappelle-toi, païen, la promesse que tu fis, lorsque j'expirai sous tes coups, de jeter bientôt dans le fleuve mon casque et toute mon armure. Aujourd'hui le destin se rend à mes désirs, il accomplit ce que tu n'as pas voulu faire : aurais-tu le droit de t'en plaindre? gémis plutôt sur ta déloyauté! Si tu désires un casque de fine trempe, obtiens-le avec honneur; l'armet du paladin Roland est pareil à celui-ci; Renaud en possède un meilleur peut-être; le premier fut porté par Almont, l'autre appartenait à Mambrin : acquiers-en un avec courage. Quant au mien, tu devais me l'abandonner, et tu feras bien de tenir à ton serment[3]! »

La subite apparition de ce fantôme fait pâlir le visage du Sarrazin; ses cheveux se hérissent, la parole expire sur ses lèvres; il écoute Argail (c'était le nom du guerrier qu'il avait tué dans ce lieu) lui reprocher son manque de foi; soudain sa poitrine brûle de rage et de colère. Il n'a pas le temps de balbutier des excuses; sachant d'ailleurs qu'il est coupable, toute réponse devient inutile, mais la honte lui brise le cœur et le pousse à jurer, par la vie de sa mère Lanfuse, de ne jamais couvrir sa tête d'un casque autre que celui qui avait été arraché par Roland au fier Almont dans Apremont [4]. Ferragus tint ce dernier serment ! Il s'éloigne; pendant plusieurs jours un violent chagrin le consume; sa seule pensée est de chercher le paladin Roland partout où il espère le rencontrer. Dans une route différente, d'autres événements arrivent au brave Renaud; à peine commence-t-il sa course qu'il voit devant lui galoper son cheval: « Arrête, mon cher Bayard, arrête, s'écrie-t-il; je ne puis vivre sans toi. » Sourd à cette prière, le coursier s'enfuit avec promptitude, et Renaud en fureur le suit.

Cependant la belle Angélique parcourt d'horribles forêts, des lieux déserts, sauvages, escarpés; l'ondulation des plantes, l'agitation des ormes, des chênes, des sapins, lui inspirent de subites terreurs et la jettent dans des chemins tortueux; découvre-t-elle une ombre sur les montagnes, au fond des vallées, Angélique croit toujours apercevoir Renaud. Telle une jeune biche qui voit à travers le taillis où elle reçut la vie, un léopard attaquer sa mère, lui déchirer les flancs, disper-

ser ses entrailles, franchit, craintive et tremblante, les précipices et les rochers; à chaque arbuste qu'elle touche, il lui semble entrevoir la gueule béante du féroce habitant des bois. Cette première journée, la nuit et la moitié du lendemain, Angélique indécise erre de tous côtés; elle se trouve enfin dans un petit bosquet qu'agite le souffle léger des zéphirs; deux ruisseaux y renouvellent sans cesse la verdure, et leur cours tranquille, contrarié par des cailloux, produit une douce harmonie.

Là, se croyant en sûreté à plusieurs milles du fils d'Aymon, Angélique, fatiguée de la route et des ardeurs de l'été, se décide à prendre quelque repos; elle se place sur des fleurs, laisse paître en liberté son palefroi qui dirige ses pas vers le bord des ruisseaux paisibles. Soudain elle découvre un berceau de roses; une onde limpide paraît lui servir de miroir, et des chênes touffus le protégent contre les feux du midi; on trouve dans son sein, sous l'épaisse feuillée, un asile agréable; les branches et les rameaux des arbres entrelacés le dérobent aux rayons du soleil et à l'œil le plus clairvoyant. Un lit de gazon invite le voyageur à s'arrêter dans ce lieu; Angélique s'y endort. Elle sommeillait depuis peu d'instants lorsque les pas d'un coursier retentissent à ses oreilles : la jeune fille aperçoit un chevalier armé. Est-il ami ou ennemi ? Angélique l'ignore; l'espérance et la crainte agitent son cœur, compriment même son haleine. Le chevalier descend près des rives du fleuve; la tête appuyée sur son bras droit, une rêverie profonde s'empare de lui et le rend immo-

bile comme le marbre. L'infortuné reste plus d'une heure dans cet état de tristesse et de réflexions; puis, d'une voix éteinte, fatiguée, il se plaint avec tant de douceur, que ses accents eussent attendri les rochers et les tigres; en soupirant il verse des larmes; un torrent de pleurs sillonne ses joues, et sa poitrine ressemble à un volcan.

« O pensée, disait-il, tour à tour tu me glaces et me brûles le cœur; tu es la seule cause du chagrin qui me dévore. Que dois-je faire, puisqu'un autre avant moi a cueilli le fruit de l'amour? j'ai obtenu un regard, une parole, et mon rival a eu les premières faveurs. Pourquoi m'affligerais-je plus longtemps? La jeune vierge est semblable à la rose qui sur sa tige naissante parfume un beau jardin : solitaire et paisible tant que le berger ni le troupeau ne s'approchent pas pour la flétrir, les vents légers, la fraîcheur matinale, la terre, l'eau, lui prodiguent des soins, et les amants et leurs maîtresses la désirent pour en parer leur sein ou leur gracieuse chevelure; à peine séparée de sa branche maternelle, de ses vertes épines, elle perd ce que les hommes et le Ciel lui donnaient de grace et de beauté. Ainsi une jeune fille privée de ce qu'elle devait chérir comme ses yeux, comme sa vie même, n'est plus d'aucun prix pour le cœur de ses autres amants; elle leur paraît avilie. Qu'elle soit donc aimée de celui-là seul qui l'a eue en son pouvoir! Fortune cruelle, fortune ingrate! les autres triomphent; moi, je meurs de détresse. Mais la perfide cesserait-elle de m'être chère? oublierais-je celle que je préfère à moi-même? ah, si je ne dois plus l'aimer,

puisse bientôt le destin mettre un terme à mes jours!»

Quel est le chevalier qui verse tant de larmes? C'est le roi de Circassie, Sacripant, que consume un violent amour, le premier, l'unique motif de ses plaintes. Sacripant, l'un des amants d'Angélique, était venu pour elle des extrémités de l'Orient aux lieux où le soleil se couche; dans l'Inde on lui avait appris le départ d'Angélique avec Roland; il sut aussi en France que l'empereur Charles, après l'avoir dérobée aux regards de ses guerriers, l'avait promise à celui d'entre eux qui augmenterait l'éclat du sceptre aux fleurs de lis d'or. Le roi de Circassie, s'étant rendu sous les tentes de l'empereur, fut témoin de la défaite des Chrétiens; alors il se mit de nouveau à la recherche d'Angélique, et jusqu'à ce jour il n'avait pu la retrouver. Telle est la triste et fâcheuse cause des regrets d'amour de Sacripant; il s'afflige, se lamente, et le soleil même, ému de pitié, semble suspendre son cours devant ses cris de désespoir.

Sacripant s'abandonne à sa douleur, pousse de longs gémissements, et ses yeux se transforment en deux tièdes fontaines; une heureuse fortune voulut que ses lamentations parvinssent aux oreilles d'Angélique. Ainsi arrive tout-à-coup, dans une heure, en une minute, tel événement que des milliers d'années ne sauraient jamais produire. La jeune fille avait recueilli les moindres paroles, les moindres soupirs de cet amant; plusieurs fois déjà elle avait entendu ses plaintes, et le cœur d'Angélique, dur comme le marbre, ne s'était point attendri; femme dédaigneuse, nul ne lui paraissait digne de son

amour. Cependant, seule, au milieu des bois, elle pense à choisir le Circassien pour guide : lorsqu'on est submergé par les ondes, sur le point d'être englouti, bien fou serait le mortel qui n'oserait crier miséricorde. Si Angélique ne saisit pas cette occasion, trouvera-t-elle encore un défenseur aussi puissant ? l'expérience ne lui a-t-elle pas appris que le roi de Circassie est le plus fidèle de ses adorateurs? Son désir n'est point d'alléger le poids du chagrin de Sacripant, d'accorder une douce récompense à ses fatigues; elle imagine une ruse afin d'entretenir dans son cœur l'espérance ; puis, l'ayant fait servir à ses desseins, elle redeviendra hautaine et fière !

Rayonnante de beauté, Angélique franchit l'épais taillis : telles paraissent sur la scène Vénus et Diane à leur sortie d'un bois ou d'une grotte obscure : « Paix et amitié, dit-elle en se montrant ; que Dieu et ton épée me protégent ; le Seigneur ne permettra pas, contre toute justice, que tu aies une fausse opinion de mon honneur. » Jamais une tendre mère, au retour de son fils dont elle avait pleuré la mort quand l'armée était revenue sans lui, ne fit éclater plus de joie que le Sarrazin à l'aspect subit de ce céleste visage; avec passion, avec amour, il vole auprès de sa dame, de sa déesse. Angélique l'enlace de ses bras, le presse sur son cœur, ce qu'elle n'eût pas osé sans doute au Cathay ; sûre de l'appui de Sacripant, sa pensée se reporte vers son pays natal, vers le trône de ses aïeux ; elle espère revoir bientôt sa magnifique et royale demeure [5].

Angélique raconte au Circassien tout ce qui s'est passé depuis l'époque où elle l'envoya en Orient

pour demander des secours à Nabate, roi de Séricane, et comment le paladin Roland l'ayant préservée, en mille circonstances, du déshonneur et de la mort, elle se trouvait aussi pure que l'enfant au sein maternel. Peut-être était-ce vrai, mais cela eût paru invraisemblable à l'homme maître de sa raison; Sacripant y crut sans peine : n'avait-il pas été entraîné à de plus grandes erreurs? Amour, amour, tu nous rends invisible ce qui frappe nos yeux, tu nous fais voir ce qui est invisible! Le Sarrazin ajoute foi aux paroles d'Angélique, car la crédulité est l'apanage des malheureux! « Si le chevalier d'Angers, simple et naïf, dit en lui-même Sacripant, n'a pas su profiter du moment favorable, il pourra bien s'en repentir; la fortune ne lui ramènera plus ce précieux trésor. Je ne veux point, à son exemple, dédaigner tant de bonheur et me livrer ensuite à d'inutiles regrets; je cueillerai la rose fraîche et vermeille : est-il pour les jeunes filles quelque chose de plus doux, quoique souvent elles s'en affligent et versent même des larmes? Rien ne m'arrêtera, ni refus, ni feintes colères : je satisferai mes désirs! »

Il dit; mais une grande rumeur qui part de la forêt voisine, résonne à ses oreilles et l'oblige d'abandonner son dessein. Aussitôt il met son casque, monte sur son coursier; d'une main il en saisit les guides, de l'autre il tient son fer : Sacripant avait pour habitude d'être toujours armé. Un cavalier fier et hardi s'avance; ses vêtements ont l'éclat de la neige, un blanc panache surmonte son armet. Le Sarrazin, furieux de voir ses projets dérangés

Digitized by Google

Sacripant désarçonné en présence d'Angélique. CH. I.

Digitized by Google

par la présence importune du voyageur, tourne sur lui de terribles regards et le défie au combat. Le nouveau champion se croit non moins vaillant que le roi circassien; il veut le punir de ses orgueilleuses menaces; la lance en arrêt, il se jette sur lui. Sacripant se précipite, impétueux comme la tempête : tous deux cherchent à s'atteindre au front.

Les lions, les taureaux dans leurs luttes, ne se heurtent pas avec plus de violence que ne le firent ces guerriers dans leur cruel assaut; la bonté des cuirasses protége leur poitrine, mais les deux boucliers sont percés : le choc en retentit jusqu'au fond des vallées et sur l'âpre sommet des montagnes. Les chevaux s'entrechoquent, se frappent la tête, ainsi que des béliers; celui du païen, renommé par sa force, tombe, meurt à l'instant; étendu sur son maître, il l'accable de son poids; l'autre coursier s'abat et se relève dès qu'il sent les éperons. Le chevalier inconnu, resté ferme sur ses étriers, ne désire pas recommencer la lutte : vainqueur de son rival couché dans la poussière, il fuit à toute bride, et se trouve à plus d'un mille de distance avant que le Sarrazin ait pu se dégager.

Tel, après un violent orage, le laboureur éperdu, voyant dépouillé de ses branches l'arbre qu'il saluait de loin, quitte le lieu où, près de ses bestiaux sans vie, la foudre l'avait renversé; ainsi demeure à pied Sacripant, à côté d'Angélique témoin de sa mésaventure. Il soupire, il gémit; son corps n'a point souffert, mais, la honte au visage, une vive rougeur colore ses traits. La jeune fille l'avait aidé à se relever, et cette pensée l'humiliait plus encore

que sa chute; il en serait, je crois, resté muet, si Angélique ne lui eût rendu la voix et la parole.

« Hélas ! Seigneur, dit-elle, ne vous affligez pas; vous êtes tombé par la faute de votre cheval, auquel les pâturages et le repos convenaient mieux qu'une nouvelle lutte. La gloire de votre adversaire ne s'est point accrue : en s'éloignant le premier du champ de bataille n'a-t-il pas prouvé que vous étiez le vainqueur? » Tandis qu'elle console Sacripant, un messager apparaît tout à coup, monté sur un pitoyable coursier; à ses côtés sont suspendus un cor et une besace, sa physionomie révèle l'inquiétude et la fatigue. « N'as-tu pas vu dans la forêt, demande-t-il à Sacripant, un chevalier avec une blanche armure et des plumes flottantes au dessus de son casque?.—C'est lui qui m'a désarçonné, répond le païen; il vient de partir à l'instant, et afin que désormais je le reconnaisse, dis-moi quel est son nom? — Je puis satisfaire ta curiosité; sache donc que tu dois ta défaite à la puissante valeur d'une gracieuse jeune fille dont la beauté surpasse encore le courage; la célèbre Bradamante t'a dépouillé aujourd'hui de toute renommée aux yeux du monde! » Il disparaît aussitôt, laissant le Sarrazin confus, rouge de honte, et immobile.

Sacripant songe à sa funeste aventure : avoir été renversé par une femme! triste souvenir qui accroît sa douleur. Sombre et pensif, il se place sur le destrier d'Angélique, met la jeune fille en croupe, et diffère ses projets d'amour jusqu'à un lieu plus paisible et un moment plus opportun. Ils avaient fait deux milles à peine, lorsqu'un bruit sonore re-

tentit avec fracas et semble agiter la forêt ; soudain les voyageurs aperçoivent un grand coursier ; sur ses riches harnais l'or éclate et brille ; d'un pas rapide il franchit les ruisseaux, les bruyères ; dans sa marche il brise les arbres et triomphe de tous les obstacles : « Si le feuillage touffu et l'épaisse vapeur du bois ne trompent mes yeux, s'écrie Angélique, Bayard est le fier coursier qui se fraie une route au milieu de la forêt ; oui, c'est Bayard ; je le reconnais maintenant ! quelle prévoyance ! il a compris qu'un seul cheval était insuffisant pour nous deux, et il nous vient en aide ! »

Le Circassien saute à terre, se dirige vers Bayard et veut le saisir par la bride ; mais, plus prompt que l'éclair, le coursier lui lance une ruade qui heureusement ne l'atteint pas. Malheur à Sacripant si Bayard l'eût touché ! d'un seul coup de pied, Bayard peut réduire en poussière une montagne d'airain ! Ensuite, d'un air soumis, le destrier s'approche avec douceur d'Angélique : tel un chien bondit autour de son maître après deux ou trois jours d'absence. Bayard se souvenait que dans Albraque Angélique lui avait elle-même apporté sa nourriture, à l'époque où elle aimait Renaud, devenu cruel et ingrat. De la main gauche Angélique prend les rênes du coursier, de l'autre elle le caresse au poitrail et au cou ; Bayard, d'une intelligence merveilleuse, se montre obéissant comme un agneau. Le roi de Circassie s'élance sur lui et le tient vivement serré.

Angélique voit venir un chevalier, à pied, couvert d'une armure éblouissante ; elle reconnaît le

fils du duc Aymon : soudain le dépit et la colère l'enflamment. Renaud la chérit plus que sa propre vie; Angélique le fuit plus que la grue poursuivie par l'épervier; naguère elle l'adorait, tandis que lui, Renaud, la détestait comme la mort. Maintenant leur sort n'est plus le même. Deux fontaines, dont le cristal limpide a une vertu bien opposée, ont produit ce changement; toutes deux sont dans les Ardennes. L'une remplit le cœur d'amoureux désirs; Renaud y a posé ses lèvres, et l'amour le consume. L'autre vous laisse sans ardeur; Angélique s'y est désaltérée : une haine invincible a remplacé ses affections [6]. Dès que la jeune fille aperçoit le guerrier, son visage pâlit, ses yeux perdent leur éclat; d'une voix tremblante elle supplie Sacripant, elle le conjure de ne pas attendre le fils d'Aymon, et de partir avec elle.

« Suis-je donc en un tel discrédit auprès de vous, dit le Sarrazin, que vous me jugiez incapable de défendre votre vie ? auriez-vous oublié et mes combats au milieu d'Albraque, et la nuit, où seul, dépourvu d'armes, je vous servis de bouclier contre Agrican et son armée ? » Angélique demeure silencieuse, indécise : Renaud est déjà près d'elle! Le paladin voit la céleste beauté qui entretient dans son âme le feu d'amour; il reconnaît son destrier, et menace bientôt Sacripant. Je réserve pour un autre chant la lutte entre ces deux formidables rivaux.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] Le titre de *Roland furieux*, que l'Arioste a choisi pour son poème, se rattache à de grandes traditions chevaleresques; il est nécessaire d'expliquer ce que fut ce personnage de Roland dans les annales du moyen-âge.

Qu'est-ce que Roland? Où chercher l'origine des récits et des légendes publiés sur ce paladin, dont le nom retentit dans tous les chants poétiques depuis le IXe siècle? Quel fut ce guerrier, à la poitrine invulnérable, qui commença sa vie dans les cours plénières de Charlemagne, et la finit à Roncevaux?

Pour mettre un peu d'ordre dans ce travail, nous le diviserons en quatre parties essentielles. Nous verrons:

1° Le Roland des chroniques;

2° Le Roland des traditions orales, des chants de geste, poèmes épiques des cycles du moyen-âge.

3° Le Roland du Bojardo, de l'Arioste, de l'école italienne en un mot;

4° Enfin, nous examinerons le personnage de Roland par l'étude de toutes les légendes locales et de tous les phénomènes topographiques qui rappellent son existence.

§ Ier. Le Roland des chroniques.

Les chroniques ne disent presque rien sur Roland. Cela devait être. Eginhard, le moine de Saint-Gall, et les autres annalistes de l'époque carlovingienne, absorbés par la grande physionomie de Charlemagne, devaient peu connaître de simples paladins qui suivaient sa fortune; les uns chantaient l'empereur conquérant qui refoulait les Saxons, et posait sur sa tête la couronne de fer des rois de Lombardie; les autres voyaient le prince pieux, le fondateur des monastères, le protecteur de l'Église. Les chroniques sont si abrégées, si succinctes, qu'elles ne pouvaient s'occuper de tous les lieutenants de Charlemagne. Quand le moine de Saint-Gall, par

exemple, résume en une seule phrase l'expédition contre les Saxons, comment aurait-il fait entrer dans ce rapide tableau les noms des compagnons du grand Charles? Eginhard est un biographe tout attaché à la personne de l'empereur; c'est un secrétaire qui écrit les faits et gestes de son seigneur lige. Cependant, le nom de Ruodland, de Rotland, de Rothland, de Ruthland, de Rolland, se trouve cité dans les chroniques de la seconde race; ce sont des hommes au bras vigoureux, au courage indomptable; ceux-ci se battent contre les Normands, ceux-là tiennent le gouvernement de certaines provinces, comme il résulte de ce passage d'Eginhard, texte le plus authentique, car on verra qu'il y est question de Ruodland, gouverneur de la Marche de Bretagne, qui périt aux Pyrénées, dans une bataille contre les Wascons (Gascons) : *In quo prœlio Eggihardus, regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii, et Hruodlandus Britannici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur* [1].

Ainsi, l'existence de Roland ne peut plus être mise en doute; le texte d'Eginhard est précis; le paladin appartenait essentiellement au cycle carlovingien, et c'est ici que commencent les récits chevaleresques qui agrandissent l'histoire du vaillant guerrier.

§ II. — Le Roland des chansons de geste.

La transition entre ces deux genres de témoignages sur Roland est facile à saisir. Ce que la chronique n'avait pas fait dans son exactitude laconique, les auteurs des chants de geste, les jongleurs et les trouvères l'accomplirent avec une liberté immense d'imagination et de poésie. A ces époques de barbarie et de conquête, on écrivait peu; quelques moines, dans les silencieuses retraites des monastères, transcrivaient jour par jour les événements, ils recueillaient les faits avec la même concision qu'ils mettaient à enregistrer un mort dans l'obituaire. Si l'on écrivait peu, on chantait beaucoup. Quand les armées étaient en présence, les jongleurs prenaient leur vielle, comme les bardes et les scaldes, leur harpe d'or, et ils récitaient, en s'accompagnant, les faits et gestes des paladins qui étaient trépassés, ou qui avaient vaincu dans les grandes mêlées; quelquefois aussi, le pont-levis des castels s'abaissait devant le jongleur qui venait chanter les merveilleuses aventures, et, comme l'imagination de chacun travaillait, on ornait, on brodait les chants de geste; les jongleurs y ajoutaient successivement des branches, selon leur caractère et leur tempérament. Le vieux ménestrel était-il joyeux, il célébrait une folie d'amour, une légende poétique; était-il pieux, il convertissait le paladin, et lui faisait terminer sa car-

[1] *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome v, page 92. — *Vita Karoli magni*, no 9 (*Monumenta Germaniæ historica*..... tome II). — « En cesta batalia, dit un chroniqueur, mori Engibaldus li provoz de la tabbla le rei, e Anseumes comps de palais, e Rollanz de Loubara, comps de Bretagnie, et maint autra. » (Mss. Bibl. roy. cot. 10307-5.)

rière en pénitence, au milieu des moines; la bravoure bouillonnait-elle en son cœur, hé bien! c'étaient alors des exploits inconnus unis aux premiers chants de geste, et c'est ainsi qu'un nom retentissant, ou qu'un fait de quelque renommée, prenait des développements à chaque nouvelle chanson; il grandissait, se modifiait suivant le talent et la fertilité d'esprit du jongleur qui la récitait.

Rien de surprenant que Rothland, Ruthland, Ruodland, ait servi de point de départ à tant de chansons de geste qui dominent le moyen-âge. Ceci tient à deux causes: d'abord, à ce que ce paladin fut sans doute un des lieutenants les plus redoutables du siècle de Charlemagne; ensuite, comme les trouvères réunissaient en un seul personnage les valeureuses actions qui souvent se rattachaient à plusieurs, il en résultait que Roland résumait toute la force et la gloire de la période carlovingienne. Ainsi, le Ganelon des romans de chevalerie est la personnification de la perfidie et de la déloyauté; ainsi, les trouvères ont confondu perpétuellement Charles-Martel, Charlemagne, Charles-le-Chauve, Charles-le-Gros; ils ont attribué les exploits des uns aux autres.

Ce qui fit l'immense renommée de Roland, c'est que sa mort se lia au souvenir de la plus grande catastrophe que les paladins de Charles eussent jamais éprouvée, la défaite de Roncevaux. Dans ces noirs défilés des Pyrénées, la fleur de la chevalerie avait péri; les aïeux des nobles chevaliers avaient succombé à côté de Roland, lorsqu'il fit entendre son cor. Jongleurs et ménestrels aimaient à conter cette tragique histoire, et la triste popularité des chants de Roncevaux vint en aide à la popularité chevaleresque de Roland. En Italie, en Espagne, dans la Germanie, chez les peuples du Nord, en Islande, on chanta la bataille de Roncevaux [1], et du sommet de leurs rochers, les Escualdunacs célébrèrent leur victoire:

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Escualdunacs,
Et l'etcheco-jauna, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit: « Qui va là? que me veut-on? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître,
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

Au col d'Ibaneta, un bruit retentit;
Il approche, en frôlant, à droite, à gauche, les rochers;
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'etcheco-jauna aiguise ses flèches,

Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances!
Comme les bannières flottent au milieu!
Quels éclairs jaillissent des armes!

[1] Voyez les fragments publiés par M. F. Michel, dans la *Chanson de Roland*, page 228 et suiv. — Paris, Silvestre, 1837.

Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore !
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes,
Jusque sur leurs têtes.
Ecrasons-les ! tuons-les !

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord ?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers, en roulant, tombent ; ils écrasent les troupes ;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent,
Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !

Fuyez ! fuyez ! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Escualdunacs, laissons les rochers ;
Descendons vite, en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient ! ils fuient ! Où est donc la haie de lances ?
Où sont ces bannières flottant au milieu ?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un ! il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-jauna, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants, [coucher et dormir dessus.
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite, vous
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité [1]. »

Quel fut le premier écrit romanesque qui jeta parmi les ancêtres le nom de Roland ? L'ancienne école rattachait tout à la chronique dite de Turpin, qui, affirmait-on, avait servi de point de départ pour les épopées chevaleresques. Cette opinion est maintenant insoutenable. Il suffit de connaître l'esprit général des IXe et Xe siècles pour savoir que peu de choses s'écrivaient ; la tradition était orale ; on récitait, et ces récits se transformaient successivement soit en légendes, soit en chants de trouvères et de jongleurs. Les traditions orales ont toujours précédé les écrits, c'est l'ordre naturel dans l'enfance des nations. Les jongleurs recueillirent ensuite ces traditions orales, et on

[1] Voir le *Journal de l'Institut historique*, tome I, pages 176-177 ; Paris, 1835. — M. Eugène de Monglave, auteur de l'article où est traduit ce beau chant d'Altabiçar, *Altabiçaren cantua*, en a aussi publié le texte.

en fit plus tard la chronique de Turpin, ainsi que les chansons de geste. Nous avons, du reste, traité spécialement cette question dans notre préface avec les pièces qui peuvent l'éclairer [1]. Des chartes et des poèmes écrits sur la défaite des armées de Charlemagne aux Pyrénées, documents perdus sans doute ou enfouis encore dans quelque trésor inconnu, ont précédé, selon nous, la chronique de Turpin et les romans sur Roncevaux. Turold et l'auteur du *Romans de Roncisvals* le disent même dans plus d'un passage de leurs épopées, et notamment dans ceux-ci :

Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preiser :
Il est escrit ès cartres e ès brefs,
Ço dist la geste, plus de .iiii. milliers [2].

Ço dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm.
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut [3].

En vieille geste le treuve l'on lisant....

Li ber saint Gilles..... en fist l'estoire..... [4]

Il existait donc des *cartres*, des *brefs*, une autre *chartre* de Gilie sur Roncevaux [5], quand Turold écrivait, c'est-à-dire dans les trente premières années du 12e siècle; ce n'est point là une simple formule. Et lorsque Wace fait chanter à Taillefer, au commencement de la bataille d'Hastings, en 1066, les exploits de *Carlemaine*, de *Rolant*, d'*Olivier* et des *vassaus ki morurent à Rainschevaus* [6], il est évident que cette chanson n'était ni la chronique de Turpin, ni le poème de Turold, composés un demi-siècle après, ni le *Romans de Roncisvals*, Mss. du 13e. siècle 7; Taillefer dut chanter quelque poésie de jongleurs qui ne nous est point parvenue ou que l'on retrouvera peut-être un jour.

Nous n'aimons pas les petites chicanes en érudition; mais il est essentiel de rectifier un anachronisme que nous trouvons dans la préface de la *chanson de Roland*, publiée par M. Francisque Michel. M. de la Rue avait

1 Voir notre introduction, en tête de ce volume.

2 *La Chanson de Roland* ou *de Roncevaux*, du XIIe siècle, par Turold, publiée par M. F. Michel. — Voir la St. CXXV, page 66.

3 *Ibid*, St. CLIII, page 81.

4 *Li romans de Roncisvals;* Bibl. roy. cot. 7227-5, et non 7222, comme le dit M. Amaury Duval dans l'*Histoire littéraire de la France;* T. XVIII, page 719.

5 *Li ber Gilie*, de Turold, est évidemment *li ber Saint-Gilles*, de l'auteur du *romans de Roncisvals*. Il paraît donc incontestable qu'aux XIIe et XIIIe siècles, on connaissait une charte sur Roncevaux d'un nommé Gille ou Saint-Gilles, charte que nous n'avons plus. L'auteur du *romans de Roncisvals* n'aurait il pas consulté le poème de Turold?

6 *Le roman du Rou*, vol. II, pages 214-215.

7 La Bibl. roy. possède la copie d'un autre mss. sur Roncevaux, cot. 254-21 ; suppl. franç.

dit : « Nous comptons Turold parmi les trouvères qui écrivirent dans les trente premières années du XIIe siècle. » Ceci est exact, et M. F. Michel ajoute : « Cette opinion nous paroît fondée, et nous l'adoptons volontiers. » Pourquoi, quelques pages plus loin, M. F. Michel écrit-il : « Nous ne cacherons pas que nous avons l'intime persuasion que le chant du jongleur normand (Taillefer) étoit pris d'une chanson de geste; nous dirons même que cette chanson pourroit bien être celle de Turold; car l'antiquité de son langage, qui ressemble à celui usité dans les lois de Guillaume-le-Bâtard, la conquête de l'Angleterre par Charlemagne, rappelée dans la XXVIIe tirade, l'oriflamme nommé étendard de saint Pierre, le mot AOI qui étoit peut-être un cri de guerre, un hourra : toutes ces circonstances qu'on chercheroit vainement dans une autre chanson de geste, nous font regretter de n'avoir pas de preuves plus positives : quoi qu'il en soit, il est très-permis de croire que le poème de Turold est la chanson de Roland qui, suivant Guillaume de Malmesbury, Wace, etc....., fut chantée au commencement de la bataille d'Hastings [1]. » Un poème composé dans les trente premières années du XIIe siècle ne put être chanté au milieu du XIe siècle, en 1066, époque de la bataille d'Hastings.

Cet anachronisme est trop visible pour ne pas l'attribuer à un défaut d'attention. Il en est de même de cette phrase où M. Paulin Paris dit : « Geoffroy de Monmouth, tout au commencement du XIe siècle, avoit mis en vers quelques lais relatifs à Merlin [2]. » M. Paris a voulu sans doute écrire, du XIIe siècle, puisqu'il ajoute quelques lignes plus loin : « Un demi-siècle après, nos deux poètes, Wistace ou Wace et Benoît de Sainte-More, avoient mis en vers françois la chronique latine de Geoffroy de Monmouth, sous le nom de roman du *Brut* [3]. » Wace et Benoît de Sainte-More écrivaient au milieu du XIIe siècle, et non du XIe; M. Paris le sait mieux que nous; il assure même que Wace traduisit le Brut vers 1155 [4].

M. Paris parle ensuite de la chronique de Turpin, et il dit : « La composition de cette chronique mensongère dut naturellement avoir lieu dans le moyen-âge, et du Xe au XIIIe siècle [5]. » Ceci est beaucoup trop vague; ne peut-on pas fixer une date plus précise? et dans la préface de *Berte aus grans piés*, M. Paris ne rappelle-t-il pas lui-même la lettre du pape Calixte II qui déclare authentique la fausse chronique de Turpin [6]? cette lettre

[1] Préface de *la Chanson de Roland*, pages 8 et 9, 11, 12 et 13. — Paris, Silvestre, 1837.

[2] *Les Manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, par M. Paulin Paris, t. I, page 166. — Techener, 1836.

[3] *Les Manusc. franç.*, etc...; t. I, page 167.

[4] *id.* *id.* « 170.

[5] *Les Manuscrits franç. de la Bibl. du roi*; t. I, page 217.

[6] *Lettre à M. de Monmerqué*, page 38, en tête du *romans de Berte aus grans piés*, par M. Paulin Paris. — Techener, 1836.

n'est-elle pas du XIIe siècle, de 1122? La chronique de Turpin paraît avoir été composée dans les premières années du XIIe siècle, après la croisade de Godefroi de Bouillon; elle était alors parfaitement connue, ainsi que nous croyons l'avoir démontré dans notre introduction, où nous avons également combattu quelques assertions de MM. Paris, F. Michel et Monin, assertions trop absolues selon nous [1]. On le voit, les travaux vraiment irréprochables sont d'une grande rareté. Soyez donc indulgents, vous tous qu'une sainte colère anime souvent, hélas! contre vos prédécesseurs en science, à cause d'un chiffre de trop, d'un point et virgule de moins.

Pour bien résumer cette seconde partie de notre travail, nous dirons que les traditions récitées et écrites par les jongleurs sont l'origine des légendes et des chansons de geste sur Roland; les trouvères et les troubadours n'ont fait que développer la tradition primitive, chacun selon son esprit et son génie.

§ III. Le Roland italien du Bojardo et de l'Arioste.

Maintenant il faut examiner si le Roland des traditions, de la chronique de Turpin et des chansons de geste, a été le type du Roland des épopées italiennes, et plus particulièrement de l'*Orlando innamorato* et de l'*Orlando furioso*.

Bojardo et l'Arioste avaient connu la chronique fabuleuse de Turpin; de vieux poèmes italiens, *la Spagna* [2], par exemple, en étaient la copie presque littérale; des troubadours parcouraient les cités et chantaient *favole romanze che spezialmente dalla Francia erano portate in Italia* [3]; sur les théâtres même de Milan on célébrait les faits et gestes de Roland et d'Olivier 4. Mais en adoptant le paladin pour le héros de leur poésie, Bojardo et l'Arioste en changèrent complètement le caractère.

Le Roland des chansons de geste est un terrible guerrier, au bras invincible; il est chaste, austère, religieux, grand convertisseur de Sarrasins; c'est le type du moyen-âge : l'existence de force et de brutalité, puis le repentir au moment de quitter la vie.

Qu'ont de commun le *Roland amoureux* et *le Roland furieux* du Bojardo et de l'Arioste avec ce paladin sauvage comme la forêt des Ardennes, pieux comme une légende de saint [5]? Bojardo et l'Arioste font tout reposer

[1] Voir notre introduction.

[2] *Libro chiamato la Spagna, qual tratta li gran fatti e le mirabil battaglie che fece il magnanimo re Carlo magno nelle parti della Spagna.* — *Venezia*, 1610.

[3] Muratori; *Antich. italian.*, tome II, page 16.

[4] Muratori; *Antiq. medii ævi*, tome II, page 844.

[5] Un troubadour a même placé Roland parmi les saints. Dans une complainte sur la mort du marquis Pons de Mataplana, Guillaume de Berguedan s'écrie :

En paradis el luoc meglior,	En paradis en la meilleure place,
Lai o'l bon rei de Fransa es,	Là où est le bon roi de France,
Prop de Rollen sai que l'a mes.	Je sais qu'il (Dieu) l'a mis près de Roland,

Un poème italien, postérieur à l'*Orlando furioso*, donne aussi à Roland le titre

sur une folie d'amour du preux chevalier pour Angélique, jeune fille qui le fuit avec indifférence et le joue comme un enfant. Qui reconnaîtrait là le fier guerrier, la terreur des Infidèles, le défenseur de la foi? Autant le Tasse avait copié la chronique pour conserver le caractère des pieux croisés[1], autant l'Arioste s'en écarte; il s'empreint de l'esprit de son temps, il y mêle toutes les traditions romanesques; il emprunte ici, là, des épisodes aux romans de la Table ronde, à *Lancelot du Lac*, à *Tristan de Léonois*, et à *Gyron le Courtois*.

Aussi les amateurs de notre histoire nationale ne pardonneront point au Bojardo et à l'Arioste d'avoir dénaturé le type du Roland de l'époque carlovingienne. Roland était l'expression de la chevalerie, hautaine dans la force de l'âge et repentante aux portes du tombeau; de même que son cousin Renaud de Montauban, devenu maçon à la dernière période de sa vie, est la mystique représentation de ces arts gigantesques du moyen-âge qui peuplèrent de magnifiques cathédrales la plupart de nos cités. Répétons-le, dans le Bojardo et l'Arioste, Roland n'a aucun rapport avec le champion redoutable des grandes guerres sous Charlemagne.

Voici, du reste, quelles étaient au XIVe siècle les traditions sur la naissance et les premières aventures de Roland; nous les empruntons aux *Reali di Francia*[2], vieux roman italien, qui renferme la généalogie fabuleuse des princes de la maison de France.

Berthe, sœur cadette de Charlemagne, s'était éprise d'amour pour le jeune Milon d'Anglante, brave chevalier qui, par son bisaïeul Beuves d'Hanstone, était allié à la famille de l'empereur[3]. La grossesse de Berthe se déclara bientôt, et Charlemagne, irrité, enferma les deux amants dans une forteresse, bien décidé à les faire périr. Le duc Naymes favorisa leur évasion. Après de nombreuses fatigues et en proie à la plus profonde misère, Milon et Berthe arrivèrent dans les environs de Sutri, à quelques lieues de Rome; là, ils se réfugièrent dans une caverne; Berthe y accoucha d'un fils, qui, dès sa naissance, roula jusqu'à l'entrée de la grotte; il dut à cette circonstance son nom de *Roland* ou *Roulant*[4].

de saint. Voyez : *Di Orlando santo, vita e morte con venti mila cristiani uccisi in Roncisvalle, cavata dal Catalogo de' santi, di Giulio Cornelio Gratiano.* Trévise, 1597; Venise, 1639, in-12.

1 Voir notre travail sur la *Jérusalem délivrée*, in-8o.

2 *I Reali di Francia nel quale si contiene la generazione di tutti i re, ducchi, principi e baroni di Francia e de li paladini, colle battaglie da loro fatte; comenzando da Constantino imperatore fine ad Orlando conte d'Anglante..... Venezia*, 1537. — Voir le livre VI.

3 Voyez, à la Bibl. roy., *le roman de Guy de Hanstone et de Beuves, son fils*, Mss. cot. 7553. — On retrouve *le roman de Beuves de Hanstone* sous le no 540-5, suppl. franç.

4 Les chroniques de Saint-Denis donnent une autre étymologie à ce nom de Roland : « Selon la signification des noms, *Roulant*, si vaut dire autant comme *roule de science* (*roles escritz et plein de science*), pour ce qu'il seurmonta tous

Le jeune Roland grandissait auprès de sa mère, tandis que Milon voyageait en Afrique, dans la Perse et dans l'Inde, où il se signalait par de merveilleux exploits. L'auteur d'un roman espagnol assure que Milon ne quitta point sa femme et qu'il demeura auprès d'elle jusqu'au moment où tous deux reparurent à la cour de France [1]. Lorsque Charlemagne vint à Rome pour ceindre la couronne des Césars, il s'arrêta dans la ville de Sutri. Le petit Roland eut occasion de le voir dîner, et voilà qu'un beau jour il s'avisa de prendre sur la table même de l'empereur un plat chargé de viandes qu'il porta aussitôt à sa mère. Il recommença trois fois ce manége. Charlemagne, étonné, fit suivre cet enfant ; tout se découvrit : on sut que Berthe était sa mère. Le bon empereur Charles voulut revoir sa sœur ; il la pressa dans ses bras, adopta Roland pour son fils et lui donna les titres de comte d'Anglante et de marquis de Brava. Ici commence la noble carrière de Roland. D'autres romanciers ont décrit ses luttes acharnées contre les Sarrasins, ses triomphes et sa glorieuse mort à Roncevaux [2]. « Roland, dit la chronique de Turpin, prince preux et vaillant, estoit yssu d'ancienne noblesse comme trouvons par le tiltre de ses parents, et combien qu'il fust noble quant à la vertu des siens parents, encor estoit-il plus ennobly par ses gestes et faicts, par lesquelz il demeure maintenant sur les estoilles. Aultre n'estoit plus noble que lui par générosité temporelle, valeur et excellence. Il estoit tousjours le premier par la haultesse de ses bonnes meurs et conditions, et fréquentoit les sainctz temples divins, car il estoit bon et vrai chrestien. Il récréoit souvent par ses chantz et modulations cytoyens et bourgeoys, et estoit la vraye médicine pour guarir les playes de son pays en le gardant des ennemys. C'estoit l'espérance du clergié, tuteur et saulvegarde des veuves, et le pain et nourrissement des pouvres souffreteux. Large estoit en donnant ses aulmosnes, abondant et prodigue à ses hostelliers. Tant donna pour l'amour de Dieu aux temples vénérables, esglises et sainctz lieux, que les richesses par lui données le précédèrent en

les rois et tous les princes en sapience. » — *Rec. des historiens des Gaules et de la France*, tome v, liv. 5.

[1] *Los Amores de Milon de Anglante*..... par *Antonio de Eslava*. — La *Chronique de Turpin* fait périr Milon dans une grande bataille contre les troupes sarrazinesques : « En celluy jour leur bataille fut faicte, en laquelle furent occiz quarante mille chrestiens, et le duc Millon, père de Rollant, mourut semblablement, avecques ceulx desquelz les hachez et lances estoyent branchées : et acquist la palme de victoire et de martyre. » Edition de 1527, in-4o, fo iiii.

[2] Comparez pour les poétiques récits du trépas de Roland : 1o *li romans de Roncisvals*, Mss. Bibl. royal, no 7227-5 ; — 2o *la Chanson de Roland*, publiée par M. Francisque Michel (déjà citée) ; — 3o *La Cronique et Hystoire de Turpin* ; — 4o La belle relation du roman de *Galien le Rhétoré*, Mss. Bibl. royal, no 7548. — M. Francisque Michel a donné, d'après le *Romancero de romances caballerescos*, etc., quelques fragments des légendes espagnoles sur Bernardo del Carpio, qui étouffa le paladin Roland, selon les récits de l'Aragon, de la Navarre et du pays basque.

paradis pour lui apprester lieu et place. Il retenoit tous bons enseignements dedans son cœur et estoit plein des bonnes doctrines comme l'arche de livres et volumes : tellement que chascun povoit par luy apprendre tout bien et honneur. Saige estoit à donner bon conseil, pitenx de couraige, et cler et serain en son parler. Il estoit à tous peuples doux, et amoureux et louanges. Duquel tout honneur militoit, lequel mourut pour la saiucte foy catholique, qnoy il est maintenant au ciel qnant à l'esperit et gist le corps en terre quant à la sépulture [1]. »

§ IV. Souvenirs de Roland par la topographie.

Partout des souvenirs sur Roland existent dans la mémoire des peuples; on en parle comme de l'époque des fées et des formidables géauts. Le voyageur qui parconrt les Pyréuées peut voir cette immeuse *Brèche de Roland* où les rochers suspendus paraisseut brisés par une force prodigieuse; le paladin, diseut les montagnards, sépara ees masses de granit avec sa bonne épée Durandal [2]. Quand le eor du guerrier retentissait à vingt lieues à la ronde daus les échos des Pyrénées, son bras de fer pouvait bien fendre des moutagnes.

La Provence a sa *grotte de Roland*, pleine de stalactites, de phénomènes naturels, antique séjour des fées et des masques, comme le raconteut les vieilles légendes provençales. En Bretagne, il y a le *saut de Roland;* une distance de trois cents pieds sépare deux groupes de rocs énormes; le paladin, dit la tradition, franchit cet intervalle à deux reprises, en invoquant Dien et la Vierge; mais une troisième fois, il songeait à sa dame et il périt au fond de l'ablme.

On montre encore dans la Belgique une cloche snspendue au beffroi de Gand : elle a été fondue en 1317 et porte le nom du neveu de Charlemagne, car l'héroïque renommée du paladiu était présente à tous comme une sauve-garde pour l'Église. En Allemagne, des statues gigantesques de Roland décorent les places publiques de plusieurs cités; et peut-être faut-il rappeler ici que dans ces peuplades du nord on confondit Roland avec Witikind, le héros de la Germanie, le vaillant défenseur de l'indépendance saxonne.

Ainsi partout se retrouve le nom de Rolaud. Les chroniques l'indiquèrent à peine; des chants de geste grandirent cette renommée et raeontèreut de mille manières la vie du paladin; elle fut active et indomptable dans une branche des romans chevaleresques, pieuse et péniteute daus une antre;

[1] *Cronique et hystoire faicte et composée par révérend père en Dieu, Turpin, archevesque de Reims, l'ung des pairs de France. Contenant ès prouesses et faitz d'armes advenux en son temps du très-magnanime roy Charles-le-Grant, autrement dit Charlemaigne, et de son nepveu Raouland, lesquelles il rédigea comme compilateur dudit œuvre.* Edition de 1527, in-4o.

[2] Nous parlons de *Durandal*, note 1 du chant neuvième.

presque dans toutes, Roland est le grand convertisseur des Infidèles. Après ces traditions, vient la légende poétique de l'Italie, commencée dans les *Reali di Francia*, célébrée ensuite par Pulci, Bojardo et l'Arioste. Cette légende dénature le type de Roland; elle lui enlève son cachet homérique, elle le met en rapport avec l'esprit un peu fade de la renaissance. Roland n'est plus le paladin des chants de geste; il est amoureux comme l'Italien, fou et exalté comme un habitant de Florence ou de Naples, jaloux de sa maîtresse. Aucun des commentateurs du Bojardo et de l'Arioste, M. Panizzi lui-même, n'a compris ces caractères saillants qui divisent les traditions et les chants de geste des légendes italiennes; tous se sont trop attachés aux petites choses, à d'incessantes et fastidieuses redites, à des vulgarités répandues depuis trois siècles. Beaucoup d'érudition élève les idées, mais la science des mots les rapetisse.

[2] Une première observation doit être faite, c'est que plusieurs des événements et des personnages dont parle l'Arioste dans le *Roland furieux*, se trouvaient déjà dans le *Roland amoureux* du Bojardo : l'Arioste en a continué l'histoire, et l'*Orlando furioso* n'est souvent que la suite et le complément de l'*Orlando innamorato*. Ainsi pour les mille aventures de Roland, pour ses voyages dans l'Inde, dans la Tartarie et la Médie, pour ses rivalités d'amour avec Renaud de Montauban, pour ses incroyables exploits en faveur d'Angélique assiégée dans Albraque, la capitale de son empire, il faut lire tous les détails donnés par Bojardo. Angélique, follement éprise de Renaud, avait su son départ pour la France; elle se décide à le rejoindre, et invite Roland à l'accompagner. Tous deux s'éloignent du Cathay. Après un long voyage, Roland et Angélique pénètrent en France par la forêt des Ardennes; ils y rencontrent le fils d'Aymon. Furieux de voir la dame de ses pensées avec son cousin Roland, le vaillant Renaud l'insulte, le défie au combat, et bientôt, le fer en main, ils se portent de terribles coups.

Charlemagne était campé non loin de la forêt où les deux paladins luttaient avec acharnement; suivi d'Olivier, du duc Naymes, de Salomon de Bretagne et de l'archevêque Turpin, il va les séparer et confie Angélique au vieux duc de Bavière; il promet ensuite aux deux champions « de terminer le différend de telle sorte que personne ne pourra douter de sa prudence ni de sa justice. » L'Arioste a rattaché à ce passage le commencement de son épopée; selon lui, Charlemagne promit Angélique « comme une récompense à celui des deux chevaliers qui, dans la prochaine bataille, tuerait le plus d'Infidèles et ferait les plus utiles exploits. » C'est là une variante placée dans les sommaires de l'*Orlando innamorato*, mais qui, par une circonstance fort singulière, ne se trouve ni dans le texte du Bojardo, ni dans celui de l'*Orlando rifatto* du Berni.

Bojardo dit :

Promettendo a ciascun di terminare
La cosa con tal fine e tal effetto
Che ogn' huom giudicarebbe veramente
Lui esser giusto ed huom saggio e prudente.

(Lib. II, cant. XXI, st. 21.)

Les changements du Berni ne portent que sur les mots; le sens des paroles est le même :

Promette a tutti due Carlo fare
La cosa riuscire a tale effetto
Che vedran quanto porta loro amore,
E come è saggio e giusto partitore.

(Lib. II, cant. XXI, st. 24.)

[3] Les détails sur le combat entre Ferragus, fils du roi Marsile, et l'Argail, frère d'Angéliqne, sont dans l'*Orlando innamorato*, liv. 1, chant 3. L'Argail, frappé de mort, avait recommandé à Ferragus de le jeter dans une rivière, avec tonte son armure. Le Sarrasin so rendit à ce désir, mais il retint pour lui le casque du malheurenx l'Argail, et lui promit de le rapporter dans quatre jours; préoccupé des grandes guerres contre Charlemagne, il avait oublié son serment.

C'était un redoutable guerrier que Ferragus, s'il faut en croire la chronique de Turpin, consultée par Bojardo : « Ferragus le géant estoit du lignaige de Goulias (Goliath) venu de Sible, et l'avoit envoyé l'admiral de Babilone et luy avoit baillé et livré six vinget mille turcs pour combattre avec Charlemaigne. Celluy Ferragus ne craignoit espée, salecte (flèche) ne autre baston. Et si avoit autant de force que quattre hommes fors et puissans..... Charles luy envoya Ogier le Dannoys : et dès aussitost que Ferragus le vit venir tout seul au champ de bataille, il alla vers luy moult bellement et l'embrassa soubz son bras dextre tout armé et l'emporta à son chasteau légièrement et roidement ainsi comme le loup emporte la brebis; et fut cela en la présence de tous. Le géant Ferragus estoit de douze coldées de hault et avoit le visaige moult long, les bras et les jambes grands à merveille; tellement qu'il ressembloit quasi une chose monstruense. »

Charlemagne lui envoie successivement plusieurs guerrieurs, Arnould de Berlande, Constantin le prévot de Rome, le comte Oilus, et toujours Ferragus les emporte sous son bras et les enferme dans ses grosses prisons. Roland arrive enfin; les deux champions commencent une lutte terrible, mais ils ne peuvent se blesser. Le preux Roland, très-étonné, s'adresse à Ferragus et lui demande « comment il estoit si fort et puissant, sans aucunement craindre lance, baston, pierre et espée; et le géant lui respondit et dist qu'il ne pouvoit estre navré synon par le nombril. Celluy Sarrazin par-

loit langaige sarrazinoys; mais toutesfois le noble et vaillant Roland l'entendit bien. L'infidèle Ferragus commença à regarder Roland, et lui demanda qui il estoit. — J'ay nom Roland, respondit le noble preux. — De quelle lignée, dist le géant, es-tu? — Je suis, dist Roland, Françoys, de la nation de France. — Lors, dist Ferragus, de quelle loy sont les Françoys? Et Roland lui respondit qu'ils estoient de la loy chrestienne par la grace de Dieu. »

Aussitôt le paladin s'évertue à cathéchiser Ferragus; il lui parle des mystères de la religion, et s'efforce de le convertir; mais le farouche Sarrasin s'écrie : « Sy je suis vaincu, je croiray en ta loy, et sy je suis sur toy victorieux tu croiras en la mienne. » Le combat recommence : « Roland assaillit le géant de grant couraige, et ledit géant tyra son épée sur luy et le cuyda frapper; mais Roland qui estoit prompt et alègre de son corps recula en arrière et retint le coup du géant sur son baston qui fut tranché en deux parties. Adonc le géant saillit en avant et prit Roland par le bras et le gesta à terre moult légièrement. Adonc cogneut Roland qu'il ne luy povoit eschapper si ce n'estoit par la grace de Dieu; par quoy il s'écria à nostre seigneur Jésuchrist, filz de la benoiste Vierge, le suppliant qu'il luy aidast; et incontinant sa prière faicte, il gesta le géant dessoubz luy, et mist la main à l'espée du géant et le perça au droit du nombril. Le géant commença à réclamer son Dieu Mahommet à haulte voix, disant : Mahommet, Mahommet, mon Dieu et mon Seigneur, qu'est-ce à dire; si tu ne me donnes secours je suis mort. Incontinant les Sarrazins qui virent son affaire conrurent au lieu de la bataille, pridrent leur seigneur Ferragus et l'emportèrent entre leurs mains dedans son chasteau. » — *Cronique et hystoire faicte et composée par révérend père en Dieu Turpin, etc...*

Tel est Ferragus, d'après la chronique de Turpin; Bojardo et l'Arioste ont modifié ce caractère indomptable; ils lui ont fait subir la même transformation qu'à Roland, c'est-à-dire que, de vaillant guerrier qu'il était, occupé à défendre son pays et sa croyance, ils l'ont rendu amoureux d'Angélique, l'objet des vœux de tous les paladins.

Parcourez les romans de chevalerie; toujours vous y rencontrerez quelque formidable géant, et quoi de comparable à cette famille dont il est parlé dans *la Conqueste du grand Charlemagne ?* « Là se trouvoit un géant bien fier qui se disoit Amphion, lequel avoit sa femme nommée Amiotte, partie de géants, qui avoit fait sa gésine de deux fils, et chacun d'eux à quatre mois avoit de long environ dix pieds, comme dist l'histoire. »

4 D'après les généalogies inventées par les poètes italiens, Almont et Trojan, ce dernier, père du roi Agramant, étaient tous deux fils d'Agolant, farouche monarque africain qui avait lutté vaillamment contre Charlemagne et ses guerriers. La mort d'Almont est racontée dans plusieurs romans chevaleresques, et notamment dans *li roman de Karllemaine et*

d'Almont en Aspremont, Bibl. roy. Mss. n° 7618. Almont, nommé Omont par l'auteur de la chronique de Turpin, est cité comme « estant l'ung des plus grandz princes de Sarrazinesme qui avoit commission du grand Aygoland pour combattre le peuple chrestien. Charlemaigne vertueusement et couraigeusement alla frapper en l'ost du sarrazin Omont... Celle bataille fut entre deux montaignes dont l'une est appelée Aspremont et l'autre Calabre, et dura la bataille dès le matin quasi jusques à la nuyt.... Ledict Omont s'enfouyt ; et Charles le suyvant le attaignit à une fontaine où il buvoit. Et quant Omont vit Charlemaigne, il eut grand honte et vergoingne. Adonc Charles luy dist : Monte sur ton cheval et viens combatre contre moy. Omont monta à cheval légièrement et fut moult joyeux quand il fut monté. Puys tant greva le roy Charlemaigne qu'il le getta à terre de dessus son cheval ; et desjà luy deslassoit le heaulme de la teste, quand Rolland, neveu dudict Charlemaigne, vint avec ung grand pan et busche de bois, et ferit ledict Omont sur le braz dextre par si grand coup qu'il luy fist voller son épée hors de la main, et puys luy couppa la teste et le braz jusques au coulde. » Edit. de 1517, in-4°. — Un poète italien a célébré les exploits de Charlemagne et de ses paladins dans Apremont : *Libro chiamato Aspramonte nel qual si contiene molte battaglie*, etc... Milan, 1516 ; Venise, 1523, 1594.

Bojardo, en racontant le trépas d'Aimont, suppose que Roland lui enleva son casque, son coursier Bride-d'Or, son épée Durandal, et le fameux cor dont le paladin se servit à Roncevaux. — *Orlando Innam., lib.* I, *cant.* XI. Voyez aussi : DOLCE, *prime imprese d'Oriando, cant.* XV. — Il est question de Mambrin, tué par Renaud, dans un ancien poème italien : La *Regina Ancroja*, et dans le *Mambriano* de Bello, dit l'aveugle de Ferrare. — Comparez *la Regina Ancroja, nella quale si vede bellissime istorie d'arme, di amore, diverse giostre e torniamenci, e grandissimi fatti d'arme con i paladini di Francia ; Venezia*, 1575 ; avec le *libro d'arme e d'amore nomato Mambriano, composto per Francisco Cieco da Ferrara ; Milan*. 1517. — Tout le monde sait le ridicule qu'a jeté Cervantes sur l'armet de Mambrin.

[5] Les personnages de Sacripant, roi de Circassie, et d'Angélique, fille de Galafron, roi du Cathay, sont deux créations du Bojardo ; il leur fit quitter l'Orient et les conduisit à la cour de France. On s'est souvent demandé pourquoi Bojardo avait donné le Cathay pour patrie à la belle Angélique. Dès la fin du treizième siècle, Marco Polo, dans ses merveilleux voyages, avait parlé du Cathay ; à l'époque du Bojardo et de l'Arioste on ajoutait peu de foi aux récits de Marco Polo, à ses descriptions de l'Asie, descriptions pourtant si exactes qu'au dix-huitième siècle elles servirent encore à D'Anville. On traitait de fables et de mensonges tout ce que l'illustre voyageur disait sur le Japon, sur la Chine et le grand Kan de Tartarie. Cette

incrédulité, que sans doute partageaient Bojardo et l'Arioste, fut précisément cause de leur prédilection pour le Cathay. Ils adoptèrent de préférence ce que repoussaient leurs contemporains; dédaignant l'histoire, ils durent choisir ce qui leur semblait le plus extraordinaire, le plus étrange, le plus bizarre.

Le Cathay se trouve à l'extrémité septentrionale de la Chine; les peuples de l'Asie donnent à la Chine même et à la Tartarie chinoise le nom de Kitay : « *In quello paese*, dit un voyageur, *gli uomini e le donne sono bellissimi... la fede di questi popoli è varia..... nè pensano esser peccato ammazzare gli uomini..... nè pensano esser peccato la fornicazione nè la lussuria.....* » Du reste, le Cathay a fourni matière à bien des controverses. — Comparez les descriptions de Marco Polo dans les *navig. e viaggi*, par Ramusio, in-f°, tom. II; le *Voyage de Bell*, de Pétersbourg à Pékin; et la *Collection des voyages en Asie*, dite de Bergeron, in-4°, tom. II. — Quant à l'histoire d'Angélique commencée dans l'*Orlando innamorato* et l'*Orlando furioso*, elle a été continuée par Brugiantini dans son *Angelica innamorata: Venezia* 1550, 1553, in-4°. Voyez aussi le commencement d'un poème de l'Arétin, sous ce titre : *Delle lagrime d'Angelica*; 1538, in-8°.

[6] La forêt des Ardennes (*Arduenna silva*), antique séjour des Druides, était la plus grande forêt des Gaules. César (*de Bell. Gall., lib. V, cap.* 3) en fait la description; elle s'étendait entre la Meuse et le Rhin. Dans ses Capitulaires, Charles-le-Chauve la place au nombre des forêts royales, et Sigebert-le-Jeune, roi d'Austrasie, l'appelait toujours *sa forêt*. Les jongleurs et les trouvères l'ont rendue célèbre, ils en ont fait le siége des plus étranges aventures. On voit dans le roman des quatre fils Aymon : « Comme après que Charlemaigne ent faist forjurer à tous les barons les quatre filz Aymon, mesmement au duc Aymon leur père, il les assiégea à Montfort où il fut desconfit deux fois, mais depuis, le chasteau de Montfort fut pris par trahison. Et après, comme Regnaut et ses frères se vengèrent des trahistres; puis se sauvèrent en la forest Dardaine où leur père les trouva ainsi qu'il s'en alloit en son pays de Dordone.— Comme après qu'Aymon eust desconfit ses enfans, ils s'en allèrent demourer au parfond de la forest Dardaine, et là demourèrent tant qu'ils furent contrefaitz, noirs et pelus comme bestes, pour la grand famine qu'ils avoient soufferte..... Les quatre chevaliers estoient fort déffigurez, car de malaise estoient veluz comme ours, et affamez comme lyons, et estoient si maigres que c'estoit pitié. » *Li romans des quatre filz Aymon.* — Dans le roman de *Parthenopex de Blois*, l'infortuné comte se dirige vers la forêt des Ardennes, et se précipite courageusement au devant des monstres qui s'y trouvaient. Bibl. roy., mss. cot. n° 6985.

Les deux fontaines de l'Amour et de la Haine ne sont point une des plus fameuses inventions du Bojardo, comme le prétend M. Panizzi : (*The fountain here imagined by Bojardo possessing such opposite powers,*

the former of producing hatred, the latter of exciting love, are two of the most famous inventions of Bojardo. — ORLANDO INNAMORATO, vol. II, pag. 206.) Toutes les épopées du moyen-âge font de belles descriptions de fontaines au doux murmure, et il est même question de la fontaine de l'Amour dans le *roman d'Ogier le Danois*. Voyez aussi le roman du *Chevalier au Lyon*, par Chrestien de Troyes, où se trouvent une fontaine et des arbres enchantés. Mss. bibl. roy. nos 27 et 73, fond de Cangé; 180 et 210 suppl. fr. — Ce roman du *Chevalier au Lyon* était très-populaire en Italie, et Pulci en fait mention dans son *Morgante maggiore*, ch. IV, st. 7. Le passage où Renaud voyage incognito sous le nom de Chevalier du Lion, est imité du poème de Chrestien de Troyes.

Digitized by Google

N° 3 Fuite d'Angélique pendant le combat. _ Ch. II.

BIBLIOTECA NAZ. NAPOLI VITT. EM. III

CHANT II.

—

Injuste amour, pourquoi permets-tu que dans nos désirs règne si peu d'harmonie? D'où vient, perfide, que tu prends plaisir à voir la discorde germer au fond des cœurs? Tu détournes mes pas d'un clair et paisible ruisseau pour m'entraîner vers un abîme; tu m'éloignes de celle qui m'aime, tu veux que j'adore l'objet qui me déteste! Aux yeux de Renaud, Angélique est belle; le fils d'Aymon semble à Angélique disgracieux et contrefait; lorsqu'elle l'aimait, Renaud manifestait pour elle une aversion profonde; maintenant il s'afflige et se tourmente en vain; la jeune fille lui a voué une haine invincible : elle lui préfèrerait la mort [1].

Renaud avec fierté s'adresse à Sacripant : « Lar-

ron, lui dit-il, rends-moi mon coursier; je ne puis souffrir qu'on me dérobe ainsi mon bien, et je fais toujours payer cher au ravisseur son entreprise téméraire. Je veux même t'enlever cette jeune fille : te la laisser serait un crime. Une telle beauté, un destrier si parfait, ne doivent point appartenir à un voleur. — Tu mens, répond le Sarrazin d'une voix non moins altière; je ne suis ni ravisseur, ni larron, et, si j'en crois la renommée, on peut t'appeler ainsi avec plus de vérité. Voyons à l'instant lequel de nous est digne de ce coursier et de cette dame; rien au monde, je l'avoue avec toi, n'est comparable à Angélique. »

Tels on voit deux chiens vigoureux, excités par la jalousie ou par la haine, fondre l'un sur l'autre, les yeux hagards et semblables à des charbons ardents; bientôt écumants de rage, le poil hérissé, ils se déchirent avec leurs dents aiguës. Tels Renaud et Sacripant passent des cris et des injures aux plus formidables coups. L'un est à pied, l'autre à cheval; croyez-vous que le Sarrazin ait quelque avantage? Il en a moins peut-être qu'un page inexpérimenté. Un instinct naturel porte Bayard à ne point seconder l'ennemi de son maître; indocile à la main et à l'éperon du Circassien, il refuse de faire un seul pas. Lorsque Sacripant l'excite à la course, Bayard s'arrête; veut-il le retenir? le cheval s'éloigne au galop; tantôt il place sa tête sous son poitrail, et tantôt il se cabre. Le roi de Circassie, jugeant que le moment serait mal choisi pour dompter l'impétueux coursier, s'appuie sur le premier arçon, se lève et saute à terre.

Le païen est à l'abri de la fougue obstinée de Bayard; alors commence une lutte mémorable, bien digne de la valeur de ces illustres chevaliers. Leurs fers se croisent et retentissent bruyamment : moins rapide est le bras de Vulcain, quand, avec son marteau, il forge les foudres de Jupiter. On reconnaît aux ruses et à l'habileté des coups que les deux champions sont passés maîtres dans les combats; tour à tour ils se grandissent ou s'effacent, se montrent à découvert ou disparaissent sous leur armure, se précipitent ou reculent; lorsque l'un des combattants cède un pied de terrain, au même instant son rival s'en empare. Soudain Renaud, l'épée haute, se jette sur Sacripant; le Circassien lui oppose son bouclier, formé d'un os très-dur et recouvert d'une plaque d'acier de bonne et fine trempe. Flamberge le coupe en deux, quelle que soit son épaisseur : le bruit en résonne dans la forêt, qui fait entendre au loin de sourds gémissements. L'os et l'acier volent en éclats, comme du verre fragile; le bras du Sarrazin est engourdi !

A l'aspect des désastres causés par ce terrible choc, une pâleur mortelle couvre les beaux traits d'Angélique, timide jeune fille, semblable alors au criminel, le jour de son supplice; dans une minute elle peut tomber au pouvoir de Renaud, qu'elle déteste, de Renaud qui l'aime pourtant avec passion. Tout à coup, elle saisit la bride de son destrier, et le pousse au milieu de l'épaisse forêt, dans un chemin étroit et difficile; éperdue, presque sans vie, elle porte ses regards en arrière : toujours il lui semble que Renaud la poursuit. Elle fuyait, la belle

Angélique, quand elle aperçut au fond d'une vallée un pieux et vénérable ermite; sa longue barbe lui descendait jusqu'à la ceinture; affaibli par les ans et les austérités, il s'avançait lentement sur un âne; son respectable visage paraissait révéler une conscience scrupuleuse et paisible. Dès qu'il vit la jeune fille s'approcher de lui, tout faible et maladif qu'il était, il se sentit ému pour elle d'une tendre charité.

Angélique supplie le religieux de lui indiquer la route d'un port de mer, car elle veut quitter la France, afin de ne plus entendre prononcer le nom de Renaud; l'ermite, qui était nécromancien, la rassure, lui promet de la sauver de tout péril, et, mettant la main dans une de ses poches, il en retire un livre; à peine en a-t-il lu le premier feuillet, qu'un esprit, sous la forme d'un page auquel le vieillard donne ses ordres, apparaît aussitôt; contraint par la puissance du charme, le page se dirige vers le bois où se trouvent en présence Renaud et le Circassien; il s'avance courageusement vers les deux champions : « De grace, s'écrie-t-il, faites-moi connaître quelle sera la récompense du vainqueur de ce combat? quel sera le prix de vos fatigues après une lutte si cruelle? Ignorez-vous que Roland, sans coup férir, sans briser une seule maille de sa cotte d'armes, conduit à Paris la jeune fille dont vous vous disputez la possession! A un mille de distance, j'ai rencontré le paladin avec Angélique : tous deux se moquaient de votre simplicité, de votre acharnement. Ils ne peuvent être éloignés : hâtez-vous de suivre leurs traces; si

Angélique pénètre dans Paris, soyez-en sûrs, vous ne la reverrez jamais ! »

A cette nouvelle, vous eussiez vu le trouble des deux chevaliers; tristes, stupéfaits, ils s'accusent mutuellement d'avoir manqué de prévision en se laissant jouer par un rival. Renaud, plein de dépit, pousse un profond soupir, se rapproche de son destrier, et jure, s'il rejoint Roland, de lui arracher le cœur; il s'élance sur Bayard, disparaît au galop, et laisse son adversaire à pied, au milieu du bois, sans lui adresser même un adieu. Le fier coursier renverse, brise tous les obstacles; rien ne l'arrête, ni les fossés, ni les ruisseaux, ni les bruyères, ni les rochers.

Ne vous étonnez pas, Seigneur, de la soumission de Bayard pour le paladin qui l'avait inutilement cherché durant plusieurs jours; doué d'une intelligence humaine, Bayard s'était fait suivre, non par caprice, mais afin de guider son maître vers la jeune fille. Lorsque Angélique s'échappa du pavillon, le fidèle coursier était libre : Renaud avait mis pied à terre, et luttait contre un guerrier d'une valeur égale à la sienne. Bayard ne perdit point de vue la belle fugitive; il voulut s'attacher à ses pas, espérant la remettre un jour au pouvoir du fils d'Aymon; et si, dans la forêt, il avait résisté à la volonté de Renaud, c'est qu'il craignait de se voir entraîné vers une autre route. Cette ruse avait deux fois conduit le paladin près d'Angélique, deux fois vainement, il est vrai, puisque Ferragus, et plus tard Sacripant, s'étaient opposés à ses desseins [2].

Maintenant, trompé par le fantôme qui a donné

de fausses indications à son maître, Bayard devient obéissant; Renaud, brûlant d'amour et de colère, le pousse sur le chemin de Paris ; la marche de son destrier paraît trop lente à ses désirs : le vent même ne lui eût pas semblé assez rapide. Pressé de combattre le comte d'Angers, à peine s'arrête-t-il la nuit, tant il ajoute foi aux discours mensongers du page ; il ne ralentit point sa course jusqu'à ce qu'il arrive dans la cité où Charlemagne, après avoir été battu et mis en fuite, a rallié les débris de ses bataillons. L'empereur s'attend de jour en jour à voir Paris assiégé par le monarque africain; il rassemble ses meilleures troupes, leur fait creuser des fossés, réparer les murailles : tout s'organise pour une défense vigoureuse. Charles veut aussi envoyer un des siens en Angleterre, afin de réunir des soldats qui formeront un nouveau camp : sa pensée est de tenter une fois encore la fortune des combats. Soudain il dépêche Renaud dans la Bretagne, aujourd'hui nommée Angleterre. Cette mission déplaît au paladin ; non qu'il ait répugnance pour les terres bretonnes, mais parce que Charlemagne lui enjoint de s'éloigner à l'instant, et ne lui laisse même pas une journée de repos.

Jamais le fils d'Aymon n'éprouva une aversion plus profonde : son départ ne l'empêchait-il pas de retrouver la beauté qui avait tout pouvoir sur son cœur ? Cependant, pour obéir à Charlemagne, il se dirige vers Calais, où il arrive en quelques heures, et s'embarque aussitôt. Le désir d'un prompt retour lui fait affronter, contre l'avis des pilotes, le

redoutable Océan. La mer était violemment agitée, l'orage grondait au loin. Furieux d'être méprisé par le téméraire voyageur, le vent excite une horrible tempête, et d'immenses vagues soulevées viennent battre les huniers du vaisseau. Les matelots, pleins de prudence, amènent les grandes voiles et songent à regagner le port qu'ils ont imprudemment quitté. « Je ne dois point souffrir tant d'audace, » dit le vent; alors il redouble de fureur et menace les marins d'un prochain naufrage, s'ils ne vont pas où sa volonté les entraîne; à la proue, à la poupe, le cruel souffle tour à tour, et bientôt, n'ayant que ses petites voiles, le navire est emporté dans la haute mer. Mon récit, Seigneur, a besoin du concours de différents fils; je laisse donc Renaud et la frêle coquille au milieu des ondes, et je reviens à Bradamante.

Digne sœur de Renaud, la célèbre Bradamante, fille du duc Aymon et de Béatrix, avait étendu Sacripant dans la poussière. La prodigieuse valeur, le courage indompté dont elle avait souvent fait preuve, excitaient l'admiration de Charlemagne et des Français, autant que la bravoure du paladin Renaud. Un chevalier, venu des rives africaines avec les Sarrazins, se consumait d'amour pour la guerrière; descendant de Roger et de l'infortunée fille d'Agolant, le nom de son père était aussi le sien. Bradamante ne devait la vie ni à un tigre ni à un lion féroce; elle ne dédaigna pas cet amant, mais une seule fois la fortune lui avait permis de le voir et de lui parler. Depuis ce moment heureux, elle le cherche partout, sans

crainte, sans frayeur, comme si de nombreux escadrons lui servaient d'escorte. Le jour même où elle fit mesurer la terre au roi de Circassie, Bradamante traversa une forêt, puis une montagne, et arriva près d'une belle fontaine où, au milieu d'une prairie ombragée par des chênes touffus, coulent ses eaux paisibles; leur doux murmure invite à se désaltérer, et, vers la gauche, une petite colline verdoyante protége le voyageur contre les rayons du soleil.

La jeune fille considère ce gracieux séjour et découvre soudain un chevalier pensif, silencieux, assis sur la verdure émaillée de fleurs aux mille nuances; non loin de lui, son bouclier et son casque se trouvent suspendus aux branches de l'arbre où est attaché son coursier; ses yeux humides de larmes, son visage triste, abattu, révèlent de longues fatigues et une vive douleur. Le désir inhérent à toutes les ames de connaître les peines de ses semblables excite Bradamante à demander au chevalier la cause de son chagrin. La courtoisie de la jeune fille, son noble aspect, font croire au paladin qu'il a devant les yeux un puissant guerrier, et l'engagent à lui ouvrir son cœur.

« Seigneur, dit-il, ayant été nommé capitaine d'une troupe de cavaliers et de fantassins, je me rendais au camp où Charlemagne attendait le roi Marsile pour s'opposer à son passage à travers une montagne, et j'étais accompagné d'une jeune beauté à laquelle j'ai voué le plus violent amour, lorsque, aux environs de Rodonne, je rencontrai, armé de pied en cap, un homme monté sur un grand cheval

Digitized by Google

N. 4. Bradamante aperçoit Pinabel. CH. II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VT. III. NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

ailé. Était-ce un mortel ou un de ces esprits horribles, habitant des enfers? Dès qu'il m'eût aperçu, semblable à un faucon cruel, il se précipita sur moi et me déroba l'objet chéri de ma tendresse; je doutais encore de ce vol, mais j'entendis bientôt mon amante qui frappait l'air de ses cris. Ainsi le milan vorace enlève un malheureux poussin à côté de sa mère, qui se lamente et s'abandonne à un inutile désespoir. Environné de montagnes, au pied d'un roc sauvage, placé d'ailleurs sur un coursier débile, impuissant à gravir les rudes sentiers, m'était-il possible de suivre un homme au dessus même des nuages;

« Si on m'avait arraché le cœur, j'aurais éprouvé des douleurs moins cuisantes. Laissant aussitôt mes soldats continuer leur route, seul je prends le chemin que me désigne l'amour; à travers les coteaux, les collines, je marche vers le lieu où j'espère rencontrer mon amie et son farouche ravisseur. Pendant six jours entiers, je parcours d'affreux déserts inconnus aux hommes, et j'arrive enfin dans un vallon inculte, coupé de précipices et d'effrayantes cavernes. Du sein de ce vallon s'élève une roche surmontée d'un magnifique château-fort qui semble briller comme la flamme; ni les briques, ni le marbre n'ont servi à sa construction; plus je m'en approche, plus la structure de ses murs me paraît admirable. J'ai su que les démons, obéissant à des enchantements et à de magiques paroles, avaient bâti ce bel édifice avec de l'acier forgé au feu de l'enfer et trempé dans les ondes du Styx; aussi la rouille n'en ternit jamais l'éclat. Le jour, la nuit, le maître du

château épouvante la contrée ; aucun rempart n'est assez formidable pour empêcher ses rapines : on ne peut employer contre lui que de stériles malédictions. Là, au milieu de sa forteresse, il retient la dame de mes pensées et de mon cœur.

« Hélas ! je ne puis que regarder de loin le château où elle est captive. Ainsi le renard, dépourvu d'ailes, qui entend les plaintes de ses petits sous les serres d'un aigle, rôde autour de l'arbre et se désespère de ne pouvoir en atteindre le sommet. Ce château est si escarpé, que les oiseaux seuls le visitent.

« Tout à coup j'aperçois deux cavaliers conduits par un nain ; l'espérance enflamme mes désirs. Vain espoir ! désirs inutiles ! Ces deux guerriers possédaient un courage formidable. L'un se nommait Gradasse, roi de Séricane ; l'autre Roger, vaillant jeune homme, en grande estime dans la cour africaine : « Ils viennent, me dit le nain, pour éprouver leur valeur contre le sire de ce château, qui monte tout armé sur un oiseau quadrupède. — Ah ! Seigneurs, m'écriai-je, prenez en pitié mon sort malheureux ; après votre triomphe (et vous serez vainqueurs, j'en ai la certitude), je vous supplie de me rendre mon amante ! » Je leur raconte alors comment elle m'a été ravie ; d'abondantes larmes attestent ma douleur. Ils me promettent leur appui, et descendent bientôt au bas du rocher ; mes yeux les accompagnent, et mon œil attentif observe leur moindre mouvement.

« Dans une petite plaine, en face du château, chacun des deux guerriers se dispute l'honneur de

combattre le premier; soit l'effet du hasard, soit que Roger ait dédaigné cet avantage, le roi de Séricane donne du cor : le rocher, la forteresse en retentissent, et soudain, sur le cheval ailé, se montre un chevalier couvert de sa cuirasse ; il s'élève peu à peu à une telle hauteur, que l'aigle ne pourrait le suivre. Ainsi la grue voyageuse effleure le sol, s'en éloigne de quelques coudées, puis, déployant ses ailes immenses, elle fend les nuages d'un vol rapide et audacieux. Le coursier du magicien se précipite à terre, comme le faucon à l'aspect d'une perdrix ou d'une colombe; le chevalier se jette sur l'enchanteur, la lance en arrêt, avec un bruit épouvantable. Au même instant Gradasse est blessé ; il frappe, et ses coups se perdent dans les airs ; le magicien lui brise sa lance sur le dos, et continue sa course. La violence du choc fait ployer les reins de la forte Alphane : Alphane, qui servait de monture au roi Gradasse, était la plus belle et la meilleure des juments[3].

« Le guerrier nécromancien remonte jusqu'aux cieux, et en redescend pour attaquer Roger, au moment où toute l'attention du paladin était portée sur son compagnon. Le cheval de Roger recule d'un pas ; lui-même fléchit, et, lorsque son fer veut riposter, l'enchanteur disparaît. Gradasse et Roger, atteints tour à tour au front, à la poitrine, aux épaules, s'épuisent en vains efforts. Le magicien est d'une légèreté merveilleuse ; il s'avance par mille détours; menace-t-il l'un des guerriers, il fond sur l'autre, et leurs yeux éblouis ne peuvent distinguer d'où partent les coups. La lutte entre les

chevaliers foulant le sol et leur ennemi au milieu des nues se prolongea jusqu'à ce que la nuit, étendant son voile obscur, privât de leurs couleurs les plus beaux objets de l'univers. Tel fut ce combat; je l'ai vu, et cependant j'hésite à le décrire : ici la vérité ressemble trop au mensonge.

« L'enchanteur avait enveloppé son bouclier d'une riche étoffe de soie; je ne sais par quel motif il l'avait tenu si long-temps caché; à peine découvert, celui qui l'aperçoit, subitement ébloui, tombe par terre, au pouvoir du magicien, comme tombe un corps sans vie * : semblable à un rubis, ce bouclier répand une lumière éblouissante. Aux rayons d'une telle clarté, les deux paladins restèrent privés de la vue et du mouvement; moi-même, placé à une grande distance, je perdis l'usage de mes sens, et, quand je revins à moi, long-temps après ce prodige, je ne vis plus ni le nain ni les guerriers. Le champ de bataille se trouvait désert, les ténèbres enveloppaient la montagne et la plaine. L'enchanteur s'était emparé de ses adversaires; l'éclat de son bouclier les avait rendus captifs et m'avait enlevé ma dernière espérance! J'abandonnai ce lieu sauvage, je m'éloignai du fatal rocher qui renferme mon cœur. Jugez maintenant si les peines que cause l'amour peuvent être comparées à mon infortune et à mes chagrins. »

* *E cada come corpo morto cade.*

C'est là un vers célèbre de l'*Inferno* du Dante, emprunté par l'Arioste au grand poète florentin. Nous l'avons traduit comme l'avaient fait avant nous M. le chevalier Artaud, dans son travail si remarquable sur la *Divina Commedia*, et Ginguené, dans l'*Hist. litt. d'Ital.*, t. II, ch. 8.

Le chevalier retomba dans son abattement et sa douleur : c'était le comte Pinabel, fils d'Anselme d'Hauterive, de la Maison de Maïence. Pinabel n'avait pas voulu se distinguer des autres seigneurs de sa maudite race par la loyauté et la courtoisie ; il les égalait, les surpassait même en vices abominables. A ce discours du Maïençais, Bradamante éprouva diverses sensations; le nom de Roger fit éclater la joie sur son visage; mais quand elle eut appris sa captivité, un tendre souvenir d'amour bouleversa ses traits. La jeune fille supplia Pinabel de lui répéter plusieurs fois son récit, et, lorsqu'elle se crut suffisamment instruite : « Chevalier, répondit-elle, ayez confiance; mon arrivée près de vous peut rendre cette journée bien chère à votre cœur. Allons au château qui renferme tant de trésors, et, la fortune me prêtant son appui, nos fatigues ne seront pas stériles. — Il faut donc, réplique Pinabel, que je gravisse de nouveau les montagnes pour vous servir de guide? Après avoir perdu l'objet de mes affections, que m'importe de perdre encore mes pas ! Mais vous, au delà de ces ruines, de ces précipices, chercheriez-vous à devenir captive? Si la destinée vous trahit, ne vous en prenez point à moi : je vous prédis un sort funeste, et cependant vous persistez dans vos projets! »

Il dit, tourne aussitôt la bride de son cheval, et devance la vaillante guerrière qui affronte pour Roger les périls et la mort. Soudain une voix retentit à ses oreilles : « Arrête ! » lui crie un messager; c'était le même qui venait d'apprendre à Sacripant, renversé sur la poussière, le nom de la victorieuse jeune fille.

Ce messager apporte à Bradamante des nouvelles de Narbonne et de Montpellier. Toute la contrée, jusqu'aux rivages d'Aiguemortes, déploie l'étendard des batailles; Marseille, dont la défense est confiée à la guerrière, ne pouvant se soutenir sans l'appui de son épée, demande à Bradamante des conseils et des secours. Charlemagne avait foi en la fille du duc Aymon; appréciateur de son courage dans la guerre, il lui avait donné le gouvernement de Marseille et des villes placées entre le Rhône et le Var. Je le répète, ce messager arrivait de Marseille pour solliciter la protection de Bradamante.

La jeune fille reste incertaine; doit-elle retourner sur ses pas? doit-elle continuer sa route? D'un côté, l'honneur, le devoir la pressent; de l'autre, l'amour la domine. Elle se décide enfin à poursuivre son entreprise, à retirer Roger du château de l'enchanteur, ou à demeurer captive avec lui. Ses excuses paraissent satisfaire le messager. Bientôt Bradamante s'éloigne en compagnie de Pinabel, triste et silencieux; ne vient-il pas d'apprendre que la guerrière est d'une famille contre laquelle il a une haine vivace, avouée? Déjà il prévoit les malheurs qui le menacent, si Bradamante peut connaître son origine.

Dès long-temps, de vieilles inimitiés, une aversion profonde, séparaient les Maisons de Maïence et de Clermont; souvent elles s'étaient rencontrées sur le terrain, et avaient répandu des flots de leur sang. Le perfide comte forme le projet de trahir Bradamante; si une occasion favorable se présente, il la laissera seule, et prendra un autre chemin. L'in-

quiétude et la peur s'emparent tellement de son esprit, que Pinabel se trouve, sans le savoir, au milieu d'un bois obscur, d'où s'élève une montagne couronnée par un dur rocher. Cependant la fille du duc de Dordonne suit toujours le chevalier, qui songe à se séparer d'elle : « Avant que les ténèbres soient plus épaisses, lui dit le Maïençais, il faut nous procurer un asile ; si je ne me trompe, derrière cette montagne, dans le vallon, est bâti un magnifique château : attendez-moi ici ; je vais au sommet du rocher m'en assurer de mes propres yeux. »

A ces mots, il pousse son cheval vers la cime du mont, et, tâchant de découvrir une issue pour se dérober aux regards de la guerrière, il aperçoit une caverne longue de trente brasses. Dans le fond, une grande porte mène à une salle plus vaste encore ; de vives clartés s'en échappent, pareilles à la lumière de mille flambeaux. Tandis que Pinabel est occupé de sa félonie, Bradamante arrive en un instant à l'ouverture du rocher. Le traître, voyant alors ses projets déjoués, imagine une ruse étrange ; il s'approche de la jeune fille, la conduit sur le seuil de la caverne, et lui dit que dans l'enfoncement il a distingué une gracieuse femme : « Son noble aspect, continue-t-il, la richesse de ses vêtements, n'annoncent pas une naissance vulgaire, mais à sa physionomie abattue, on devine qu'elle est captive ; je voulais éclaircir ce mystère et pénétrer dans la caverne, lorsqu'un homme en fureur s'est précipité sur l'infortunée, et l'a fait disparaître. »

Bradamante, courageuse autant que naïve,

ajoute foi aux paroles du Maïençais ; elle désire prêter secours à la jeune femme, et cherche les moyens d'y parvenir. Tout à coup, elle dirige ses regards vers un orme aux longs rameaux, en détache avec son épée une branche qu'elle laisse pendre dans la caverne, et, recommandant à Pinabel de la tenir par la base, elle l'entoure de ses bras et s'y abandonne. Pinabel sourit : « Sais-tu bien sauter? » lui dit-il ; à l'instant il ouvre ses deux mains : « Que tous les tiens ne sont-ils avec toi, s'écrie-t-il d'une voix formidable ; j'en éteindrais ici la race[4] ! »

Cependant la chute de l'innocente jeune fille fut moins terrible que ne le souhaitait Pinabel : la branche, glissant contre le rocher, atteignit le fond de la caverne, se brisa, et ses débris suffirent pour préserver Bradamante de la mort. La vaillante guerrière tomba sans connaissance, ainsi que je le dirai dans le chant suivant.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

[1] Le nom de Renaud, dans les chansons de geste, est au moins aussi célèbre que celui de Roland; il appartient à ce grand lignage qui embrasse les sires de Clermont, de Dordone, d'Aigremont, de Montauban et tant d'autres preux au moyen-âge. Renaud et ses frères Guichard, Allart et Richardet, étaient fils du duc Aymon de Dordone, et cousins de Vivian et de Maugis, dont le père, Beuves d'Aigremont, avait péri par les trahisons de Ganelon de Maïence.

Le *roman des quatre filz Aymon* est l'expression la plus naïve de l'époque féodale. L'auteur a mis en présence les deux liens les plus puissants à cette époque : 1° L'hommage, le service et l'obéissance que tout vassal devait à son suzerain. 2° Les rapports de famille, l'intimité de race entre les barons d'un même lignage. On voit d'une part, Aymon, le vieil Aymon, lutter contre ses fils à côté de Charlemagne; de l'autre, la race de Montauban s'unir, se défendre mutuellement contre les armes de l'empereur. Si le duc Aymon marche contre ses fils, c'est qu'il a prêté serment de féauté à Charlemagne; aussi, quel que soit le courage de Renaud et de son héroïque race, quels que soient les bons tours de Maugis, Renaud et ses frères n'en sont pas moins malheureux, proscrits, car ils ont manqué à la foi féodale. On dirait que le roman des quatre fils Aymon a pour but de prouver que le vassal doit obéissance à son suzerain, alors même que celui-ci serait injuste à son égard.

Envisagé sous un autre point de vue, le roman des quatre fils Aymon ne serait-il pas comme un souvenir des grandes luttes des ducs d'Aquitaine, issus de la première race des rois de France, contre les maires du palais et les envahisseurs du trône des Mérovingiens? Renaud ne rappellerait-il pas ces ducs d'Aquitaine, Eudes, Hunald, Waifre qui furent les formidables adversaires des chefs de la deuxième race? Si le prétendu duc de

Bavière, Naymes, intervient comme médiateur, n'est-ce pas qu'historiquement Odilon, duc de Bavière, avait secondé les princes d'Aquitaine, et s'était allié un moment avec eux contre Pepin et Carloman? Yon, roi de Bordeaux, trahissant par faiblesse son propre gendre, l'époux de sa fille Clarice, ne serait-ce pas ce Loup, duc de Gascogne, qui, cédant aux menaces de Charlemagne, remit entre ses mains son oncle Hunald qui lui avait demandé asile? Il faut bien remarquer que les romans de chevalerie ne sont pas le tableau historique d'un fait, mais le résumé de toute une époque; il y a des fautes chronologiques, des confusions de noms, mais ils conservent toujours une vive couleur locale. La guerre contre le château de Montauban fut le retentissement de la haine profonde entre deux races; Renaud devint l'expression intime de la famille méridionale, et c'est ce que le Tasse comprit parfaitement [1].

Les chroniques ne disent rien de Renaud de Montauban; toutefois on trouve dans les annalistes les merveilleux exploits des comtes *Regnald, Rinaldus, Reginoldus, Reginardus*, comme on rencontre les comtes Ruodland, Ruthland et Rotland. Un Reginaldus était chambellan à la cour de Louis-le-Débonnaire; un comte Rinaldus vivait sous Charles-le-Chauve; un Regnald enfin fut le père de Rollon, le premier duc de Normandie [2]. Il est incontestable que ces divers personnages ont servi de type pour la création des chansons de geste qui ont ensuite développé le caractère de Renaud. Dans ces chansons de geste Renaud de Montauban est fougueux, mais sa sauvagerie a quelque chose de moins indomptable que celle de Roland, son cousin; il est impétueux, mais il faut qu'on l'insulte pour qu'il se laisse entraîner aux excès; quand, *de son eschequier, qui estoit d'or massif, il en frappa Berthelot sur la teste si durement qu'il le fendist jusques aux dents*, c'est que Berthelot, le neveu de Charlemagne, avait attaqué l'honneur et la vertu de la mère du Paladin. Cependant, depuis cette époque, l'existence de Renaud est toute d'expiation; il fallait montrer à cette chevalerie fougueuse, à ces fiers hommes d'armes qui assommaient d'un coup de gantelet les faibles ou les insolents, que Dieu ne permettait pas de tels excès, et que la vie entière suffisait à peine pour laver un crime commis par la violence. Renaud finit par se faire maçon; il bâtit la cathédrale de Cologne, il travaille comme un simple manouvrier; puis ses compagnons le tuent par jalousie et le précipitent dans le Rhin. L'esprit de corporation et de compagnonage se rattache aux chants de geste sur Renaud; ces chants furent composés tandis qu'on bâtissait les immenses

[1] Voyez la note 3 du chant V, de notre travail sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, page 110, 111.

[2] Comparez EGINHARD, *Ann.* ad. ann. 818. *Vit. et act. Ludov. Pii.* — DUDO DE SAINT-QUENT. *apud* DUCHESNE, *Rer. Norm. Script.* — *De bello Britan. inter Rain. et Lambert*, *apud* DUCHESNE; *Script. Franc.* — TORFEUS; *Dissert. de Gang Rolf postea Roberto dicto; append. in hist. Norw.*, 2e partie, page 81.

basiliques, et l'exemple d'un chevalier de haut lignage devenu maçon excitait toute la génération à l'imiter [1].

Renaud de Montauban, comme Roland et les nombreux héros des chansons de geste, a grandement dégénéré dans la poésie italienne; il a perdu de sa physionomie épique ; c'est un chevalier amoureux, et voilà tout. Bojardo, l'Arioste, et plus tard le Tasse, n'empruntèrent que le nom au sire de Montauban [2] ; leur création ressemble un peu à ces gravures dont on ornait les œuvres de Tressan à la fin du 18e siècle ; on y voit des paladins couverts de leurs cuirasses, mais avec des culottes courtes, de petits souliers et des nœuds de rubans si gracieux qu'on les prendrait pour des marquis au temps de madame de Pompadour.

[1] Bayard, le bon coursier de Renaud, était un cheval fée comme tous ceux dont il est question dans les romans de chevalerie : Rabican, Bride-d'Or, Frontin, etc... On lit dans « l'hystoire de Maugist d'Aygremont et de Vivian son frère, comme Maugist à l'ayde de Oriande la fée sa mye, alla en l'isle de Boucaut où il se habilla en diable. Et puis comme il enchanta le diable Rouart, et occist le serpent qui gardoit la roche, par laquelle chose il conquist le cheval Bayard. Et aussi conquesta le grand géant Estourfaut. — Comme tous les roys, princes et barons qui estoient à Aygremont prindrent congé l'ung de l'autre pour retourner chacun en sa contrée. Et comme Bayard le cheval de Mangist estrangla Espiet, et comme Maugist donna son cheval et son espée Flamberge à Regnant de Montauban son cousin. » — Le Tasse a supposé que Renaud s'empara lui-même de Bayard. *Rinaldo*, cant. II, st. 30 et suiv.

Bayard a été célébré dans un grand nombre de romans chevaleresques : « ung tel cheval que oncque ne fust le pareil, ne jamais ne sera, après le cheval du grand Alexander, et aussi après le cheval du vaillant Ogier le Dannoys qu'il rammena quant il revint de faerie, car il gettoit feu par la guelle[3]. » Et lorsque les quatre fils Aymon étaient dans la forêt des Ardennes : « Sçachez, dit le tronvère, que les quatre chevaliers n'avoient que quatre chevaux, c'est à sçavoir, Bayard et trois autres, et ne vivolent que de racines de bled. Et à ceste cause leurs chevaux estoient si maigres qu'à peine pou-

[1] Le roman *des quatre filz Aymon*, qui a été souvent imprimé, existe en Mss. à la Bibl. royal., cot. 7182 et 1677, Fond. de Saint-Germ.—Les *romans de Regnault de Montauban* et de *Maugys d'Aygremont* sont cot. 1680, Saint-Germ. 134, Lancel. 7183. — Voyez aussi *la Conqueste de Trébisonde*, par Renaud, etc., etc.

[2] Le nom de Renaud se trouve dans presque toutes les innombrables épopées chevaleresques qui ont précédé et suivi en Italie les poèmes du Bojardo et de l'Arioste. Voyez surtout le *Rinaldo* du Tasse.

[3] Consultez le roman imprimé sous ce titre : *Visions d'Oger le Danoys au royaume de Faerie*; édition de Roffet, 1548, in-8°.

voient-ils trotter, fors que Bayard qui estoit gras, car il se passoit mieux des racines de bled que les autres n'eussent faict de froment ou de avoine. »

Ferdusi, dans son poème persan de *Chahnamé*, parle de l'intelligence merveilleuse et de la faculté surnaturelle de la parole donnée au cheval de Rustem, lequel protégeant le sommeil de son maître, tua un lion qui s'était élancé de la forêt pour le dévorer. Et dans le *Lai de Graelent* par Marie de France, il est fait mention du « cheval de Graelent qui s'échappa de la rivière, et il eut bien du chagrin de ne pouvoir retrouver son maître. Il se retira dans la forêt, et ne reposoit jamais soit de nuit, soit de jour. Il frappoit la terre de ses pieds, il hennissoit si fortement qu'il fut entendu par tous ceux du pays. Plusieurs qui avoient pensé pouvoir le prendre n'en purent jamais approcher. Il s'enfuyoit dès qu'il voyoit quelqu'un ; il devenoit impossible de pouvoir s'en saisir. La tradition rapporte que chaque année ce cheval revenoit près de la rivière le jour où il avoit perdu son maître ; ne le retrouvant pas, il couroit çà et là, frappoit la terre de ses pieds et hennissoit fortement. L'aventure de Graelent qui s'en alla avec sa mie, et du fidèle coursier, fut chantée dans toute la Bretagne. Les Bretons en firent un lai, que l'on appelle le Lai de Graelent-Mor. »

Ses destriers qui d'eve eschapa,
Pur sun Segnur grant dol mena :
En la forest fist son retur,
Ne fu en pais ne nuit ne jur ;
Des piés grata, furment beni,
Par la euntrée fu oï.
Prendre cuident è retenir,
Unques nus d'aus nel' pot saisir :
Il ne voleit nului atendre,
Nus ne le puet lacier ne prendre.
Mut lunc-tans après l'oï-un
Chaseun an en cele saisun,
Que se Sire parti de li,
La noise et le friente, et le cri
Ke li bons chevaus demenot
Pur sun Seignur que perdu ot.
L'aventure du bun destrier,
L'aventure du Chevalier
Cum il s'en ala od sa Mie,
Fu par tute Bretaigne oïe,
Un Lai en firent li Bretun,
Graelent-Mor l'apela-un.

(*Poésies de Marie de France*, publiées par M. de Roquefort, tome 1, page 539.)

3 D'après les lois chevaleresques, jamais un paladin ne devait monter une jument ; c'était chose dérogeante et qui seule suffisait pour le faire regarder comme dégradé : « Si quelque effronté se présentoit au tournoy sans estre gentilhomme, et que ses preuves de noblesse fussent trouvées fausses, inventées ou usurpées, ou qu'il eust changé de nom, alors l'on le condamnoit à chevaucher la barrière du camp, la teste descouverte ; son escu et son casque estoient renversez et foulez aux pieds, et son cheval estant confisqué et donné aux officiers armez, l'on le renvoyoit sur une cavalle, ce qui estoit une grande honte. Car un véritable chevalier eust esté deshonoré anciennement, de monter une cavalle, soit en tems de paix, soit en tems de guerre..... Et lors qu'on vouloit faire honte à quelque chevalier lasche et coüard, qui dans quelque bataille ou dans quelque tournois avoit fuy les

coups, et s'estoit tenu à l'escart lors que les autres s'enfonçoient bien avant dans les plus dangereuses meslées, l'on le mettoit sur une vieille charette, traînée par un cheval maigre et hideux, et de la sorte l'on le promenoit en risée et moquerie devant tout le monde. » La Colombière; *théât. d'honn. et de chev., t.* II, *page* 562, *in-folio.*

Un passage du roman de Perceforest où il est parlé d'Estonne rappelle aussi tout le déshonneur qui rejaillissait sur un chevalier lorsqu'il montait une jument : « Lors regarde et voit en la moyenne (au milieu) une jeune jument si puissante et si grande comme se ce fust le cheval du roi, et pensa s'il pouvoit avoir celle jument qu'il monteroit sus; combien que à celuy tems ung chevalier ne pouvoit avoir plus grand blasme que de monter sus jument. Ne on ne pouvoit ung chevalier plus deshonorer que de le faire chevaucher une jument, et tenoit on depuis que c'estoient chevaliers recreus et de nulle valeur, ne ja plus chevalier qui ayma son honneur, ne joustoit à luy, ne frappoit d'espée non plus que ung fol tondus. » *La treselegante Delicieuse Melliflue et tresplaisante hystoire du... roy Perceforest..... nouvellement Imprime a Paris. Mil. v. cens xxxj. in-f°. vol. I.* On aurait donc lieu de s'étonner que l'Arioste ait placé le vaillant Gradasse sur la jument Alphane, si l'on ne savait que le roi de Séricane, ayant juré de conquérir le bon cheval Bayard, devait dédaigner toute autre monture.

4 La perfide aventure de Pinabel avec Bradamante est imitée de *Gyron le Courtois;* les détails sont absolument les mêmes, sauf que dans le roman de messire Hélie de Borron c'est une demoiselle qui trahit un chevalier; icelle damoiselle conduit Brehus-Sans-Pitié au pied d'une roche et l'engage à descendre dans la grotte, « où, dit-elle, tout de vérité que à la première foiz que je y commençay à regarder vy je là aval toute la plus belle damoyselle que je vysse oncques de tout mon age, et estoit vestue d'ung samyt vermeill. » Brehus ne sachant comment descendre dans la caverne, « s'en vient à ung grant arbre et tranche la branche et puis l'accroche à une part de la roche et oste son baulbert et ses chausses de fer pour estre plus légier, et incontinent se pent à la branche et entre dedans. La damoyselle qui molt voulsist qu'il se rompist le col au cheoir là, laisse aller la branche de l'arbre après luy. Et pour ce que il vint de haut et cheut dessus des pierres est il si durement estourdy que il gist illecques comme s'il fust mort... La damoiselle... dist molt hardiement. Sire Brehus comment vous estil... La damoyselle laisse Brehus, la dessous et elle est tant lyesse, tant joyeuse de ceste advanture comme se elle eust gagné un bon chastel. »

Une fois dans la grotte, Brehus voit venir un chevalier qui lui fait connaître les ancêtres de Gyron le Courtois, comme dans le *Roland furieux* Bradamante aperçoit une sage magicienne qui lui révèle la descendance de

la maison d'Este : « Comment Brehns-Sans-Pitié estant dedans la caverne de la roche entra en une moult belle et riche chambre... Comment après que Bréhus-Sans-Pitié eust visité plusieurs chambres de la caverne où il estoit, vint vers luy ung chevalier de grant aage avecques lequel il devisa de plusieurs choses; et comment ledit chevalier luy fist congnoistre de quelle lignée estoit Gyron le Courtoys descendu; et comment il sceut que Gyron n'estoit pas mort comme on disoit. » Le roman de *Gyron le Courtois* a été imprimé au 16e siècle; la Bibl. Royale en possède plusieurs exemplaires manuscrits cot. nº 6976 à 6983. Le nº 6959 n'est pas complet. Voyez aussi le poème italien d'Alamanni : *Gyrone il cortese*, dédié au roi de France Henri II. *Stampato in Parigi*, 1548, in-4º, et à Venise l'année suivante.

Digitized by Google

N. 5. Bradamante dans la grotte de Merlin. CH. III.

BIBLIOTECA NAZIONALE VE. III-130 NAPOLI

Digitized by Google

CHANT III.

—

Qui me donnera l'éloquence et les expressions convenables à un si noble sujet? Qui prêtera des ailes à mes vers pour les élever à la hauteur de mes pensées? Une nouvelle ardeur doit enflammer mon ame; je vais célébrer mon prince, l'origine de sa race et l'antiquité de ses aïeux. Parmi les rois illustres envoyés du ciel sur la terre, vis-tu jamais, ô Soleil, toi qui éclaires l'immense univers, vis-tu jamais de lignée plus glorieuse et dans la guerre et dans la paix? en as-tu jamais vu qui aient conservé plus long-temps leur éclat? Et, si j'en crois l'esprit prophétique qui m'inspire, cet éclat, cette gloire dure-

ront tant que le firmament tournera autour des deux pôles *.

Pour chanter dignement les exploits de la Maison d'Este, il me faudrait la lyre avec laquelle Apollon rendit grace au chef de l'Olympe, lorsqu'il eut réprimé la fureur des Titans. Que n'ai-je des instruments célestes? j'emploierais tout mon savoir, toutes mes forces à graver sur le bronze de si majestueuses figures. A l'aide de mon faible ciseau, je tâcherai du moins d'ébaucher cet ouvrage; peut-être dans la suite, à force de soins et de labeurs, je le rendrai plus parfait. Mais retournons au chevalier que ni bouclier, ni cuirasse, ne pourront préserver de la mort : je parle du traître Pinabel[1].

Le perfide s'était flatté de faire périr Bradamante, et, ne doutant point que la jeune fille n'ait rendu le dernier soupir au fond du précipice, il remonte à cheval; le visage pâle et défait, il quitte le théâtre de son crime; comme son ame maudite entassait infamies sur infamies, il emmène avec lui le destrier de la guerrière. Éloignons-nous de ce félon; il menace la vie d'autrui et hâte ainsi sa propre perte. Revenons à Bradamante, qui semblait destinée à trouver en même temps la mort et le tombeau. Étourdie par la violence de sa chute, car elle est tombée sur une roche, la jeune fille se lève péniblement, et s'avance vers une seconde caverne, plus large, plus profonde

* Il ne faut pas s'étonner du système astronomique de l'Arioste; à l'époque où il écrivait, Copernic n'avait pas encore publié son admirable ouvrage : *De Orbium cœlestium revolutionibus*, et les magnifiques travaux de Galilée sont postérieurs de tout un siècle à l'apparition du *Roland furieux*.

que la première; l'intérieur, vaste et carré, soutenu par des colonnes d'albâtre d'une belle architecture, ressemble à une chapelle; au milieu s'élève un autel richement orné, et une lampe brillante porte sa clarté dans les deux grottes.

A l'aspect de ce lieu de sainteté, l'amazone, pénétrée d'une humble dévotion, s'agenouille, et adresse à Dieu de ferventes prières. Tout à coup s'ouvre une petite porte; il en sort une femme, sans ceinture, les pieds nus, la chevelure éparse et flottante, qui appelle la guerrière par son nom :

« O généreuse Bradamante, lui dit-elle, la volonté divine te conduit dans ce séjour; dès long-temps le génie prophétique de Merlin m'avait prédit que tu devais visiter ses dépouilles, et je ne les ai point abandonnées, afin de te révéler les décrets du Ciel à ton égard. C'est ici l'antique et célèbre grotte du sage enchanteur Merlin; ici, peut-être tu ne l'ignores pas, la Dame du Lac le trahit[2] ! Voici la tombe où pour plaire à son amante il se coucha plein de vie, et où il trouva la mort. Cependant son ame est encore avec ses cendres; elle y restera jusqu'à ce que les trompettes des Séraphins retentissent pour l'admettre dans le ciel si Merlin est innocent, pour lui en interdire l'entrée s'il est coupable. Sa parole vit toujours, et tu l'entendras distinctement à travers son sépulcre : Merlin n'a jamais manqué de répondre à ceux qui l'interrogent sur les événements du passé et de l'avenir ! J'ai voulu le prier de m'éclaircir un profond mystère; dans ce but, je suis venue d'un pays lointain vers son monument, et, désireuse de te voir, je m'y

suis arrêtée un mois de plus que je ne souhaitais; le véridique Merlin m'avait annoncé ton arrivée pour aujourd'hui. »

La fille d'Aymon, étonnée, reste interdite et muette : tant de merveilles frappent sa vue! elle ne sait si ce sont des réalités ou des illusions. Enfin, baissant les yeux avec modestie : « Quel est donc mon mérite, s'écrie-t-elle, pour que les prophètes daignent s'occuper de mes démarches? » Mais, joyeuse d'une aventure aussi extraordinaire, elle suit la magicienne vers le tombeau de Merlin, sépulcre de pierres dures, éblouissantes, et dont la vive splendeur éclaire ce lieu inconnu aux rayons du soleil; certains marbres auraient-ils la vertu de produire des ombres comme un flambeau, ou, ce qui me paraît plus vraisemblable, était-ce la puissance des suffumigations, des charmes et des signes imprimés sur la pierre? Quoi qu'il en soit, à la faveur de cette clarté, on distingue les sculptures et les peintures magnifiques qui décorent la vénérable grotte.

Bradamante franchit l'enceinte sacrée, et soudain l'esprit de l'enchanteur lui parle d'une voix distincte : « Que la fortune seconde tes désirs, noble et chaste fille! de ton sein sortira une tige féconde, l'honneur de l'Italie et du monde entier. L'antique sang des princes troyens, réunissant en toi ses deux principales sources, produira une illustre lignée, la joie et l'ornement des mortels, depuis les rives du Danube, du Tage et du Nil, jusqu'aux extrémités de l'Inde et des deux pôles. Tes descendants, élevés aux honneurs suprêmes, deviendront

marquis, ducs et empereurs. De toi naîtront des capitaines et de vaillants guerriers qui, par leur génie et leur épée, rendront à l'Italie sa vieille gloire et ses armes invincibles; des princes justes et débonnaires tiendront le sceptre, et leurs règnes paternels feront revivre l'âge d'or. La volonté du Ciel te destine à être l'épouse de Roger; poursuis donc avec courage ton entreprise; rien ne contrariera tes projets, rien n'empêchera le triomphe de tes premiers efforts sur le coupable qui tient Roger en sa puissance ! »

Merlin se tait; pendant son discours, la magicienne a fait ses préparatifs pour montrer à Bradamante chacun de ses descendants; déjà elle a groupé de nombreux esprits; j'ignore s'ils viennent des enfers ou de quelque autre séjour, mais tous se sont rassemblés dans le même endroit, sous des formes et des aspects différents. Ensuite l'enchanteresse conduit la jeune fille au milieu de la chapelle où elle a décrit un cercle d'une coudée plus grand que son corps, et afin que les esprits ne puissent inquiéter Bradamante, elle place au dessus de sa tête un talisman; puis elle lui recommande le silence, l'invite à la regarder en face, tandis qu'un livre ouvert devant elle, la magicienne conjure les démons. Bientôt les esprits viennent de la première grotte se ranger près du cercle; ils tâchent vainement d'y pénétrer : on eût dit qu'un mur ou un fossé en défendait l'entrée. Après avoir tourné trois fois autour du cercle mystérieux, les esprits entrent sous la voûte, dépôt sacré des ossements du grand prophète.

« Si j'entreprenais de te faire connaître les noms

et les exploits de tous ceux qui paraissent à ta vue, même avant leur naissance, dit l'enchanteresse à Bradamante, je ne pourrais prévoir le terme de notre entretien : une nuit ne suffirait pas[3]. J'en choisirai seulement quelques uns, selon l'ordre des siècles. Vois ce premier guerrier; il te ressemble par son noble maintien et sa physionomie riante; né de ton union avec Roger, il deviendra le chef de ta race en Italie; sa main rougira le sol du sang des comtes de Poitiers, et tirera vengeance des perfides meurtriers de son père. La plus brillante de ses actions sera la ruine du trône de Didier, roi des Lombards; pour prix de sa valeur, l'empire lui donnera les belles seigneuries d'Este et de Calaon. Derrière lui, ton neveu Hubert, l'orgueil de l'Hespérie, la gloire des batailles, défendra souvent la sainte Église contre les invasions des barbares.

« Tu aperçois ici Albert; l'invincible capitaine doit placer une multitude de trophées dans les temples. Son fils Hugues, qui l'accompagne, fera la conquête de Milan et arborera l'étendard aux couleuvres. Cet autre chevalier se nomme Azzo : après la mort de son frère, il prendra possession du royaume des Insubriens. Voici Albertas : par ses conseils, Bérenger et son fils seront expulsés de l'Italie ; l'empereur Othon le jugera digne d'avoir pour femme la princesse Alde, sa fille. Regarde Hugues-le-Grand; ô noble succession de héros ! dans cette race la valeur est héréditaire. Hugues, abaissant l'orgueil des fiers habitants de Rome, arrachera de leurs mains le pape et le troisième Othon. Foulques, qui le suit, abandonne à son frère tous ses droits en

Italie, et va au centre de l'Allemagne prendre possession d'un vaste duché; il soutient une des branches affaiblies de la Maison de Saxe, et, par l'héritage maternel, il perpétue sa descendance.

« Un prince s'approche de nous, au milieu de ses deux fils, Berthold et Albertas : c'est Azzo le second; pour lui les plaisirs ont plus d'attraits que les batailles. Berthold, vainqueur de l'empereur Henri II, inondera du sang des Germains les champs fertiles de Parme; Albertas épousera l'illustre et chaste comtesse Mathilde : son courage lui vaudra une si haute alliance; dans ce siècle, ce sera un insigne honneur d'obtenir la nièce d'Henri Ier et de recevoir en dot presque la moitié de l'Italie. Voilà Renaud, l'enfant chéri de Berthold, qui aura la gloire immense d'arracher l'Église à l'impie Frédéric Barberousse. A ses côtés paraît un autre Azzo, seigneur de Véronne et de son riche territoire; l'empereur Othon IV et le pape Honorius le créeront marquis d'Ancône. Je ne finirais point si je voulais te montrer tous ceux de ton sang qui défendront le saint étendard, si je te racontais leurs nombreuses entreprises pour protéger la foi romaine.

« Considère Obizzo et Foulques, ces Hugues, ces Azzo, ces deux Henri, le fils non loin du père. De ces deux Guelfes, l'un soumettra l'Ombrie, et se couvrira du manteau ducal de Spolette. Le prince qui s'avance fermera les plaies de l'Italie, sèchera les larmes des populations; il se nomme Azzo V; sa formidable épée mettra en fuite Ezelin, l'enfant du démon, l'affreux tyran dont les crimes et les ravages dans les belles

terres de l'Ausonie feront regretter les règnes de Sylla, de Marius, d'Antoine, de Néron et de Caligula. Plus tard, Azzo renversera de fond en comble la puissance de l'empereur Frédéric II; avec un sceptre plus doux, il gouvernera le magnifique pays situé près du fleuve où Apollon, sur sa lyre plaintive, demandait son fils, guide maladroit du char de Phébus. Le Saint-Siége, en récompense des services d'Azzo, lui cèdera la contrée où Cynius revêtit son blanc plumage, et où les Héliades virent leurs pleurs changés en ambre.

« Pourrais-je oublier Aldobrandin qui viendra au secours du souverain pontife, menacé par Othon IV, maître des environs de Rome et campé avec l'armée gibeline au pied même du Capitole? Aldobrandin, voulant être utile au pape, réclamera les trésors de Florence et laissera aux habitants, pour sûreté, son frère, gage précieux, cher à son cœur; alors il déploiera ses enseignes victorieuses, triomphera des Germains, rétablira le pouvoir de l'Église, et infligera aux comtes de Célano un châtiment mérité; puis, il mourra dans la force de l'âge, en servant le pontife suprême. Azzo, son frère, restera en possession de Pise, d'Ancône, et de toutes les cités bâties entre la mer et les Apennins, depuis le Tronto jusqu'à l'Isaure; rien n'égalera sa vertu, sa magnanimité, sa grandeur d'ame, richesses plus durables que l'or et les pierreries; car la fortune, capricieuse déesse, donne et retire ses faveurs : la vertu seule échappe à son empire.

« Dirige tes regards sur Renaud; son courage brillerait avec éclat, si le Destin et la Mort, par

jalousie ou par vengeance, ne s'opposaient à l'élévation de sa lignée; mais, de Naples à Florence, où son père est détenu, on plaindra son triste sort. Obizzo, jeune encore, élu prince à la place de son aïeul, ajoutera Reggio, ville riante, et l'orgueilleuse Modène, à ses vastes États; tous les peuples, fiers de sa valeur, le demanderont unanimement pour leur maître; un de ses enfants, Azzon VI, gonfalonnier de la croix sainte, possèdera le duché d'Adria et épousera la fille du roi de Sicile, Charles II.

« Tu vois dans ce groupe glorieux l'élite des plus illustres princes : Obizzo, Aldobrandin, Nicolas-le-Boiteux et le généreux Albert. Je te retiendrais trop long-temps si je te racontais comment ils réuniront à leurs domaines Faënza, et comment avec une grande fermeté ils s'empareront d'Adria, qui a prêté son nom aux flots agités du golfe Adriatique. Ainsi la contrée, berceau parfumé des roses, en a pris la douce dénomination dans la langue des Grecs; ainsi la ville bâtie au milieu des lagunes et des deux branches du Pô doit son nom au plaisir qu'éprouvent ses habitants à écouter le bruit des vagues et des vents déchaînés.

« Voici Nicolas le troisième; encore enfant, les peuples le salueront comme leur seigneur, et défendront ses droits contre les efforts de Tidéas, qui tâchera en vain d'allumer la guerre civile; les seules distractions de sa jeunesse seront des combats; le fer en main, il suera sous de pesantes armures, et les fatigues éprouvées dans les premières années de sa vie le rendront terrible à ses adversaires; il dissipera les coupables projets de ses sujets re-

belles; toutes les ruses lui seront connues, et nul ne pourra le tromper; Othon III, cruel tyran de Reggio et de Parme, s'en apercevra trop tard; le jeune prince lui arrachera en même temps la vie et ses États. La puissance de ta famille s'accroîtra chaque année; jamais tes descendants ne dévieront du chemin de la justice; jamais, à moins d'être outragés, ils n'attaqueront leurs voisins. Aussi, l'Éternel ne prescrira aucune borne à leurs domaines, et tant que le ciel tournera sur son axe, leur pouvoir prospèrera de jour en jour.

« Regarde de ce côté, Léonel, et le premier duc Borso, honneur de son siècle; plus glorieux dans la paix que d'autres princes habitués à vaincre, le célèbre Borso enfermera le dieu Mars dans une prison obscure, et liera les mains à la Fureur : le bien-être de ses peuples occupera seul sa pensée.

« Maintenant Hercule s'avance; son pied à demi brûlé, sa démarche lente révèleront ses exploits à Budrio; de la voix et du geste, il arrêtera ses voisins dans leur fuite; ceux-ci, pour l'en récompenser, se déclareront ses ennemis et le poursuivront jusqu'au bord de la mer. Je ne puis dire si la gloire de ce prince sera plus grande dans la guerre que dans la paix. Les peuples de la Pouille, de la Calabre et de la Lucanie garderont le souvenir de ses brillants faits d'armes; vainqueur dans une lutte contre le roi des Catalans, de nombreux triomphes le placeront au rang des capitaines invincibles; enfin, par sa valeur, il méritera une seigneurie qui trente années plus tôt aurait dû lui revenir.

« Ses sujets lui conserveront une reconnaissance

éternelle, non pour avoir transformé leurs marais en de fertiles plaines; non pour avoir entouré leurs villes de murs et de fossés; non pour avoir construit des places, élevé des temples, des palais, des monuments; non pour les avoir protégés contre les griffes cruelles du lion ailé de Saint-Marc; non pas même pour les avoir maintenus en paix et mis à l'abri des ravages et des impôts, à une époque où les chevaliers de France dévastaient la belle Italie; non, ce n'est point pour tous ces services que les sujets d'Hercule lui accorderont leur amour, mais parce qu'il leur lèguera une postérité illustre : Alphonse-le-Juste et Hippolyte-le-Bienfaisant. Magnanimes princes, ils feront revivre ce que l'antiquité raconte des fils de Tyndare, qui se privaient tour à tour de la clarté du soleil et se prêtaient un mutuel appui ; Alphonse et Hippolyte s'aideront toujours, même au péril de leur propre vie.

« La tendre amitié de ces deux frères assurera le bonheur des cités, plus qu'un double rempart d'acier sorti des forges de Vulcain. A la science des batailles, Alphonse unira la bonté de caractère; et, dans le siècle suivant, les peuples pourront croire au retour d'Astrée descendant des régions célestes d'où nous viennent les ardeurs de l'été et les glaces des hivers; il aura besoin de toute la prudence et de la valeur de son père, puisqu'avec de faibles armées il devra lutter d'un côté contre les troupes vénitiennes, et de l'autre contre une femme; l'appellerai-je sa mère ou sa marâtre ? Je ne sais; mais si c'est sa mère, elle se montrera pour lui non moins cruelle que Médée et Progné pour leurs enfants.

« Toutes les fois qu'Alphonse, à la tête de troupes fidèles, sortira de ses remparts, la nuit ou le jour, sur la terre ou sur la mer, autant de fois ses ennemis subiront de mémorables défaites; les habitants de la Romagne, naguère ses alliés, se repentiront d'être devenus ses adversaires; il rougira de leur sang les plaines qu'arrosent le Pô, le Zaniole et le Santerne. Sur les mêmes frontières, les Espagnols, tributaires d'un pontife injuste, redouteront aussi ses armes victorieuses; Alphonse se rendra maître de la Bastia, qu'ils avaient envahie après en avoir immolé le gouverneur; pour expier ce crime, tous seront massacrés, depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat; il ne restera debout pas un guerrier capable de porter à Rome la nouvelle du désastre et de l'horrible carnage. Ce même Alphonse, dans les champs de la Romagne, aura tout l'honneur du triomphe des Français sur Jules et les Espagnols; le sang humain s'élèvera au poitrail des coursiers, et les sépultures manqueront à tant de Grecs, d'Allemands, d'Espagnols, d'Italiens et de Français.

« Admire ce prélat, en habits pontificaux, la tête ornée de la barette de pourpre : c'est le généreux, le sublime Hippolyte, cardinal de l'Église romaine, sujet éternel d'éloges, en vers comme en prose, dans tous les idiomes de la terre. Le Ciel équitable a voulu que, nouvel Auguste, Hippolyte ait eu un nouveau Virgile*. Semblable au soleil,

* *Vuole il Ciel giusto*
Ch' abbi un Maron, come un altro ebbe Augusto.

Il ne faudrait pas croire avec certains écrivains que l'Arioste a voulu se

qui efface l'éclat de la lune, des étoiles, des autres planètes, et fait l'ornement du globe, Hippolyte sera l'orgueil de son illustre race. Je l'aperçois, triste et pensif, quitter Ferrare avec un petit nombre de fantassins et de cavaliers; bientôt il revient, la figure riante, conduisant captifs sur le rivage quinze galères et plus de mille bâtiments.

« Regarde les deux Sigismond, regarde les cinq fils chéris d'Alphonse : leur renommée parcourra le monde entier, franchira les montagnes et l'immensité des mers. L'un est Hercule II, gendre du roi de France; l'autre, qui s'appelle Hippolyte, accroîtra comme son oncle l'éclat de sa Maison. François est le troisième; les deux derniers portent le nom d'Alphonse. Mais, je le répète, si je te montrais toutes les branches de ta lignée, si je te détaillais leurs exploits, plusieurs fois le soleil ferait place aux ténèbres, avant que j'eusse fini. Autorise-moi donc à garder le silence et à congédier les ombres; il en est temps. »

Avec la permission de Bradamante, la docte enchanteresse ferme son livre : soudain les esprits disparaissent et se précipitent dans le tombeau de Merlin. Alors Bradamante s'adresse à la magicienne : « J'ai remarqué, lui dit-elle, entre Alphonse et Hippolyte, deux princes attristés : quels sont-ils? Je les ai vus s'avancer en soupirant, l'œil morne, attaché à la terre; ils semblaient privés de

donner comme un nouveau Virgile (Virgilius Maro). Le poète fait ici allusion à l'improvisateur André Maron qui avait célébré les vertus, la gloire et les bienfaits du cardinal Hippolyte. On peut voir sur And. Maron les *Éloges* de Paul Giovo et d'Ott. Rossi.

toute force, de toute vigueur; leurs frères se tenaient loin d'eux et paraissaient vouloir les éviter. » A cette question, le visage de l'enchanteresse change de couleur, ses yeux se transforment en deux ruisseaux : « Hélas! infortunés! s'écrie-t-elle, dans quel abîme les conseils d'hommes pervers ne vous ont-ils pas entraînés! Dignes héritiers du bon Hercule, ces malheureux sont de ton sang; que leurs fautes n'étouffent point ta clémence; fais céder la justice à la pitié*! » Puis, à voix basse, elle ajoute : « Il est inutile de t'en dire davantage; reste, jeune fille, sous l'empire de douces impressions, et ne te plains pas si je refuse d'y mêler de l'amertume. Demain, à l'aube naissante, nous nous dirigerons par le chemin le plus court vers ce brillant château d'acier où Roger est captif; je serai ton guide jusqu'à ta sortie de l'horrible forêt; parvenue au bord de la mer je t'indiquerai la route, et tu ne pourras te tromper. »

L'intrépide amazone demeura la nuit entière dans la caverne; elle s'entretint avec Merlin, qui l'exhorta plusieurs fois à se rendre auprès de son amant. Dès que les premières lueurs du jour eurent répandu dans l'air une nouvelle clarté, Bradamante et la magicienne sortirent du souterrain, et s'éloignèrent par un sentier obscur; elles traversèrent d'affreux précipices cachés entre des montagnes

* Ferdinand, fils légitime d'Hercule Ier, et Jules, son fils naturel, furent condamnés à mort, l'an 1506, pour avoir conspiré contre leur frère, le duc Alphonse. Au moment de l'exécution, Alphonse commua la peine en une prison perpétuelle; le premier y demeura jusqu'en 1540, le second jusqu'en 1559.

inaccessibles aux mortels. Sans se reposer, elles franchirent des torrents, des abîmes; et, afin d'adoucir les fatigues du voyage, d'en chasser les ennuis, elles causèrent amicalement de ce qui pouvait leur être agréable.

La plus grande partie de leur entretien concernait l'art et l'adresse nécessaires pour délivrer Roger : «Quand tu serais Mars ou Pallas, disait à Bradamante la savante magicienne, quand tu aurais à ta solde plus de troupes qu'Agramant et Charlemagne, tu ne résisterais pas au nécromancien; non seulement sa forteresse inexpugnable, d'une hauteur excessive, est ceinte d'un mur d'acier; non seulement son cheval ailé plane au dessus des nuages, mais il possède encore un bouclier qui, à peine découvert, vous éblouit, vous trouble les sens et vous renverse dans la poussière. En vain songerais-tu à tenir les yeux fermés; comment éviter alors le choc de ton adversaire, comment lui porter des coups? Pour affaiblir l'éclat de ce bouclier et dissiper les autres enchantements du magicien, je te donnerai un remède infaillible, le seul au monde que l'on puisse employer.

« Le roi d'Afrique, Agramant, a remis à un de ses capitaines, nommé Brunel, un anneau dérobé à une reine au fond des Indes; cet anneau a la vertu de rendre nulles toutes les fraudes *. Brunel, aussi rusé, aussi habile que le vainqueur de Roger est grand magicien, nous précède de quelques milles. Agramant l'envoie arracher le guerrier des mains

* C'était l'anneau d'Angélique. Voir *l'Orland. Innam., lib. II, c.* 5, 10, 11, 15 *et* 16.

de l'enchanteur, à l'aide du merveilleux anneau et des ressources de son esprit. Brunel en a fait la promesse à son prince, l'ami le plus sincère de Roger.

«Pour que le chevalier captif ne soit point redevable de la liberté au roi Agramant, mais à toi seule, voici le moyen d'y parvenir. Tu suivras pendant trois jours le rivage de la mer, et, le soir de la troisième journée, Brunel, possesseur de l'anneau, doit arriver avec toi dans la même hôtellerie; à sa petite taille tu le reconnaîtras : il n'a pas quatre pieds. Sa chevelure est noire, crépue; son visage est pâle, blafard; il a une barbe épaisse, de gros yeux, le regard oblique, le nez large, les cils hérissés; enfin, semblable aux messagers, il porte un habit court et étroit. Cherche une occasion pour l'entretenir de redoutables prodiges, témoigne-lui le désir (et telle sera en effet ton intention) de lutter contre le magicien; mais ne lui dis rien de son anneau. Brunel offrira de t'accompagner jusqu'au château de l'enchanteur; marche derrière lui, et frappe-le de mort quand tu découvriras la cime du rocher. Qu'une vaine pitié ne t'arrête point; évite surtout de laisser pénétrer ta pensée; car, si Brunel a le temps de mettre l'anneau dans sa bouche, soudain il disparaîtra. »

En parlant ainsi, les deux voyageuses atteignent l'Océan, près de Bordeaux et de l'embouchure de la Garonne ; là, elles se séparent, non sans verser des larmes. La fille d'Aymon, infatigable lorsqu'il s'agit de briser les chaînes de son amant, poursuit sa route avec vitesse, et entre bientôt dans l'auberge où Brunel venait de descendre. Bradamante, qui avait son image présente à la mémoire, le reconnaît

aussitôt, lui demande d'où il vient, où il va. Chacune des réponses de Brunel est un mensonge. La guerrière ne lui cède point en dissimulation, lui cache son sexe, sa religion, le nom de sa famille, le sien, celui de son pays; bien informée sur son compte, elle se méfie de lui, le tient à l'écart, examine à tout instant ses mains. Pendant qu'ils s'étudient l'un l'autre, une grande rumeur retentit à leurs oreilles; je vous en dirai la cause dans le chant suivant, dès que j'aurai pris quelque repos.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

[1] L'Arioste parle de la trahison de Pinabel, le félon Maïençais, qui entraîne dans un piége Bradamante, de la famille de Montauban, afin de venger les griefs d'une race sur une autre; le poète a choisi cet épisode; imité comme nous l'avons vu, du roman de *Gyron le Courtois*, pour dévoiler à la guerrière l'origine de la Maison d'Este.

Puisque le nom de Pinabel se présente ici comme le symbole des grandes haines qui, dans les romans de chevalerie, divisent les Maisons de Maïence et de Clermont, il convient de se livrer à quelques considérations sur ces querelles qui sont un symbolisme de nationalité.

Doolin de Maïence eut six enfants; l'un des six fut le chef de cette branche de Maïençais qui a sa généalogie de félonie et de traîtrise. Dans les chansons de geste, Roland personnifie la force indomptable, Ganelon de Maïence et les siens, la perfidie. On pourrait dire sans doute que ce sont là des imitations de l'Achille et du Sinon des Grecs; mais il vaut mieux rappeler qu'aux siècles épiques, les mêmes situations, les mêmes caractères se reproduisent; le moyen-âge avait ses guerriers invulnérables : pourquoi n'aurait-il pas eu ses traîtres, ses Pinabel et ses Ganelon?

Un autre point de vue s'offre encore. La Maison de Clermont n'est-elle pas l'expression de la race méridionale, tandis que Ganelon, Pinabel et la nombreuse famille de Maïence représentent la race du Nord, ces fiers Germains toujours hostiles aux populations du centre et du midi de la France? Le roman qui, selon nous, symbolise le mieux cette haine, c'est la dramatique histoire des quatre fils Aymon.

Maintenant passons aux faits. On ne rencontre dans aucune charte ni le nom de Ganelon, ni celui de Pinabel. Le savant Ducange qu'il faut toujours consulter pour les grandes recherches d'érudition, conjecture que Ganelon vient de Wenilo ou Guenillo, archevêque de Sens, qui, ayant accepté un bénéfice de Charles-le-Chauve, passa du côté de Louis de Germanie; c'est pourquoi, ajoute Ducange, on donna le nom de Ganelon à

tous les traîtres : *Ganelo, insignis proditor, sic dictus a Wenilone seu Guenilone, voce paululum inflexa, archiepiscopo senonensi, qui, beneficiorum a Carolo Calvo acceptorum immemor, ad partes transiit Ludovici Germanici : ex qua pessima actione labes ei æternum mansit ; ita ut insignes proditores Ganelones vocati sint* [1]. Cette conjecture est exacte; Ganelon, répétons-le, est moins un personnage réel qu'un symbole de déloyauté et de perfidie. Mathieu Pâris, en parlant du comte de Nevers, rebelle au roi Jean d'Angleterre, dit qu'il était de la race du traître Ganelon [2]; et Renaud de Boulogne s'adressant à messire Hugues de Boves l'apostrophe ainsi : « Vous i avez menti comme mauvais rous et traîtres que vous estes; et bien devés tels paroles dire, quar vous estes don lignage Gnennelon [3]. »

On trouve d'autres personnages historiques qui servirent de type au Ganelon des romanciers. Et par exemple Lupus, duc de Gascogne, qui trahit la race de France à Roncevaux [4]; ou bien encore Lambert, comte de Nantes, qui s'allia aux pirates normands pour désoler les villes et les églises de la Bretagne [5]. Ces divers personnages composèrent à eux seuls le caractère de Ganelon, tel que les trouvères l'ont ensuite développé.

« On voit encore sur la montagne de Torvéon, et à cinq kilomètres environ de Beaujen, les ruines d'une ancienne forteresse appelée vulgairement le *château de Ganelon*. Il y a aussi dans le Beauvoisis, près de Compiègne, entre les rivières d'Oise et d'Aronde, et à leur jonction, une montagne appelée le *Mont-Ganelon*. On y voit les ruines d'un ancien château que les gens du pays disent avoir subsisté du temps de Charlemagne. Ils ajoutent qu'il a servi de retraite à Ganelon. Enfin il existe à Chatou, auprès de Saint-Germain en Laie, dans la forêt du Vesinet, une mare à laquelle on attribue des propriétés merveilleuses, et qui porte le nom de *Mare de Ganelon* [6]. »

Dans les romans de chevalerie et dans toutes les chansons de geste sur Roncevaux, non seulement les noms de Guenes, de Gane, de Guenelon, Ganelon, mais encore ceux de Pinabel, Pinablaus, Pinabeau, se trouvent

[1] Ducange, *Glossarium scriptores*..... au mot *Ganelo*. — Duchesne ; *Script. franc.*, tome II, page 436 : *Libel. Proclam. D. Car. Reg.*

[2] *Erat autem princeps militiæ illius comes Niverniæ de Guenelonis genere proditoris.* — Matth. Paris : *Hist. Maj. ad ann.* 1216.

[3] Mss. du musée britannique, no 7103.

[4] Voyez dans l'*Histoire générale du Languedoc*, la charte de Charles-le-Chauve, où est rapportée la trahison du duc Loup, tome I, aux preuves.

[5] Comparez *Fragment. hist. Britann. Armoricæ*, dans le Recueil des Hist. de France, par dom Bouquet, tome VII, page 46; le *Cartular. Rothonens.* cité par dom Morice, *Hist. de Bretagne*, tome I, page 31 ; — Duchesne ; *Script. franc.*, tome II : *De bello Britan. inter Rain. et Lambert.*

[6] *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures*, publié par M. F. Michel. Voyez tome II, page 176.

sans cesse reproduits : « Je veulx parler comment le trahistre Ganelon fust troulvé coulpable de trahison. Or entendez, dit l'auteur de la fausse chronique de Turpin. Quant les occis et blessez furent portez au lieu auquel gisoit Roland mort, Charles-le-Grant commença s'enquérir s'il estoit vray ou non que Ganelon avoit trahy les douze pers de France avec les aultres chevaliers et combatans de son ost ainsi que plusieurs disoyent et affermoyent. Incontinant ledict Charles envoya deux chevaliers armez pour sçavoir la vérité du cas ; c'est assavoir *Pinabeau* pour Ganelon, et Thedric pour luy mesme. Lesquelz deux chevaliers armez entrèrent en champ de bataille en la présence de tous ceulx de l'ost, à cause que la vérité fust déclairée par leur combat et assault. Eulx ordonnez en champ de bataille selon l'ordre militaire Thedric tua incontinant *Pinabeau* : pour la mort duquel la tradicion et trahison de Ganelon fust déclarée [1]. » Dans les quatre fils Aymon, Pinabel est appelé, *une espie qui estoit à Charlemagne* [2]; et dans le roman de Parise la duchesse, on lit le passage suivant :

Iii' ot en Vauvenice xij pers mouit felon,
Qui ior seignor murtrirent par mouit grant traïson,
Hardrez et Aloriz, et Tiébauz d'Apremont,
Et Pineauz, et Rogiers, et Hervéies de Lion,
Pinabiaus et Roers, et Sansès Dorion.
Cil furent dei iignaige ai cuvert Ganeion [3].

Il a incontestablement existé de nombreuses traditions sur les traitrises de la Maison de Maïence; le cadre en a été agrandi, on a rendu les Maïençais de plus en plus odieux, car, au moyen-âge, à cette époque où la féauté était la première condition des chevaliers, il fallait déshonorer ceux qui se parjuraient et manquaient à leurs devoirs envers le seigneur suzerain !

[2] Le personnage de Merlin appartient au cycle des romans de la Table-Ronde, et en forme une des branches principales. Né en Écosse, d'un démon et d'une vierge [4], il est célèbre par les prophéties qu'on lui attribue; ce fut lui qui dressa dans la ville de *Carduell en Galles*, une des quatre cités du roi Artus, la fameuse Table-Ronde où une place fut réservée pour le chevalier qui devait conquérir le *Saint-Graal*, ce vase dans lequel Jésus-Christ sacrifiait, précieux dépôt de quelques gouttes de son sang et que le fils de Joseph d'Arimatie avait apporté dans la Grande-Bretagne.

[1] « *Cronique et hystoire faicte et composée par révérend père en Dieu Turpin.....* » édition de 1527 (déjà citée).

[2] *Li roman des quatre filz Aymon....* (déjà cité).

[3] *Li romans de Parise la Duchesse*, publié par M. de Martone d'après le Mss. de la Bibl. royale, no 7498-3.

[4] « Comment Merlin fust engendré du dyable, et comment il fust amoureux de la Dame du lac. » *Li romans de Merlin*, et *Lancelot du Lac*, partie I.

La naissance d'Artus se rattache aux enchantements de Merlin; l'enchanteur devint le conseiller du monarque; tantôt il lui apparaissait sous la forme d'un valet ou d'un jongleur, tantôt sous la forme d'un cerf ou d'un nain difforme. La tradition dit qu'il transporta d'Irlande aux environs de Salisbury les énormes pierres connues sous le nom de *Stone-Henge*, débris gigantesques d'un antique monument. Merlin avait enseigné la magie à la fée Morgain ou Morgane, sœur d'Artus, et à Viviane, nommée la *Dame du Lac;* devenu amoureux de la fée Viviane, celle-ci voulant, disait-elle, se mettre à l'abri contre les colères de sa famille, demanda au savant magicien deux enchantements pour endormir ses parents ou les tenir enfermés aussi souvent qu'il lui plairait. Merlin accéda au désir de sa jeune amante, et dès ce moment Viviane ne songea plus qu'à le trahir. Lorsque l'enchanteur venait la visiter au milieu de la nuit, Viviane l'endormait aussitôt, et par ce moyen elle se conserva chaste et pure; mais un jour il lui prit fantaisie d'enfermer Merlin dans une forêt, selon certains manuscrits; d'autres disent dans une caverne, dans un tombeau, et Merlin y trouva la mort. Cependant son esprit subsistait toujours; de temps en temps on entendait distinctement sa voix, et messire Gauvain l'ouït parfaitement à travers une haie d'aubépine dans la forêt de Brocéliande, en Basse-Bretagne [1].

Tel est le personnage de Merlin d'après les romans de la Table-Ronde; ses prophéties ont été publiées dans toutes les langues de l'Europe, et au XIIe siècle, époque où elles jouissaient d'une célébrité immense, Geoffroi de Monmouth les traduisit en latin, tandis qu'Alain de Lille les enrichit d'un commentaire [2]. Voici, du reste, deux des curieuses prophéties attribuées à Merlin : « Il naistra ung oyseau d'ung arbre, et celuy oyseau sera si grant comme ung cheval. Il volera si desmesurément qu'ung carreau d'arbalestre ne nul aultre engin ne pourra accomparager à luy. Et sçaichez qu'il sera ven par tous les lieux du monde où il portera son bec ouvert, et déglutira tous les autres oyseaux vifs. Et si sçavoir voulez quand ce sera, je vous dis apertement que ce sera quinze ans avant que Notre-Seigneur-Jésu-Crist viègne juger le monde. Celui oyseau fera la justice dans les oyseaux qui auront mangié les autres. Et quant il les aura trestous desgloutis, et qu'il ne trouvera plus que mangier, il se occyra de courroux. Et sçaichez certainement qu'il n'aura de puissance dessus les aultres oyseaux. Et à celui temps, ystra une beste du désert de Babilone; celle beste aura un cor dessus sa teste aussi aigu comme un glaive. Ceste beste aura nom

[1] La Bibl. royale possède en Mss. plusieurs copies du *roman de Merlin;* quelques-unes sont incomplètes. Voyez les nos 6769, 70, 72, 77, 82, 84 à 91; et 6954, 58 et 65. M. Paris les a décrites dans son travail sur *les Manuscrits françois de la Bibl. du Roi*, tomes I, II.

[2] *Versio prophetiarum Ambrosii Merlini. — Explanationes in prophetias Merlini Angli;* Francfort, 1603, in-4o; 1608, in-8o.

Cartanglees, et s'en ira par trestous les déserts, occiant les mauvaises bestes qui vont dévourant les aultres. Et sçaichez que cette beste ne occyra, synon celles qui mangèrent (qui sont carnassières) et n'osera toucher les aultres. » — « Naistra aussi ung poisson au fleuve Jourdain à celuy temps que la beste se mestra parmi le désert par tout le monde, ystra celui poisson du fleuve Jourdain, et s'en yra déglutant ceulx qui vont parmi la mer englutissant les aultres. Le poisson aura nom Amergle, et aura de long cent cinquante piés, et de largeur trente six piés, et d'espesseur quinze. Et la beste sera si grant comme est ung olyphant. Et l'oyseau aura nom Pharagus, et cestuy nom lui mestra ung chasseur de Babilone qui à cestuy temps sera ung des plus forts hommes du monde; il se mestra après la beste, et maintiendra tant la chasse qu'il demourra en ceslui pays. Et lors quant il ne ia pourra trouver, il s'en retournera en Babilone[1]..... »

[3] La généalogie de Roger, sa naissance, l'histoire de ses jeunes années et sa première entrevue avec Bradamante, la vaillante fille d'Aymon, se trouvent dans l'*Orlando Innamorato, lib. II et III.*

Le nom de Roger n'est point de l'invention du Bojardo; on le rencontre non seulement dans plusieurs romans et fabliaux du moyen-âge, dans le roman de *Philomena*[2], dans *li romans de Parise la duchesse*[3], dans l'*Excommunication du ribaud*[4], mais encore dans les vieilles annales de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre. Parmi ces fiers normands qui, au XIe siècle, passèrent en Sicile, on voyait un brave guerrier du nom de Roger, frère de Robert Guiscard; il devint comte de Sicile, et son fils, Roger II, prit le titre de roi de Sicile et d'Italie, comme le prouvent des chartes datées de 1133 et de 1137, qui commencent ainsi : *Ego Rogerius D. G. Siciliæ et Italiæ rex*[5]. Un autre Roger, fils de Robert Guiscard, avait succédé à son père dans les duchés de Pouille et de Calabre.

Le Roger du Bojardo et de l'Arioste, comme leur Roland et leur Renaud, ne ressemble en rien aux Rogers des traditions historiques; c'est une création toute romanesque où se mêlent quelques souvenirs de l'antiquité.

[1] Comparez aussi pour Merlin : LELAND; *Comment. de Scriptor. Britann. c.* 26 *et* 27; FREYTAG, *Programma de Merlino Britannico*, et la pièce de vers adressée par Geoffroi de Monmouth, à Robert de Lincoln : *Vita Merlini Caledonii.*

[2] *Gesta Caroli Magni ad destructionem Narbonæ et Carcassonæ*, édition de Florence, 1823, in-8o. Deux personnages du nom de Roger sont nommés dans ce roman : *Rogerius de Corduba* et *Rogerius, Episcopus Carcassonæ.*

[3] Et Pineaux, et *Rogiers*, et Hervéis de Lion.

[4] « J'excommunie..... gentilhomme qui ferme sa porte aux ménétriers quand ils viennent chez lui chanter *Roger*, Olivier et Rolland. » LEGR. n'AUSS., *fabl. et cont.*, tome III.

[5] *Art de vérifier les dates*, tome 5, édition in-4o, de 1819, page 336.

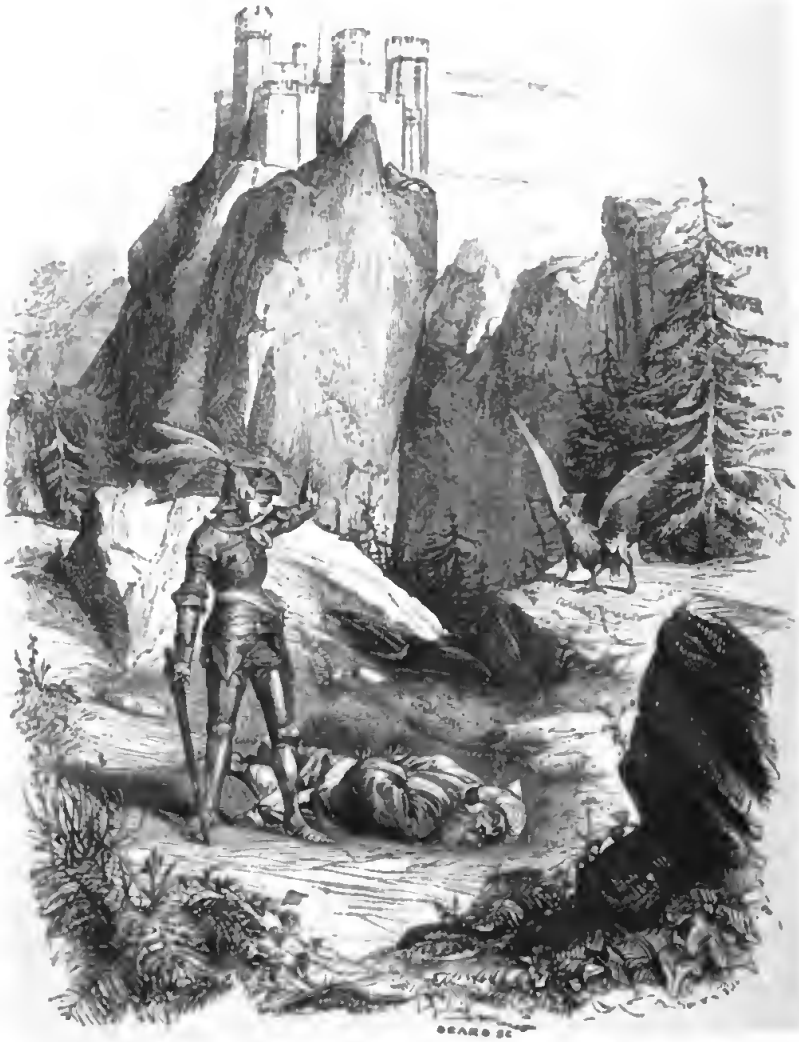
Roger, par son père, était issu d'Hector, fils de Priam; par sa mère, fille du roi d'Afrique Agolant, il descendait d'Alexandre[1]. Il faut lire dans Bojardo le récit de la naissance de Roger et de sa sœur Marphise; comment Galacielle, leur mère, expira en leur donnant le jour, et comment ils furent recueillis par l'enchanteur Atlant de Carène qui nourrit de moelle de lion le jeune Roger, son pupille. *Orland. Innam., lib. II, c.* 1; *lib. III, c.* 5.

Morì nel parto alior Galaciella,
E' due fanciulli vennero in possanza
D'un Barbassor, il quai è negromante,
Ch'è del tuo regno, ed ha nome Atalante.
Questo si sta nel monte di Carena,
E per incanto v'ha fatto un giardino,
Dov'lo non credo che mai s'entri appena.
Colui, ch'è grande astrologo e indovino,
Conobbe l'alta forza e la gran lena,
Che dovea aver nel mondo quel fantino,
Però nutrito l'ha, con gran ragione,
Sol di midolle e nerbi di leone.

Tel est le personnage que Bojardo et l'Arioste choisirent pour tige de la Maison d'Este; ils développèrent ensuite une généalogie fabuleuse, comme plus tard T. Tasso, et, pour connaître la véritable origine de la Maison d'Este, nous renvoyons à notre travail sur la *Jérusalem délivrée*, note 3 du chant XVII, où nous avons suivi les tables publiées par Muratori.

[1] C'était là, on le sait, une manie des chroniqueurs et des historiens du moyen-âge; nul ne pouvait être d'illustre origine s'il ne descendait des Troyens. Voyez surtout le prologue des *Grans Chroniques de France*, dites *Chroniques de St-Denis* : « Certaine chose est doncques que li rois de France, par lesquelz li royaumes est glorieux et renommez, descendirent de la noble lignie de Troye. » Le premier chapitre est entièrement consacré à prouver « comment François descendirent des Troyens. »

Digitized by Google



N. 6. Atlant vaincu par Bradamante. CH. IV.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

CHANT IV.

—

La duplicité, ordinairement blâmée comme l'indice d'un mauvais esprit, procure en de certaines circonstances des avantages véritables; souvent elle préserve des périls, de la mort même. Dans cette vie passagère, pleine d'envieux, et où les jours de bonheur sont en petit nombre, nous ne sommes pas toujours avec des amis.

Si de pénibles et constantes recherches sont indispensables pour trouver un ami sincère, auquel on puisse sans défiance ouvrir son cœur, que doit faire la gracieuse amante de Roger en face de Brunel, habile à ourdir toute espèce de fraudes, de ruses et de trahisons, tel que l'avait dépeint la magicienne? Bradamante, avec le père de la fourberie,

Digitized by Google

emploie les mêmes moyens que lui, et, comme je l'ai dit déjà, elle tenait ses yeux attachés sur les mains de ce larron, quand une immense rumeur vint frapper ses oreilles : « Grand Dieu! vierge divine ! s'écrie la guerrière, que signifie ceci? » Et soudain elle se dirige vers le lieu d'où le bruit semble partir. L'hôte et sa famille, aux fenêtres de la maison ou dans la rue, regardent attentivement le ciel, comme s'ils eussent observé une éclipse ou une comète.

Aussitôt Bradamante est témoin d'un prodige, difficile à croire sans doute : elle voit au milieu des nuages un coursier avec des ailes de différentes couleurs, monté par un chevalier armé de pied en cap et couvert d'une cuirasse éblouissante; l'étrange destrier précipite son vol, et bientôt la cime élevée des montagnes le dérobe à la vue. L'hôte disait (et il disait la vérité) : « C'est un nécromancien; il prend souvent la même route et parcourt des distances plus ou moins rapprochées, plus ou moins lointaines. Tantôt il touche les étoiles, tantôt il effleure la terre et enlève les jeunes filles de la contrée; aussi celles qui ont de la beauté, ou qui s'imaginent en avoir, redoutant sa puissance, n'osent plus s'exposer à la clarté du soleil. Il habite un château construit par enchantement sur les Pyrénées, château tout d'acier, brillant et magnifique; rien au monde n'est plus admirable! plusieurs chevaliers y sont allés : aucun ne peut se vanter d'en être revenu; je crois fortement, Seigneur, qu'ils y ont trouvé la mort, ou du moins une prison. »

Bradamante écoute tout ; elle espère avec raison, au moyen du merveilleux anneau, anéantir le magi-

cien, détruire son splendide palais : « Trouve-moi un guide parmi tes gens, dit-elle à l'hôte; la route m'est inconnue, et je ne puis résister au désir d'aller combattre l'enchanteur. — Je t'accompagnerai, répond alors Brunel; j'ai tracé cette route sur le papier, et je possède autre chose qui te rendra ma présence agréable. » Il voulait désigner son anneau, mais il n'en dit pas davantage : « Je te verrai avec plaisir auprès de moi, réplique la jeune fille. » Joyeuse d'être bientôt maîtresse du précieux talisman, elle raconte tout ce qu'elle croit utile à ses projets, elle garde le silence sur ce qui peut nuire au Sarrazin. L'hôte avait un destrier excellent pour la marche et pour les combats : Bradamante le lui achète, et le lendemain, dès les premiers rayons du jour, elle galoppe dans un étroit vallon en compagnie de Brunel, qui suit ses pas ou les devance.

De montagne en montagne, de forêt en forêt, ils parviennent enfin au plus haut des Pyrénées; de ce lieu, lorsque l'air est calme, on découvre la France, l'Espagne et deux rivages différents, comme du sommet des Apennins, près de Camaldoli, on aperçoit l'Adriatique et la mer de Toscane. Ensuite, par un sentier rude et fatigant, les voyageurs descendent dans une profonde vallée, d'où surgit une roche; un mur d'acier en couronne la cime, qui, élevée vers le ciel, dépasse en hauteur les collines des environs; en vain se flatterait-on de l'atteindre; à moins d'avoir des ailes, tous les efforts seraient impuissants!

« Voici la forteresse, s'écrie Brunel, où l'enchanteur retient captifs les dames et les cheva-

liers. » Le roc, taillé en droite ligne sur ses quatre faces, n'est pourvu d'aucun chemin, d'aucune échelle, et l'on s'aperçoit qu'une telle demeure doit servir de retraite à un animal ailé. Bradamante se dispose à frapper de mort le Sarrazin et à lui prendre son anneau; elle juge cependant combien serait vile l'action de tremper ses mains dans le sang d'un homme désarmé et d'une naissance obscure; ne pourrait-elle pas, en lui laissant la vie, se rendre maîtresse du talisman? Tout à coup elle saisit Brunel, le lie à un sapin, lui arrache son anneau : rien ne peut la fléchir, ni les lamentations, ni les pleurs, ni les prières. Elle s'éloigne de la montagne et va lentement dans la plaine, au dessous du château d'acier; là, elle provoque au combat le magicien, et le défie d'un ton menaçant.

A cette voix, le nécromancien quitte son palais. Monté sur le cheval ailé, il voltige dans les airs, et vient assaillir la guerrière qui lui paraît un redoutable champion. Bradamante se rassure en examinant son rival; il ne porte ni lance, ni épée, ni massue, seules armes assez fortes pour briser l'armure de la jeune fille. A son bras gauche est suspendu un bouclier recouvert de soie écarlate; sa main droite tient un livre dont la lecture produit de nombreuses merveilles. On croit voir l'enchanteur, la lance au poing, terrasser plusieurs de ses adversaires; on croit le voir armé d'une massue, puis d'une épée; mais, comme il est placé dans l'éloignement, ses coups ne sont pas dangereux. Son destrier n'est point une fiction : c'est un coursier véritable, né d'un griffon et d'une jument; il a de son père la tête,

les pieds de devant, les plumes et les ailes : pour tout le reste du corps il ressemble à sa mère. On le nomme Hippogriffe ; l'espèce en est très-rare, cependant elle existe dans les monts Riphées, bien au delà des mers glaciales. Le nécromancien, par la puissance de ses charmes, l'ayant attiré près de lui, parvint non sans peine à le dresser, et dans l'espace d'un mois il put le seller, le brider, parcourir avec lui la terre, les régions célestes et les contrées les plus lointaines [1].

Excepté ce cheval, d'une existence réelle, tout ce que l'on découvrait n'était qu'illusions et artifices; le magicien n'avait-il pas le secret de faire paraître blanc ce qui était noir? Les enchantements ne pouvaient tromper Bradamante en possession de l'anneau; elle frappe l'air de ses coups, pique son destrier, le pousse à droite, à gauche; elle se fatigue, se débat, et se conforme aux instructions de sa compagne de voyage. Après s'être défendue sur son coursier, elle met pied à terre, afin d'exécuter plus facilement son projet et de suivre en tout les conseils de l'habile magicienne. L'enchanteur ne craint aucune résistance; il emploie son dernier charme et découvre le merveilleux bouclier, sûr de dompter son ennemi à l'aide de sa vive splendeur. S'il ne se servait pas de ce moyen au début même des batailles, c'est qu'il aimait à voir les chevaliers agiter une lance, manier vaillamment leur fer. Ainsi un chat rusé joue quelquefois avec une souris : lorsque l'amusement lui déplaît, il la fait bientôt mourir sous sa dent meurtrière.

Or, dans les précédentes luttes, le magicien était

toujours le chat, et ses adversaires les souris. Il n'en fut pas de même quand Bradamante, maîtresse de l'anneau, vint se présenter au combat. Le regard fixé sur l'enchanteur pour ne lui laisser prendre aucun avantage, la jeune fille aperçoit le bouclier découvert : soudain, fermant les yeux, elle chancelle et tombe par terre. L'éclat du brillant acier ne peut lui être funeste comme aux autres champions, mais son but est d'engager le magicien à descendre de son coursier et à s'approcher d'elle. Cette fraude lui réussit; après sa chute, le cheval ailé fait un large circuit et se pose sur le rocher.

Déjà le bouclier, recouvert, est suspendu à la selle de l'hippogriffe; l'enchanteur s'avance à pied vers Bradamante qui le surveille, comme un loup caché dans un buisson épie un jeune chevreau. Dès qu'il est à sa portée, elle se relève avec promptitude, et l'étreint violemment de ses bras. L'infortuné avait déposé sur l'herbe le livre, auxiliaire de ses luttes ; il était accouru avec une chaîne attachée à sa ceinture, car il croyait lier l'amazone aussi facilement que les autres chevaliers. Bradamante le renverse contre terre, et, s'il oppose peu de résistance, je le trouve bien pardonnable : entre un vieillard débile et une formidable guerrière les chances étaient trop inégales!

La fille d'Aymon étend son bras victorieux pour trancher la tête du magicien, mais, en examinant ses traits, elle s'arrête et dédaigne une telle vengeance. L'ennemi dont elle venait de triompher était un vénérable vieillard; sa physionomie respirait la tristesse; son front sillonné de rides, ses cheveux blanchis, annonçaient près de douze lustres : « De

grace, jeune homme, arrache-moi la vie, » répétait ce vieillard plein de dépit et de colère; mais Bradamante éprouvait autant de répugnance à lui donner la mort qu'il se montrait désireux de la recevoir; elle voulait surtout connaître sa naissance; pourquoi avait-il bâti un château dans ce lieu sauvage? pourquoi désolait-il les populations?

« Hélas! répond en pleurant le magicien, j'ai construit sans mauvaise pensée cette forteresse sur la cime du rocher; si je suis voleur, ce n'est point par avarice. L'amour seul m'a fait abriter un gracieux chevalier prêt à se perdre, malheureux enfant qui, d'après les révélations célestes, doit adopter la foi chrétienne et périr victime d'une trahison. De l'un à l'autre pôle le soleil ne voit rien d'aussi beau, d'aussi majestueux que lui : Roger est son nom, et moi, le vieux Atlant, je l'ai nourri dès le berceau, je le chéris plus que mon propre fils. La soif des honneurs, un fatal destin, l'ayant conduit sur la terre de France à la suite du roi Agramant, je cherche à l'en éloigner, à le préserver de nombreux périls; maître de sa personne avec une facilité extrême, j'espérais également te dompter! Dans le château où Roger est captif, j'ai rassemblé des dames, des chevaliers et d'illustres seigneurs, afin que moins amers fussent les regrets du paladin; sauf la liberté de sortir, on y trouve réunis les distractions et les plaisirs du monde entier : chants harmonieux, doux accords, jeux, bonne chère, riches parures, enfin ce que le cœur souhaite, ce qui peut satisfaire les sens; je recueillais le fruit de mes labeurs, quand tu es venu tout bouleverser, tout détruire!

« Ah! si la bonté de ton cœur égale la beauté de ton visage, ne t'oppose point à mes généreuses résolutions. Prends ce bouclier, je te le cède; prends aussi ce cheval ailé, au vol rapide, et ne prétends plus rien sur mon château; délivre un ou deux de tes amis, abandonne-moi le reste : ou plutôt, délivre-les tous, et laisse-moi mon cher Roger; c'est la seule grace que je sollicite. Si tu es résolu à me l'enlever, à le conduire en France, donne à mon ame infortunée une libre issue, détache-la d'un corps vieilli et sans vigueur. — Je veux rendre à la liberté le malheureux Roger, répond Bradamante; tes supplications, tes pleurs sont inutiles. Le bouclier et le coursier dont tu as l'air de me faire présent ne t'appartiennent plus : ta défaite les a mis en ma possession. Et, quand tu serais maître d'en disposer, l'échange ne me paraîtrait pas satisfaisant. Tu tiens Roger captif, assures-tu, pour le soustraire à la funeste influence de son étoile; mais tu ignores les décrets du Ciel à son égard, ou, si tu les connais, en vain voudrais-tu les éviter! Quelle est donc cette vanité de prévoir le malheur d'autrui, toi qui n'as pu seulement deviner ta propre catastrophe? Ne me demande pas la mort, tes prières n'auraient aucun résultat; un caractère ferme possède toujours le moyen de hâter la fin de ses jours, lors même que l'univers entier refuse de seconder son projet. Toutefois, avant de quitter la vie, ouvre les portes de ta prison. » Ainsi s'exprime Bradamante, et en disant ces mots, elle dirige vers la forteresse le vieux enchanteur vaincu.

Atlant s'avance, chargé de sa propre chaîne;

quelle que soit sa contenance résignée, Bradamante se méfie de lui. Bientôt elle découvre au pied de la montagne l'étroite ouverture et l'escalier qui mène à l'entrée du château. Le magicien, ôtant du seuil de la porte une pierre empreinte de caractères et de figures étranges, on voit des vases de terre remplis d'un feu caché, et d'où s'échappe continuellement de la fumée. Atlant les brise; tout à coup la montagne reste déserte, sans verdure; les murs et les tourelles s'effacent, comme si dans ce lieu il n'y avait jamais eu de château. Atlant lui-même, avec la rapidité de l'oiseau qui s'envole de sa cage, disparaît aux yeux de la guerrière : la forteresse et l'enchanteur se dissipent en un instant. Les chevaliers et les dames renfermés dans le superbe palais deviennent libres, et plusieurs d'entre eux le regrettent, car cette liberté les prive de grands plaisirs *.

Là se trouvent Gradasse, Sacripant et Prasilde, noble guerrier venu d'Orient avec Renaud; Irolde l'accompagne : ce sont de vrais amis**. Bradamante aperçoit enfin son adorable Roger qui lui fait l'accueil le plus gracieux, le plus aimable; la jeune fille lui était plus chère que ses yeux, que son cœur, que sa vie même, depuis le jour où, à sa prière, ayant détaché son casque, elle reçut une blessure. Il serait

* Ce passage a quelque ressemblance avec un fragment de *Lancelot du Lac*, lorsque le vaillant chevalier délivre les prisonniers de Morgane, enfermés dans le *Val des faulx amants*.—Voyez aussi *l'Orl. Innam., lib. II*, *c.* 9, où Roland donne la liberté aux prisonniers de Morgane dans l'île enchantée de Falerine.

** L'histoire de Prasilde et Irolde, a été racontée par Bojardo dans *l'Orl. Innam.*, *lib.* I, *c.* 17.

trop long de rapporter par qui Bradamante fut frappée, et comment Roger avait parcouru les forêts sauvages, le jour et la nuit, sans pouvoir la rencontrer*. Maintenant il la voit; c'est sa libératrice, il le sait : rien n'égale sa joie et son bonheur. Tous deux descendent du rocher au milieu de ce vallon témoin de la victoire de Bradamante, et où était toujours l'hippogriffe avec le bouclier recouvert de l'étoffe soyeuse. La guerrière veut le saisir par la bride; l'hippogriffe semble l'attendre, et soudain, déployant ses vastes ailes, il se pose à quelque distance, sur le penchant de la montagne. Bradamante s'en approche, mais l'agile coursier s'élève de nouveau vers les nues, puis se repose encore. Ainsi, dans les plaines arides, la corneille se joue du chien qui la poursuit.

Roger, Gradasse, Sacripant, d'autres chevaliers accourus du haut de la colline, errent de tous côtés, et s'arrêtent où ils espèrent surprendre l'hippogriffe; le destrier les attire tantôt sur la cime des monts, tantôt dans les humides profondeurs des abîmes, et se place enfin près de Roger. C'était à l'instigation du vieux magicien, dont la sollicitude attentive voulait préserver Roger d'un péril imminent; préoccupé de cette idée, il envoyait l'hippogriffe au paladin pour lui faire quitter l'Europe à l'aide de cet artifice. Roger croit pouvoir le conduire; mais le cheval ailé lui résiste et refuse de suivre ses pas. Alors l'intrépide chevalier abandonne Frontin (Frontin était le nom de son coursier); il s'élance

* *Orland. Innam., lib. III, c. 6.*

sur l'hippogriffe, et le pique de ses éperons afin d'accroître son ardeur. L'oiseau rapide s'éloigne et prend son essor vers les cieux, avec la légèreté du faucon déchaperonné par son maître qui lui montre au loin sa proie.

Bradamante voit emporter si haut son cher Roger, tant de dangers le menacent, qu'elle demeure consternée, hors d'elle-même. Ce qu'on lui a raconté autrefois de Ganimède, transporté du royaume de son père parmi les dieux, lui fait prévoir un sort pareil pour Roger, non moins séduisant, non moins aimable que Ganimède. Le regard tourné vers le ciel, elle suit des yeux le paladin, et quand il disparaît, l'amazone le suit encore de la pensée; elle ne donne ni paix ni trève à ses soupirs, à ses gémissements, à ses larmes, et dirige ensuite sa vue sur le bon destrier Frontin. Bradamante ne veut pas le laisser au pouvoir d'un ravisseur; elle se décide à le conduire pour le rendre un jour à son maître, qu'elle espère bien retrouver. Cependant l'hippogriffe fend les airs, plane au dessus des cimes les plus hautes; en vain Roger cherche à ralentir son essor; déjà même le paladin ne peut distinguer ni montagnes, ni collines, ni vallons. Franchissant une prodigieuse distance, le fier cheval ailé paraît comme un point dans l'espace; il traverse les nuages et précipite son vol du côté où le soleil se couche : ainsi un léger vaisseau est poussé par les zéphirs au milieu des mers. Laissons-le aller, son voyage durera longtemps, et retournons au paladin Renaud.

Pendant deux jours sur de vastes plages, en butte aux vents d'ouest et du nord déchaînés contre son

navire, Renaud découvre enfin l'Écosse et la forêt Calédonienne, où le bruit des instruments belliqueux se fait entendre sous l'ombrage des chênes vieillis. Les chevaliers errants les plus renommés de la Bretagne, des contrées voisines et lointaines, de la France, de la Norwége, de l'Allemagne, visitent souvent cette forêt; le guerrier sans courage ne doit point y pénétrer; plusieurs fois de braves paladins y trouvèrent la mort, en y cherchant la gloire et les honneurs. Tristan, Lancelot, Galaas, Artus, Gauvain, et tant d'autres chevaliers, l'orgueil de la Table-Ronde ancienne et nouvelle, l'ont rendue célèbre et y ont laissé des traces glorieuses de leurs exploits[2]. Renaud, couvert de son armure, descend à terre, monte sur Bayard, et commande au pilote d'aller l'attendre à Berwick. Sans écuyer, sans guide, le fils d'Aymon traverse l'immense forêt, change de route à chaque instant, suit toujours le chemin où il espère rencontrer les plus étranges aventures; le même jour il arrive dans une abbaye qui employait la majeure partie de son revenu à recevoir honorablement les dames et les chevaliers.

L'abbé et les religieux accueillirent magnifiquement Renaud, et, lorsqu'un repas splendide eut réparé ses forces, le paladin demanda comment les chevaliers avaient souvent des aventures au sein de ce pays, et par quelle action un guerrier pouvait prouver s'il méritait l'éloge ou le blâme. «En parcourant la forêt, répondirent les moines, tu auras de nombreuses, de singulières aventures, mais presque toutes restent inconnues et dans l'obscurité. Cherche, lui répétèrent-

ils, cherche un autre lieu où ton courage se montre avec éclat, afin que la renommée publie tes travaux et récompense tes périls. Si tu as envie de faire preuve de valeur, il se présente aujourd'hui la plus digne entreprise qui se soit jamais offerte à un chevalier. La fille de notre roi, menacée de perdre l'honneur et la vie, réclame un défenseur contre un baron nommé Lurcain. Ce Lurcain (sans doute excité par la haine) l'accuse devant le monarque d'avoir attiré son amant sur un balcon, et de l'avoir introduit chez elle au milieu de la nuit. Les lois du royaume la condamnent au feu, à moins que, dans un mois (et ce terme va expirer), elle ne trouve un champion capable de punir son coupable accusateur.

« La sévère loi d'Écosse, loi cruelle, implacable, exige qu'une femme, quelle que soit sa naissance, convaincue de vivre dans l'intimité de tout autre que son mari, subisse aussitôt la mort[3]; afin de l'empêcher de périr, un vaillant paladin doit soutenir son innocence. Le roi, pénétré de douleur pour sa fille, a fait publier dans les cités et les manoirs du royaume qu'il donnera la main de Genièvre (elle s'appelle ainsi) et un rang proportionné à cette illustre alliance, au guerrier de noble origine, vainqueur de Lurcain. Si, dans l'espace d'un mois, personne ne se présente, ou si le champion n'obtient pas la victoire, Genièvre devra mourir. Une mission aussi glorieuse te convient mieux que la vie errante au milieu des bois; les royales faveurs seront à jamais ton partage, et tu auras la plus belle des femmes : du fond de l'Inde aux colonnes d'Al-

cide, nulle princesse ne peut lui être comparée. Tu obtiendras des richesses, une haute position, les bonnes graces du monarque ; et d'ailleurs les lois chevaleresques t'obligent de venger l'honneur de Genièvre, que la renommée proclame un vrai miroir de chasteté.

Renaud, en proie à mille réflexions, ne tarde pas à répondre : « Une femme est donc destinée à mourir parce qu'elle a éteint le feu d'amour dans les bras de son amant! Maudit soit l'inventeur d'une pareille loi, maudit soit celui qui en permet l'exécution ! Punissez les cruelles, c'est justice ; ne persécutez pas une ame aimante, dévouée. Est-il vrai, est-il faux que Genièvre ait reçu son amant? peu m'importe ; j'approuverais même un entretien tenu secret. Ma seule pensée est maintenant de défendre Genièvre; donnez-moi à l'instant un guide pour me conduire vers l'accusateur, et j'espère, avec le secours du Ciel, rendre au bonheur la jeune fille. Affirmer ce que j'ignore, ne serait-ce pas m'exposer à trahir la vérité ? mais je soutiendrai que pour un pareil motif Genièvre ne doit point subir de châtiment ; j'ajouterai que le premier auteur de l'impitoyable sentence est un homme injuste, un fou; qu'il convient de supprimer sa loi barbare, et de lui en substituer une plus raisonnable. Si un mutuel désir, une égale ardeur entraînent les deux sexes aux douces distractions de l'amour, plaisirs criminels seulement aux yeux du vulgaire, pourquoi infliger une peine à la femme qui accueille les vœux d'un ou de plusieurs amants, puisque l'homme, toujours impuni, se fait une sorte de gloire du grand

nombre de ses maîtresses? Dans cette loi on a traité les femmes avec une rigueur trop cruelle, et, Dieu aidant, je démontrerai les suites funestes d'un tel abus. » Tous les moines applaudissent à l'indignation du paladin, tous reconnaissent l'injustice des anciens législateurs; un monarque puissant qui n'ose pas réformer l'odieux arrêt contre les femmes, leur paraît vraiment coupable.

Le lendemain, dès que la vermeille et brillante aurore eut éclairé notre hémisphère, Renaud saisit ses armes, s'élance sur Bayard, et prend avec lui un écuyer de l'abbaye pour le guider jusqu'au cirque où va se décider, dans un combat, le sort de la belle Genièvre. Voulant abréger leur chemin, ils quittent la route ordinaire pour franchir un sentier, lorsque tout à coup de longs gémissements frappent leurs oreilles et font retentir les échos de la forêt. Les voyageurs piquent leurs coursiers vers un vallon d'où semblent partir ces cris, et, entre deux brigands, ils aperçoivent une jeune fille inondée de larmes, et affligée autant que fille ou femme le fut jamais. Les deux voleurs l'étreignent, l'épée nue au poing, prêts à rougir la terre de son sang; elle essaie de les fléchir, de différer l'instant de sa mort par ses prières. A ce spectacle, Renaud se précipite et profère de terribles menaces.

Soudain les brigands prennent la fuite et disparaissent dans les profondeurs de la vallée. Le paladin dédaigne de les poursuivre; il s'approche de la victime, l'interroge sur la cause d'un traitement si cruel; voulant continuer son voyage, il ordonne à l'écuyer de la mettre en croupe, et se dirige de nou-

veau vers le sentier. Renaud examine attentivement la jeune fille, la trouve affable, gracieuse, quoique dominée par une indicible frayeur; il lui demande une fois encore la cause de sa mésaventure, et l'infortunée répond d'une voix humble ce que je vous dirai dans le chant suivant.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

[1] Cet animal fantastique, né d'un griffon et d'une jument, est-il un souvenir classique ou un emprunt fait aux romans de chevalerie? Le poète, selon nous, a puisé dans ces deux sources.

L'Arioste, profondément versé dans l'étude des auteurs grecs et latins, ne devait pas ignorer ce vers des *Métamorphoses :*

> Cætera qui matris, pennas genitoris haberent.

Virgile, dans ses *Églogues*, parle des chevaux et des griffons; il considère leur union comme un mauvais présage, et le commentateur Servius assure que les griffons, ennemis redoutables des chevaux, vivent dans les monts hyperboréens, et qu'ils ont le corps d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle : *Hoc genus ferarum in hyperboreis nascitur montibus. Omni parte leones sunt, alis et facie aquilis similes, equis vehementer infesti.* L'idée primitive de cette création de l'hippogriffe est donc classique. L'Arioste a réuni deux races ennemies, incompatibles au dire des anciens : un griffon et une jument ; il en a fait naître un coursier avec des griffes, moitié cheval, ἵππος, moitié griffon. Le poète est resté fidèle à son système de bizarrerie et de merveilleux. Avant lui déjà, Pulci avait parlé d'un grand destrier avec des dents et des plumes :

> Un grand destrier co' denti e con le penne;

et dans l'*Orlando innamorato* on voit un géant qui tient enchaînés deux griffons; montés par un cavalier ils pouvaient s'élever dans les airs :

> E quel Gigante in sua guardia si stava.....
> E seco due grifon incatenava,
> Ciascun più unghiuto, orribile e rapace.....
> Ogni grifon di quelli è tanto e fiero,
> Che via per l'aria porta un cavaliero.
>
> (*Orl. in., l.* I, *c.* XIII.)

Mais il existe aussi une gracieuse composition du XIIIe siècle, *le roman de Cléomadès*, où se trouve un cheval qui fend les nues avec rapidité.

Cléomadès, fils du roi d'Andalousie Marchahias, avait trois sœurs; trois puissants monarques arrivèrent un jour à Séville : c'étaient Mélicandus, roi de Barbarie ; Bardigans, roi d'Arménie; Croppart, roi de Hongrie, être difforme et d'une effrayante laideur. Chacun des monarques apportait des présents ; celui de Croppart était surtout bien singulier. Il consistait en un cheval de bois qui avait des chevilles d'acier à la tête et sur les épaules; à l'aide de ces chevilles on pouvait le faire aller en avant, en arrière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre :

Avoit chevillettes d'acier
Par cel chevilles adrecier
Povoit on fere le cheval,
Son vouloit amont ou aval,
Ou par encoste ou de travers.....
(*Bibl. royale, Mss. n.* 7539.)

Cléomadès se moqua beaucoup de l'invention du roi Croppart, et celui-ci offrit d'en faire sur-le-champ l'épreuve. Cléomadès se place sur le cheval; la cheville du front, à peine tournée, le coursier emporte le jeune incrédule au dessus des nuages; puis, il descend au milieu d'un magnifique jardin, et Cléomadès pénètre dans un château, splendide demeure du roi Cornuant et de sa fille Claremonde. Après une suite d'aventures dans lesquelles le cheval de bois joue un grand rôle, Cléomadès épousa la belle Claremonde, et pendant plusieurs jours ce ne furent que festins et tournois à la cour de Séville.

Le roman de Cléomadès est en manuscrit, bibliothèques Royale et de l'Arsenal; quelques copies portent le titre de *cheval de fust* ou de bois; traduit en prose et imprimé au commencement du XVIe siècle, l'édition en est extrêmement rare; je n'ai pu m'en procurer un exemplaire, et les bibliothèques publiques à Paris n'en possèdent aucun. Tous les romans de chevalerie étaient familiers à l'Arioste, et il a évidemment connu le récit des aventures de Cléomadès et de Claremonde. Cléomadès, transporté dans les airs sur le magique coursier et s'arrêtant dans les jardins de Claremonde, c'est Roger transporté dans les jardins d'Alcine par l'hippogriffe ; car le *Roland furieux* n'est en quelque sorte qu'un vaste résumé des œuvres chevaleresques embellies par le prodigieux esprit et l'immense talent du plus séduisant des poètes.

[2] Les chevaliers de la Table-Ronde apparaissent dans une multitude d'épopées du moyen-âge; on cite leurs noms, on chante leurs exploits; chacun de ces héros a sa généalogie, sa légende ; aussi célèbres que les douze pairs de Charlemagne, ils luttent sans cesse contre les géants et les enchanteurs; les épées d'Artus, de Tristan, de Lancelot, sont non moins terribles que celles de Charlemagne, de Renaud et de Roland. Mais ce qui distingue les romans de la Table-Ronde des chansons de geste sur Charlemagne et les

douze pairs, c'est qu'ils contiennent plus de féerie, un merveilleux plus soutenu, une galanterie plus romanesque.

Quelle fut l'origine de la Table-Ronde? Plusieurs écrivains parlent d'une double institution : l'une, l'ancienne Table-Ronde, fondée à Winchester par le roi Uter Pendragon, père d'Artus; l'autre, la nouvelle Table Ronde, dressée par Artus lui-même, à Caerleon, dans le Monmouthshire, ou à Camelot, dans le Sommersetshire. La célébrité des chevaliers de la Table-Ronde est bien connue. Pour être admis dans l'ordre, il fallait de notables preuves de courage, de noblesse et de gloire; mais, une fois assis autour de la Table :

> Nul d'els ne se poait vanter
> K'il séist plus haut de son per.
> Tuit esteient asis meain,
> N'i aveit nul d'els soverain.
>
> (*Roman du Brut.*)

Les chevaliers de la Table Ronde juraient de défendre la foi, de servir leur suzerain, de secourir et protéger les veuves, les orphelins, les religieux et les dames opprimées par les chevaliers félons. Les diverses branches des romans de la Table-Ronde, le Saint-Graal et sa Queste, le Lancelot, le Brut, le Merlin, le Tristan, racontent les prouesses des intrépides paladins; ils attaquaient vaillamment les guerriers cruels qui désolaient la contrée et tyrannisaient les faibles; quoi de plus admirable que leurs exploits dans *la Douloureuse Tour, le Chasteau Ténébreux, le Val Sans Retour, la Terre-Foraine, le Val des faulx amants, le Pont-Perdu, le Chasteau de la Douloureuse Garde, la Forest Desvoyable, le Chasteau du Trespas, le Lict Adventureux, la Forest périlleuse, le Chasteau de la Blanche espine, l'Eschiquier merveilleux, la Prison aux quatre dames, etc...* Et lorsque les seigneurs maudits étaient pourfendus, on mettait en leur lieu et place de vrais paladins courtois, pleins de probité et de douceur, lesquels modifiaient les noms redoutables de leurs nouvelles demeures pour témoigner de leur mission pacifique et réparatrice. Ainsi, lorsque Lancelot eut conquis le Chasteau de la Douloureuse Garde, on l'appela désormais *le Chasteau de la Joyeuse Garde;* le Pont-Perdu devint *le Pont-Trouvé;* le Chasteau du Trespas fut nommé *le Chasteau des Dames*, etc... Il serait trop long de rapporter ici les mille victoires des chevaliers de la Table-Ronde, consignées d'ailleurs dans les beaux romans du Saint-Graal, de Lancelot-du-Lac, de Tristan de Léonois, de Merlin, de la Mort d'Artus, de Gyron-le-Courtois, de Méliadus, de Palamèdes, de Perceval-le-Gallois, etc... (Bibl. roy. et de l'Arsén. Plusieurs de ces romans ont été imprimés.)

C'était dans le Franc-Palais, bâti à Caerleon, que se rassemblaient tous les chevaliers de la Table-Ronde, le jour de la Pentecôte; ils venaient y rendre compte de leurs merveilleuses aventures :

Li bons reis Arzurs teneit
A Karliun, cum l'en diseit,
Wne feste, qui mout couste,
A un jour de Pentecouste.

(*Le lai du Corn.*)

Là brillaient le roi Artus, Lancelot du Lac, Galaa sou Galaad, son fils, qui fit la conquête du Saint-Graal, Méliadus, Tristan de Léonois, Perceval le Gallois, Queux le Sénéchal, Gyron le Courtois, Boort, de Gauves, le roi Caradoc, Aggravain l'orgueilleux, Gauvain le franc, Pharax le noir, Landon le légier, Gallehault, d'abord ennemi d'Artus, Melias le Beau, Brehus Sans Pitié, l'ennemi des dames, l'ancien adversaire d'Artus et de ses chevaliers, Arganor le riche et tant d'autres invincibles paladins. Voyez la devise de leurs armes en tête du roman de Gyron le Courtois; édition de 1519 (Bibl. roy.). Dans la collection de Camden on cite divers endroits en Angleterre qui portent le nom de *Table-Ronde d'Artus* ou d'*Arthur :* une colline dans le Monmouthshire, une autre dans l'île d'Anglesea, des ruines dans le Westmoreland, etc... Camden's *Britannia,* in-f°. t. II et III.

Les romans de la Table-Ronde ont subi la même influence que les grandes compositions du cycle de Charlemagne; des traditions existaient; on les développa, on y ajouta d'amoureuses histoires et des souvenirs confus de l'Écriture. Rien ne pouvait alors se faire en dehors du catholicisme; le mélange des idées religieuses et chevaleresques se rencontre partout au moyen-âge. Il n'est donc pas étonnant que le Saint-Graal, cette coupe dans laquelle le Seigneur sacrifiait, et que tant de chevaliers se disputèrent l'honneur de conquérir, soit devenu une légende.

S'il nous était permis d'établir une théorie sur le cycle des romans de la Table-Ronde, ne pourrions-nous pas dire qu'il repose sur deux souvenirs chevaleresques : la coupe et la table des festins. Il est peu de romans, de lais, de fabliaux, où la coupe ne joue un grand rôle; au milieu des banquets splendides, les chevaliers se la passaient tour à tour. Ne serait-il pas possible que l'histoire du Saint-Graal fût la légende de la coupe de chevalerie rattachée par les clercs aux mystères du christianisme, et que le voyage de Joseph d'Arimatie et de son fils fût une addition pieuse aux coutumes des barons?

Quant à la table des festins, sa renommée est immense dans les épopées chevaleresques. Après les joûtes et les tournois, les vainqueurs se plaçaient autour d'une table, et là le suzerain les traitait avec magnificence. C'était le symbole de la confraternité. Aussi les chevaliers de la Table-Ronde sont tous égaux et participent tous aux fêtes de cour.

Ilec seaient li vassal
Tut chevelment e tutt égal,
A la table également séaient
E également servi estaient.

(*Roman du Brut.*)

Le nom de Table-Ronde, *tabula, mensa rotunda,* fut donné même aux tournois, et, à l'année 1281, Walter Hemingford, en parlant d'un tournoi, dit : *Eodem anno tabula rotunda tenebatur sumptuosè apud Warewyk.* —Walt. Heming., *hist. de reb. gest. Edvardi* I, *Edvardi* II, *Edvardi* III, 1731, in-8° ; t. 1. Comparez avec Mathieu Paris, *hist. Maj.* in-folio.

La Table Ronde a été en Angleterre le principe de l'organisation chevaleresque; dans l'heptarchie anglo-saxonne, comme plus tard en France, il se manifesta un besoin général d'ordre et de hiérarchie; de tous côtés on était exposé au pillage, le fort opprimait le faible; il fallut dès lors recourir à des institutions protectrices, qui, se fondant sur la religion et l'honneur, pussent garantir la société: on imposa des devoirs; pour les mettre mieux en rapport avec les mœurs contemporaines, on y ajouta des légendes saintes et de romanesques histoires qui parlaient à la conscience et aux habitudes errantes des nobles hommes.

3 Les romans de chevalerie font souvent mention de cette coutume de condamner à mort une femme ou une jeune fille accusée d'inconduite. Aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, époques de désordres et de déréglements dans les familles, il était utile de montrer à la génération le châtiment que les ancêtres appliquaient à de coupables amours; c'était comme une menace pour toute châtelaine et noble damoiselle qui s'abandonnaient à leurs pages, enfants de plaisirs et de douces distractions, tandis que leurs maris, leurs frères, guerroyaient dans des contrées lointaines contre les sarrazinesques païens et discourtois. Les historiens, les chroniqueurs, les trouvères et les troubadours se lamentent grandement sur la vie déréglée des châtelaines. Ici ce sont de jeunes filles qui suivent leurs amants sous la tente; là de nobles dames donnent l'hospitalité à des chevaliers, et si elles ne se rendent pas auprès d'eux c'est que leurs maris ne sommeillent point encore:

Je l alasse volentiers,....
Ne fust pour monseigneur le comte
Qui n'est pas encore endormiz.
(Mss. Bibl. roy. no 7615.)

Partout l'on chantait :

Honi soit mari ki dure
Plus d'un ou deus grant mois.

Aussi Eustache Deschamps propose de mettre toute femme adultère à l'*eschielle d'amour*, sorte de pilori :

Ceste eschielle n'estoit pas en usaige
Au temps jadis que régnoit loyauté,
Pour ce qu'oneur, amour et vasselaige,
Secret déduit, plaisance et honnesté
Estoient si es nobles cuers enté,
Que l'en vivoit liement;
Et s'amoit l'en très amoureusement;
Et faisoit on joustes, feates, estours.
Autrement va; dame qui va changent
Doit estre mise à l'eschielle d'amours.

Et un autre poète appelle de ses vœux le jour où l'on chassera de la cité les dames qui s'avilissent et vendent leurs corps :

Qui reson voudroit faire
L'on devroit par saint Gilles,
Riche femme qui sert
De barat et de guille
Et qui pour gaignier
Vent son corps et aville....
Chacier hors de la ville
C'estoit droit et raisons :
Or est venu le temps,
Et or est la raisons....
(Mss. Bibl. roy. no 7615.)

Il ne faut donc pas s'étonner si l'auteur d'*Amadis de Gaule* rapporte que : « En ce temps, on avait établi par une loi que toute femme, convaincue d'adultère, ne pouvait en aucune sorte éviter la mort, quelle que fût d'ailleurs l'illustration de sa naissance et de son rang. » *En aquella sazon era por lei establecido que qualquiera muger por de estado grande et senorio que fuesse, si en adulterio se hallava, no se podia en ninguna guisa escusar la muerte.* lib. I. Mais l'indignation des poètes et des romanciers produisit peu de résultats, et plus tard, sous Charles VI, la licence des mœurs était excessive. Le bon moine de St-Denis, après avoir raconté les détails du tournoi de 1389, s'écrie avec douleur : « Cette mauvaise coutume de faire le jour de la nuit, jointe à la liberté de boire et de mangier avec excès, fit prendre des libertés à beaucoup de gens..... chacun chercha à satisfaire ses passions ; et c'est tout dire qu'il y eut des marys qui patirent de la mauvaise conduite de leurs femmes, et qu'il y eut aussi des filles qui perdirent le soin de leur honneur. » *Les grans croniques de France, dites Croniques de St-Denys.* Voyez aussi dans les *Poésies originales des troubadours*, publiées par M. Raynouard, les plaintes de Hugues Brunet sur la brutalité des amants aux XIIe et XIIIe siècles ; le jeu d'amour n'avait plus rien d'aimable ; quelle différence avec l'époque où un paladin soupirait des mois entiers pour obtenir un seul baiser de sa mie !

Dans la première partie du *roman de Merlin* (déjà cité), on voit comment le jeune enchanteur sauva sa mère du supplice du feu, en prouvant que le principal magistrat, chargé de prononcer le jugement, était illégitimement né comme lui, et que, par conséquent, sa mère méritait aussi la mort. Cette révélation inattendue produisit son effet. Placé dans l'alternative d'un acquittement ou d'une condamnation qui eût atteint sa propre mère, le juge dut se montrer moins inflexible que la loi.

N. 7. Roland et Dalinde devant la ville de St-André. CH. V.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANT V.

—

Tous les animaux sur la terre vivent en paix, ou, s'ils se livrent des combats sanglants, jamais les rixes n'ont lieu entre le mâle et sa compagne; l'ourse dans les forêts marche en sûreté à côté de l'ours, la lionne repose avec le lion, la louve se place auprès du loup, la génisse ne redoute point le taureau. Quel abominable démon, quelle mégère est donc venu troubler le cœur des mortels? On voit sans cesse deux époux s'accabler d'injures et de reproches, se meurtrir le visage, baigner de pleurs le lit nuptial, et, dans des excès de colère, l'arroser même de leur sang! Frapper une femme au visage, lui arracher un seul cheveu, c'est agir, selon moi, contre nature et offenser le Créateur; mais je ne

puis croire qu'un homme ait recours au poison, au lacet, au couteau : on est alors esprit infernal sous une physionomie humaine !

Tels devaient être les deux voleurs mis en fuite par Renaud lorsqu'il délivra la jeune fille qu'ils avaient entraînée dans un obscur vallon. Je l'ai laissée près de raconter ses infortunes au paladin, son généreux défenseur. Maintenant suivons cette histoire. La dame commence ainsi : « Vous allez entendre, Seigneur, le récit d'une action plus horrible, plus atroce, que toutes celles qui furent autrefois commises à Thèbes, à Argos, à Micène, ou en d'autres lieux célèbres par leur cruauté; et si le soleil, dans sa course, refuse à cette contrée le brillant éclat de ses rayons, c'est qu'il veut éviter aux mortels l'aspect d'une nation si féroce. A toutes les époques on a vu les hommes se montrer cruels envers leurs ennemis; mais pour donner la mort à de vrais amis préoccupés de vous rendre heureux, il faut être injuste et barbare. Afin de vous faire connaître les motifs qui portaient ces deux brigands à me frapper de mort, je dois vous révéler ma vie entière.

« Apprenez donc que, très-jeune encore, je fus attachée au service de la fille de notre roi; en grandissant j'obtins à sa cour plusieurs marques de distinction. Hélas ! jaloux de mon bonheur, l'amour me soumit bientôt à son pouvoir! De tous les chevaliers du palais, le duc d'Albanie me parut le plus beau[1]; il semblait me chérir tendrement; de mon côté je l'aimais avec transport. On écoute les discours d'un amant, on voit son visage, mais il est

bien difficile de pénétrer au fond de son cœur. Confiante et dévouée, je lui fis partager ma couche, sans songer que le lieu où je le reçus était la chambre secrète de Genièvre; elle y renfermait ses effets les plus précieux et y restait souvent la nuit. Un balcon placé contre le mur donnait entrée dans cette chambre, et servait à introduire mon amant; je lui envoyais une échelle de corde pour l'aider à monter, lorsque l'absence de Genièvre me permettait de l'avoir auprès de moi; la royale fille craignait les fortes chaleurs, la grande humidité, et son habitude était de changer souvent de demeure. En face de cette partie du château, des maisons en ruine empêchaient le duc d'Albanie d'être aperçu.

« Les plaisirs, les délices de l'amour durèrent plusieurs mois; un feu caché me consumait, bientôt je fus en proie à un vaste incendie. Aveuglée que j'étais, pouvais-je croire à la dissimulation, à l'inconstance du jeune duc? mille indices pourtant auraient dû me révéler sa perfidie. Quelque temps après il se déclara l'amant de la belle Genièvre. Je ne sais si cette passion avait éclaté tout à coup, ou si elle germait dans son cœur avant nos douces relations; mais tels étaient l'empire et l'ascendant du duc d'Albanie sur mon ame, qu'il eut l'audace de m'annoncer son nouvel amour et de solliciter sans rougir mon appui : « Rien n'égale l'ardeur que je t'ai vouée, me disait-il; mon zèle pour Genièvre est une ruse, un faux semblant, afin de l'obtenir en mariage. L'assentiment de la jeune princesse doit entraîner le consentement du roi son père; est-il dans le royaume un chevalier plus digne que moi,

d'un rang et d'une naissance plus illustres? » Il me persuada que s'il devenait, par mon influence, le gendre du monarque (c'était le plus haut degré de fortune auquel un sujet pût aspirer), sa reconnaissance n'aurait pas de bornes; un aussi grand bienfait resterait gravé dans sa mémoire; il me préfèrerait à toutes les dames de la cour, à sa femme elle-même; toujours il serait mon amant.

« Attentive à seconder ses désirs, je ne pouvais ni ne voulais résister à ses volontés; ma seule joie était de faire son bonheur : alors je me trouvais heureuse. Je saisis donc une occasion pour parler de lui à la princesse, pour le combler d'éloges; j'employai mes soins, mon adresse, à rendre Genièvre l'amante de mon amant! Dieu est témoin de mes efforts. Tout fut inutile, jamais je ne parvins à mettre le duc dans les bonnes graces de Genièvre. Les pensées de la princesse se reportaient sur un paladin, aimable et séduisant, arrivé d'Italie à la cour des rois d'Écosse, avec un de ses jeunes frères habile au maniement des armes; la Grande-Bretagne ne comptait pas de chevalier plus intrépide. Le monarque le chérissait; il lui donna des terres, des châteaux, et un droit de juridiction égal à celui des barons du royaume.

Aimé du prince, Ariodant l'était plus encore de Genièvre, sa fille, non seulement à cause de sa prodigieuse valeur, mais parce qu'elle savait la violence de ses transports : le sol antique de Troyes, le Vésuve, le mont de Sicile, ne renferment pas autant de flammes que le cœur du paladin. La noble fidélité de Genièvre pour Ariodant, son dévoûment sincère, me faisaient

mal accueillir quand je parlais du duc d'Albanie. Les réponses de la princesse me laissaient sans espoir; plus je suppliais en faveur du jeune duc, plus Genièvre l'accablait de dédains et témoignait pour lui d'aversion. Souvent je cherchais à détourner mon amant de son chimérique projet, je lui démontrais l'impossibilité de vaincre une passion aussi puissante. Genièvre aime Ariodant, m'écriai-je un jour, et toutes les eaux de l'Océan n'éteindraient pas une étincelle du feu immense qui l'embrase.

« Polinesse (ainsi s'appelle le duc d'Albanie) écoute mes paroles et reconnaît enfin lui-même combien son amour est repoussé; esprit orgueilleux et hautain, il dissimule, mais la préférence accordée à un rival met au fond de son cœur la haine et la colère; il pense à exciter tant de querelles, à faire naître de si profondes inimitiés, que Genièvre et son amant ne puissent plus vivre paisibles; il veut par tous les moyens couvrir d'ignominie la jeune fille; seul il ourdit son odieuse trame, et ne la communique à personne, pas même à moi. Sa résolution prise, il me dit : « Ma chère Dalinde, tu sais qu'un arbre plusieurs fois coupé conserve ses racines et pousse encore des rejetons. Tel est mon amour pour Genièvre; déçu par le mauvais succès, il fermentera jusqu'au jour où je possèderai l'objet de mes vœux. Ce n'est point l'attrait du plaisir qui me guide, c'est le besoin de vaincre les obstacles, et, ne pouvant y parvenir en réalité, je serai content d'y suppléer par l'imagination. J'exige quand Genièvre sera endormie, que tu te couvres de ses habits, et qu'ainsi parée tu me don-

nes un rendez-vous ; tâche de lui ressembler, de l'imiter dans sa coiffure, dans ses moindres ornements ; viens ensuite sur le balcon avec l'échelle de corde. En m'approchant de toi je croirai voir la princesse dont tu porteras les vêtements, et bientôt, à l'aide de ce stratagême, j'espère comprimer mon ardeur. »

« Ainsi s'exprime Polinesse ; privée de toute réflexion, ma raison même m'abandonne ; je ne soupçonne pas le piége grossier où m'entraînent les instantes prières du félon. Vêtue des habits de Genièvre, j'attache au balcon l'échelle fatale, instrument de nos entrevues nocturnes ; lorsque je reconnus la perfidie de mon amant, le mal était déjà produit ! Sur ces entrefaites, Ariodant et le duc d'Albanie se rencontrèrent ; avant d'être rivaux une étroite amitié les unissait ! « Je t'ai toujours distingué parmi les seigneurs de mon rang, dit Polinesse au paladin, et je suis surpris de ton peu de reconnaissance. Tu n'ignores point que dès long-temps j'adore la belle Genièvre, et que le roi son père doit m'accorder sa main. Pourquoi troubles-tu ce projet ? pourquoi veux-tu dominer les affections de la jeune fille ? Si tu étais à ma place et que je fusse à la tienne, je respecterais ton amour.

« Cette prétention m'étonne, répond Ariodant ; épris de Genièvre avant même que tu l'aies connue, rien au monde ne surpasse mon ardeur. Genièvre, tu le sais bien, ne t'a jamais aimé ; elle appelle de tous ses vœux le moment de notre union ; c'est sa seule pensée, son seul désir. N'ai-je pas alors le droit de réclamer ce que tu me demandes et ce

que je t'accorderais si la princesse t'avait donné la préférence? Placé comme toi dans les bonnes graces du monarque, je possède, il est vrai, peu de richesses en ce pays, mais le cœur de Genièvre m'appartient, et bientôt j'espère voir accomplir notre mariage.

« Ah, réplique le duc, dans quelle erreur a pu te conduire un triste aveuglement! Tu t'imagines être le préféré; moi, j'ai la conviction de l'emporter sur toi; venons aux preuves : raconte ici les détails de ton intimité avec Genièvre; je te dévoilerai mes secrets. Le moins favorisé de nous deux cèdera la place au vainqueur. Je suis prêt à jurer, si tu l'exiges, de ne jamais trahir tes confidences; promets de ton côté un silence éternel sur mes révélations. » D'un commun accord ils placent leurs mains sur l'Évangile, et, après de nouveaux serments, Ariodant rapporte le premier, avec une entière franchise, ce qui s'était passé entre Genièvre et lui; la jeune fille devait refuser toute alliance, vivre seule le reste de ses jours, si le roi son père s'opposait à leur union. « Ma valeur dans les batailles, continue Ariodant, mon zèle à défendre l'honneur et la gloire du royaume, me donnent l'espoir d'augmenter mon influence auprès du monarque et de paraître digne de sa fille, surtout quand il apprendra combien Genièvre seconde mes projets. Tels sont mes rapports avec la princesse; aucun rival n'affaiblira leur puissance. Je ne souhaite point d'autres preuves d'amour jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de m'accorder pour femme légitime Genièvre, modèle de sagesse et de vertu. »

« Le véridique chevalier ayant fait connaître la

récompense qu'il attendait de ses soins, Polinesse, décidé à le rendre ennemi de Genièvre, lui répond aussitôt : « Je suis plus favorablement traité, et tu l'avoueras quand je t'aurai exposé toute l'étendue de mon bonheur. La jeune fille dissimule avec toi, en vain croirais-tu à son amitié, à son estime; elle te nourrit d'espérances, de promesses, et dans nos fréquents entretiens, elle regarde en pitié ton amour. J'ai des gages de sa tendresse bien autrement réels; sous la foi du serment, je vais te les dévoiler, bien que je dusse peut-être garder le silence. Il ne s'écoule pas de mois, que trois, quatre, six, dix fois même, je ne passe la nuit dans les bras de Genièvre, au milieu des plaisirs que souhaite une amoureuse ardeur. Comparerais-tu tant de délices aux rêves de ton imagination? Cède-moi donc la victoire, et cherche ailleurs fortune, car ton infériorité est vraiment trop évidente.

— Non, s'écrie Ariodant, je n'ai pas confiance en tes paroles, tissu de mensonges, j'en suis certain, pour me détourner de l'objet de ma flamme. Traître, imposteur, soutiendras-tu les injures de ton discours? Je veux à l'instant te prouver ta félonie. — Pourquoi, ajoute le duc, décider par le fer une chose dont je puis te rendre témoin quand cela te conviendra. » Il dit, et un tremblement soudain agite les membres d'Ariodant; s'il eût ajouté entièrement foi aux récits de Polinesse, c'en était fait de son existence. Le cœur déchiré, la physionomie pâle, il répond avec amertume et d'une voix affaiblie : « Dès que j'aurai vu cet indigne spectacle, je jure de ne plus prétendre

à Genièvre, si prodigue de ses faveurs à ton égard, si avare envers moi! Mais j'ai besoin d'être convaincu par mes propres yeux. — Lorsque le moment sera venu je t'avertirai, » continue le duc d'Albanie; et il s'éloigne rapidement.

« Deux jours après cette entrevue, ayant eu l'occasion d'indiquer un rendez-vous à Polinesse, le perfide, pour la réussite de ses coupables desseins, invite son rival à se cacher la nuit suivante dans les masures voisines; il lui désigne une place en face du balcon où il avait coutume de monter. Ariodant soupçonnait quelque piége, il craignait que Polinesse ne voulût le tuer sous prétexte de le rendre témoin d'une trahison qui lui paraissait impossible de la part de Genièvre; redoutant un assassinat, il dut songer à choisir un compagnon. Ariodant avait un frère plein de courage et de prudence; on le nommait Lurcain, guerrier célèbre à la cour d'Écosse, et dont le bras puissant pouvait lutter contre dix chevaliers. Le malheureux amant l'engage à saisir son épée, et l'emmène au milieu des ténèbres sans lui révéler son secret; il le laisse ensuite à peu de distance des maisons en ruines : « Accours à mon premier cri, lui dit-il; mais, au nom de notre amitié fraternelle, demeure paisible si je ne réclame ton appui. — Va, répond Lurcain, aie confiance en ton frère. »

« Ariodant s'avance et s'introduit dans une masure isolée, non loin du balcon. Le traître Polinesse, joyeux du déshonneur de Genièvre, arrive bientôt et me fait le signal convenu. J'ignorais absolument son infâme pensée. Vêtue d'une robe blanche tissue

d'or, j'avais orné ma tête d'un magnifique réseau couronné de fleurs, parure habituelle de la princesse. Au signal de mon amant, je m'approche du balcon; on pouvait me voir en face et de chaque côté. Pendant ce temps, Lurcain, redoutant des périls pour son frère, ou peut-être excité par la curiosité, ce sentiment qui nous est si naturel, Lurcain s'était glissé le long d'un obscur sentier, et se trouvait à dix pas de l'infortuné Ariodant.

« La pensée coupable de Polinesse m'était inconnue; habillée ainsi que je l'ai dit, je vins sur le balcon où plusieurs fois j'avais déjà paru sans qu'il en résultât d'événements fâcheux. Aux faibles rayons de la lune on distinguait mes vêtements, et comme je ressemblais à Genièvre, par la taille et par la forme du visage, une méprise était facile, probable même, car, entre le château et les ruines silencieuses, il y avait un vaste espace. Le duc persuade aisément aux deux frères ce qui n'est vrai qu'en apparence; jugez du désespoir d'Ariodant. Au moyen de l'échelle noueuse, Polinesse monte sur le balcon; aussitôt, ne croyant pas être vue, je l'enlace de mes bras, je le couvre de baisers; et le perfide, pour favoriser ses fourberies, affecte de me caresser avec passion, avec amour.

« Une profonde douleur s'empare d'Ariodant, témoin de ce triste spectacle; déterminé à se donner la mort, il fixe à terre le pommeau de son épée, en dirige la pointe contre sa poitrine. Lurcain, étonné d'apercevoir un chevalier près de moi, sans le reconnaître pourtant, devine le projet de son frère, se jette sur lui, et empêche

qu'il ne s'arrache la vie : une minute de retard, et tout secours était inutile ! « Malheureux frère, s'écrie Lurcain, frère insensé ! dans quel délire est ton esprit ! une femme serait donc cause de ta perte ! Ah, puisse-t-elle disparaître cette femme coupable, comme la nue au souffle impétueux des vents ! Prépare à Genièvre un supplice mérité, et réserve à ton trépas une cause plus glorieuse. Lorsque tu l'aimais, sa déloyauté était un mystère ; maintenant, femme avilie et méprisable, accable-la de tes ressentiments. Ce fer que tu allais tourner contre toi-même, fais-le servir à prouver la perfidie de ton amante, même devant le roi son père. »

« Ariodant abandonne sa résolution, bien décidé à quitter la vie ; il s'éloigne, le cœur douloureusement oppressé, et, dissimulant avec son frère, il feint de se rendre à ses avis. Dès le lendemain matin, à l'insu de tout le monde, Ariodant, guidé par son désespoir, prend la fuite. Pendant plusieurs jours on ne recueillit aucun indice ; à la cour d'Écosse, dans les villes, ce départ fut attribué à mille causes diverses : Lurcain et le duc d'Albanie seuls en connaissaient le véritable motif. Plus d'une semaine après, un voyageur arrive et révèle à Genièvre de tristes détails : Ariodant a péri au milieu des flots, non point victime d'une tempête, mais par sa propre volonté ; il s'est précipité de la cime élevée d'un roc qui s'avance en saillie vers la mer.

« Avant d'accomplir son funeste dessein, continue le voyageur, m'ayant rencontré sur sa route : — Viens, me dit-il, tu feras part de mon sort à la fille du monarque ; tu lui annonceras que l'unique sujet de

l'événement dont tu vas être témoin, c'est d'avoir trop vu, heureux, hélas! si mes yeux eussent été fermés à la lumière! — Nous étions alors sur le promontoire de Capobasso, en face de l'Irlande. Tout à coup, du sommet de l'âpre rocher, le malheureux s'élance dans l'abîme. Fidèle à ma mission, je t'en apporte hâtivement la nouvelle. » A ce récit, Genièvre reste immobile; une pâleur mortelle couvre ses traits. Grand Dieu! que ne dit-elle, que ne fit-elle pas, lorsqu'elle se trouva sur sa couche, confidente muette de ses pensées! Elle se meurtrit le sein, déchira ses vêtements, arracha sa chevelure d'or, et répéta les dernières paroles de son amant : la cause déplorable de sa perte c'est d'avoir trop vu!

« L'aventure du paladin retentit aussitôt; le roi, les chevaliers, les dames de la cour, ne peuvent s'empêcher de verser des larmes. Lurcain surtout, en proie au plus violent chagrin, veut se tuer comme son malheureux frère. L'abominable trahison de Genièvre, cause du trépas d'Ariodant, lui revient sans cesse à la pensée, et ce souvenir l'excite à la vengeance; dans son aveuglement et sa colère, il ne craint plus de perdre les bonnes graces du roi, de devenir l'objet de la haine du monarque et du royaume entier. Il se présente devant le prince lorsque la foule des courtisans l'entoure : « Sachez, Seigneur, lui dit-il, que, si la raison égarée de mon frère l'a porté à se donner la mort, votre fille seule en est coupable; Ariodant l'a vue oubliant les lois de la pudeur, et la vie lui a paru odieuse. Tous deux étaient amants; comme les pensées de mon frère

furent toujours chastes, je ne craindrai pas de vous les révéler. Sa valeur, sa fidélité à vous servir, lui permettaient de prétendre à la main de Genièvre; hélas! tandis que l'infortuné, placé loin des fleurs de cet arbuste, respirait le parfum de ses fleurs naissantes, un rival au milieu du feuillage cueillait le premier fruit. »

« Lurcain raconte ensuite comment Genièvre est venue sur le balcon, comment elle a jeté une échelle pour faire monter un chevalier qu'il n'a pu reconnaître, car ses habits étaient d'emprunt, et sa chevelure ne paraissait pas : « Je prouverai les armes à la main, ajoute-t-il, la vérité de tout ce que j'avance. » Quelle n'est pas la douleur du monarque d'entendre accuser sa fille chérie! Le récit du paladin l'étonne, il n'eût jamais conçu de soupçons sur Genièvre; toutefois il sera obligé de la condamner, de l'envoyer à la mort, si un guerrier ne prend sa défense et ne donne à Lurcain un éclatant démenti.

«Notre loi qui livre au supplice toute dame convaincue de s'être abandonnée à un amour illégitime ne vous est sans doute pas inconnue, Seigneur; la victime doit périr, à moins qu'un vaillant chevalier ne la protége, et ne soutienne son innocence. Le roi, désirant sauver sa fille (il croit toujours l'accusation fausse et injuste), a fait publier qu'il l'accordera pour femme avec une dot immense, au guerrier capable d'effacer l'infamie dont Lurcain cherche à la couvrir. Cependant aucun chevalier ne s'offre; tous se regardent, s'interrogent : Lurcain, terrible dans les combats, épouvante les plus formidables champions. Par une destinée fatale, Zerbin, le frère de

Genièvre, est absent du royaume; il voyage depuis plusieurs mois, laissant partout des preuves de son courage. S'il n'était éloigné de ces contrées, s'il pouvait avoir bientôt des nouvelles de sa sœur, l'intrépide chevalier ne manquerait pas de lui venir en aide.

« Non seulement le monarque voulut s'assurer de la vérité par le sort des armes, et savoir si sa fille méritait la mort, mais il ordonna d'arrêter les suivantes de Genièvre afin d'en obtenir des aveux. Trop de périls menaçaient alors mon existence et celle de Polinesse; à la faveur des ténèbres je me sauvai de la cour et vins prévenir le duc des dangers qui planaient sur nos têtes si je devenais captive. Il approuva ma résolution, calma mes terreurs, et me désigna pour retraite une forteresse voisine. Deux hommes qu'il choisit lui-même durent m'y accompagner.

« Vous avez pu juger, Seigneur, par combien de témoignages j'ai prouvé mon dévoûment à Polinesse; tant de prévenances devaient me rendre chère à son cœur. Apprenez donc de quelle manière il s'est montré reconnaissant, quel a été le prix de mes services, et dites-moi si une femme aimante peut jamais espérer d'être aimée! L'ingrat, le cruel, le perfide, doute de mon zèle, de mon amour; il s'imagine que je publierai ses ruses maudites. Sous prétexte de me dérober à la colère, à la fureur du prince, il feint de m'envoyer dans un de ses châteaux, et le barbare m'envoie à la mort! il charge secrètement mes guides de me tuer au milieu de la forêt, noble récompense de ma fidélité!

Les barbares allaient remplir leur mission lorsque vous êtes accouru aux cris de mon désespoir. Amour, est-ce là le salaire de ceux qui obéissent à tes lois ! »

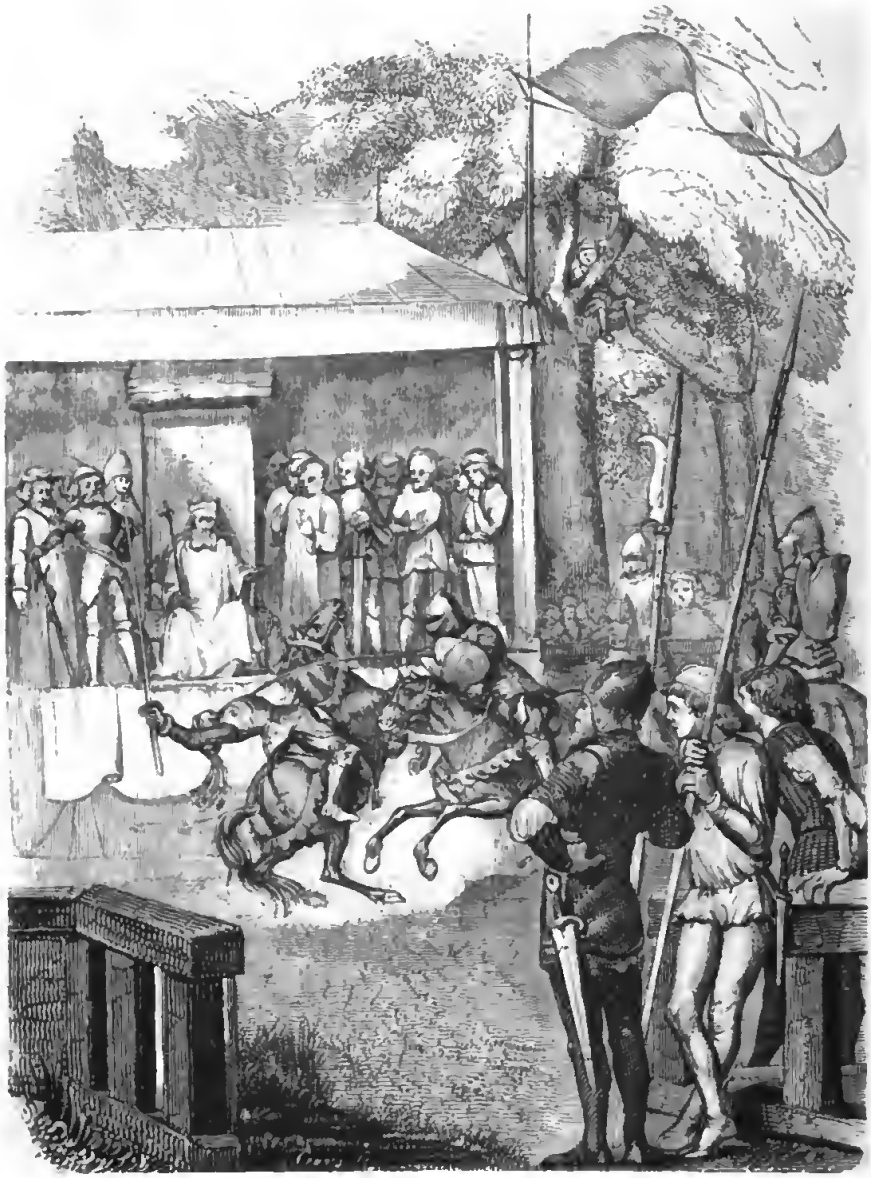
Ainsi parle Dalinde au vaillant Renaud, tout en continuant sa route. Heureuse rencontre pour le paladin, cette jeune fille lui révèle l'innocence de Genièvre, qu'il voulait défendre, même coupable ; la calomnie lui paraît évidente, il se présentera dans la lice avec plus de fermeté, plus d'audace. Renaud se dirige promptement vers la ville de Saint-André, où était le monarque, entouré de sa royale famille, et où devait se livrer le combat. Près de la cité, il aperçoit un messager porteur de nouvelles récentes, et qui lui annonce l'arrivée d'un paladin venu pour soutenir la cause de Genièvre ; ses armoiries étaient inconnues, et comme il portait la visière de son casque toujours baissée, personne n'avait pu voir sa figure à découvert ; son écuyer lui-même affirmait avec serment : « J'ignore le nom de mon maître*! »

Renaud poursuit son chemin et se trouve bientôt devant une des portes de la cité, au pied des remparts ; Dalinde, épouvantée, craintive, veut s'arrêter en ce lieu, mais le fils d'Aymon la rassure et triomphe de ses frayeurs. La porte est fermée : « Quel en est le motif ? » dit l'intrépide chevalier au gardien ; celui-ci répond qu'à l'extrémité de la ville, dans un vaste champ, le peuple rassemblé est témoin d'une lutte entre Lurcain et un guerrier d'origine étrangère. Le seigneur de Montauban se fait

* Voyez pour les écuyers notre travail sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, note 6 du chant VIII, pag. 176.

ouvrir la porte qui se referme aussitôt sur lui, et, laissant Dalinde dans une hôtellerie où la jeune fille peut en sûreté attendre son retour, il s'avance rapidement vers le théâtre du combat. Deux champions s'y mesuraient : l'un, haineux contre Genièvre, luttait avec courage; l'autre défendait la princesse avec non moins de valeur. Au milieu de l'enceinte, six chevaliers, revêtus de cuirasses, entouraient le duc d'Albanie, monté sur un vigoureux coursier; en sa qualité de grand connétable, Polinesse avait la garde du camp; la vue des périls qui menaçaient Genièvre portait la joie dans son cœur et l'orgueil sur son visage. Renaud perce la foule; le cheval Bayard se fraie un large chemin : à l'aspect de ce destrier impétueux comme la tempête, la multitude recule et lui fait place. Le fils d'Aymon, la fleur des plus vaillants guerriers, paraît avec éclat; il s'arrête en face du monarque assis sur un trône, et chaque paladin s'approche pour entendre son discours :

« Magnanime prince, s'écrie Renaud, ne laisse pas continuer la bataille; le vaincu, quel qu'il soit, périra injustement : l'un croit avoir raison, et il a tort; il appuie le mensonge sans le savoir; la même erreur qui a causé la mort de son frère lui a mis les armes à la main. L'autre ignore s'il soutient la vérité ou l'imposture; sa générosité, sa grandeur d'ame, l'exposent à la mort pour arracher au trépas une céleste beauté. Et moi, Seigneur, je viens ici sauver l'innocence, punir la trahison et la perfidie. Avant tout, mets un terme à cette lutte, et daigne écouter mes paroles. »



N. 8. Combat entre Renaud et le duc d'Albanie. CH.

Digitized by Google

Les manières impératives de Renaud annonçaient un puissant guerrier; le roi en fut frappé, et soudain il ordonna de séparer les combattants. Alors le paladin, en présence des barons du royaume, des chevaliers et du peuple, expose l'infâme ruse de Polinesse; il offre de prouver par les armes la vérité de ce qu'il dit. On appelle le duc d'Albanie; il se présente; ses traits sont bouleversés, mais il nie avec audace : « Voyons à l'instant lequel de nous en impose » s'écrie Renaud. La lice est ouverte, et sur-le-champ les deux champions s'y précipitent.

Quelle joie pour le monarque et pour ses sujets d'assister au prochain triomphe de l'innocence de Genièvre! tous espèrent que Dieu divulguera l'injustice de l'accusation portée contre la jeune fille; nul ne sera surpris des trames maudites de Polinesse, homme cruel, altier, avare et méchant. Trois fois le cor retentit, et le duc d'Albanie, l'air abattu, le visage pâle, met sa lance en arrêt. Renaud fond sur lui, et tâche de l'atteindre au cœur, afin de terminer promptement le combat. L'effet répond à ses désirs; la moitié de son fer reste dans la poitrine de Polinesse; il le désarçonne et le jette à plus de six brasses de son coursier. Le paladin saute à terre, enlève le casque de son ennemi vaincu : incapable de résister, le perfide demande grâce; puis, d'une voix tremblante, il confesse sa trahison devant le roi et toute la cour. Ses aveux duraient encore lorsque la vie et la parole l'abandonnèrent en même temps [2].

Le monarque, qui voit sa fille à l'abri de l'infamie et du trépas, éprouve une satisfaction, une allé-

gresse ineffables; moins joyeux seraient ses transports, si, après la perte de sa couronne, on lui replaçait le diadême sur le front. Il comble d'honneurs le vaillant Renaud, et quand le paladin ôte son casque, le prince, qui l'avait déjà vu plusieurs fois, le reconnaît, lève les mains aux cieux et remercie l'Éternel de lui avoir envoyé un si puissant défenseur. Le chevalier inconnu, noble appui de Geniève dans sa triste aventure, et qui était venu soutenir son innocence, alors retiré à l'écart, examinait tout avec une scrupuleuse attention. Le roi le supplie de se nommer, ou de laisser apercevoir ses traits, pour qu'il puisse le récompenser selon son mérite et ses intentions généreuses. Après de vives instances, le paladin détache son armet. Je continuerai cette histoire dans le chant suivant, s'il vous est agréable de l'écouter.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

[1] L'Écosse était autrefois divisée en trois parties distinctes : 1° la région des montagnes : Albyn ou Albanie ; 2° la région des plaines : Maïatie ou Mag-alte ; 3° la région des forêts : Calyddon ou Calédonie. Polinesse, duc d'Albanie, était donc chef de la région des montagnes. Plus d'une légende écossaise raconte les prouesses des chevaliers de la Table-Ronde, et plus d'une tradition, embellie par la plume de Walter-Scott, s'est perpétuée jusqu'à nous ; le diable, les géants, les enchanteurs, les fées et les sorcières, y sont tour à tour mis en jeu. Visitez encore la partie septentrionale de l'Écosse, les *Highlands* ou Hautes-Terres ; vous y verrez le bois des lamentations, *the wood of lamentations ;* dans ce lieu, la Kelpie (esprit des eaux) précipita au fond du lac Vennachar une troupe de gracieux enfants. Puis on vous montrera les sauts de la carline, *Carline's loups*, car une sorcière ou carline venait chaque nuit faire mille contorsions en présence des montagnards épouvantés. Dans la vallée de Plisken-Glen habitaient les Elfines, joyeuses fées qui égayaient les environs de Kilbridge. Plus loin se trouvent le moulin du Diable, *Devil's Mill ;* le Pont-Grondant, *the rumbling Bridge ;* le Gouffre des Chaudières, *Caldron Linn ;* la Vallée des Chagrins, *Glenfruin ;* le Rocher d'Alarme, l'Escalier du Diable, *the Devil's Staircase ;* et les Ruines du Château noir, *Black Castle*, masse imposante de débris. La partie méridionale de l'Écosse, les *Lowlands* ou Basses-Terres, renferme aussi mille curiosités naturelles ; les habitants y rattachent de merveilleuses traditions. Et qui n'a entendu parler de la Vallée sans Nom, *Nameless Dean*, où résidaient de séduisantes fées qui métamorphosaient tous les objets ; elles donnaient aux pierres même des formes bizarres et fantastiques. Que dire enfin, après Walter Scott, du *Loch-Katrine* et de l'îlot, tant célébrés dans la Dame du Lac ?

[2] Le roman de *Lancelot du Lac*, qui a inspiré à l'Arioste l'idée de son épisode d'Ariodant et de Genièvre, appartient aux grandes composi-

tions primitives du cycle de la Table-Ronde. Le Lancelot du Lac est-il postérieur au Tristan, cette autre conception si intéressante, si dramatique, et dont nous aurons occasion de parler plus loin [1]? Il faut établir ici une distinction. Le Tristan, du moins la première partie, est antérieure au Lancelot du Lac; ce fut Luces de Gast, seigneur de Salisbury, qui, au XIIe siècle, la translata en français. La rédaction du Lancelot est postérieure à cette première partie; elle fut l'œuvre de Gauthier Map (l'auteur du Saint-Graal), continuée par Robert de Borron, et finie par Hélie de Borron, qui termina aussi le Tristan. Ce sont là des points qui doivent être maintenant admis, et ce passage d'Hélie de Borron les rend incontestables : « Messires Luces de Gau....cil translata en langue françoise partie de l'istoire monseigneur Tristan et mains assé qu'il ne dénst. Mouit commença bien son livre, mais il ne dist mie assez des œuvres monseigneur Tristan; ains en laissa bien la gregneure partie. Après s'en entremist messires Gasse li blons [2] qui parens fu le roy Henri. Après s'en entremist maistres Gautiers Map qui fu clers au roy Henri, et devisa cil l'estoire de monseigneur Lancelot du Lac; que d'autre chose ne parla il mie granment en son livre. Messires Robers de Borron s'en entremist après. Je Hélis de Borron... encommençai mon livre du Bret..... Messires li rois Henry à qui mes livres ot tant pleu..... vost il que je m'entremeisse à mon pooir de mener à fin tout ce qui en ces autres livres failloit. Je, en droit moi, et qui pour son chevalier me tieng, et bien le doi faire par raison, vueil acomplir le sien commandement, et li promet que je mon pooir en ferai; et pour ce que je voi que le temps est biaus et clers et li airs purs et la grant froidure de l'iver s'est d'entre nous partie, vueil commencer mon livre en telle manière....[3] »

La popularité de *Lancelot du Lac* domina du XIIIe au XVIe siècle, en France, en Italie, en Espagne; son influence fut grande sur les mœurs; le récit des amours de Genièvre convenait à l'esprit de galanterie des derniers siècles du moyen-âge. Aussi Cervantes attaqua spécialement le Lancelot, car ce beau roman était le tableau le plus complet de la société chevaleresque que le Don Quichotte eut mission de ridiculiser.

Tous les poètes italiens ont connu le roman de *Lancelot du Lac;* Dante le nomme dans son admirable épisode de Françoise de Rimini; ce fut la lecture du *Lancelot*, du passage surtout où le chevalier donne un premier baiser à la reine Genièvre, qui jeta Françoise de Rimini aux bras de son

[1] Notes du chant XXXII.

[2] On croit que Gasse-le-Blond, ou le *Blunt*, s'occupa de compléter le Merlin.

[3] Voyez les premières pages de *Gyron-le-Courtois*, par Hélie de Borron, roman déjà cité.

amant[1]. Citons quelques fragments de ce passage. Genièvre demande à Lancelot comment l'amour qu'il lui a voué a pris naissance dans son cœur : « Dites-moy, fait-ele, dont ceste amour vint premier? Et il s'efforce de parler au plus qu'il peut, et lui dit : Dame, vous me le féistes faire, qui de moy feistes vostre amy, si vostre bouche ne menty. — Mon amy! fait-ele, et comment? — Dame, fait-il, je m'en ving devant vous tout armé quand je pris congié du roy, et estoye tout armé, fors mon chief et mes mains; si vous commanday à Dieu, et dis que j'estoye votre chevalier. Et je vous dis, *Dame, à Dieu!* Et vous déistes : *Allez à Dieu, bel ami.* Ne onques puis du cuer ne me put ce mot issir. Ce fut le mot qui preudome me fera, ne onques puis ne vins à si grant meschief que de ce mot ne me souvenist. Ce mot me conforte en tous mes ennuis. Ce mot m'a de tous mes périls garanti. Ce mot me saoule en tous mes faims; ce mot me fait riche en toutes mes povretés. — Parfoi! fait la royne, ce mot fu dit de bon cuer, et benoist soit Dieu qui dire me le fist. Mais je ne le pris pas si assurément comme vous féistes, et à mains chevaliers l'ai-je dit là où je ne pensai onques, fort du dire; mais votre penser ne fust pas vilain quant preudome vous a fait devenir. Et non pour tant, la coustume est ore telle, des chevaliers qui font assés grans semblans à maintes dames de teles choses dont moult petit en ont au cuer. Et vostre semblant me monstre que vous amez l'une de ces dames plus que ne faites moy; car vous en avez plouré de peur et n'osez regarder de vers ele, de droite regardeure. Or, j'ai vu maintes fois de teles choses et je voy bien où est votre cuer, combien que le corps soit cy. Et ce disoit-ele pour le faire à malaise, car ele se doubtoit bien qu'il ne pensoit qu'en ele, mais ele se delitoit fort en sa mesaise voir et escouter. Et il en fu si angoiseus que à pou qu'il ne se pasma. Mais la royne le redoubta moult quant le vit ainsi muer et changer. Si le prent par les chevens, que il ne chaye, et appele Galehaus. »

Gallehaut arrive, et la belle Genièvre lui répète ce qu'elle vient de dire à Lancelot : — Ha a? dame, fait-il, pour Dieu mercy! vous me le pourriez bien tollir par teles paroles et ce seroit trop grant dommage. — Mais savez-vous, fait-ele, pourquoy il a fait tant d'armes, et s'il est vray que c'est pour moy? — Dame, fait-il, bien l'en povez croire; car aussi comme il est preux sur tous autres hommes, aussi est son cuer plus vray que tous les autres. Lors lui conte toutes ses chevaleries. Or sachiez, fait la royne,

[1] *Noi leggevame un giorno, per diletto,*
Di Lancilotto, come amor lo strinse.
(INFERN., cant. V.)

Pétrarque connaissait aussi le Lancelot et le Tristan; il les cite dans son *Trionfo d'Amore :*

Ecco quei, che le carte empion di sogni,
Lancilotto, Tristano, e gli altri erranti.

que il a tout fait pour un seul mot. Lors lui devise ce mot ainsi come avez oy que il luy avoit dit. » La timidité de Lancelot étonne la reine : « Il ne me requiert rien, fait-ele, ains est dolent et ne fine onques de plourer.... il ne me prie de rien. — Dame, fait Galehaus, il ne ose; car on ne puet riens amer que on ne le doubte. Mais je vous pri pour luy..... Je vous pry que luy donnés vostre amour et que vous le prenès à vostre chevalier, et devenés sa loiale dame à tous les jours de vostre vie. — Ainsi, fait-ele, octroi-je que il soit miens et je toute sienne..... — Dame, fait Galehaus, votre merci! Mais or convient donner commencement de seurté. — Vous n'en deviserez chose, dit la royne, que je ne face. — Dame, dit-il, donnés le baisés devant moy par commencement d'amour vray. — Du baisé, fait-ele, ne voi-je nè lieu nè temps. Et ne doubtez pas que je le féisse aussi volentiers que il. Mais ces dames sont là (la dame de Malehaut, damoiselle Laure de Carduel, et encore une autre damoiselle) qui se merveillent que nous avons cy tant fait. Et ne pourroit estre que ne le véissent. Pourtant je le baiserai volentiers s'il veut. Et il en est si lie et si esbahi que il ne peut respondre fors qu'il dit, grant merci! — Ha a, Dame, fait Galehaus, ne doubtez mie de son vouloir. Et sachez que nul ne s'en appercevra, car nous trairons tous trois ensemble comme si nous nous conseillons. — De quoi me ferois-je prier, fait-ele; plus volentiers le voudroie que vous né il. Lors s'en vont tous troys ensemble et font semblant de conseiller, et la royne voit bien que le chevalier n'en ose plus faire. Si le prend elemesme par le menton, et le baise devant Galehaus assés longuement...[1] »

Jusqu'au XVIe siècle, toutes les châtelaines eurent en leur manoir le roman de *Lancelot du Lac*, énorme in-folio sur parchemin, avec miniatures, ornements et grandes lettres enluminées, tel que nous le voyons encore parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale; on le lisait à la veillée, et rien d'étonnant que l'Arioste se soit inspiré de cette belle composition chevaleresque pour son épisode d'Ariodant et de Genièvre. Dans *Lancelot du Lac*, les amours de la reine Genièvre sont dénoncées par Méléagant; Lancelot prend la défense de sa dame, et Méléagant, vaincu, est obligé de crier miséricorde. Lancelot combat contre tous ceux qui accusent Genièvre, et toujours il est vainqueur :

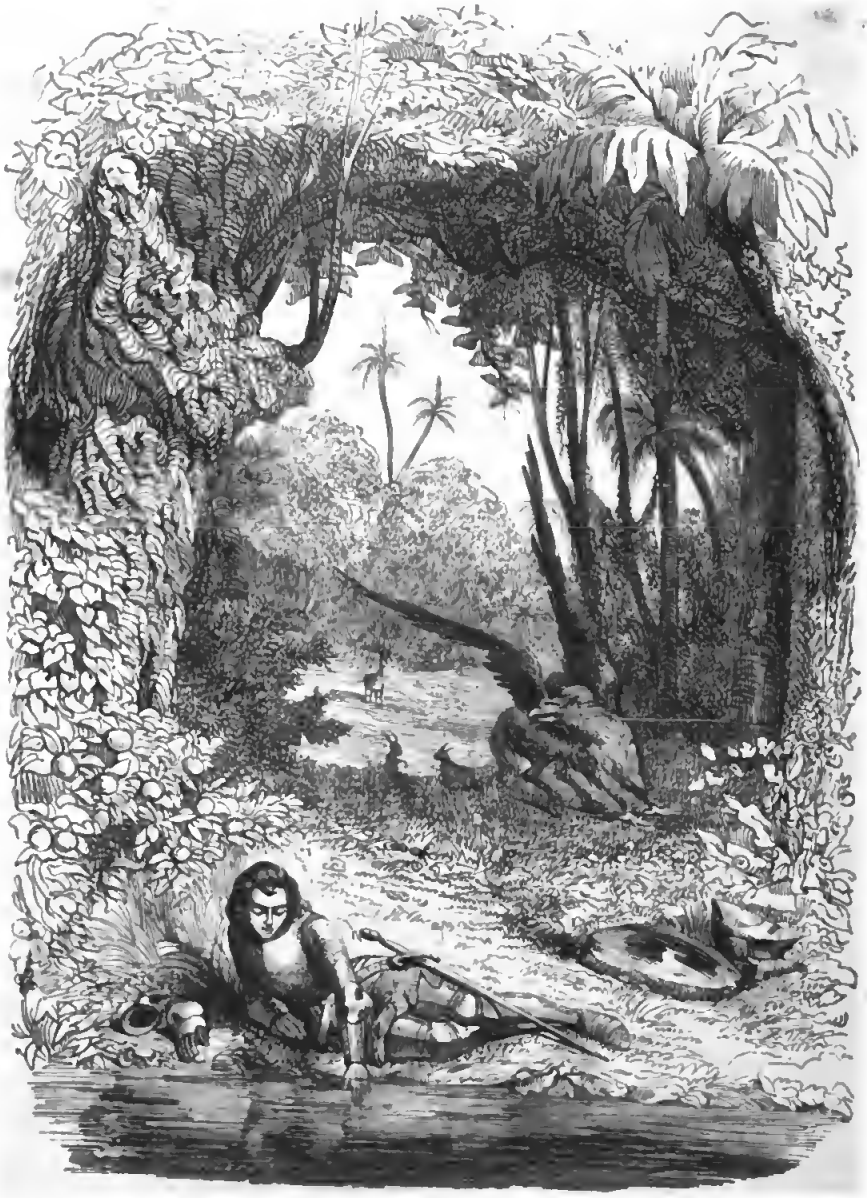
« Comment Lancelot et la royne parlèrent ensemble, et comment il coucha avecques elle, et comment Méléagant la reprint, disant que Keux le sénéchal avait commis adultère avec elle. — Comment Lancelot et Mé-

[1] La Bibliothèque royale possède plusieurs manuscrits de *Lancelot du Lac*, complet ou par fragments; nos 6770, 6772, 6782, etc..... Il en existe diverses éditions imprimées dans les xve et xvie siècles : « Les merveilleux faits et gestes du noble et puissant chevalier Lancelot du Lac, compaignon de la Table-Ronde. Paris, Ant. Verard, 1494, 3 vol. in-fol. — Histoire contenant les grandes prouesses, vaillances et héroïques faicts d'armes de Lancelot du Lac..... mises en beau langage. Lyon, Benoist-Rigaud, 1591, in-8o. » Ce fut Chrestien de Troyes qui, au xiie siècle, reproduisit en vers français le Lancelot.

léagant se combattirent pour le reproche de adultère que ledit Méléagant avoit mis sus à la royne dont il fut vaincu, et comment il fist prendre Lancelot en trahison et le mettre en prison. — Comment Lancelot se partit secrettement de la cour du roy Artus, et comment il vainquist Margondes du Neufchasteau qui blasmoit la royne et l'envoya vers elle luy crier mercy. — Comment Lancelot vainquist Meleadus le noir et tous ses chevaliers, et l'envoya crier mercy à la royne de ce qu'il avoit mal dit d'elle. »

Sans doute, l'épisode du *Lancelot* et celui du *Roland furieux* ne sont pas absolument les mêmes; mais il y a entre eux plus d'un trait de ressemblance. Genièvre, femme d'Artus, accusée par Méléagant, c'est Genièvre, fille du roi d'Écosse, accusée par Lurcain; de terribles combats à outrance en finissent avec ces dénonciations. Puis, la reine Genièvre, coupable d'adultère, termine ses jours dans un couvent; ainsi Dalinde, seule coupable des fautes dont on accusait la fille du roi d'Écosse, se retire dans un monastère pour y expier ses erreurs [1].

[1] On trouve en manuscrit, à la Bibl. royale, un roman du XVIe siècle imité de l'épisode du *Roland furieux*, sous le titre d'*Ariodant et de Genièvre*, cot. 1678, fond. de Saint Germain, pages 69 et suiv. — Non seulement les romanciers, mais les historiens, parlent de la contume chevaleresque de soutenir envers et contre tous l'innocence d'une noble dame; voyez le combat d'Aribert contre Adalulphe, pour défendre l'honneur de Gondeberge, femme d'Arioald, roi des Lombards. AIMOIN. *Hist. franc., lib.* IV, *cap.* 10; et le duel entre Ingelger et Gontran, qui prouva l'innocence de la comtesse de Gâtinois. BOUAIGNÉ; *Histoire aggrégative des ann. et chroniq. d'Anjou et du Maine*; 1529, *in-fol.*



N 9. Roger dans l'Ile d'Alcine. CH. VI.

Digitized by Google

CHANT VI.

—

Malheur au mortel qui commet une action coupable dans l'espoir de rester impuni! Toutes les voix du monde fussent-elles silencieuses, l'air et la terre publieraient son forfait. Dieu, après avoir usé d'indulgence, permet souvent que, par imprudence et sans aucune sollicitation, le crime entraîne le criminel à se dénoncer lui-même.

Le perfide duc d'Albanie croyait ensevelir pour toujours sa trahison en se débarrassant de Dalinde, qui seule pouvait la révéler. Ce nouveau forfait, ajouté à son premier crime, hâta le châtiment de l'infâme Polinesse; peut-être l'eût-il évité : une trop grande précipitation fut cause de sa mort; il perdit à la fois ses amis, son rang, la vie et l'hon-

neur, l'honneur surtout, irréparable perte! Je vous ai dit déjà quelles vives instances avaient été faites au chevalier couvert d'une armure impénétrable; enfin il leva la visière de son casque, et, à l'aspect de ce visage adoré, tout le monde reconnut Ariodant que l'Écosse entière honorait de ses larmes, et dont la mort était pleurée par Genièvre et Lurcain, par le monarque, la cour, la multitude, tant sa valeur et sa courtoisie avaient laissé de glorieux souvenirs! On crut alors mensongers les détails publiés sur son trépas, et cependant il était vrai que le voyageur avait vu l'infortuné paladin se précipiter de la cime d'un roc au sein de l'Océan. Mais, dans le désespoir, on appelle la mort, on la désire parce qu'elle est éloignée; quand elle s'approche, on recule d'effroi. Ariodant, à peine dans l'abîme, se repentit de quitter la vie; comme rien n'égalait son intrépidité, sa force, son courage, il se mit à nager, et à regagner les bords de la mer. La pensée de se détruire lui parut de la faiblesse, de la folie; il partit, baigné par les flots; ayant aperçu la cabane d'un ermite, il résolut d'y demeurer inconnu jusqu'à ce qu'il pût apprendre si son trépas avait fait éprouver à Genièvre de la joie ou de la tristesse.

Ariodant sut bientôt la douleur profonde de Genièvre; sa vie était en péril, et ce bruit répandu dans la contrée, sujet de tous les entretiens, ne s'accordait point avec ce que le malheureux amant croyait avoir vu sur le balcon. Ariodant apprit aussi comment son frère avait accusé la jeune fille devant le monarque, et sa fureur contre

Lurcain fut alors non moins ardente que l'amour dont il brûlait naguère pour Genièvre ; l'accusation lui sembla cruelle, impitoyable, quoique destinée à le venger. On annonçait qu'aucun paladin ne venait défendre la princesse; tous redoutaient la valeur de Lurcain, guerrier sage, discret, plein de prudence, et qui ne s'exposerait pas à la mort si ses assertions étaient fausses; la plupart des chevaliers craignaient de soutenir l'innocence de Genièvre. Après de longues hésitations, Ariodant accepte le défi porté par son frère.

« Hélas, disait-il en lui-même, je ne pourrais voir périr la jeune fille; trop douloureux seraient mes derniers instants si elle expirait avant moi! N'est-elle pas l'objet de mon culte, la dame de mes pensées? Innocente ou coupable, je dois la sauver ou mourir le fer en main. Champion d'une cause mauvaise, je sais quel sera mon sort; peu m'importe! Hélas! mon trépas entraînera le supplice de Genièvre! Une seule satisfaction me restera en quittant la vie; Genièvre connaîtra du moins que Polinesse, son amant, n'a pas daigné la secourir; et moi, si cruellement outragé, elle me verra exposer ma poitrine pour conserver ses jours! Je ferai repentir mon frère de sa bouillante colère; il déplorera le résultat funeste de son entreprise, et, croyant me venger, lui-même me frappera de mort! »

Cette résolution prise, Ariodant chercha une nouvelle armure, un autre destrier; il trouva par hasard un écuyer étranger au royaume, le conduisit avec lui; revêtu d'une cuirasse noire, d'un

bouclier de même couleur, entouré d'une bordure moitié jaune, moitié verdâtre, il se présenta sous ce déguisement pour combattre Lurcain[1]. Je vous ai raconté comment s'était terminée la lutte et comment Ariodant avait été reconnu. Le monarque fut aussi joyeux de cette aventure que de voir triompher l'innocence de sa fille; pouvait-on rencontrer un paladin plus fidèle, plus loyal, puisqu'il venait défendre contre son propre frère une amante qu'il croyait coupable? Cédant aux vœux de son cœur, aux prières de Renaud et de toute la cour, le prince désigna la belle Genièvre pour femme légitime d'Ariodant; le duché d'Albanie, qui, par la mort de Polinesse, retournait au roi, fut donné en dot aux nouveaux époux. Le seigneur de Montauban obtint la grace de Dalinde. Fatiguée du monde, la jeune fille tourna ses pensées vers Dieu; elle sortit aussitôt de l'Écosse et se rendit dans un couvent aux extrémités de la Dacie. Mais il est temps d'aller retrouver Roger qui, sur le cheval ailé, traverse les célestes plaines!

Roger possède un brillant courage: jamais sa figure n'a pâli de frayeur, et cependant j'hésite à croire qu'en cette circonstance son cœur n'était pas agité comme les feuilles d'un arbre touffu. Il laisse bien loin derrière lui l'Europe, et dépasse les bornes prescrites aux navigateurs par l'invincible Hercule. L'hippogriffe, ce monstre étrange, l'emporte dans les nues avec une telle promptitude, qu'il eût même devancé l'oiseau rapide, gardien des foudres de Jupiter; aucun habitant des plaines de l'air, quelle que soit la légèreté de son vol, ne peut l'é-

galer en vitesse : le tonnerre, les éclairs même se précipitent du ciel sur la terre avec moins d'impétuosité.

Quand l'hippogriffe eut franchi un immense espace sans faire aucun détour, il se mit à planer au dessus d'une île semblable à celle où se rendit la nymphe Aréthuse, lorsqu'ayant causé de longues souffrances à son amant et voulant se dérober à ses regards, elle se fraya une route sous les flots. Roger n'avait encore rien vu de plus beau, de plus agréable que cette île; eût-il visité le monde entier, jamais une contrée si délicieuse ne se fût offerte à ses yeux. De fertiles plaines, de gracieuses collines, des fontaines limpides, des rives ombragées, de doux gazons, d'admirables bosquets plantés de lauriers au suave parfum, de myrtes, de palmiers, de cèdres, d'orangers où les fruits pendent à côté des fleurs, y présentent un aspect magnifique, les formes les plus variées, les plus diverses; l'épaisseur du feuillage y préserve des chaleurs de l'été, et le rossignol, voltigeant de branche en branche, y fait entendre la mélodie de ses accords. Les lièvres, les lapins s'y jouent entre les roses vermeilles et les lis d'albâtre auxquels l'haleine des zéphirs conserve toujours leur fraîcheur; le cerf, à la tête majestueuse, y prend sa nourriture et s'y repose, sans crainte d'y trouver la captivité ou la mort; le daim léger, l'agile chevreuil peuplent ce lieu champêtre et y bondissent en toute sécurité [2].

Dès que l'hippogriffe est assez rapproché du sol pour que Roger puisse descendre sans péril, le paladin saute à terre et se trouve sur l'herbe émaillée; il

ne quitte point les rênes de son cheval; craignant qu'il ne disparaisse dans les airs, il l'attache à un myrte sur le rivage, entre un laurier et un sapin. Roger dépose son écu près d'une fontaine entourée de cèdres et de palmiers; il ôte ses gantelets, son casque, et, tourné tantôt vers la mer, tantôt vers la montagne, il respire le souffle léger des zéphirs qui agite, avec un doux murmure, les cimes élevées des hêtres; puis, au milieu d'un cristal limpide, il baigne ses lèvres brûlantes, y plonge ses mains, et tâche d'éteindre les feux que le poids de sa cuirasse a portés dans ses veines. Les fatigues de Roger n'ont rien de surprenant; toujours couvert de son armure, le paladin n'était pas resté une seule minute en place et avait parcouru plus de trois milliers de milles sans se reposer.

L'hippogriffe, délaissé sur l'herbe touffue et ombragée, fut épouvanté par je ne sais quoi de merveilleux qui obscurcit l'intérieur du bois; faisant tous ses efforts pour fuir, il secoue violemment le myrte où il est retenu; les feuilles abandonnent leur tige et tombent au pied du tronc, mais l'hippogriffe ne peut briser ses liens. Et, de même qu'un arbre plein de sève étant mis au feu, la grande chaleur dilate l'air humide qu'il renferme et le fait éclater avec fracas, lorsque cet air s'ouvre un passage, ainsi le myrte frémit et brise bientôt son écorce. Il en sort des accents clairs, distincts, que prononce une voix plaintive : « Jeune guerrier, si ta pitié égale la beauté de ton visage, éloigne de mon arbre ce fougueux animal; assez nombreuses sont mes souffrances, sans que de nouveaux tour-

ments, de nouvelles douleurs viennent encore me torturer ! »

Aux premiers sons de cette voix, Roger se lève, dirige ses regards sur le myrte; il reste convaincu que l'arbre est doué de la parole; saisi d'étonnement, la rougeur au visage, le paladin court délier le cheval ailé : « Qui que tu sois, s'écrie-t-il, esprit humain ou déesse des forêts, pardonne-moi ! Dans l'ignorance où j'étais que cette écorce sauvage renfermât un être vivant, j'ai laissé faire injure au beau feuillage de ton myrte; ne crains pas toutefois de me révéler ta naissance, toi qui caches une intelligence humaine sous une forme rude et grossière. Puisse le Ciel te préserver toujours de la grêle et de la tempête! Et si, aujourd'hui ou dans l'avenir, tu exigeais quelque service en réparation de cet outrage, je jure, par la dame de mon cœur et de mes pensées, de tout entreprendre pour que tu aies à te louer de moi! » Il dit, et soudain le myrte parut trembler jusque dans ses racines.

Roger vit alors l'écorce de l'arbre devenir humide; c'était comme la moiteur d'une branche encore verte qui résiste vainement à l'action du feu. « Ta courtoisie, s'écrie le myrte, m'engage à t'apprendre ce que j'ai été autrefois et quelle puissance m'a transformé en myrte sur ce délicieux rivage. Astolphe fut mon nom; paladin redouté au milieu des batailles, cousin de Renaud et de Roland, célèbres guerriers dont la renommée n'a point de limites, je devais hériter du royaume d'Angleterre après la mort de mon père, le roi Othon. J'étais aimable, séduisant; plus d'une dame brûlait

d'amour pour moi; seul je suis cause de mes malheurs.

«En revenant de ces îles lointaines que la mer des Indes baigne à l'orient, de ces îles où Renaud et plusieurs guerriers furent enfermés avec moi dans une prison obscure et où la prodigieuse valeur de Roland nous rendit à la liberté, nous naviguions le long des côtes occidentales exposées à la fureur des vents. Notre pilote nous conduisit, ou plutôt notre cruel destin nous entraîna un jour vers une belle plage; près des bords de la mer se déployait le château d'Alcine. La puissante fée en était sortie; elle se trouvait sur le rivage et y attirait, sans filets, sans hameçons, tous les poissons qu'elle désirait; les dauphins y venaient avec légèreté, les thons massifs et pesants s'avançaient la bouche entr'ouverte, les veaux marins arrivaient encore troublés de l'interruption de leur sommeil; les mulets, les raies, les barbillons et les saumons nageaient en troupe, le plus rapidement qu'ils pouvaient, et les orques et les baleines laissaient voir leurs dos énormes au dessus de la vaste étendue des flots.

« Nous aperçûmes une baleine, la plus grande peut-être qui ait jamais existé dans la mer; ses monstrueuses épaules s'élevaient de plus de onze pieds sur l'onde; comme elle restait immobile, une même erreur s'empara de notre esprit: nous la prîmes pour une petite île, tant la distance de sa tête à sa queue était immense! A l'aide de ses artificieuses paroles, Alcine faisait alors surgir les poissons du sein de l'Océan; sœur de la fée Morgane, je ne saurais dire si elle en est l'aînée, ou si les deux

sœurs sont jumelles. Alcine dirigea ses regards sur moi, et soudain je parus lui plaire ; il fut facile de s'en convaincre à l'aspect de ses traits ; dès ce moment elle voulut, par ses enchantements et par ses ruses, me séparer de mes compagnons, funeste projet qui lui a réussi ! Elle vint au devant de nous ; son visage était joyeux, ses manières gracieuses et prévenantes :

« Chevaliers, dit-elle, s'il vous plaisait de partager aujourd'hui ma demeure, vous m'accompagneriez à la pêche, et je vous ferais voir des poissons de mille espèces différentes, les uns couverts d'écailles ou de peaux légères, les autres hérissés de poils ; leur nombre surpasse celui des étoiles au firmament ! Si vous désirez connaître une sirène dont les chants harmonieux apaisent les vagues en furie, passez sur ce rivage ; l'heure approche où elle a coutume de s'y rendre. » En prononçant ces mots, elle nous montre la baleine qui ressemblait, comme je l'ai dit, à une petite île ; et moi, toujours plein d'audace (hélas ! j'ai lieu de m'en repentir !), je n'hésitai pas à monter sur le dos de l'énorme poisson.

« Renaud, Dudon, me faisaient signe de ne point y aller ; je ne tins compte de leur conseil. Alcine, d'un air riant, quitte mes deux compagnons et me suit ; aussitôt la baleine, obéissant à ses volontés, s'éloigne rapidement, et, lorsque je m'aperçus de mon étourderie, je me trouvais loin du rivage. Renaud se jeta soudain à la nage pour me secourir, mais il faillit être englouti ; une horrible tempête ayant répandu partout l'obscurité,

j'ignore quel a été le sort du fils d'Aymon. Alcine me rassura ; ce jour et la nuit suivante elle me retint sur le dos du monstre. Enfin nous descendîmes dans l'île magnifique ; Alcine en possède la plus grande partie qu'elle a usurpée sur une de ses sœurs, unique héritière légitime des biens de leur père ; des personnes parfaitement informées m'ont dit qu'Alcine et Morgane doivent la naissance à un inceste. Autant elles sont perfides, abominables, souillées de vices infâmes, autant leur sœur est un modèle de chasteté et de vertu ; les deux maudites fées ont plusieurs fois envoyé des troupes pour la chasser de l'île, et lui ont enlevé, à plusieurs reprises, plus d'une centaine de châteaux. Logistille (c'est son nom) n'aurait pas un arpent de terrain, si d'un côté un golfe, et de l'autre une montagne déserte, ne fermaient l'entrée de ses États. Ainsi un fleuve et des collines séparent l'Angleterre du sol écossais. Toutefois, Alcine et Morgane ne seront satisfaites qu'après avoir dépouillé leur sœur ; ce couple misérable, repaire de toutes les fraudes, abhorre Logistille parce qu'elle est chaste et vertueuse.

» Je dois revenir à mon premier récit et t'apprendre comment je fus métamorphosé en myrte. Alcine, consumée d'amour, enivrait mon ame de délices ; sa beauté, ses attraits augmentaient mes transports ; elle me comblait de toutes les faveurs que le Ciel accorde avec plus ou moins de réserve aux mortels, mais qu'il ne distribue à personne en abondance. Occupé sans cesse à contempler les graces de sa figure, j'oubliais la France, le monde en-

tier ; Alcine résumait mes pensées, mes désirs, mes projets. Sa passion était non moins vive, peut-être même plus puissante; elle m'avait sacrifié ses autres amants, si nombreux avant moi! Le jour, la nuit, ma place était à ses côtés; j'avais son entière confiance, tout pouvoir sur ses gens; avec moi seul elle voulait s'entretenir. Hélas! pourquoi rouvrirais-je mes blessures? ne suis-je pas sans espoir de guérison? Pourquoi rappeler mon bonheur passé quand je souffre des maux extrêmes? Tandis que je me figurais être heureux, que je croyais à l'amour d'Alcine, la perfide m'enlevait son amitié et cherchait un nouvel amant.

« Je reconnus alors, mais trop tard, la légèreté de son cœur habitué à aimer et à détester tour à tour; deux mois après nos premiers entretiens, un autre chevalier prenait ma place. L'impitoyable fée m'accabla de mépris, me retira ses faveurs. J'ai su qu'elle avait traité ainsi plus d'un millier de ses amants, et toujours sans motifs. Craignant qu'ils n'aillent faire connaître au monde son existence lascive, elle les a métamorphosés dans cette plaine, les uns en sapins, en oliviers; les autres en palmiers, en cèdres, en myrtes tels que tu me vois; d'autres enfin, selon ses caprices, sont changés en fontaines ou en bêtes féroces. Et toi, qui es arrivé dans ce funeste séjour par un chemin étrange, tu seras cause de la transformation d'un de ses amants chéris, en arbre, en pierre ou en ruisseau. Alcine, sois-en certain, te cèdera son sceptre; tes plaisirs surpasseront ceux d'un mortel; mais tôt ou tard tu deviendras plante, fontaine ou rocher. Je te donne

avec plaisir cet avis, inutile sans doute. Cependant tu n'ignoreras pas les mœurs d'Alcine, et comme on diffère par le talent et l'esprit autant que par la figure, peut-être sauras-tu éviter le piége où sont tombés tant de guerriers! »

La renommée avait appris au paladin qu'Astolphe était cousin de son amie, et sa métamorphose en arbre chétif le jette dans une douleur profonde; pour Bradamante si chère à son cœur, il voudrait lui prodiguer des secours; comment accomplir ce devoir Roger ne peut que le consoler, et il le fait de son mieux; ensuite il lui demande si, au travers des plaines ou des montagnes, un chemin conduit au château de Logistille, sans passer dans les États d'Alcine. L'arbre lui répond qu'il en existe un, rempli de rochers, et qu'en se dirigeant à droite, il faut atteindre la cime la plus élevée du mont :

« En vain songerais-tu à parcourir long-temps ce sentier, ajouta-t-il; d'innombrables et terribles monstres s'opposeront à ton passage; Alcine s'en sert comme d'un mur ou d'un fossé afin d'empêcher qu'on ne sorte de ses labyrinthes. » Roger remercie le myrte et s'éloigne parfaitement instruit; il arrive près de son coursier, le délie, le tient par la bride, et, redoutant d'être emporté une fois encore dans les nuages, il le fait marcher derrière lui. Le paladin, décidé à tout entreprendre pour échapper à la méchante fée, veut aller vers Logistille, sa sœur; il désirerait bien remonter sur l'hippogriffe, lui frayer une nouvelle route au milieu des airs; mais le rapide cheval, difficile à guider, pourrait l'entraîner dans de grands périls. « Si mon

bras seconde ma valeur, dit en lui-même Roger, j'arriverai par la force auprès de Logistille. » Vain projet! Après une marche de deux milles sur les bords de la mer, il découvre la superbe cité d'Alcine.

De loin on aperçoit, autour d'un vaste pays, une muraille immense dont les extrémités semblent toucher aux nues; on la dirait bâtie avec de l'or depuis la base jusqu'au sommet; des personnes qui ne partagent pas mon opinion affirment que cette muraille est due à l'alchimie; peut-être sont-elles dans l'erreur, peut-être s'y connaissent-elles mieux que moi; cependant le magnifique mur a tout l'éclat de l'or, et je le crois de ce métal. Nul rempart au monde ne lui est comparable! Dès que Roger s'en fut approché, il voulut laisser le chemin de la plaine qui menait aux portes de la ville, et suivre à droite la route plus sûre des montagnes; soudain une effrayante troupe de monstres se présenta devant lui.

On n'a jamais vu d'animaux plus difformes, plus bizarres; quelques uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'aux talons, avec une tête de singe ou de chat; d'autres frappent le sol de leurs pieds de bouc; plusieurs ressemblent à d'agiles et légers centaures. Ici ce sont de jeunes hommes effrontés; là des vieillards sans cervelle, les uns dépouillés de vêtements, les autres couverts d'une peau de bête inconnue. Ceux-ci galopent sur des chevaux débridés, ou cheminent paisiblement sur des bœufs, sur des ânes; ceux-là s'élancent sur des centaures, ou sont montés sur des aigles, des grues et des autruches; l'un porte une trompette à sa bouche,

l'autre une coupe; celui-ci est mâle, celui-là femelle, un troisième est hermaphrodite; ils tiennent à la main une broche ou une échelle de corde, une lime ou une fourche de fer. Le chef de la troupe a un énorme ventre, un visage rebondi; il est assis sur une tortue qui se traîne avec lenteur; à ses côtés se trouvent des gens pour le soutenir, car il est complètement ivre et son nez touche à ses genoux; les uns agitent ses habits pour l'éventer, les autres lui essuient le front et le menton.

Un monstre étrange, qui avait les pieds et le buste d'un homme, le cou, la tête et les oreilles d'un chien, aboie contre Roger et tâche de l'entraîner dans la belle cité d'Alcine : « Je résisterai tant que ma main aura la force de manier ce fer », s'écrie le paladin, et en disant ces mots il lui présente la pointe de son épée. Le monstre veut le frapper de sa lance; mais Roger se précipite sur lui, et d'un coup d'estoc lui perce la poitrine et le dos; saisissant son écu, il fond sur cette race maudite qui le harcelle de toutes parts, et en fait un cruel massacre; il pourfend les uns jusqu'aux dents, les autres jusqu'à la ceinture; rien ne résiste à son bras, ni casques, ni cottes de mailles, ni cuirasses; la gent immonde l'entoure, le presse, et pour se frayer un passage il lui faudrait plus de mains que n'en eut Briarée.

Si Roger avait alors découvert le bouclier de l'enchanteur (je parle de ce bouclier d'Atlant, qui était resté suspendu à la selle de l'hippogriffe), il aurait sur-le-champ foudroyé l'ignoble troupe et l'aurait fait tomber à ses pieds; ne voulant pas devoir son

triomphe à une ruse, mais à son courage, il dédaigna un pareil moyen. Tout à coup, de ce mur brillant que je crois être en or, sortent deux jeunes filles; leur maintien, leurs vêtements n'annoncent ni une naissance obscure, ni une éducation vulgaire. Nourries dans les délices des châteaux, elles s'avancent sur une licorne plus blanche que l'hermine; la grace de leur visage, l'éclat et la singularité de leurs habits étaient tels, que pour s'en faire une idée il faudrait douer du regard de la divinité le mortel qui les contemple : ainsi paraît la Beauté quand elle revêt un corps humain. L'une et l'autre s'approchent de la prairie où Roger est assailli par les monstres: à leur aspect, cette vile engeance s'éloigne, et les deux nymphes tendent la main au chevalier dont les joues se colorent d'une teinte rosée. Le paladin les remercie de leur appui; pour se rendre à leurs désirs, il consent à reprendre le chemin de la porte d'or.

Les sculptures qui ornent cette magnifique porte et qui s'avancent en saillie, sont entièrement couvertes des plus riches perles de l'Inde; ses quatre faces reposent sur de grosses colonnes de diamant; illusion ou réalité, il n'y a pas au monde de monument plus admirable. Sur le seuil, autour des colonnes, courent en folâtrant de séduisantes jeunes filles; on les aurait peut-être trouvées plus belles si elles avaient mieux suivi les lois de la pudeur. Toutes étaient vêtues de robes vertes et couronnées de fleurs nouvelles; leur gracieux accueil, leurs offres empressées engagèrent Roger à les suivre dans un véritable paradis. Je puis nommer ainsi le lieu

où l'amour a pris naissance, où les heures s'écoulent dans les bals, dans les jeux, dans les fêtes, où les repentirs de la vieillesse sont inconnus, où le bonheur a établi sa résidence, où jamais ne séjournent la pauvreté et la misère. Là, l'aimable printemps, au front calme et pur, semble toujours sourire; on n'y voit que de jeunes filles, de jeunes hommes; les uns font entendre de doux accents près d'une fontaine limpide; les autres dansent à l'ombre des coteaux et du feuillage des arbres; d'autres enfin, placés à l'écart, redisent à l'objet de leur amour la violence de leurs transports. Au sommet des lauriers et des hêtres, sur la cime hérissée des sapins voltigent de petits amours; ils se réjouissent de leurs victoires, et visent les cœurs pour les blesser de leurs traits; ceux-ci tendent des piéges, ceux-là trempent leurs flèches dans un ruisseau, ou les aiguisent sur un rocher.

Un superbe cheval alezan, plein de force et de courage, fut offert au paladin; son harnais était en or, incrusté de pierres précieuses; l'hippogriffe, accoutumé à n'obéir qu'au vieil enchanteur, dut marcher à la suite d'un page, derrière le chevalier; puis, les deux jeunes filles qui avaient défendu contre les monstres le vaillant Roger lorsqu'il se dirigeait vers la montagne, lui adressèrent ces paroles :

«Seigneur, la renommée de vos glorieuses actions étant venue jusqu'ici, nous implorons le secours de votre bras; au milieu de la plaine nous trouverons bientôt un fleuve; une femme cruelle, nommée Ériphile, s'est emparée du pont qui joint les deux ri-

ves ; elle tourmente et dépouille les voyageurs assez intrépides pour le traverser ; sa taille est gigantesque, ses dents sont longues et pointues, sa morsure est venimeuse, et ses ongles crochus déchirent comme les griffes d'un ours. Sans ses brigandages la route serait libre; elle ne cesse de l'infester, de ravager la campagne ; rien n'échappe à ses fureurs. Les monstres qui vous ont naguère attaqué sont en partie ses enfants, et, semblables à leur mère, tous sont cruels, voleurs et barbares. »

— Je suis prêt à commencer la lutte, s'écrie aussitôt Roger; disposez de ma personne et de mon fer. Je n'ai point revêtu l'armure des batailles dans le but d'acquérir de grandes terres ou des trésors; ma seule pensée est de me rendre utile à mon prochain et surtout aux nobles dames. » Les deux nymphes remercièrent mille fois le paladin de ses offres dignes d'un vrai chevalier ; en causant ainsi elles s'avancèrent avec lui vers le fleuve; soudain se montra sur le pont la fière géante, couverte d'une cuirasse enrichie d'or, d'émeraudes et de saphirs. Je dirai dans le chant suivant de quelle manière Roger s'exposa pour la combattre.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

« Une étude fort curieuse, fort intéressante à faire, serait d'examiner les costumes et les couleurs adoptés par la chevalerie au moyen-âge. Représentez-vous un de ces magnifiques tournois si souvent décrits par les chroniqueurs et reproduits dans les belles miniatures que nous admirons sur les vieux manuscrits; là, au milieu de la lice, se déploient mille banderoles; de nobles dames, des damoiselles richement costumées, ornent tous les gradins, et l'éclat de leur parure semble exciter l'admiration de ce peuple grossièrement vêtu de serge, qui se groupe autour de l'enceinte. De preux chevaliers, au fier maintien, à l'attitude imposante, font galoper leurs coursiers dans l'arène; des plumes blanches flottent au sommet de leurs casques; leurs cuirasses armoriées reflètent les plus éclatantes couleurs aux rayons du soleil, et leurs formidables lances, leurs écus tout blasonnés, imposent à la multitude.

Quelquefois le paladin recouvrait son bouclier d'une housse ou d'une gaze *plus fine que fleurs de lis;* c'était alors un chevalier errant qui désirait rester inconnu jusqu'à ce qu'une action d'éclat lui eût acquis quelque renommée; s'il n'avait pas encore lutté avec gloire, il refusait obstinément de dire son nom, de révéler son origine, et dans le roman de *Perceforest* on voit comment un jeune page se présenta devant Alexandre, et comment ledit Alexandre lui demanda en quel pays il était né : « Je ne suis pas encore né, dit le jeune homme. — Qu'est-ce à dire? répondit le roi. — Sire, répliqua-t-il, devant n'est pas homme né jusqu'à ce qu'il se cognoist qu'il est aourné de vertus. — Certes, j'en conviens, dit le roi, mais du moins que je sache quel est votre nom. — Je n'en ai pas plus que de nation, s'écria le page; je n'ai point encore mérité d'en avoir, mais bien désirois-je m'en faire un. »

Lorsque le chevalier était habillé de noir, c'est qu'il déplorait la perte de sa mie, ou qu'il avait juré de venger jusqu'à la mort l'outrage qu'un rival venait de lui faire subir; aussi l'Arioste, profondément empreint de la lecture des romans chevaleresques, revêt l'infortuné Ariodant d'un costume

entièrement noir. Le verd désignait un vaillant chevalier qui allait *en queste*, à la recherche de merveilleuses aventures, et dans le tournoi de 1380, donné par Charles VI à Saint-Denis, les tenants ne manquèrent pas de prendre des vêtements verds pour se conformer aux anciens usages : « Ils avoient l'escu verd pendu au col avec la devise gravée en or du roy des Cates, dit le moine de Saint-Denis; et estoient suivis chascun de leur escuyer qui portoit leurs armets et leurs lances..... ils attendirent les dames que le roy avoit destinées pour les conduire aux lices, et qui s'y estoient préparées avec des habits de la même livrée qui estoit d'un verd brun, brodé d'or et de perles; elles les vinrent joindre montées sur de beaux palefroys; et, s'il m'est permis d'emprunter les termes de la fable pour satisfaire en peu de mots à la description de ce merveilleux arroy, je ne dirai pas qu'il sembloit que ce fussent autant de roynes, mais autant de déesses; car il n'y avoit personne qui ne pût dire, à voir ensemble tant de beauté, tant de richesse et tant de majesté, que les fictions des poètes n'en donnent qu'une grossière idée dans tous leurs ouvrages, et que c'estoit quelque chose de plus auguste que toutes les assemblées des divinités du paganisme. » *Hist. de Charles VI, liv. 9., ch. 2.*

[2] Tous les poètes italiens ont eu leurs jardins et leurs îles poétiques ; nous avons eu occasion de le dire dans notre travail sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée* (note 2 du chant XVI, page 321). Politien fut le premier qui, dans ses *Stanze per la giostra del magnifico G. di Piero de' Medici*, dota la poésie italienne de cette inimitable richesse de descriptions ; de ce charme indicible de détails, de ces brillantes images qui parlent si harmonieusement aux yeux, à l'esprit et au cœur; rien de plus gracieux que le passage où Politien décrit l'île enchantée de Chypre et le palais de Vénus :

Corona un muro d'or l'estreme sponde
Con valle ombrosa di schietti arboscelli,
Ove in su'rami fra novelle fronde
Cantan gli loro amor soavi augelli.
Sentesi un grato mormorio dell'onde,
Che fan duo freschi e lucidi ruscelli,
Versando dolce con amar liquore,
Ove arma l'oro de' suoi strali Amore.

Gli augelletti dipinti intra le foglie
Fan l'aere addolcir con nuove rime;
E fra più voci un' armonia s'accoglie
Di sì beate note, e sì sublime,
Che mente involta in queste umane spoglie
Non potria sormontare alle sue cime :
E dove Amor gli scorge pel boschetto,
Saltan di ramo in ramo a lor diletto.

Nè mai le chiome del giardino eterno
Tenera brina, o fresca neve imbianca :
Ivi non osa entrar ghiacciato verno :
Non vento l'erbe, o gli arboscelli stanca :
Ivi non volgon gli anni il lor quaderno;
Ma lieta primavera mai non manca,
Che i suoi crin biondi e crespi all'aura spiega,
E mille fiori in ghirlandetta lega.

Al canto della selva Eco rimbomba :
Ma sotto l'ombra ch'ogni ramo annoda,
La passeretta gracchia, e attorno romba :
Spiega il pavon la sua gemmata coda :
Bacia il suo dolce sposo la colomba :
I bianchi cigni fan sonar la proda :
E presso alla sua vaga tortorella
Il pappagallo squittisce e favella.....

Il faudrait citer la seconde moitié du premier livre des *Stanze*, c'est-à-dire plus de cinquante strophes de ce petit poème presque oublié de nos jours, pour connaître toutes les beautés de la description de Politien ; nous nous étonnons que Ginguené, qui avait lui-même analysé ce beau fragment, ait dit en parlant du *Mambriano* de l'aveugle de Ferrare : « La description des jardins de Carandine et de son palais, des peintures dont il est décoré et dont les sujets sont tirés de la fable, de l'histoire des anciens héros et même des héros modernes, est le premier exemple offert dans un poème italien de ces sortes de descriptions qu'on trouve ensuite dans presque tous. » *Hist. litt. d'Ital., t. IV.* Les *Stanze* furent publiées près de trente années avant le *Mambriano :* à Politien revient donc la première gloire de cette heureuse innovation dans la poésie italienne.

Après Politien et l'aveugle de Ferrare, Bojardo eut aussi ses jardins, son île enchantée de Falerine et de Morgane, descriptions gracieuses, originales sans doute, mais dépourvues de ce style élégant, harmonieux et sublime dont l'Arioste et le Tasse enrichirent plus tard leurs magnifiques épopées. — Comparez l'*Orlando Innamorato*, *lib. II, c.* 5, 8 *et* 9, avec le chant VII de l'*Orlando Furioso*, et la *Gerusalemme liberata*, c. XVI.

N. 10. La géante Eriphile vaincue par Roger. CH. VII.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANT VII.

—

Le voyageur qui abandonne son pays pour parcourir une contrée lointaine admire des merveilles dont il n'eût jamais soupçonné l'existence ; s'il s'avise ensuite de les raconter, on ne le croit pas, on le regarde comme un menteur. Le vulgaire donne seulement sa confiance à ce qu'il peut voir et toucher; c'est pourquoi, j'en ai la certitude, l'homme sans expérience n'ajoutera guère foi à mes récits. Qu'un public ignorant m'écoute ou ne m'écoute pas, peu m'importe! Quant à vous, partisans de la vérité, mes discours ne vous sembleront point des fables; à vous seuls je désire rendre agréable le fruit de mes

travaux. Je vous ai laissés au moment où Roger aperçoit le pont et la rivière défendus par Ériphile.

L'armure de la géante est formée de précieux métaux et de pierres aux mille nuances, du rubis vermeil, de la chrysolithe, de l'hyacinthe et de la verte émeraude. Ériphile est montée, non sur un cheval, mais sur un loup richement harnaché qu'elle dirige vers l'endroit où l'on franchit le fleuve. Je ne crois pas que la Pouille nourrisse des loups aussi monstrueux; il est plus haut, plus gros qu'un bœuf; Ériphile le guide à volonté, et je ne sais trop comment il ne blanchit jamais d'écume ni sa gueule ni son frein. La maudite géante porte une espèce de cotte d'armes couleur de sable, qui ressemble, à la nuance près, aux habits des évêques et des prélats de cour; un crapaud gonflé de venin sert de cimier à son casque, et se trouve reproduit sur son écu. Les deux dames montrèrent au chevalier la coupable Ériphile prête à combattre pour intercepter le chemin. « Retourne sur tes pas, » crie la féroce guerrière à Roger, et le paladin saisissant aussitôt son fer, la menace et la défie de ses cris.

Ériphile, non moins courageuse, s'affermit sur sa selle, pique son énorme loup, met sa lance en arrêt : le sol tremble sous ses pas! Un terrible choc l'étend soudain à terre, car Roger l'a frappée avec une telle force, qu'elle tombe à plus de six brasses du lieu de la lutte! Déjà, de son épée, il allait lui trancher la tête, et rien ne lui eût été plus facile : la géante paraissait inanimée au milieu de l'herbe et des fleurs : « Assez, généreux paladin, s'écrièrent les dames; ton ennemie est

N. 11. Alcine et sa cour viennent au-devant de Roger. CH. VII.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

vaincue; ne pousse pas plus loin ta juste vengeance. Replace ton fer dans le fourreau; nous allons traverser le pont et continuer notre route.» Ils prirent au sein d'une forêt un chemin rude et étroit; puis un sentier pierreux, presque en ligne droite, qui conduisait à la montagne. Dès qu'ils en eurent touché la cime, ils entrèrent dans une vaste prairie où s'élevait le plus splendide palais du monde.

La belle Alcine, entourée d'une brillante cour, sort des premières portes de ce palais; elle s'avance vers Roger et le reçoit en souveraine; les gens de sa suite comblent le jeune chevalier de tant d'honneurs, de tant de prévenances, qu'ils ne pourraient se montrer plus respectueux, si, du céleste séjour, Dieu lui-même venait les visiter. Le château d'Alcine n'est pas seulement magnifique à cause de ses richesses, mais encore parce qu'il renferme les plus aimables, les plus séduisantes personnes de l'univers; toutes diffèrent peu de jeunesse et de fraîcheur; Alcine seule les surpasse en beauté: ainsi le soleil fait pâlir les étoiles au firmament. Les plus habiles peintres ne sauraient rien produire de plus parfait qu'Alcine; sa longue chevelure blonde, naturellement bouclée, brille comme de l'or; les lis et les roses se confondent sur ses joues délicates, et son front, d'une blancheur d'ivoire, limite avec grace son visage. Ses sourcils noirs forment un léger demi-cercle au dessus de deux yeux noirs également, pleins de douceur, peu prodigues de regards, et autour desquels l'Amour voltige sans cesse; là, épuisant son carquois, il décoche des traits qui lui soumettent tous les cœurs.

Sous un nez trop régulier pour donner prise à la critique, on admire une bouche vermeille qu'on dirait bordée de cinabre, et deux petites lèvres laissent voir ou cachent à leur gré une double rangée de jolies perles. De cette bouche s'échappe, avec des paroles si flatteuses que les cœurs les plus durs en sont amollis, un sourire si attrayant, qu'il semble transporter le paradis sur la terre. Le cou arrondi d'Alcine a l'éclat de la neige; sa poitrine est large, relevée, et sa gorge, blanche comme le lait, éprouve une agitation pareille au mouvement des flots lorsqu'un doux zéphir agite l'Océan. Argus lui-même ne pourrait découvrir les autres trésors cachés, mais l'aspect de ce qui est visible dit assez la magnificence de ce qu'on ne voit pas.

Ses deux bras sont d'une forme élégante; aucune veine ne dépare sa main d'ivoire étroite et effilée; enfin un petit pied potelé soutient cette création angélique, émanée sans doute du ciel. Ses paroles, sa démarche, son sourire, tout captive les sens: faut-il donc s'étonner de l'effet qu'elle produisit sur Roger? Le paladin traite de calomnie ce que le myrte lui a raconté des ruses et de la méchanceté d'Alcine; une telle beauté, selon lui, ne saurait être un repaire de fraudes et de trahisons. Il aime mieux croire que la métamorphose d'Astolphe est le châtiment de son ingratitude, de ses mauvais procédés: peut-être méritait-il une punition plus exemplaire; les détails de son récit paraissent à Roger un tissu de mensonges dictés par un sentiment de haine, d'envie et de vengeance. Bradamante, l'objet constant de sa tendresse, est tout à coup bannie de son

cœur ; à l'aide de mille enchantements, Alcine lui fait oublier ses primitives amours; elle veut se rendre maîtresse de ses pensées, dominer ses affections, régner seule sur son ame. Pardonnons au brave Roger de s'être montré en cette occasion tête légère et inconstante.

A la table d'Alcine, les luths, les harpes, les lyres et d'autres instruments mélodieux, font retentir l'air d'une douce harmonie et des plus touchants accords ; de jeunes poètes y célèbrent les joies, les folies de l'amour, et leurs fables gracieuses excitent au plaisir. Quel splendide et somptueux repas des successeurs de Ninus pourrait être comparé au banquet que la séduisante Alcine a fait préparer? J'hésite à croire qu'on ait étalé tant de magnificence à ce fameux festin donné au vainqueur romain par Cléopâtre, ni même lorsque Ganimède servait le souverain des Dieux ! Les tables enlevées, les convives, réunis en cercle, commencèrent bientôt un jeu où l'on se révèle mutuellement, et à voix basse, quelques tendres secrets. Les deux amants causèrent sans contrainte de leur amour; la dernière partie de leur entretien fut une promesse de se revoir pendant la nuit.

Le jeu finit avant l'heure habituelle; alors des pages ayant pénétré dans le salon avec des flambeaux allumés qui répandaient un vif éclat, Roger, suivi d'un admirable cortége, se dirigea vers une petite chambre richement décorée où l'on ressentait une délicieuse fraîcheur : c'était la plus agréable pièce du château. On offrit encore des friandises et des vins recherchés; puis, toute la

compagnie s'inclina respectueusement et alla se livrer au repos [2]. Le paladin, étendu dans des draps parfumés que la main d'Arachné avait sans doute tissus, prêtait à chaque instant une oreille attentive pour s'assurer de l'approche d'Alcine; au moindre mouvement il levait la tête; il croyait entendre un léger bruit, et véritablement il n'entendait rien. Désabusé, il soupirait, se précipitait à bas du lit, ouvrait la porte, faisait le guet; ne voyant personne, il maudissait mille fois les heures trop lentes, trop tardives au gré de ses désirs. Souvent il se disait : « Elle vient maintenant! » et il comptait les pas qu'Alcine avait à faire depuis son appartement jusqu'à la chambre où il l'attendait. Ces pensées et beaucoup d'autres l'agitèrent avant l'arrivée d'Alcine : lui aurait-on dérobé le fruit que sa main allait cueillir? Existerait-il de puissants obstacles à une entrevue avec son amante?

Pendant ce temps, Alcine versait sur toute sa personne de précieuses essences, et comme un silence profond régnait dans le château, l'amoureuse fée ne différa plus son départ; elle sortit seule, suivit une galerie obscure, et se rendit auprès de Roger, dont le cœur était tour à tour consumé par l'espérance et par la crainte. A l'apparition de cet astre éclatant, le successeur d'Astolphe s'enflamme : on dirait que du soufre brûlant coule dans ses veines. La vue de tant de charmes le fait nager au milieu d'une mer de délices; il se jette hors du lit, enlace Alcine de ses bras sans attendre qu'elle quitte ses vêtements, quoiqu'elle n'ait ni robe ni jupon, mais un simple manteau par dessus

un voile d'une extrême finesse et d'une blancheur éblouissante. Roger couvrit de baisers sa divine maîtresse; le manteau se détacha, et Alcine parut sous ce voile qui ne la dérobait pas plus aux regards qu'un cristal transparent ne cacherait des lis et des roses.

Les deux amants s'étreignent plus étroitement que le lierre autour de l'arbre qui le soutient; sur leurs lèvres ils respirent un doux parfum, suave comme celui des fleurs du royaume de Saba, ou des rivages embaumés de l'Inde; leurs langues seules pourraient dire ce qu'ils éprouvaient! Cette scène était secrète, personne du moins n'osait en parler; on n'est jamais blâmé pour avoir su se taire: le silence est souvent une vertu. Les dames de la cour d'Alcine, habituées à mille ruses, font à Roger un aimable accueil; chacun le respecte et se prosterne devant lui : ainsi le voulait l'amoureuse Alcine. Aucune distraction n'est inconnue aux nouveaux amants; deux et trois fois par jour ils changent de costume; les festins, les jeux se succèdent; après la danse et les plaisirs du bain, on commence les luttes, les joûtes, les représentations scéniques. Placés à l'ombre des coteaux ou sur les bords d'une fontaine, Alcine et Roger lisent d'anciennes histoires d'amour. Tantôt ils poursuivent les lièvres timides au fond des vallées, à travers les collines; puis, avec des chiens parfaitement dressés, ils battent les haies, les bruyères, et en font partir les faisans. Tantôt ils troublent les poissons dans leurs paisibles retraites; ils tendent des piéges aux grives, et placent sur les genèvriers odoriférants de la glu ou des filets.

Tandis que Roger se livrait à de joyeuses fêtes, Charles et Agramant se préparaient aux batailles ; je ne veux point qu'Alcine me le fasse oublier, et m'empêche de parler de Bradamante qui, après avoir vu son amant au milieu d'une route étrange, versa des larmes pendant plusieurs jours. Avant même de m'occuper des autres, je dirai que la guerrière chercha en vain Roger dans les plaines, dans les villes et les bourgs, sur les montagnes, au fond des forêts ; elle ne put le rencontrer, tant le paladin se trouvait loin de son amie ! Alors Bradamante va sous les tentes des Sarrazins ; de quartier en quartier, de logement en logement, elle demande à tout le monde des nouvelles de son cher Roger, et, grace au merveilleux anneau qui a le pouvoir surnaturel de la rendre invisible quand elle le cache dans sa bouche, elle passe sans obstacle au travers de l'infanterie et de la cavalerie des Africains. La jeune fille ne veut ni ne peut croire à la mort de son amant ; intrépide guerrier, le bruit de son trépas n'aurait-il pas retenti des rives de l'Hydaspe aux lieux où le soleil se couche ? L'infortunée ne sait quelle route prendre, soit dans les airs, soit sur la terre ; elle marche sans cesse, n'ayant pour compagnons que ses chagrins, ses pleurs et ses soupirs.

Enfin, elle se décide à retourner dans la caverne, auprès de la tombe de Merlin ; par ses cris elle tâchera d'attendrir le marbre du sépulcre ; on lui dira si Roger existe encore ou si le destin en a fini avec ses jours ; elle pourra bientôt adopter un parti, une dernière résolution. Ainsi déterminée, elle se dirige vers la forêt la plus voisine de Poitiers, où,

dans un lieu sauvage, est caché le tombeau prophétique de Merlin. La bonne magicienne dont toutes les pensées étaient pour Bradamante (je parle de celle qui, dans la grotte, avait montré à la jeune fille les rejetons de sa race), cette fée, douce, protectrice, sachant que de la sœur de Renaud devaient naître des hommes invincibles, des demi-dieux, voulait approfondir ses actions, ses discours; à chaque instant elle consultait le sort. La délivrance de Roger, son départ, son voyage aux Indes, tout lui était connu; elle avait vu le paladin dans une route périlleuse traversant les nuages sur l'indomptable coursier; elle n'ignorait pas l'existence oisive, efféminée, qui, au milieu des plaisirs, des danses, des festins, lui faisait négliger son honneur, oublier son prince et sa maîtresse.

L'aimable chevalier aurait pu consumer dans une longue inertie la fleur de ses plus belles années, et perdre à la fois son corps, son ame et cette réputation, seul débris de notre vie fragile, précieux trésor qui perpétue la mémoire des hommes au delà du tombeau. Mais la prudente magicienne veille sur Roger; elle désire le ramener par une voie difficile, et même malgré lui, dans le sentier de la vertu. Tel un habile médecin emploie le fer et le feu pour la guérison d'une blessure; après de vives souffrances, le malade recouvre la santé et comble d'éloges son bienfaiteur. L'enchanteresse ne favorisait point les passions du chevalier; elle ne songeait pas uniquement à prolonger ses jours, comme le vieil Atlant, qui préférait le voir vivre, sans renommée et sans gloire, plutôt que de le ren-

dre digne des louanges de l'univers aux dépens d'une seule année de sa joyeuse existence ; dans ce but, Atlant l'avait transporté à la cour d'Alcine pour lui faire oublier le métier des armes ; nécromancien habitué à toutes les ruses, à tous les artifices, il avait resserré les nœuds d'amour qui unissaient Alcine au paladin, et jamais Roger n'aurait pu les rompre, fût-il même parvenu à la vieillesse de Nestor !

Je reviens à la magicienne, et je dois dire qu'elle suivit une route directe où bientôt elle aperçut l'amoureuse fille d'Aymon ; Bradamante l'ayant reconnue, son cœur s'ouvrit à l'espérance. Lorsque l'enchanteresse lui eut appris que Roger était détenu dans le palais d'Alcine, la jeune guerrière demeura inanimée : quels périls ne menaçaient pas son amant ? un prompt secours devenait indispensable. La bonne fée répandit sur sa plaie un baume salutaire, et lui promit que, dans peu de jours, elle reverrait le paladin : « Tu possèdes, lui dit-elle, le merveilleux anneau qui détruit les plus forts enchantements ; confie-le à mon expérience ; si je l'emporte avec moi dans le château où Alcine retient captif l'objet de ta tendresse, j'espère triompher de tous les obstacles, et te ramener ton cher Roger. Je m'en irai ce soir à la première heure, et je serai dans l'Inde au lever de l'aurore *. »

La magicienne lui révèle les moyens dont elle veut se servir pour retirer le paladin du royaume

* Me n'andrò questa sera alla prim'ora,
E sarò in India al nascer dell' aurora.

C'est là une exagération familière à tous les romans de chevalerie que l'Arioste n'a jamais cessé de prendre pour modèle.

de la volupté, et pour le conduire en France. Soudain Bradamante ôte l'anneau de son doigt : elle eût donné son cœur, sa vie même, à la femme qui devait secourir son amant ; elle se dirige ensuite vers la Provence, tandis que l'enchanteresse prend un autre chemin.

L'habile magicienne, afin d'exécuter son projet, fit tout à coup surgir un coursier qui avait un pied roux, et le reste du corps entièrement noir : c'était, je crois, un lutin ou un farfadet, venu des régions infernales. Sans ceinture, les jambes nues, les cheveux épars et dans un horrible désordre, l'enchanteresse saute sur ce palefroi, précipite sa marche, et le lendemain, à la pointe du jour, elle arrive au milieu de l'île d'Alcine. Là, elle se métamorphose d'une manière étrange pour ressembler au vieil Atlant qui avait élevé Roger avec une sollicitude si attentive ; sa taille grandit de plus d'une coudée, ses membres grossissent, son menton et ses joues se couvrent d'une longue barbe, sa peau se sillonne de rides ; elle imite en tout le nécromancien, lui emprunte ses gestes et le son de sa voix. Puis elle se tient cachée jusqu'au moment où elle aperçoit Alcine éloignée du paladin, circonstance bien rare : la séduisante fée ne pouvait vivre une heure sans lui.

Elle le trouve donc seul, respirant la fraîcheur matinale près d'un limpide ruisseau qui, d'une colline, se jetait dans un petit lac ; les vêtements efféminés du guerrier annoncent son existence oisive, voluptueuse ; Alcine, avec un art admirable, les avait elle-même tissus. Un magnifique collier des-

cend sur sa poitrine; ses bras, autrefois si nerveux, sont entourés de pierreries; chacune de ses oreilles est percée d'un fil d'or arrondi, auquel deux énormes perles sont suspendues : les Indes et l'Arabie n'en produisirent jamais de plus brillantes. Sa chevelure bouclée est encore humide des parfums les plus suaves; tout en lui est changé; à son attitude lascive on dirait que sa vie entière s'est écoulée à Valence, au service des dames. Tel était Roger, tant les enchantements avaient dénaturé sa personne !

La magicienne, sous les traits du nécromancien, s'approche avec cette figure grave, vénérable, que le chevalier respecta toujours dans Atlant, et cet œil courroucé qui souvent avait troublé les joies de son enfance : « Est-ce donc là, lui dit-elle, le fruit de mes peines, de mes sueurs? Ne t'ai-je nourri de la moelle des ours et des lions; ne t'ai-je appris, très-jeune encore, à étouffer les serpents dans leurs cavernes, à briser les griffes des panthères, des tigres, et les défenses des sangliers, que pour être l'Atis ou l'Adonis d'Alcine? Est-ce donc là ce que le mouvement des astres, les fibres des animaux, les horoscopes, les augures, les songes, les réponses du sort m'avaient promis! lorsque tu étais à la mamelle on m'assurait que, parvenu à l'âge où je te vois, tu surpasserais en valeur les plus illustres capitaines. Noble début, vraiment, et qui annonce bien un digne émule des Alexandre, des Jules, des Scipion ! Hélas ! eussé-je jamais pensé que tu serais devenu le valet d'Alcine? et, afin que personne n'en doute, tu portes à ton cou, à tes

bras, les chaînes avec lesquelles la perfide te conduit !

« Si l'honneur et les immenses destinées que le Ciel te réserve ne peuvent t'émouvoir, du moins ne prive pas tes descendants de tous les avantages de leur naissance ; ne taris pas dans sa source une glorieuse et immortelle lignée qui doit briller comme le soleil même aux yeux des humains ! N'empêche point d'illustres rejetons, inscrits déjà sur le livre éternel, de prendre racine autour d'un arbre dont tu es la tige féconde ! Ne dédaigne pas les triomphes et les palmes que tes neveux, tes fils, tes successeurs moissonneront, quand, après bien des revers et de cruelles blessures, ils rendront à l'Italie son antique splendeur !

« Il n'est pas nécessaire, pour te convaincre, de te montrer cette belle lignée, toujours victorieuse et invincible ; deux personnages, Hippolyte et son frère te suffiront sans doute : modèles accomplis de piété et de sagesse, le monde ne produira rien de plus héroïque. Je t'en ai parlé souvent, car ils réuniront toutes les vertus de ta postérité, et tu semblais m'écouter avec une vive attention, tu paraissais joyeux de compter parmi tes descendants des héros si magnanimes. Quel charme a donc cette Alcine, ta nouvelle souveraine ? n'est-elle pas, comme mille autres courtisanes, une femme débauchée, qui n'a fait le bonheur de personne ? Pour connaître ses fraudes et ses artifices, prends cet anneau, retourne auprès d'Alcine, et juge désormais de sa beauté. »

A ces mots, Roger, confus, interdit, n'ose lever

les yeux ; la parole expire sur ses lèvres. L'enchanteresse lui met au petit doigt le merveilleux anneau, et le chevalier recouvre soudain sa raison. Rouge de honte, il voudrait se cacher dans les profondeurs de la terre, se dérober à la vue des mortels. Alors la bonne fée quitte les traits d'Atlant, et pour vous dire ce que vous ignorez encore, son nom était Mélisse ; elle annonce au paladin le but de sa mission : envoyée par la jeune fille qui, ne pouvant vivre sans lui, cherchait à le tirer du piége où le retenait une puissance magique, elle avait pris la figure d'Atlant de Carène, dans l'espoir d'obtenir plus de confiance :

« L'amoureuse Bradamante est seule digne de ta tendresse, lui dit Mélisse ; ta liberté fut le prix de son courage, tu ne dois pas l'oublier. Elle m'a donné un anneau qui détruit tous les enchantements ; elle m'aurait confié même son cœur, si son cœur avait eu, comme cet anneau, la vertu de briser tes liens. » Et en lui racontant les transports d'amour de Bradamante, Mélisse lui parle aussi de son indomptable valeur ; négociatrice habile, elle emploie des moyens efficaces, et bientôt Roger éprouve une violente haine pour Alcine. Ne vous étonnez pas s'il déteste la femme qu'il chérissait naguère avec passion ; à l'aide du talisman, il reconnut que les charmes d'Alcine étaient empruntés ; de la plante des pieds au sommet de la tête, rien ne lui appartenait. La beauté disparut et fit place à la laideur.

Roger, d'après les conseils de Mélisse, s'approche de la fée Alcine. Quelle n'est pas sa surprise

d'apercevoir, non une belle et gracieuse femme, mais la plus vieille, la plus horrible des créations. Tel un enfant cache un fruit presque mûr, et l'oublie aussitôt; s'il le retrouve au bout de plusieurs jours, il s'étonne de le voir flétri, rongé par les vers; au lieu de l'aimer, il le dédaigne, le méprise et le jette loin de lui.

Alcine n'avait pas trois coudées de hauteur; son visage était pâle, décharné, couvert de rides; il ne lui restait aucune dent, et à peine conservait-elle quelques rares cheveux. Elle était, en effet, plus âgée que l'antique Hécube, plus décrépite que les sybilles des anciens temps; mais avec le secours d'un art inconnu à notre siècle, elle pouvait à son gré devenir jeune, séduisante, et bien des amants comme Roger furent trompés par cette ruse. La vérité, long-temps voilée, se produit au grand jour; l'anneau déchire le masque, et si Roger ne garde dans son cœur aucun souvenir d'Alcine, ce n'est point chose extraordinaire, puisqu'il peut l'examiner, dépouillée de ses artificieux dehors.

Toutefois, suivant les avis de Mélisse, le paladin témoigne de la joie, de la confiance, jusqu' à ce qu'il ait revêtu son armure; pour éloigner tout soupçon de l'esprit d'Alcine, il feint de vouloir s'assurer si ses forces lui permettent de supporter encore un bouclier, et si son corps n'a point grossi depuis qu'il a cessé de se servir d'une cuirasse. Ensuite, il fixe à sa ceinture Balisarde (c'était le nom de son épée); il prend le merveilleux écu dont l'éclat éblouit les yeux et jette l'ame dans un tel assoupissement, qu'elle semble se détacher du corps : Roger le

suspend à son cou *. Il se dirige à l'instant vers les écuries, et choisit un destrier noir comme l'ébène; Mélisse le lui désigne, sachant combien ce cheval est léger à la course. On l'appelle Rabican; la baleine l'avait porté dans l'île d'Alcine avec l'infortuné chevalier, qui, actuellement sur le rivage, est en butte aux fureurs des tempêtes.

Le paladin aurait pu s'emparer de l'hippogriffe lié près de Rabican, mais la bonne fée lui dit : « Cet animal étrange est indocile au frein, tu dois t'en souvenir. » Puis elle promet de le faire conduire, dès le lendemain, dans un lieu où l'on saura le dompter : « Laisse-le, répète Mélisse; personne ne se doutera ainsi de ta fuite. » Roger obéit à la magicienne, et, s'éloignant aussitôt du séjour voluptueux d'Alcine, la vieille débauchée, il arrive devant une des portes qui mènent au royaume de Logistille; l'épée à la main, il se précipite sur les gardes, et les disperse vaillamment; les uns reçoivent de profondes blessures, les autres sont frappés de mort. L'intrépide Roger traverse le pont, et avant qu'Alcine soit instruite de son départ, il franchit un immense espace. Je dirai, dans le chant suivant, quelle route il suivit, et comment il parvint dans les États de Logistille.

* Les miniatures des vieux manuscrits reproduisent souvent des guerriers à cheval ayant leur bouclier suspendu au cou par une courroie; tel était l'usage des paladins lorsqu'ils voyageaient seuls et qu'ils n'avaient pas un écuyer avec eux pour porter leur écu.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

[1] De même que la plupart des poètes italiens rivalisèrent dans la description des palais enchantés, des délicieux jardins couverts d'ombrages et de fleurs brillantes, de même ils eurent tous leur nymphe, leur séduisante beauté. Rien de plus gracieux, de plus parfait, de plus admirable, que la création de la fée Alcine; mais, avant l'Arioste, Boccace et Politien avaient également décrit les charmes de deux jeunes filles. Boccace, dans la *Théséïde*, trace un portrait élégant de l'amazone Émilie, et ce passage n'a pas moins de onze strophes :

Era la giovinetta di persona
Grande ed ischietta convenevoimente.....

Ell' aveva la bocca piccoletta
Tutta ridente e bella da basciare,
Ed era più di grana vermiglietta
Con le labra sottili: e nel parlare
A cui la udìa, pareva un angioletta
I denti suoi potevan somigliare
A bianche perle, spessi ed ordinati
E picciolini e ben proporzionati.....

Politien, dans ses *Stanze*, prit aussi plaisir à détailler les attraits d'une jeune nymphe, et il le fit avec une puissante harmonie de versification :

Candida è ella, e candida la vesta,
Ma pur di rose e fior dipinta e d'erba.....

Les *Stanze*, répétons-le, ne sont pas assez connues; on y trouve des fragments de la plus haute, de la plus noble poésie; l'Arioste et le Tasse les consultèrent, ils ne dédaignèrent même pas d'emprunter à Politien quelques unes de ses pensées et de ses images. D'ailleurs, avant les poètes

italiens, les élégiaques de Rome: Tibulle, Properce, Catulle et Ovide lui-même, n'avaient-ils pas décrit avec un charme inexprimable les belles maîtresses, objet de leur culte amoureux? Délie et Némésis, Cynthie, Lesbie et Corinne ne sont-elles pas le type commun de ces créations? On peut dire que l'Arioste, si libre encore dans ses vers, a été plus chaste que les poètes latins; un voile recouvre la fée Alcine, et la gaze, bien que transparente, cache cependant les attraits que Tibulle, Catulle et Properce livrent dans toute leur nudité; dépouillées du plus mince vêtement, leurs nymphes ressemblent à l'Hélène de Zeuxis ou à la Vénus de Praxitèle.

Bionda chioma, occhio azzurro, e nero ciglio, disent les Italiens, c'est l'idéal de la beauté : aussi tous leurs écrivains et leurs poètes, Dante comme Pétrarque, Boccace comme Politien, l'Arioste comme le Tasse, parlent sans cesse des blondes chevelures, des yeux bleus et des cils noirs. Ce n'est point exclusivement un souvenir de l'antiquité, une imitation des passages où Homère et Virgile chantent les attraits de Vénus et des Graces aux cheveux d'or ; dans les poésies du moyen-âge, il est toujours question des blondes. Un seul fabliau fait exception ; on y voit une jeune fille qui se glorifie d'être brune, et digne cependant des douces distractions de l'amour:

Je suis sade et brunette
Et jone (jeune) pucelette;
Ai color vermeillette
Yeux vairs (bleus), bele bouchette
Si mi point la mamelette.
Je ni puis durer;
Raison est que m'entremette
Des dous maux d'aimer.

Consultez les fabliaux publiés par Barbazan et Méon, 1807, 4 vol. in-8°; 1823, 2 vol. in-8°. Et même au 16e siècle, Brantôme écrivait dans le *chant nuptial du roy d'Escosse avec madame Magdeleine, fille de France :*

Brunette elle est, mais pourtant elle est belle.

» La coutume d'offrir une légère collation aux nobles hommes quelques instants avant l'heure du repos était en usage au moyen-âge, et ce que l'Arioste fait accomplir par les jeunes filles de la cour d'Alcine qui conduisent Roger près de son lit, entrait habituellement dans les devoirs des écuyers. Lorsque, par une orageuse soirée d'hiver, alors que la neige couvrait les arbres des grands parcs, que la foudre éclatait au dessus des tourelles ou sur les flèches élancées des manoirs, lorsqu'un chevalier errant, en quête d'aventures, faisait entendre son cor dans le voisinage d'un château, des pages et des écuyers, munis de torches flamboyantes, venaient l'accueillir et lui donnaient l'hospitalité au nom de leur maître. Un bon repas était aussitôt servi, et le paladin se plaçait devant un feu ardent, sous le large foyer de la demeure féodale; chaque assistant racontait

alors une histoire, un souvenir de guerre, une légende d'amour; quelquefois on lisait un passage du *Lancelot*, du *Tristan* ou de toute autre poésie contemporaine, et, dès que le sablier marquait la douzième heure de la nuit, l'assemblée se séparait, car le moment était venu d'aller se livrer au sommeil; une partie des écuyers suivaient leur seigneur, d'autres accompagnaient le noble étranger jusqu'à la chambre qu'on lui destinait; ils lui présentaient des épices, des massepains et des confitures, et, dans une vaste coupe, du clairet, du vin cuit et de l'hypocras.

En faisant la description des fêtes données par Alcine à son nouvel amant, l'Arioste n'a omis aucune des habitudes chevaleresques que l'auteur du roman de *Gérard de Roussillon* rappelle en peu de mots :

E las tablas son messas e van manjar.
Quant an manjat, s'en prendron à issir;
Et plan devan la sala s'en van burdir.
Qui sap chanso ou fabla enquel là dit:
Chivalier à burdir i à vandir.
E Gerard e l' hi seu à esbaudir,
Entro que venc la nuh aufredesir.
Lo coms demandet vin e vai durmir.

« Les tables étant mises, ils vont manger. Après avoir mangé ils sortent pour se divertir dans la cour qui est devant le château. Celui qui sait une chanson ou une fable commence à la dire; les chevaliers font le récit de leurs exploits et de leurs aventures; Gérard et les siens prennent plaisir à les écouter jusqu'à ce que la nuit soit devenue plus froide. Alors le comte demande le vin et va dormir. »

Du reste, l'Arioste, qui a chanté la *gran bontà de' cavallieri antiqui*, aurait pu célébrer l'excellent appétit de plusieurs d'entre eux. On sait combien étaient copieux et fréquents les repas des héros d'Homère; quelques paladins du moyen-âge ne le cèdent en rien aux guerriers d'Ilion, et dans le roman de *Méliadus de Léonois*, on voit un chevalier nommé Segurades, « lequel estoit si bien garny qu'il povoit porter armes aysement. Ung dimenche par ung bien matin se lieve et va ouyr messe et puis print ses armes et monta sus son cheval, et Dynadan aussi, et se mirent en chemin sans nulle autre compaignie fors de Golistan seulement. Iiz chevaucherent tant qu'ils furent venuz dedans une moult grande forest, si que ils chevaucherent le jour jusques au soir qu'ilz ont tant alez qu'ilz sont venuz à une maison d'ung hermite de saincte vie la ou ilz hebergerent celle nuyct. Quant ilz furent desarmez l'hermite appareille de telz biens comme il avoit. Et quant tout fust appareille ils s'assient a la table tous troys; ce sont Segurades, Dynadan et l'hermite. Segurades commence a manger si comme il avoit acoustume : car saichez qu'il estoit acoustume que l'on luy donnast autant de viande comme a dix chevaliers. Quant l'hermite voit que Segurades mangeoit si desmesurement il en a grant merveille, si fait venir viandes pour douze hommes et mettre tout devant Segurades : et cil la mange oultre-

ment. L'hermite se signe de la grant merveille qu'il en a. Dynadan qui tout ce veoit s'en esmerveille, et dist a l'hermite en riant : Hoste, fait Dynadan, ne tenez ce a merveilles, car il est frere aux loups qui devorent tout ce que devant eulx leur vient. L'hermite s'en rit. Et quant ilz eurent mange, ilz se coucherent et dormirent moult aysement jusques au jonr. » *La tryomphante et véritable hystoire des hauts et chevalereux faits d'armes du plus que victorieux prince Méliadus.* Paris, 1535, in-4°. — Le roman de Meliadus de Léonois est aussi en mss.; Bibl. roy., cot. n° 6961.

Cependant il faut avouer que les grands repas étaient plutôt des cérémonies féodales qu'une habitude de la vie des chevaliers errants; Lancelot, Tristan, Gauvain, Amadis de Gaule passent des mois entiers dans les forêts obscures sans que le trouvère dise de quoi ils vivaient. Cervantes ne manque pas de faire allusion à cette omission des romanciers; souvent le bon Sancho, se sentant défaillir, demande à son maître s'il ne compte point prendre quelque nourriture substantielle, et don Quichotte répond qu'il ne se souvient pas d'avoir lu que les plus fameux paladins, quand ils étaient en quête d'aventures, aient jamais mangé autre chose que des noisettes; fort heureusement les noces de Gamache vinrent dédommager Sancho de ses nombreuses et cruelles privations.

Digitized by Google

N 12 Roger fait usage du bouclier enchanté. CH VIII

BIBLIOTECA NAZION. NAPOLI

Digitized by Google

CHANT VIII.

—

Oh! combien n'y a-t-il pas d'enchanteurs et d'enchanteresses inconnus parmi nous! à force d'artifices et de métamorphoses, ils parviennent à se faire aimer des mortels! L'observation des étoiles, la conjuration des esprits, ne produisent point leurs enchantements; ils dominent les cœurs par la duplicité, le mensonge et l'imposture. Heureux celui qui aurait l'anneau d'Angélique, ou plutôt qui possèderait le flambeau de la raison! Il découvrirait sans peine la dissimulation sur bien des visages : tel qui nous semble bon, aimable, nous paraîtrait peut-être repoussant, dangereux, si le masque était arraché. Mais Roger eut le bonheur

de distinguer les ruscs, à l'aide du merveilleux talisman.

Le jeune guerrier, couvert de son armure et placé sur Rabican, vint, comme je vous le disais, aux portes de la cité d'Alcine; il en surprit les gardes, et son fer ne put rester dans l'inaction. Après avoir dispersé les uns, massacré les autres, Roger traverse le pont, et, prenant le chemin d'un bois, il y rencontre un des serviteurs de la puissante fée. Ce valet a sur le poing un faucon qu'il fait voler, tantôt dans les plaines, tantôt le long des étangs; un chien fidèle l'accompagne; lui-même est monté sur un cheval pauvrement harnaché. Voyant courir Roger avec tant de vitesse, le serviteur d'Alcine juge qu'il veut s'enfuir; il se présente devant lui, et, d'un air impérieux, lui demande pourquoi sa marche est si rapide. Le brave Roger dédaigne de répondre. Alors, ne doutant plus qu'il ne cherche à s'échapper, l'insolent valet étend le bras gauche, et s'écrie : « Que diras-tu si je t'arrête, et si tu es impuissant à te défendre contre cet oiseau ! »

Il dit; soudain il lâche le faucon; puis il descend de son coursier, et le débride; cet animal redoutable s'avance comme un trait; le chasseur le suit avec l'impétuosité de la tempête; et, plus agile qu'un léopard à la poursuite d'un lièvre, le chien se jette aussi sur Rabican. Roger croit devoir attendre; il se retourne; le chasseur n'ayant d'autres armes qu'un petit bâton, Roger ne veut pas saisir son fer. L'audacieux valet le frappe violemment, le chien lui mord les pieds, le cheval lui dé-

tache plusieurs ruades, tandis que le faucon s'agite, se débat et lui fait mille blessures. Rabican, immobile, n'obéit plus aux coups d'éperons ni à la main du cavalier.

Roger se décide à prendre son épée; il en présente la pointe à cette troupe importune, qui le presse avec plus d'acharnement et s'oppose de tous côtés à son passage. Le déshonneur, peut-être même des périls menacent le paladin, s'il ne triomphe; il sait qu'Alcine et ses troupes ne tarderont pas à le rejoindre; déjà les vallons retentissent du bruit éclatant des trompettes, des cloches et des tambours. Toutefois, employer une épée contre un chien et un homme sans armes paraît chose méprisable aux yeux de Roger; il préfère découvrir le bouclier d'Atlant, soulever le voile rouge qui depuis plusieurs jours l'enveloppe. A l'instant le charme opère; le valet, le coursier, le chien, tombent renversés, et les ailes du faucon ne peuvent plus le soutenir. Roger, satisfait, laisse ses ennemis dans un profond sommeil.

Pendant ce temps, Alcine, ayant appris l'évasion de son amant et le massacre des gardes aux portes de la cité, faillit mourir de douleur; elle déchira ses vêtements, se meurtrit le visage, s'accusa de sottise, de simplicité, et appelant son peuple aux armes, elle le réunit autour de sa personne. Ensuite, elle le partagea en deux troupes; l'une suivit le chemin que Roger parcourait, l'autre se précipita dans des navires, et sortit aussitôt du port. Les voiles déployées reflètent leur ombre sur les vagues, et la malheureuse Alcine, impatiente de re-

trouver le paladin, abandonne sans défense, pour traverser les mers, sa ville et son magnifique palais. Mélisse, qui épiait le moment de délivrer les captifs dans ce royaume maudit, put à son gré brûler les images, briser les nœuds et les cercles, effacer les caractères magiques; elle rendit à leur forme primitive les anciens amants d'Alcine, tous métamorphosés en rochers, en fontaines, en arbres ou en bêtes fauves; ils se réfugièrent auprès de Logistille, et retournèrent bientôt dans la Perse, dans l'Inde, dans la Grèce et dans la Scythie.

Le prince anglais recouvra le premier sa figure humaine. Sa parenté avec Bradamante, et les prières de Roger, lui furent très-utiles en cette circonstance; pour le secourir plus promptement, Roger avait même donné son anneau à Mélisse. La bonne fée voulut aussi lui restituer ses armes, et surtout l'admirable lance d'or qui désarçonne à l'instant ceux qu'elle touche. Cette lance, naguère au pouvoir du vaillant Argail, était tombée entre les mains d'Astolphe, et les deux chevaliers lui devaient leur grande renommée en France[1]; Mélisse l'ayant prise, ainsi que l'armure du prince, dans le palais où Alcine les avait cachées, elle monta sur le coursier du nécromancien, fit mettre Astolphe derrière elle, et arriva dans la demeure de Logistille, une heure avant Roger.

Le jeune paladin s'avançait à travers les bruyères, et marchait par des chemins impraticables, de précipice en précipice; après bien des fatigues, il aperçut une plaine déserte, exposée au midi, et

située entre la mer et des montagnes. Un soleil ardent frappait la cime des rochers; la chaleur qui embrasait l'air et le sable aurait sans doute fait fondre le verre. Tous les oiseaux reposaient en silence, à l'ombre du feuillage; la cigale seule, sur les branches des arbres, remplissait de son chant monotone et les collines et les vallons. C'était pour le chevalier une harmonie fort triste, fort ennuyeuse ; comme je ne veux point vous parler et vous occuper toujours d'une même chose, je laisse Roger sur ce sol brûlant, et je vais en Écosse revoir le fils d'Aymon.

Renaud, l'ami du monarque, et chéri du royaume entier, fit connaître le véritable motif de son voyage; il venait, au nom de son prince, réclamer des secours de l'Angleterre et de l'Écosse, et il appuya d'excellentes raisons les instances de l'empereur Charles. Le roi répondit sur-le-champ : « Mes troupes sont à la disposition de Charles; sous peu de jours, je réunirai les cavaliers d'Écosse, et, sans mes infirmités , partage inévitable de la vieillesse, je les commanderais en personne; toutefois cet empêchement ne serait point assez puissant pour me retenir dans mes États, si je n'avais un fils digne de me suppléer par son expérience et par sa valeur; il est absent du royaume; j'espère que son retour sera prochain, et, en arrivant, il trouvera une armée prête à partir. »

Aussitôt, le monarque donne des ordres pour la levée de nombreux bataillons; il fait équiper des vaisseaux, amasser des munitions de guerre et des sommes considérables d'argent. Sur ces entrefaites,

Renaud se dirige vers l'Angleterre ; le roi l'accompagne jusqu'à Berwick, et répand des larmes en se séparant de lui. Le paladin prend congé des Écossais; bientôt un vent favorable pousse le navire près du lieu où la belle Tamise se mêle à l'Océan. Le flux, les voiles et les rames conduisent à Londres le voyageur. Renaud avait des lettres de Charlemagne et du roi Othon, assiégés dans Paris; ces lettres, adressées au prince de Galles, lui ordonnaient d'armer les soldats du royaume, et de les faire passer à Calais, pour secourir la France. Le prince de Galles tenait le sceptre en l'absence d'Othon; il combla d'honneurs l'intrépide Renaud, et, afin de satisfaire à sa demande, il enjoignit aux gens de guerre de la Grande-Bretagne et des îles voisines de se rendre à jour fixe sur le rivage.

Mais, Seigneur, je dois imiter ces habiles joueurs d'instruments, qui touchent différentes cordes et produisent tantôt les tons graves, tantôt les tons aigus. Tout occupé du paladin Renaud, je me suis rappelé l'aimable Angélique; nous l'avons laissée fuyant le fils d'Aymon, et au moment où elle rencontre un ermite. Je veux continuer pendant quelque temps cette histoire.

Vous savez qu'Angélique demandait à grands cris un chemin pour aller au bord de la mer; telle était sa haine contre Renaud, que la jeune fille aurait cru mourir si elle n'eût traversé l'Océan : l'Europe entière ne lui offrait pas un asile assez sûr. Cependant l'ermite lui contait mille choses insignifiantes, car il éprouvait du plaisir à se trouver près d'elle; Angélique avait enflammé

N. 13. Angélique fuyant le vieil ermite. CH. VIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III - NAPOLI

son cœur et ranimé ses sens vieillis. Dès qu'il s'aperçoit de son peu d'attention et de sa fuite précipitée, il pique sa monture; l'âne ne veut ni galoper ni trotter sous son maître; il se borne à marcher au pas. Angélique s'éloignait avec vitesse, et l'ermite, craignant de perdre ses traces, eut recours à la caverne infernale; il en fit sortir une multitude de démons, en choisit un dans la troupe, le supplia de lui être utile, et le plaça dans le corps de l'agile destrier qui emporte Angélique[2]. De même qu'un chien dressé à la chasse des lièvres ou des renards sur les montagnes, s'en va du côté opposé au chemin que suit sa proie, comme s'il dédaignait de la poursuivre; soudain il arrive au passage, saisit à l'improviste sa victime, et lui déchire les entrailles: ainsi l'ermite, par divers sentiers inconnus, saura bien atteindre Angélique.

Je devine son dessein, et je vous le dirai plus tard. La belle Angélique voyageait sans défiance, à grandes ou à petites journées; le démon était immobile dans les flancs de son cheval. Tel un incendie couve quelquefois long-temps avant d'éclater: bientôt tous les efforts ne peuvent l'éteindre; à peine même échappe-t-on à ses ravages. Angélique se dirige vers l'Océan, aux côtes de Gascogne, et guide son destrier dans les endroits où le sable, battu par les vagues, forme un terrain solide. Tout à coup le démon l'entraîne dans la mer. Craintive et tremblante, la jeune fille se tient fortement à la selle de son coursier; mais le fougueux animal s'avance au milieu des flots. Angélique soulève ses pieds et sa robe; ses cheveux épars, qu'agite le zéphir,

flottent sur ses épaules, et les vents impétueux retiennent leur haleine, attentifs sans doute à contempler de si magnifiques attraits. Baignant de pleurs ses joues et son beau sein, elle tourne ses regards vers la terre : le rivage s'éloigne de plus en plus. Enfin, après un long détour, son destrier la porte sur des rochers effrayants : la nuit commençait à déployer son voile obscur.

Lorsqu'Angélique se vit abandonnée en ce lieu désert dont le seul aspect inspire l'effroi, et surtout à l'instant où le soleil, disparaissant au fond des ondes, laisse la terre et les célestes plaines couvertes de ténèbres, elle resta inanimée; quiconque aurait pu l'apercevoir se serait demandé si c'était un être vivant ou une statue taillée dans le roc. Étendue sur le sable, la chevelure en désordre, les mains jointes, les lèvres glacées, elle élève ses yeux languissants vers le ciel, comme pour accuser de son triste destin le Créateur du monde; elle demeure quelque temps silencieuse, et bientôt l'air retentit de ses soupirs et de ses plaintes :

« O Fortune, disait-elle, n'es-tu pas rassasiée de mes désastres? Ai-je autre chose à te donner que ma misérable existence? Prompte à me tirer du sein des flots quand j'allais y terminer mes jours, voudrais-tu, avant ma dernière heure, redoubler mes tourments? Te serait-il possible de me persécuter plus que tu ne l'as fait jusqu'ici? Tu m'as expulsée d'un trône sur lequel je n'espère point remonter; tu m'as ravi l'honneur, perte immense et sans remède! mon innocence t'est con-

nue, cependant ma vie errante est devenue le sujet de mille calomnies !

Quel bonheur peut espérer en ce monde une femme dépouillée de chasteté? Jeunesse, beauté, vous m'avez toujours été funestes ; pourquoi remercierais-je le Ciel de ces dons perfides, cause de mes chagrins ? Déjà ils ont envoyé à la mort mon frère Argail, quoique possesseur d'une armure enchantée ; ils ont engagé Agrican, roi des Tartares, dans une guerre sanglante contre Galafron, mon père, autrefois Kan du Cathay. Hélas ! ne m'obligent-ils pas maintenant à changer d'asile tous les jours ? Fortune ingrate ! tu m'as privée de mes États, de ma famille, de ma réputation ; tu m'as abreuvée d'outrages : à quels nouveaux malheurs veux-tu me réserver ? Mourir dans les flots ne te semble donc pas une fin assez cruelle ? Envoie, j'y consens, des bêtes féroces pour me dévorer en ce lieu, et terminer ainsi mes angoisses ; quel que soit le genre de trépas auquel tu me destines, je te rendrai grace, pourvu que je périsse. » Ainsi se lamentait Angélique, lorsque l'ermite lui apparut.

Du sommet élevé d'un rocher, l'ermite considère la jeune fille au milieu des écueils, et plongée dans le plus profond désespoir. Un démon l'avait conduit sur ce rocher, par une route inconnue, six jours avant l'arrivée d'Angélique ; il s'approche de l'infortunée, et à son air dévot on l'eût pris pour saint Paul ou saint Hilarion. La jeune fille sent renaître ses forces ; comme elle ignorait les secrètes pensées du vieillard, ses terreurs se calment, mais une pâleur mortelle couvre encore son visage : « O mon

père, prenez pitié de moi, s'écrie-t-elle; je suis ici dans un bien mauvais port! » D'une voix entrecoupée par les sanglots, elle lui raconte ce qu'il savait déjà. L'ermite, pour la consoler, lui tient de pieux discours, et, en lui parlant, il effleure, d'une main audacieuse, tantôt son beau sein, tantôt ses joues humides; ensuite, plus entreprenant, il veut la presser sur son cœur. Angélique, indignée, le repousse, le frappe à la poitrine: une vive rougeur colore ses traits.

Le perfide a un petit étui qu'il ouvre aussitôt; il en retire une fiole de liqueur dont il fait jaillir quelques gouttes dans les yeux étincelants de la jeune fille, où brille le feu d'amour. Cette liqueur possède la vertu d'assoupir les sens; Angélique, couchée sur le sable, est exposée à tous les outrages du vieillard. Il l'enlace de ses bras, caresse sa gorge, ses jolies lèvres; la jeune fille ne peut lui résister. Dans ce lieu sauvage et solitaire, rien ne s'opposait à l'ardeur de l'ermite; mais son âge, sa faiblesse ne secondèrent point ses transports. Enfin le vieillard s'endormit près d'Angélique, qu'une nouvelle disgrace vint encore accabler. O fortune! tu poursuis sans relâche la victime destinée à te servir de jouet!

Avant de vous raconter cette aventure, je vais m'écarter un peu de mon chemin. Dans les mers du Couchant, au delà de l'Irlande et non loin du pôle Arctique, se trouve une île presque entièrement déserte depuis que la vengeance de Protée l'a livrée aux fureurs d'une orque et de plusieurs horribles monstres. On la nomme l'île d'Ébude[3]. Les an-

ciennes chroniques, vraies ou fausses, rapportent qu'un monarque régnait autrefois en ce lieu, et que la beauté, les graces d'une de ses filles enflammèrent Protée au milieu même des ondes; un soir, ayant rencontré la princesse, seule, près du rivage, Protée lui laissa des gages de son amour. Le roi, homme cruel, impitoyable, en ressentit un violent chagrin; ni les prières, ni les excuses de sa fille ne purent la sauver; il l'envoya au supplice avec l'innocente créature qu'elle portait dans son sein, tant la colère est puissante sur un cœur féroce!

A la nouvelle du trépas de son amante, le dieu marin, pasteur des troupeaux de Neptune, souverain de la vaste étendue des flots, éprouva une douleur profonde; dans un accès de rage il conduisit à terre, au mépris des lois de la nature, des orques, des phoques, des animaux étranges qui dévorèrent les bœufs, les brebis, les laboureurs, qui bouleversèrent les campagnes et détruisirent les hameaux. Les monstres assiégèrent même des villes fortifiées, et les habitants, saisis de frayeur, restaient jour et nuit sous les armes. Enfin, pour mettre un terme à leurs maux, ils allèrent consulter l'oracle, et l'oracle leur répondit :

« Cherchez une jeune fille d'une éclatante beauté; offrez-la au dieu Protée sur les bords de la mer, en échange de la princesse; si elle lui convient, il la retiendra, et vous ne le verrez plus désoler la contrée; si au contraire il continue ses ravages, choisissez-en une seconde, une troisième, jusqu'à ce qu'il soit satisfait! » Les jeunes filles les plus belles, les plus attrayantes de l'île d'Ébude furent

alors soumises à une destinée déplorable. Chaque jour on en présente une à Protée; la première et toutes les autres ont subi la mort : quand le maudit troupeau sommeille au fond de l'abîme, une orque, placée sur le rivage, les engloutit dans son énorme ventre.

Que cette histoire de Protée soit authentique ou fabuleuse, je ne sais moi-même si je dois y croire, il est certain qu'une ancienne et barbare coutume existe dans l'île d'Ébude contre les jeunes filles; on nourrit de leur chair une orque effroyable, et puisque dans tous les pays du monde c'est une douleur que d'être femme, le malheur est encore plus grand parmi les Ébudéens. O filles infortunées que le destin jette sur ce fatal rivage! les habitants, toujours prêts à saisir une beauté inconnue et voyageuse, l'offrent bientôt en holocauste criminel; ils épargnent ainsi leurs propres enfants. Comme la tempête ne leur amène pas une proie suffisante, ils parcourent l'Océan sur des brigantins, des fustes, et d'autres légers navires; tantôt des rives lointaines, tantôt des côtes voisines, ils apportent quelque soulagement à leur désespoir en se procurant des beautés étrangères par trahison ou par violence, avec de l'or ou d'irrésistibles séductions; la plupart de leurs prisons et de leurs forteresses sont remplies de victimes qui appartiennent à mille contrées différentes.

Une de leurs barques voguant un jour près du rivage inhospitalier où Angélique reposait sur l'herbe, des matelots descendirent à terre pour s'approvisionner d'eau douce, et ils aperçurent la jeune

fille entre les bras du vieux ermite. élas! trop cher, trop précieux joyau pour cette race vile et barbare! fortune implacable, quel n'est pas ton empire sur les événements de la vie humaine! permettras-tu qu'Angélique soit livrée à un terrible monstre? beauté divine, qui des portes du Caucase attira dans les Indes le farouche Agrican et une moitié de la Scythie; beauté céleste pour laquelle Sacripant exposa son honneur et son magnifique royaume; beauté suprême qui égara la raison et compromit la gloire du vaillant comte d'Angers; beauté incomparable qui à son gré bouleversa et calma les peuplades d'Orient, la jeune fille, maintenant seule et abandonnée, ne reçoit ni consolations ni secours! Tandis qu'elle dort d'un profond sommeil, on l'enchaîne impitoyablement; puis les brigands la transportent, ainsi que l'ermite enchanteur, sur leur barque déjà remplie d'une multitude de dames affligées; bientôt, déployant les voiles, ils arrivent dans l'île funeste et y retiennent captive Angélique, jusqu'à ce que le destin décide de son sort.

Les attraits de la séduisante jeune fille émurent cependant les féroces Ébudéens; ils différèrent de plusieurs jours son trépas, et la réservèrent pour la dernière extrémité. Tant qu'ils eurent des victimes étrangères, ils lui firent grace; mais le moment vint de la conduire au redoutable monstre; l'infortunée, suivie de la population en pleurs, dut se diriger vers les bords de la mer. Qui donnera l'idée de ses angoisses, de ses plaintes, de ses cris, et des reproches qu'elle adressa au Ciel même? Comment les montagnes ne se fendirent-elles pas, lorsqu'An-

gélique, liée à un rocher humide, attendait la mort sans espoir de lui échapper? Je ne puis le dire; la vive douleur que j'en éprouve affaiblit ma voix, et m'oblige de traiter un sujet moins triste en attendant que mon imagination se ranime. Les serpents et les tigres dans les forêts, les animaux les plus venimeux du mont Atlas et des sables brûlants de la mer Rouge seraient attendris à l'aspect d'Angélique sur cet affreux rivage. Si Roland, qui marche en toute hâte vers Paris, connaissait sa cruelle aventure, ou si les deux guerriers que l'ermite trompa au moyen du page venu des enfers apprenaient son malheur, ne braveraient-ils pas mille fois la mort pour délivrer la jeune fille? hélas! maintenant trop éloignés, ils ne pourraient la secourir, fussent-ils même informés de son lamentable destin!

Sur ces entrefaites le célèbre fils de Trojan avait mis le siége devant Paris, et la ville se trouva un jour réduite à de telles extrémités, qu'elle faillit tomber aux mains des Barbares. De ferventes prières apaisèrent le Ciel; une pluie abondante sauva du fer des Africains la France et le saint empire. Aux justes plaintes de Charlemagne, le souverain Créateur du monde abaissa ses regards sur la terre, et arrêta l'incendie dont sans doute aucun pouvoir humain n'aurait pu se rendre maître. Sage est celui qui a recours à Dieu! toujours il en reçoit la meilleure assistance; le pieux empereur s'aperçut bien qu'il devait à l'Éternel le salut de son peuple et de ses armées.

Pendant la nuit, Roland a pour confident muet

de ses peines le lit dans lequel il repose ; sa pensée erre de tous côtés ; souvent il cherche à la concentrer et ne peut la fixer sur rien. Tels les rayons du soleil ou de l'astre des nuits, réfléchis par une onde limpide, vont rapidement à droite, à gauche, au pied des murs ou au sommet des maisons. Le fier chevalier se rappelle Angélique, et ce souvenir rallume ses feux, qui, durant le jour, semblaient éteints. La princesse, sa noble compagne de voyage depuis les rives du Cathay jusqu'au pays de Gascogne, s'était dérobée à son amour, et il n'en avait plus entendu parler après la défaite de Charlemagne aux environs de Bordeaux [4].

En proie à une douleur extrême, le paladin maudit son imprudence : « Objet de ma tendresse, disait-il, je me suis lâchement comporté avec toi. Combien ne m'est-il pas cruel de penser qu'ayant pu te retenir sur mon cœur, et la nuit et le jour, puisque ta bonté me le permettait, je t'ai laissé remettre entre les mains du duc Naymes, sans m'opposer à cet outrage ! N'avais-je pas des motifs suffisants d'excuses ? Charles m'eût approuvé peut-être ; et d'ailleurs, qui aurait résisté à mes désirs ? qui m'aurait contraint par la force ? Avant de t'abandonner, ma douce amie, je devais prendre les armes, souffrir même qu'on me couvrît de blessures : ni Charles, ni ses bataillons ne t'eussent ravie à ma puissance. Du moins, si l'on t'avait placée au centre de Paris, dans une forteresse ; mais t'avoir confiée au duc Naymes ! C'est ce qui m'afflige et me désole, car de ce fatal instant datent tous mes chagrins. N'aurais-je pas dû te garder jusqu'à la mort,

te défendre comme mes yeux? je le pouvais, et je n'ai pas osé le faire!

« Hélas! si jeune, si aimable, où es-tu maintenant, belle Angélique? Ainsi, lorsque le soleil a disparu de notre hémisphère, une timide brebis égarée dans la forêt s'en va bêlant pour exciter l'attention des bergers; un loup voraee l'entend, il accourt, et bientôt le pasteur déplore en vain sa perte. O ma seule espérance, où es-tu? Peut-être errante au milieu d'un bois, des loups eruels t'ont rencontrée sans ton fidèle Roland! et cette fleur qui m'eût rendu égal aux dieux, précieuse fleur que je me suis efforcé de laisser intacte pour te conserver chaste et pure, hélas! ils l'ont sans doute eueillie! O malheureux! ô infortuné! cette jeune fleur flétrie, que puis-je souhaiter, si ce n'est la mort? Dieu puissant, accable-moi de tous les maux, mais épargne à mon ame ce dernier affront; de mes propres mains je me déchirerais la poitrine, je m'arracherais le cœur! » Telles étaient les lamentations du chevalier; ses larmes et ses soupirs étouffaient sa voix plaintive.

Déjà tous les êtres vivants se livraient au repos, les uns sur la plume ou sur l'herbe, les autres entre les rameaux des myrtes ou dans le creux des rochers; toi seul, Roland, sans cesse en proie au désespoir, tu elos à peine tes paupières, tu ne peux goûter les douceurs d'un léger sommeil. Le paladin se croyait transporté près d'un rivage émaillé de fleurs odoriférantes; il admirait l'ivoire, le tendre vermillon et les deux astres brillants qui retenaient son cœur captif dans les liens de l'amour. Je parle

des yeux et du visage de la belle Angélique. Il éprouvait le plus vif plaisir qu'ait jamais ressenti un heureux amant. Soudain une tempête disperse les fleurs, déracine les arbres : on ne voit rien de si terrible lorsque les vents d'est, du nord et du midi, luttent ensemble. Dans ce nouveau désert, Roland ne sait où s'abriter.

Il lui semble qu'Angélique disparaît dans un nuage épais ; il fait alors retentir de ce nom chéri les bois et les campagnes ; et tandis qu'il s'écrie : « Infortuné, qui a pu changer en amertume tant de douceurs ! » le paladin entend la jeune fille implorer sa protection ; il se précipite et se fatigue vainement : le malheureux n'aperçoit plus son amante ! Tout à coup une voix lointaine prononce ces paroles : « N'espère désormais aucune jouissance sur la terre ! » A cet horrible cri, Roland s'éveille baigné de pleurs ; et, sans se rappeler combien sont trompeuses les illusions d'un songe, surtout quand les désirs ou la crainte dominent notre esprit, le vaillant guerrier s'inquiète pour Angélique : « Elle a éprouvé quelque affront, se dit-il ; des périls la menacent ! » Transporté de fureur, il s'élance de son lit, s'arme de toutes pièces, monte sur Bride-d'Or et refuse le service de ses nombreux écuyers.

Afin d'être libre dans ses recherches, sans compromettre la dignité de son rang, le chevalier ne prend point sa cuirasse aux teintes blanches et rougeâtres ; il en revêt une entièrement noire, sans doute comme plus conforme à sa douleur. Cette cuirasse avait appartenu à un chef sarrazin, tué par Roland lui-même. Il s'éloigne en silence au milieu

la ville et dit à l'oreille d'un capitaine placé sur les remparts : « Ouvrez, je suis le comte. » Soudain le pont-levis s'abaissa, et Roland prit la route la plus rapprochée du camp des ennemis. Ce qui arriva est écrit dans le chant suivant.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

[1] Il est essentiel, pour l'intelligence parfaite de plusieurs passages du *Roland Furieux*, d'avoir recours au *Roland Amoureux* du Bojardo ; ainsi les merveilleux effets de la lance enchantée d'Argail sont consignés dans l'*Orlando Innamorato, lib. I, c.* 1, 2 et 3. Nous avons déjà dit que l'Argail était venu en France avec sa sœur Angélique, et que Ferragus, après un combat cruel, l'avait frappé de mort. Quand l'infortuné guerrier eut rendu le dernier soupir, Astolphe s'empara de sa lance, mais il en ignorait la vertu secrète : cette lance d'Argail avait la puissance de désarçonner ceux qu'elle touchait même légèrement. Et lorsque Astolphe se présenta plus tard dans la lice où le fier géant Grandonio terrassait les chevaliers de France, la lutte changea bientôt d'aspect. Les paladins jusqu'alors vainqueurs, furent successivement renversés, au grand étonnement de Charlemagne, des douze pairs et d'Astolphe lui-même, qui ne pouvait s'expliquer ses brillants faits d'armes. La situation d'Astolphe, ne sachant à quoi attribuer ses succès, forme un des épisodes les plus comiques de l'*Orlando Innamorato*.

[2] L'Arioste, comme beaucoup de trouvères et de troubadours dont il consultait les poésies, a perpétuellement confondu les mots : *destrier, coursier, palefroi, haquenée* et *roussin*, qui avaient pourtant un sens distinct au moyen-âge. Ducange, dans son admirable Glossaire, a cité des exemples qui établissent ces distinctions.

Les *destriers*, robustes chevaux destinés pour les batailles, étaient ainsi nommés parce que les écuyers qui les conduisaient les tenaient à leur droite : « Si voit venir (Lancelot du Lac) monseigneur Gauvain et deux escuyers, dont l'ung menoit son destrier en destre et portoit son glaive, et l'autre son beaume et son escu. Dès qu'il entra en la forest, il rencontra quatre escuyers qui menoient quatre blancs destriers en destre. » *La treselegante Delicieuse Melliflue et tresplaisante hystoire du roy Perceforest*... Fallait-il pénétrer au milieu d'un épais carré de lances, tout seigneur *montoit sur ses grands chevaux* ou destriers, et se préparait à l'attaque.

Les *coursiers*, plus vifs, plus légers que les destriers, les précédaient toujours quand les armées étaient en présence; montés par de jeunes hommes au bouillant courage, ils devaient soutenir le premier choc des combattants. Les *palefrois* et *haquenées*, réservés pour les nobles dames, caracolaient avec grace lorsque les châtelaines et leurs suivantes se rendaient aux carrousels et aux tournois. Quelques jongleurs ont employé le mot palefroi pour désigner un cheval de bataille, et un écuyer s'adressant un jour à son maître, lui dit : « J'ai vendu votre palefroi, il ne pouvait en être autrement; je ne mènerai plus désormais votre cheval à ma droite. »

J'ay vendu vostre palefroy
Car autrement ne poet estre;
Non ne menrez or cheval en destre.

Quant aux roussins, chevaux lourds, difformes ou maladifs, ils cheminaient paisiblement dans la campagne, et servaient pour le transport des denrées ou des marchandises aux foires et landits. — Voyez Ducange, *Glossarium*..... aux mots *dextrarius, cursorius*, *palafredus* et *roucinus*.

3 On sait que les anciens appelaient *Ebudes* les îles qui bordent l'Écosse depuis la presqu'île de Cantyre jusqu'au cap Wrath; on les nomme maintenant Hébrides ou Iles-Occidentales : *Western Islands*. Les historiens et les chroniqueurs racontent que des animaux étranges paraissaient de temps à autre sur le rivage de ces îles, et que les Orcades doivent leur nom à la grande quantité d'orques qui fréquentaient cette partie des mers. Geoffroi de Monmouth parle même d'une terrible bête qui ravagea pendant long-temps les côtes maritimes de l'Hibernie, et qui en dévorait les habitants. Un guerrier voulut attaquer le monstre et lutter seul contre lui; mais le redoutable animal, qui était invulnérable, se précipita sur son agresseur et l'engloutit dans ses entrailles, comme si c'était un petit poisson : *adveneral ex partibus Hibernici maris inauditæ feritatis belva, quæ incolas maritimos sine intermissione devorabat*..... La chronique de Geoffroi de Monmouth est dans les *Britannicar. rerum scriptores*; Heidelberg, in-folio.

4 Pulci, Bojardo et l'Arioste, comme tous les jongleurs et les trouvères, ont placé dans le midi de la France les tristes échecs éprouvés par les armées de Charlemagne. Plusieurs traditions peuvent expliquer cette circonstance. D'abord les peuples n'oublièrent jamais la désastreuse journée de Roncevaux et le massacre des guerriers de France aux Pyrénées; ensuite les grandes invasions des Sarrasins, antérieures à Charlemagne, avaient eu lieu dans la partie méridionale de la monarchie, et l'on sait que, sans la victoire de Charles-Martel, près de Poitiers ou de Tours, Abd-Alrahman eût franchi la Loire. Ces souvenirs de la puissance sarrazine restèrent con-

fusément empreints dans l'esprit des romanciers du moyen-âge; ils rattachèrent au règne de Charlemagne des événements qui appartenaient à une époque précédente. Les poètes italiens exagérèrent encore les fausses données des trouvères; invoquant par moquerie le témoignage de Turpin, « écrivain fameux, qui, pour tout l'or du monde, n'aurait pas écrit un mensonge » : *Scrittor famoso, il qual non scriveria per tutto l'or del mondo una menzogna*, ils s'efforcèrent de dénaturer comme à plaisir la vérité historique dans leurs joyeuses épopées.

[5] Roland, le fier paladin, s'éloignant des armées de Charlemagne au moment d'une bataille décisive, rappelle moins la colère de l'Achille des Grecs que l'esprit d'indépendance inhérent aux nobles hommes du moyen-âge. Lorsque le service féodal réunissait les barons du royaume autour du roi, des rivalités continuelles éclataient chaque jour, et l'intervention du prince devenait nécessaire pour éviter de terribles disputes. La turbulence était le caractère distinctif des grands vassaux: sous le moindre prétexte ils retournaient en leur manoir; ils y soutenaient même des siéges contre le seigneur suzerain, et le roman des quatre fils Aymon, nous l'avons déjà dit, exprime bien cette haine de toute domination qui animait les chevaliers de France. Sans doute, ceci ne peut s'appliquer à l'époque de Charlemagne; la féodalité n'existait point encore; ducs et comtes, gouverneurs des provinces et des villes, suivaient les glorieuses bannières de l'empereur; mais, on ne saurait trop le répéter, Bojardo et l'Arioste imitèrent les trouvères et les jongleurs qui avaient transporté au huitième siècle les mœurs et les coutumes des temps chevaleresques où ils écrivaient.

N° 14. Roland dans le camp des Sarrasins. Ch IX.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

Digitized by Google

CHANT IX.

—

Cruel et perfide amour, quelle n'est pas ta puissance sur un cœur soumis à tes caprices? tu as pu faire oublier à Roland sa fidélité et ses devoirs envers son prince! autrefois plein de sagesse, défenseur zélé de la sainte Église, ce paladin, égaré maintenant par une passion folle, ne s'occupe ni de Charlemagne, ni de lui-même, et moins encore de l'Éternel. Je lui pardonne volontiers; aux jours de mes faiblesses, je me réjouis même d'avoir un tel compagnon; car, tiède et languissant pour le bien, je me sens toujours vif et animé pour le plaisir. Roland s'éloigne, couvert d'une armure entièrement noire; que lui importe d'abandonner ses amis! bientôt il se trouve dans la plaine où les troupes

d'Afrique et d'Espagne avaient dressé leur camp.

Que dis-je, ce n'était plus un camp; l'orage venait de disperser les guerriers sous les arbres, sous les toits des maisons, et par petits groupes de quatre, six, huit, dix, vingt, séparés les uns des autres. Accablés de fatigue, ils se livrent au sommeil; celui-ci est étendu par terre, celui-là tient sa tête appuyée sur une de ses mains. Ils dorment tous, et Roland pouvait en tuer un grand nombre, mais le paladin dédaigne de prendre Durandal[1]; il répugne à son ame généreuse et magnanime de massacrer des gens qui se reposent. L'infortuné espère découvrir quelques traces d'Angélique; s'il aperçoit un soldat éveillé, il lui dépeint en soupirant le costume, la tournure de la jeune fille; puis il fait un appel à sa courtoisie et le conjure de lui indiquer une route où il rencontrera son amante.

Dès que l'aurore brillante eut éclairé le monde, Roland, vêtu à la manière arabe, parcourt sans dangers l'armée des Sarrazins; initié dans la connaissance de plusieurs langues, l'idiome africain lui était familier comme s'il avait long-temps vécu sous le ciel de Tripoli. Pendant trois jours au milieu des Maures, il cherche de tous côtés la belle Angélique; il va dans les villes, dans les hameaux, visitant les contrées de la France, de l'Auvergne, de la Gascogne jusqu'au dernier bourg; il erre en Bretagne, en Provence, et des frontières de la Picardie aux extrémités de l'Espagne. C'était vers la fin d'octobre et le commencement de novembre, à cette époque de l'année où les arbres se dépouillent de leur verte parure et montrent leurs branches sans feuillage,

où les oiseaux sur le point de partir se rassemblent en troupes ; c'était à cette époque que Roland avait commencé sa recherche amoureuse ; il la continua durant l'hiver et le printemps suivant.

Un jour que le paladin allait, selon son habitude, d'un pays dans un autre, il arriva sur les bords d'un fleuve entre la Bretagne et la Normandie ; habituellement paisibles tributaires de la mer voisine, les ondes de ce fleuve étaient alors grossies par la fonte des neiges et les torrents descendus des montagnes ; dans leur cours rapide les vagues avaient brisé le seul pont sur lequel on pouvait passer. Roland porte ses regards autour de lui ; n'étant ni oiseau ni poisson, il ne peut franchir l'humide barrière. Soudain il voit descendre un petit bateau ; une jeune fille en tient le gouvernail, et fait comprendre par signes au chevalier qu'elle s'approche, sans vouloir cependant toucher la terre. Roland supplie l'aimable pilote de le recevoir, de le transporter sur l'autre rive : « Nul guerrier n'entre dans ce bateau, répond la jeune fille, s'il ne jure d'entreprendre à ma prière le plus juste et le plus légitime des combats. Si vous voulez traverser le fleuve, promettez-moi que, dès le mois prochain, vous irez rejoindre les armées du roi d'Irlande, magnifiques troupes destinées à détruire l'île d'Ébude, la plus féroce des contrées que baigne l'Océan.

« Au delà de l'Irlande se trouve une multitude d'îles, vous le savez ; il y en a une que l'on nomme Ébude, où un règlement barbare oblige le peuple de se livrer au pillage, et d'enlever les jeunes filles de tous les pays ; abandonnées ensuite sur le sable

de la mer, un monstre marin les dévore, et chaque jour il lui faut une nouvelle proie. Les marchands, les corsaires en fournissent en abondance; calculez, seigneur, combien de femmes et de jeunes filles ont déjà disparu! si votre cœur, accessible à la pitié, n'est point rebelle à l'amour, vous éprouverez quelque joie d'être compté au nombre des champions qui doivent mettre un terme à tant de cruautés. »

Roland laisse à peine achever ce discours; il ne peut écouter le récit d'un acte injuste, et fait le serment de se dévouer pour une si noble entreprise. Bientôt de tristes pensées viennent l'affliger; Angélique serait-elle tombée au pouvoir des brigands? Cette idée l'agite, le trouble; il renonce à son premier dessein, et forme le projet d'aller directement dans l'île funeste. Le lendemain, tandis que le soleil éclairait encore la terre, Roland aperçoit un navire près de Saint-Malo; il s'y embarque, et dépasse le mont Saint-Michel, dès le milieu de la nuit. A sa gauche disparaissent Tréguier, Saint-Brieuc et les rivages de la Bretagne; puis il fait cingler le vaisseau vers les dunes, dont la blancheur éblouissante valut à l'Angleterre le surnom d'Albion. Tout à coup, le vent favorable du sud cessant de souffler, une violente tempête oblige les voyageurs à plier les voiles et à suivre le mouvement des flots.

En quelques heures, le navire rétrograda de tout l'espace qu'il avait franchi en quatre jours; le pilote tint la haute mer, craignant d'échouer sur le sable, ou de se briser contre les rochers. Enfin, l'ouragan

s'apaisa et permit au vaisseau de remonter le fleuve d'Anvers. Les voyageurs touchaient le rivage, lorsqu'un vieillard, à la chevelure blanche, s'approcha d'eux, et, après les avoir salués, se tourna vers Roland qu'il regardait comme leur chef; il le supplia de venir avec lui auprès d'une aimable demoiselle : « Le monde n'en renferme pas de plus gracieuse, lui dit-il; si vous aimez mieux l'attendre, elle se rendra bientôt à bord du navire; un paladin tel que vous doit imiter l'exemple de tous les chevaliers errants de la contrée qui ne refusèrent jamais de raisonner avec la jeune fille, et de lui donner des conseils dans son effroyable position. » Roland, plein d'humanité et de courtoisie, s'élance sur la rive; le vieillard le conduit au milieu d'un magnifique palais où se trouve une dame jeune encore; son visage révèle une affliction profonde; des tentures noires couvrent les murailles du château; l'infortunée comble Roland de politesses, le fait asseoir, et d'une voix triste lui parle ainsi :

« Sachez, seigneur, que je suis fille du comte de Hollande; mon père m'accordait toute son amitié; quoique je ne fusse pas fille unique et que j'eusse deux frères, il secondait mes moindres caprices. J'étais heureuse et satisfaite, lorsqu'un prince étranger, le duc de Zélande, visita notre cour en allant dans la Biscaye lutter contre les Maures. Sa beauté, sa jeunesse, lui soumirent facilement mon cœur; je croyais, je crois encore sincères, et ses discours, et ses transports. Le vent contraire à sa flotte fut favorable à mes désirs; ce qui pour les autres était un mois, me semblait un instant, une minute, tant

les jours fuyaient avec rapidité! nous eûmes ensemble plusieurs entretiens; il promit de m'épouser à son retour, et de mon côté je lui fis le même serment.

Birène (il se nomme ainsi) nous eut à peine quittés, que le roi de Frise, dont les États sont séparés des nôtres par un fleuve, ayant formé le projet de m'unir avec son fils unique, le jeune Arbant, députa en Hollande les principaux seigneurs de son royaume pour demander ma main. Je ne pouvais manquer à la foi jurée, et d'ailleurs, quand je l'aurais voulu, l'amour me l'eût-il jamais permis? Afin d'annuler les démarches, je déclarai à mon père que s'il me donnait au prince de Frise, je mettrais fin à mes jours. Ce bon père n'avait d'autre volonté que la mienne; désirant me consoler et faire cesser mes plaintes, il rompit toute négociation. A cette nouvelle, l'orgueilleux roi de Frise, enflammé de fureur, ravagea la Hollande, et ma famille entière trouva la mort dans les combats.

« Doué d'une force prodigieuse, inouïe, le souverain de la Frise est également redoutable par ses nombreux artifices; la puissance, l'adresse, le courage ne sauraient lui résister. Il possède une arme inconnue aux anciens et aux modernes : c'est un fer creux, long de deux brasses, dans lequel il met une balle et de la poudre. D'une main légère comme celle du médecin qui ouvre une veine, le prince touche un petit ressort, presque invisible, placé à l'une des extrémités de ce fer, et soudain la balle éclate avec fracas; semblable à la foudre, elle perce, brûle, brise et renverse tout.

« Cette arme fatale détruisit nos bataillons et tua mes deux frères ; l'aîné eut son haubert déchiré, la balle lui traversa le cœur; le plus jeune expira frappé entre les épaules, tandis qu'il cherchait son salut dans la fuite. Mon père, privé de ses États, défendait le seul château qui lui était resté ; le roi de Frise lui arracha la vie à l'instant même où il parcourait les créneaux : le barbare l'atteignit au milieu du front.

« Après la mort de ma famille je demeurai l'unique héritière de la Hollande. Le perfide monarque souhaitait vivement s'affermir dans la possession de mes États ; il promit à mes peuples de leur accorder la paix si je voulais épouser son fils et adopter les conditions que j'avais repoussées. Non seulement à cause de ma haine contre l'abominable race du meurtrier de mes parents, du destructeur de mon pays, mais parce que je désirais garder intacts mes engagements envers Birène, je répondis à ce monstre que, résignée à tout souffrir, il était le maître d'achever ma ruine, et que mon trépas, sur un bûcher, me semblait préférable au déshonneur d'une alliance avec son fils. Cependant mes sujets me supplièrent de modifier cette résolution ; plusieurs d'entre eux, redoutant les suites de mon opiniâtreté, menacèrent de livrer au tyran et ma personne et les débris de mon royaume.

« Quand ils virent l'inutilité de leurs prières, de leurs remontrances, ils s'allièrent avec le roi de Frise ; fidèles à leur maudit projet, ils mirent entre ses mains ma vie et mon pays. Le tyran ne me fit d'abord subir aucun outrage ; je n'avais rien à crain-

dre, me dit-il, si je consentais à épouser Arbant. Ainsi violentée dans mes sentiments d'amour, j'appelais la mort comme un moyen d'échapper au barbare; mais périr sans vengeance me paraissait chose plus douloureuse que tous les maux déjà soufferts. Mille pensées m'agitaient; la dissimulation seule pouvait me venir en aide. Je feignis donc de solliciter mon pardon, et je suppliai le farouche monarque de m'unir à son fils.

« Parmi les anciens serviteurs de mon père, je choisis deux frères intelligents, pleins de courage, et surtout plus dévoués que ne le sont habituellement ces jeunes hommes élevés et nourris avec nous dans les cours. Tous deux me portaient une sincère affection, et pour me sauver ils auraient sacrifié leur vie. Je leur communique mon dessein; ils me promettent leur appui. L'un va en Flandre, où il achète un léger navire; l'autre reste en Hollande auprès de ma personne. Les étrangers, les habitants du pays s'attendent à voir célébrer mes noces. Soudain on apprend que Birène est en Biscaye, à la tête de troupes nombreuses destinées pour la Hollande; je lui avais envoyé un messager dès l'issue de la bataille où succombait l'aîné de mes frères. Tandis que le roi de Frise achevait la conquête de mes États, Birène, ne connaissant pas ce nouveau malheur, s'éloignait des côtes d'Espagne sur une flotte, et volait à mon secours.

« Le tyran, à peine instruit du départ de Birène, laissa au jeune Arbant le soin de conclure notre alliance; il se mit en mer avec ses vaisseaux, rencontra la flotte de son ennemi, la brûla et emmena

captif mon malheureux amant. Sur ces entrefaites, Arbant m'épouse; il veut au coucher du soleil user de tous ses droits. J'avais prié mon serviteur fidèle de se tenir caché derrière les rideaux du lit nuptial; apercevant le fils du monarque, il saisit aussitôt une hache, le frappe violemment à la tête, et le laisse sans parole et sans vie. Au même instant je me précipite et lui enfonce un poignard dans la gorge.

« Tel qu'un taureau tombe sous les coups de la massue, ainsi est renversé ce prince odieux, ce fils du roi Cimosque (c'est le nom du tyran de la Frise), roi parjure, le plus féroce des mortels; il me voulait près de lui afin de mieux dominer dans mes États; sans doute un jour j'aurais expiré victime de sa perfidie. L'événement était encore inconnu; je réunis mes effets les plus précieux, et, au moyen d'une corde, mon compagnon me descend par une fenêtre de la royale demeure, du côté de l'Océan, dans un endroit où son frère nous attendait sur un navire venu récemment de Flandre. Bientôt, à l'aide de nos voiles, de nos rames et des secours du Ciel, nous fûmes hors de toute atteinte.

« Je ne sais si le désespoir du roi de Frise égala sa fureur en apprenant le trépas de son fils et le nom du coupable; il arrivait avec ses troupes, fier de leur victoire et de la prise de Birène; mais au lieu des fêtes et des plaisirs auxquels il s'attendait, Cimosque ne trouva dans son château que deuil, tristesse et chagrin. Son amitié pour Arbant, sa colère, sa rage contre moi, ne l'abandonnent ni le jour, ni la nuit. Enfin, comme les larmes ne peuvent res-

susciter les morts, le tyran désire calmer ses haines par la vengeance; il veut s'emparer de ma personne, m'infliger un châtiment terrible; cette pensée domine sa tendresse, son affection et ses regrets.

« Tous mes serviteurs et les amis des deux frères dévoués à ma cause sont massacrés; on ravage, on brûle leurs biens. Le cruel allait condamner Birène, et accroître ainsi ma douleur; il se décide à lui laisser la vie, pour se ménager le moyen de m'attirer dans quelque piége. Mais il lui impose une dure condition : après le terme d'une année, il l'enverra ignominieusement au supplice, si, par ruse ou par contrainte, par ses parents ou ses compagnons, il ne m'a remise entre ses mains. Ma mort peut seule sauver mon amant. J'ai essayé pour sa délivrance tout ce qu'il est possible de faire au monde, tout, excepté de me sacrifier moi-même! Je possédais six châteaux en Flandre, je les ai vendus, et avec cet argent je me suis efforcée de corrompre les gardiens du malheureux Birène; j'ai tâché d'armer contre Cimosque les Allemands et les Anglais.

« Soit que mes envoyés n'aient pas réussi, soit qu'ils aient manqué à leur devoir, ils m'ont souvent donné de belles paroles et jamais le moindre secours; en possession de toutes mes ressources, ils ne m'écoutent même plus. Cependant le moment fatal approche où l'or et les armées ne pourront empêcher le trépas de Birène. J'ai vu périr mon père, mes frères, j'ai perdu mon royaume entier; dans l'espoir de briser les chaînes de mon amant, je me suis dépouillée d'un faible revenu nécessaire

à mon existence; il ne me reste rien! J'irai donc me livrer au farouche Cimosque; oui, pour Birène il me sera doux de quitter la vie! Une seule crainte agite mon esprit : n'ai-je pas à redouter quelque trahison de la part du perfide? Lorsque, tombée en son pouvoir, j'aurai subi la mort, il refusera peut-être de rendre Birène à la liberté! Homme cruel, parjure, mon supplice n'assouvira point sa vengeance, et l'infortuné prince deviendra sans doute victime de son ressentiment!

« Si je vous raconte ainsi mes tristes aventures, si je consulte tous les chevaliers qui visitent ce lieux, c'est pour me faire indiquer le moyen de sauver mon amant, et pour lui éviter un sort funeste. J'ai vainement prié d'autres paladins de m'accompagner quand j'irai vers le tyran de la Frise; je désirais obtenir la certitude que le sacrifice de ma vie servirait à Birène! Alors seulement je mourrai contente.

« Jusqu'à ce jour, personne n'a voulu me promettre de s'opposer à ma captivité et d'empêcher le barbare, lorsque je serai en sa puissance, de me retenir prisonnière sans délivrer Birène; tous les guerriers redoutent l'arme terrible à laquelle ne résistent ni cuirasses, ni hauberts. Si votre valeur répond à la fierté de votre visage, à votre aspect herculéen, si vous croyez pouvoir m'arracher des mains de Cimosque dans le cas où le perfide trahirait sa parole, daignez me conduire près de lui; avec le secours de votre épée, je ne craindrai point que ma mort soit suivie du trépas de mon amant. »

La jeune fille termina ici son discours, souvent

interrompu par ses soupirs et par ses larmes ; elle eut à peine fini de s'exprimer que Roland, peu discoureur de sa nature et toujours porté à se rendre utile, lui fit le serment d'accomplir en sa faveur plus qu'elle ne réclamait; il ne lui conseille pas, pour délivrer Birène, de se mettre au pouvoir de son oppresseur; le paladin espère les sauver tous deux, à moins que son fer ne seconde sa valeur habituelle. Impatient, le comte d'Angers hâte le moment de son voyage; les vents étaient favorables, et il s'éloigne le jour même en compagnie de la princesse.

Le pilote, dirigeant le navire vers la haute mer, découvre bientôt une des îles de la Zélande, puis une seconde; il en dépasse une nouvelle et il en aperçoit d'autres encore. Dès la troisième journée Roland débarque sur les côtes de Hollande; il n'emmène pas la jeune ennemie du roi de Frise : le paladin veut qu'elle apprenne la mort de Cimosque avant de voir la terre. Armé de toutes pièces, il s'avance le long du rivage, et monte un cheval de race danoise, plus vigoureux que léger, nourri dans les prés de la Flandre : il avait laissé son coursier en Bretagne, ce Bride-d'Or si impétueux, aux allures si magnifiques, et que Bayard seul peut égaler. Roland arriva devant Dordrecht; une multitude de soldats se trouvaient aux portes de la ville : était-ce parce que la domination est méfiante, surtout dans un pays nouvellement conquis, ou bien avait-on su qu'un cousin de Birène venait de la Zélande à son secours avec une puissante flotte?

Le paladin prie un des guerriers d'aller dire au

monarque qu'un chevalier errant désire lutter contre lui, à cette seule condition : « Si le roi sort vainqueur du combat, on lui livrera la jeune dame coupable du trépas de son fils Arbant; cette dame est dans un lieu très-rapproché, et le chevalier pourra la remettre à son adversaire victorieux. Si, au contraire, le monarque est vaincu, il accordera sur-le-champ l'entière liberté de Birène. » A l'instant le guerrier s'acquitte de sa mission auprès du roi. Le barbare ne connut jamais ni loyauté ni courtoisie; toutes ses pensées sont pour la fraude, le mensonge et la trahison. Il se persuade qu'une fois maître du paladin, il le sera également de la dame, si véritablement elle est aux mains de ce chevalier, et si le messager ne s'est pas trompé dans son rapport. Aussitôt il ordonne à trente guerriers de prendre une route opposée au chemin qui conduit à la porte où on l'attend; ces hommes doivent faire de longs détours, et fondre par derrière sur le chevalier inconnu.

Cependant le perfide n'épargne aucune parole de bienveillance, jusqu'à ce qu'il se soit assuré de l'arrivée de sa troupe ; ensuite il s'éloigne de la ville, accompagné de trente autres guerriers. Tel un habile chasseur cerne une forêt et les animaux qu'elle renferme ; tel le pêcheur de Volane entoure de longs filets un vaste espace de mer où s'agitent les poissons; de même le roi de Frise s'empare des chemins pour couper toute retraite au chevalier qu'il veut surprendre vivant, conquête facile selon lui, et il dédaigne de porter cette foudre terrestre qui a donné la

mort à tant de guerriers, son intention n'étant pas de tuer le paladin, mais de le faire captif.

L'oiseleur rusé qui désire augmenter sa proie, conserve en vie les premiers oiseaux pris dans ses piéges, afin que par leurs cris et le battement de leurs ailes ils én attirent un plus grand nombre : tel veut être le roi Cimosque. Mais Roland n'est point de ceux qu'on saisit à l'improviste ; soudain il brise le cercle où l'on espérait le retenir. Le chevalier d'Angers se précipite sur le groupe le plus épais ; il terrasse un guerrier, puis un second, un troisième, un quatrième : on eût dit des hommes de pâte ! il en embroche jusqu'à six qu'il tient suspendus en l'air ; comme sa lance ne peut en contenir davantage, il laisse à terre un septième champion cruellement blessé : l'infortuné expira bientôt. Ainsi, sur les bords d'un canal ou d'un marais, nous voyons un archer habile atteindre des grenouilles dans les flancs, dans le dos ; enfilées les unes à côté des autres, sa flèche en est totalement couverte.

Roland jette loin de lui sa lance devenue trop pesante ; il recommence la lutte avec cette formidable épée dont les coups, soit de taille, soit de pointe, renversent fantassins et cavaliers ; le paladin frappe, et le sang des blessures donne une teinte de vermillon au bleu, au blanc, au jaune, au noir et au vert. Cimosque, furieux d'être privé de son arme à feu, maintenant indispensable à sa défense, la réclame à grands cris, et profère de terribles menaces ; on l'écoute à peine : celui qui a pu s'abriter dans la ville n'a pas l'audace d'en sortir. Le monarque, voyant

Digitized by Google

N. 15. **Roland massacre les gens de Cymosque** CH IX

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

les siens en fuite, cherche lui-même à se sauver; il se dirige vers la porte, tâche en vain de faire lever le pont-levis : Roland le suit de trop près.

Grâce à la rapidité de son coursier, Cimosque devance tous les fuyards; le comte d'Angers, maître du pont et de la porte, ne s'amuse point à disperser la vile populace; il veut la mort du tyran et non la destruction de sa troupe, mais son cheval marche lentement : celui du roi paraît avoir des ailes! Cimosque se dérobe à la vue du paladin; bientôt il revient avec de nouvelles armes, avec son fer creux et une mèche allumée. Le félon se cache dans un coin, pour attendre son ennemi au passage : tel un chasseur, armé d'un épieu et suivi de ses chiens, surveille un sanglier, qui, descendant des collines, déracine les arbres et brise les rochers; partout où le féroce animal se montre, un bruit épouvantable agite la forêt et semble fendre les montagnes. Cimosque guette l'intrépide chevalier pour en tirer vengeance ; dès qu'il l'aperçoit, il place le feu sur le fer, près du ressort : l'arme éclate aussitôt.

On croit voir un éclair, on croit entendre le tonnerre; les murs chancèlent, le sol frémit sous les pieds, l'air retentit bruyamment; le trait enflammé qui pulvérise et déchire produit un sifflement aigu ; il n'atteint pourtant pas celui que le barbare assassin voulait frapper. Soit que la précipitation et l'ardent désir de tuer le comte ait trompé l'attente de Cimosque, soit que son cœur tremblant comme la feuille ait aussi fait trembler et sa main et son bras, soit enfin que la bonté divine ait daigné

s'opposer à la mort prématurée de son fidèle serviteur, le cheval de Roland seul est blessé.

Le paladin et le coursier sont renversés sur la poussière ; l'un effleure l'arène, l'autre la presse de tout son poids. Roland se relève avec légèreté et promptitude, comme si sa chute avait doublé ses forces : ainsi le Libyen Antée touchait la terre et devenait plus terrible pour ses ennemis. Qui a vu éclater le feu céleste lancé par Jupiter avec un horrible fracas; qui l'a vu envahir une salle où l'on a mis en réserve du charbon, du soufre, du salpêtre? à peine il a pénétré, l'air, les pierres s'embrasent, les murailles s'écroulent, les marbres les plus gros sont arrachés, et les débris volent jusqu'aux cieux; qui a vu tant de ravages peut se représenter que tel était le paladin, lorsqu'en tombant il foula le sol; son aspect formidable et son œil menaçant effrayeraient Mars lui-même. Le roi de Frise, épouvanté, tourne la bride de son destrier et prend la fuite; Roland se précipite avec la vitesse d'un trait violemment décoché. A pied, il fera ce qu'il n'a pu accomplir à cheval. Son impétuosité à poursuivre le tyran surpasse toute croyance! il parvient à le joindre en peu de temps; puis, levant son épée au dessus de son casque, il lui fend la tête : son fer descend jusqu'à la poitrine! Cimosque roule à terre, et rend le dernier soupir.

Au même instant une nouvelle rumeur parcourt la cité, un nouveau bruit d'armes se fait entendre; c'est le cousin de Birène accompagné de ses soldats. Ayant trouvé les portes ouvertes, ils étaient entrés dans la ville, et la multitude, étonnée des exploits

de Roland, les laissait passer sans combattre. Le peuple fuit en désordre; il ignore l'origine, les projets de ces guerriers, mais à leurs costumes et à leur langage il reconnaît les habitants de la Zélande. Les Hollandais sollicitent leur amitié et déploient l'étendard de la paix; ils prient le capitaine de les diriger et lui offrent de l'aider contre les Frisons qui ont retenu prisonnier le malheureux Birène.

La population de Hollande s'était toujours montrée hostile au roi de Frise; son ancien maître avait été tué par Cimosque; ensuite le tyran ne cessa jamais d'être injuste et barbare. Roland servit de médiateur entre les deux partis; un traité fut conclu, et, réunis sous les mêmes bannières, aucun Frison ne put éviter la captivité ou la mort. On ne cherche point les clés des forteresses, on en brise les portes. Birène témoigne au comte d'Angers toute sa reconnaissance; escortés d'une foule nombreuse, ils vont dans le vaisseau où Olympie les attend : ainsi se nomme la jeune fille, souveraine de droit du comté de Hollande.

Olympie se voit comblée d'honneurs; en conduisant le vaillant chevalier dans ses États, la jeune fille n'espérait pas qu'il fît pour elle de si merveilleuses prouesses; il lui eût suffi d'obtenir la liberté de son amant, puis elle serait morte sans se plaindre. Je ne finirais point si je voulais vous raconter ses embrassements avec Birène, et les mille actions de grâces qu'ils adressèrent tous deux à l'intrépide paladin. Le peuple rétablit la prin-

cesse sur le trône de ses aïeux et lui jure fidélité. Olympie, liée à Birène par les nœuds indissolubles de l'amour, lui soumet sa personne et son royaume; mais le duc, que d'autres soins réclament, laisse à son cousin le commandement des forteresses et de l'île entière de la Hollande.

Le dessein de Birène est de revenir en Zélande et d'emmener avec lui sa fidèle compagne ; il annonce ensuite son départ pour la Frise afin d'en accomplir la conquête; un gage précieux était entre ses mains et lui promettait un succès éclatant : la fille du roi Cimosque se trouvait parmi les captifs, et le duc la destinait à un de ses jeunes frères. Roland s'éloigna le même jour que Birène ; des nombreuses dépouilles du barbare Frison, il se réserva seulement le fer creux qui, par ses effets, ressemble à la foudre. L'intention du chevalier, en le prenant, n'est pas de le faire servir à sa défense; Roland dédaigne de combattre avec le moindre avantage; son but est de jeter l'arme fatale dans un endroit où elle ne nuira plus aux mortels; il emporte aussi les balles, la poudre et tout ce qui se rattache à cette horrible invention.

Dès qu'il se voit dans la haute mer, et à une distance d'où l'on ne découvrait aucun objet sur le rivage, ni à droite ni à gauche, le comte d'Angers saisit le terrible fer et s'écrie : « Afin que nul guerrier, par ton secours, n'emprunte une fausse bravoure, et que jamais l'odieuse lâcheté ne soit confondue avec le vrai courage, demeure enseveli sous les flots ! Maudite et abominable machine fabriquée au fond du Tartare, de la propre main du méchant

Belzébuth, pour devenir la ruine de l'univers, je te rends à l'enfer d'où tu es sortie! » Il dit, et l'envoie dans l'abîme, tandis qu'un vent favorable enfle les voiles de son navire et le porte avec rapidité vers la cruelle île d'Ébude.

Roland, impatient de savoir si la dame qu'il préfère au monde entier et sans laquelle il ne pourrait vivre un seul instant, se trouve dans ce lieu, craint de débarquer en Irlande et d'y rencontrer quelque aventure nouvelle; alors il répèterait en vain : « Malheureux! pourquoi ne me suis-je pas pressé d'arriver plus tôt! » Le paladin ne veut descendre ni en Angleterre, ni en Irlande, ni sur les rivages opposés. Laissons-le voguer sous la conduite du petit archer tout nu qui l'a blessé de ses traits. Avant d'en parler davantage, je retourne dans la Hollande, et je vous invite à m'y accompagner, sachant d'ailleurs combien il vous serait désagréable, ainsi qu'à moi, de ne pas assister au mariage de Birène.

Les noces seront belles, magnifiques, moins belles, moins magnifiques pourtant que celles dont les préparatifs se font, dit-on, en Zélande. Je ne vous propose point d'y venir, parce que d'étranges accidents les troubleront; vous en apprendrez les détails dans l'autre chant, si vous avez la patience de m'écouter.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

1 A côté de la généalogie des familles, il serait curieux de suivre la généalogie des chevaux et des épées, dans les romans chevaleresques. Le moyen-âge est un grand symbolisme; tout s'y revêt d'une forme matérielle; l'histoire des familles est dans le blason, dans les armes parlantes, les actions d'éclat y sont reproduites, les faits et gestes des ancêtres ont là leur représentation; de même chaque épée a sa légende; on s'occupe de l'habile ouvrier qui l'a faite, on recherche si c'est un enchanteur ou un démon qui l'a forgée. L'époque du moyen-âge a plus d'un rapport avec l'antiquité, car les temps de force individuelle se ressemblent; la *Joyeuse* de Charlemagne, comme l'*Escalibor* d'Artus et la *Durandal* de Roland, ne sont-elles pas des imitations de l'épée formidable, trempée dans les eaux du Styx, qu'Ulysse apporta au bouillant Achille, pour lui faire quitter la cour de Lycomède et le conduire sous les murs de Troie?

Durandal, la bonne épée de Roland, *qui plus valoit que fin or*, nommée aussi Durondars, Duransarde, est non moins célèbre dans les romans de chevalerie, que le paladin lui-même. Qui pourrait dire le nombre des géants, Sarrazins félons, guerriers discourtois, que Durandal transperça de part en part? De toutes les épées que jongleurs et trouvères supposent avoir appartenu aux chevaliers du moyen-âge, Durandal est la plus terrible. *Joyeuse*, *Flamberge*, *Balisarde*, *Escalibor*, *Courtain*, étaient de redoutables armes dans les mains de Charlemagne, de Renaud, de Roger, d'Artus, d'Ogier-le-Danois; mais nulle ne pourfendait un guerrier jusqu'aux dents avec plus de facilité que Durandal; les rochers, les montagnes ne pouvaient résister à ses coups. Quel ne fut pas le désespoir du malheureux Roland, lorsque, se sentant mourir à Roncevaux, il prévoyait l'instant où il allait être obligé d'abandonner sa puissante épée: « Moult estoit belle icelle espée, dit l'auteur de la chronique de Turpin, très-bien aguisée en la pointe, et si tres-forte qu'elle estoit inflexible, sans nullement povoir estre ployée, reluisant clere merveilleusement et resplendissant, et estoit nommée Durandal pource qu'elle frappoit durement; ainsi la peut-on interpréter..... Luy estant dolent et couché soubz l'arbre, tyra celle

ciere espée de son fourreau, et, ainsi qu'il la tenoit entre ses mains et la regardoit en grant pitié et compassion, il dist à haulte voix, plorant et larmoyant :

« O tres-beau cousteau resplendissant, qui tant as duré et qui as esté si large, si ferme et si fort emmanché de ciere yvoyre, duquel la croix est faicte d'or et la surface dorée, décorée et embellye du pommeau faict de pierres de bérii, escript et engravé du grant nom de Dieu, singulier Alpha et si bien tranchant en la pointe et environné de la vertu de Dieu ; qui est celluy qui plus et oultre moy usera de ta saincte force, qui sera désoremais ton possesseur; certes, celluy qui te possédera ne sera vaincu ni estonné, ni ne redoubtera toute la force des ennemis, il n'aura jamais paour d'aucunes illusions et fantasies, car l'ayde de Dieu et la grace seront en sa protection et sauvegarde. O que tu es eureuse, espée digne de mémoire; car par toy sont Sarrazins destruictz et occis, et les gens infideles mis à mort: dont la loy des chrestiens est exaltée, et la louenge de Dieu et gloire par tout le monde universel acquise. O, o, combien de fois ay je venge le sang de nostre Seigneur Jésuchrist par ton puissant moyen..... combien ay je tranché de Sarrazins; combien de juifz et aultres mescreans infideles batus et destruictz. Par toy, noble cousteau tranchant, Durendal de longue durée, la chevalerie de Dieu le créateur est acomplye, et les piedz et mains des larrons acoustumez, qui gastoyent le bien de la chose publicque, gastez et séparez de leurs corps.... O, o, espée tres-eureuse, de laquelle n'est la semblable, n'a esté, ni ne sera. Certes, celluy qui t'a forgée, jamais semblable ne fit devant toy ny après; car tous ceulx qui ont esté de toy blessez n'ont pu vivre puis après. Si daventure aucun chevalier non hardy ou paresseux te possede après ma mort, j'en seray grandement dolent. Et si aucun Sarrazin mescreant ou infidele te touche aucunement, j'en suis en grant dueil et angoisse!

« Après que le triste Roland eust ainsi douloreusement parlé à son espée, craignant qu'elle ne vint et tombast entre les mains des Sarrazins, il la frappa contre le rochier par trois foys, la voulant du tout rompre; mais ledict rochier fut tranché et divisé en deux parties, depuis le hault jusques au bas, et son espée demoura sans estre rompue, et ressortit dehors dudict rochier. » Tel fut le dernier exploit de Durandal; le souvenir s'en est perpétué jusqu'à nous, et les montagnards des Pyrénées, en conduisant les voyageurs sur la *Brèche de Roland*, ne manquent jamais de leur raconter cette légende.

Beaucoup d'historiens et de chroniqueurs ont parlé de Durandal; il serait trop long de les nommer ici; le plus ancien auteur qui en fasse mention est le moine Rodulphe Tortaire, dans ses Poésies historiques :

Rutlandi fuit iste (gladius) viri virtute potentis,
Quem patruus magnus Karolus huic dederat.
Et Rutlandus eo semper pugnare solebat,
Militia pagani multa necans populi.

Le père Daniel, à la fin du XVIIe siècle, écrivit qu'on gardait précieusement, dans l'abbaye de Roncevaux, les massues de Roland et d'Olivier; le voyageur Schrœtter dit avoir vu dans l'église Saint-Denis, près de Paris, les épées de Charlemagne, de Roland et de Jeanne d'Arc : *gladius Caroli magni, gladius magni Rolandi et Joannæ viraginis Aureliensis;* mais le sieur Pierre Belon du Mans contredit en partie cette assertion, et dans ses *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvees en Grece, Asie, Judee, Egypte, Arabie et autres pays estranges,* il affirme que « la grand' espee de Roland pend encor pour l'heure presente à la porte du chasteau de Bource. Les Turcs la gardent clere comme quelque reliquaire; car ils pensent que Roland estoit Turc. » Paris, 1555, in-4°, liv. III. Comparez avec l'*histoire de la Milice françoise,* t. I. et l'*historia totius terrarum orbis,* t. I. — Sur la façade de la cathédrale de Vérone, monument construit, dit-on, au IXe siècle, se trouvent grossièrement sculptés en pierre, les paladins Roland et Olivier; le vaillant neveu de Charlemagne est armé d'une large épée nue, et l'artiste a eu soin d'indiquer que c'était Durandal ou *Durindarda,* comme il l'a écrit en caractères gothiques parfaitement lisibles encore.

Du reste, le nom de Durandal ou Duransarde dans les compositions chevaleresques du moyen-âge, ne s'applique pas exclusivement à l'épée de Roland ; l'auteur de *la plaisante et delectable hystoire de Gerileon d'Angleterre* raconte que « la fée Oziris tira de son cabinet une espee large, belle et bien tranchante; le fourreau de laquelle estoit de la pean d'un grant serpent qui fut occis par Hercule, lorsqu'il estoit encore bien jeune, lequel estoit si proprement moucheté, qu'encore qu'il n'eust este garni et couvert de plusieurs diamants, rubis et autres pierres précieuses, ayant este mis à l'opposite du soleil, il eust rendu plus grand lueur et clarté que l'or. Il est bien vray que l'espee n'estoit pas du tout consonante au fourreau; car le fort Nabot tenoit pour lors celle pour laquelle il fut faict, qui estoit la meilleure qui fust au monde, car il n'estoit barnois de quelque bonne trempe qu'il fust ny mesme endurcy par enchantement, qui lui pust faire résistance sans estre couppé et mis en pièces; et s'appeloit *Duransarde,* que ledit Nabot avoit conquise sur le merveilleux et espouvantable geant Scarafarab, qui estoit de la race d'Ancelade, un de ceux qui voulant jadis monter au ciel furent foudroyez par Jupiter, comme on lit au cinquiesme chapitre de la troisiesme partie des chroniques de Brandismel composées par Galarx. »

N 16. Olympe abandonnée sur un Rocher. CH X

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - ROMA

Digitized by Google

CHANT X.

—

Parmi les prodiges d'amour et de fidélité, parmi les cœurs constants et les amants célèbres dans la prospérité comme dans l'infortune, j'accorderai à Olympie le premier rang; aux époques antiques et aux temps modernes on ne trouve point d'exemple d'un attachement qui surpasse le sien; elle en a donné de nombreuses preuves à Birène : une jeune fille ne peut faire davantage pour un mortel ! Si une ardeur réciproque est destinée à récompenser tant de dévoûment et de confiance, Olympie, selon moi, mérite que le duc l'aime comme lui-même, et plus encore; oserait-il jamais lui préférer une nouvelle amante, eût-elle l'éclat de celle qui mit l'Europe et l'Asie en feu, ou de toute autre beauté s'il en existe de plus parfaite; avant de l'abandonner, il

devrait renoncer à la clarté des cieux, à ses goûts, à ses penchants, à sa réputation, à sa vie, à ses biens les plus chers.

Birène a-t-il aimé Olympie autant qu'elle l'adorait ? a-t-il eu pour la jeune fille autant de fidélité qu'elle en avait pour lui? n'a-t-il pas guidé son vaisseau dans une direction éloignée de la route que suivait son amie ? ingrat et cruel, n'a-t-il pas méconnu sa fidélité et son amour ? Je veux vous en instruire; saisis d'étonnement, vous vous mordrez les lèvres et vous froncerez le sourcil.

Lorsque vous connaîtrez de quels dédains Birène a payé le dévoûment d'Olympie, jeunes filles, vous n'ajouterez pas foi désormais aux discours des amants ; pour obtenir vos faveurs, et sans songer à Dieu, l'éternel témoin de nos paroles, un amant ne cesse de prodiguer des serments, des promesses que le vent dissipe, quand les premiers transports sont calmés. Soyez donc moins faciles à croire aux protestations et aux larmes de l'amour. Séduisantes jeunes filles ! mille fois heureux qui apprend à être sage aux dépens des autres ! Méfiez-vous surtout de ces adorateurs au printemps de leur vie : ils ont un gracieux visage, des traits délicats, mais leurs désirs naissants s'éteignent comme des feux de paille.

Tel, bravant les ardeurs de l'été, les rigueurs des hivers, un chasseur poursuit un lièvre dans la plaine et sur la montagne; dès qu'il s'en est rendu maître, il le dédaigne, et cherche une autre victime qui le fuit. Tels sont les jeunes gens ; montrez-vous inflexibles et sévères, ils vous adorent, ils vous res-

pectent; rien n'égale leur zèle : un fidèle amant est moins prodigue d'attentions ! à peine peuvent-ils célébrer leur victoire, ils s'éloignent de vous. Non que je veuille vous défendre d'aimer : à Dieu ne plaise ! sans amants vous seriez comme une vigne privée d'appuis, qui rampe tristement sur la terre. Je vous exhorte seulement à fuir la jeunesse toujours inconstante, à ne pas cueillir des fruits trop verts, mais à ne pas les choisir pourtant trop mûrs.

Je vous ai dit qu'on avait trouvé parmi les prisonniers une fille du roi de Frise; Birène faisait croire qu'il la destinait à son frère, et véritablement il voulait se la réserver; le perfide était trop joyeux de la tenir en sa puissance, pour jamais la céder à un autre : il eût traité de sottise et de folie un semblable désintéressement.

La jeune fille avait à peine quatorze années; elle était fraîche et éclatante comme la rose nouvellement épanouie aux premiers rayons du soleil; Birène en fut violemment épris, et soudain l'amour se glissa dans son cœur : avec moins de rapidité le feu prend à l'amorce; des épis desséchés, en proie aux incendiaires, ne brûlent pas plus promptement ! Une ardeur inconnue l'embrase lorsqu'il voit la belle captive, le visage baigné de larmes, gémir sur le corps de son père. Et de même que des gouttes d'une eau froide calment tout à coup l'impétuosité d'une liqueur bouillante : ainsi d'autres désirs apaisèrent bientôt les transports de Birène pour Olympie; la seule vue de sa compagne le fatigue, et telle est la vivacité de sa nouvelle passion que la mort lui eût semblé préférable à une trop longue

attente. Cependant, jusqu'au moment fixé pour éteindre la flamme qui le dévore, il sait se contenir ; Olympie paraît être toujours l'objet de ses attentions, de ses pensées et de ses vœux. S'il couvre de baisers l'aimable princesse de Frise (et ceci lui arrive plus qu'il ne conviendrait), personne n'en est surpris ; on attribue toutes ses caresses à sa bonté : soulager les malheureux et réparer les désastres de l'aveugle fortune, voilà des actions dignes de louanges, surtout quand il s'agit d'une innocente jeune fille !

Dieu puissant! combien d'épais nuages obscurcissent souvent les jugements des hommes ! on prend pour des actes de vertu et de charité les caresses impies et criminelles de Birène! Déjà les matelots ont saisi leurs rames; joyeux, ils quittent le rivage, et font voguer vers la Zélande le duc et ses compagnons. Ils perdent de vue la Hollande; craignant de toucher aux côtes de la Frise, ils dérivent à gauche, près des rochers de l'Écosse ; un vent impétueux les surprend bientôt, et les rejette en pleine mer ; enfin, après trois jours de dangers ils découvrent une île déserte.

Le navire, à peine abrité dans un petit port, Olympie descend à terre; ne se méfiant d'aucune trahison, elle passe la soirée auprès de l'infidèle Birène, et repose ensuite avec lui au milieu d'un bois où l'on a dressé un pavillon, tandis que les amis du prince s'en retournent au vaisseau. La crainte du péril, les fatigues de la mer qui pendant plusieurs jours avaient tenu Olympie éveillée; le plaisir de se voir en sûreté, loin du bruit des va-

gues, sans être tourmentée d'aucune pensée triste, puisque son époux est avec elle; toutes ces causes plongent la jeune femme dans un tel assoupissement que le sommeil des loirs et des ours ne saurait être plus profond.

Birène médite de perfides projets, il ne ferme point la paupière; apercevant sa compagne endormie, il se lève avec précaution, réunit ses vêtements; sans s'habiller il sort du pavillon improvisé, et, comme s'il avait des ailes, il arrive au sein de sa troupe, lui ordonne de déployer les voiles et de s'éloigner, en évitant de pousser le moindre cri. Les rochers semblent fuir, et la douce Olympie n'ouvre les yeux qu'au moment où l'aurore, de son char éclatant, laisse tomber sur la terre une rosée glaciale, alors qu'on entend l'alcyon, au milieu des ondes, déplorant son ancien malheur. La jeune femme, à demi éveillée, veut embrasser son époux; ne trouvant personne, elle retire son bras, l'étend de nouveau; elle s'agite toujours, mais en vain! la frayeur dissipe son sommeil; Olympie regarde autour d'elle, se voit seule, et soudain abandonnant le duvet moelleux de son lit, elle se précipite hors de la tente. Éperdue, l'infortunée devine son effroyable destin; elle court sur le bord de la mer, se meurtrit le visage, s'arrache les cheveux; aux pâles lueurs de la lune elle cherche à distinguer un autre objet que le rivage : le rivage seul est devant elle! Olympie appelle son époux, et les échos, touchés de son désespoir, répondent à ses cris.

En ce lieu s'élevait un rocher dont les vagues avaient creusé la base, et qui s'avançait comme

suspendu au dessus des flots. Olympie monte rapidement au sommet de cette roche, tant le pressentiment d'un malheur redouble son courage; le jour était encore obscur, cependant la princesse aperçoit, ou du moins croit apercevoir, le navire du perfide Birène. A cette vue, elle pâlit et tombe, plus blanche, plus froide que la neige. Dès qu'elle peut se relever, elle frappe l'air de ses accents plaintifs, elle prononce mille fois le nom de son barbare époux, et lorsque la parole expire sur ses lèvres elle y supplée par ses sanglots, par le battement de ses mains : « Où fuis-tu si promptement, cruel, s'écriait-elle; ton vaisseau n'a qu'une charge incomplète; permets qu'il m'emmène avec toi; déjà il renferme mon ame : le poids de mon corps lui sera léger! » Elle dit; ses bras et sa robe lui servent de signaux dans l'espérance que Birène fera rétrograder le navire.

Mais le vent qui emporte à travers les ondes le vaisseau de l'infidèle Birène, emporte également les regrets et les supplications d'Olympie. Livrée au plus affreux désespoir, elle veut se précipiter dans les flots; enfin, détournant du rivage ses regards languissants, l'infortunée revient à l'endroit même où naguère elle sommeillait. Étendue sur son lit, elle le baigne de ses larmes : « Hélas, disait-elle, hier nous étions deux; pourquoi, à mon lever, me suis-je trouvée seule? O perfide Birène! triste et funeste l'époque où je reçus le jour! que puis-je faire sans consolations, sans appui! Je n'aperçois ici aucune créature humaine, aucune trace d'habitation, et la mer, silencieuse, n'offre à ma vue aucun

bâtiment pour me recueillir et me protéger! suis-je donc destinée à périr de misère! personne ne me fermera les yeux, ne me donnera une sépulture, à moins que les bêtes féroces ne m'engloutissent dans leurs entrailles!

« Déjà je vois sortir des forêts les ours, les lions et les tigres, armés de dents aiguës et de griffes pour me déchirer. Époux plus cruel, plus barbare que tous ces monstres! Les animaux voraces me feront mourir une seule fois, et toi tu me fais endurer mille et mille morts! En supposant même qu'un vaisseau abordât sur ces rives inhospitalières, et que le pilote, ému de mes malheurs, me reçût à son bord, pourrait-il me conduire en Hollande? n'y possèdes-tu pas toutes les cités, toutes les forteresses? pourrait-il me déposer dans le lieu de ma naissance, malheureux pays que tu m'as enlevé par trahison?

« Sous des prétextes d'amour et d'alliance, tu t'es emparé de mes États, et afin de mieux t'en rendre maître, tu y as conduit des troupes dévouées à tes perfidies. Retournerai-je en Flandre, où j'ai vendu les derniers débris de ma fortune pour te secourir et te retirer des prisons de Cimosque? De quel côté me dirigerai-je? Dois-je aller dans la Frise, dont j'ai refusé la couronne, refus qui a causé la mort de mes parents, qui a entraîné ma propre ruine! Ingrat, je ne veux point te rappeler tous mes services; tu ne les ignores pas, et voilà pourtant ma récompense! Avant que je sois prise par les corsaires et vendue comme une esclave, permets, ô mon Dieu, qu'un loup, un lion, un ours,

un tigre ou quelque bête aussi féroce, me déchire, me mette en pièces, et dévore mes membres sanglants ! » Ainsi parle Olympie, et de ses deux mains elle arrache violemment ses blonds cheveux ; puis elle court de nouveau vers le rivage, et à la pâleur de ses traits, au désordre de ses vêtements, on dirait qu'elle est obsédée par une légion infernale. Telle autrefois parut Hécube quand elle reconnut le cadavre de Polydore. L'infortunée Olympie s'arrête au sommet d'un roc battu par les flots ; le regard fixé sur l'Océan, on la prendrait elle-même pour un fragment de ce roc stérile [1] !

Laissons-lui verser des larmes jusqu'à mon retour auprès d'elle ; je désire maintenant vous entretenir de Roger. Le paladin voyageait péniblement exposé aux rayons du soleil qui frappaient les montagnes et le sable de la plaine ; sa cuirasse semblait embrasée, et son armure n'avait pas été sans doute aussi brûlante sous le marteau des forgerons. La chaleur et la soif, dans ce désert aride, augmentaient les tourments du brave Roger, et lui rendaient insupportables les ennuis de la route, lorsqu'à l'ombre d'une vieille tour bâtie aux bords de la mer, il aperçut trois jeunes filles de la cour d'Alcine ; assises sur des tapis d'Alexandrie, elles respiraient une délicieuse fraîcheur ; devant elles étaient des vins de toute espèce, diverses sortes de mets exquis ; près de la plage, une petite barque paraissait se jouer avec les flots en attendant la brise, car le zéphir retenait alors son haleine.

A l'aspect de Roger accablé de fatigue et couvert de sueur au milieu des sables mouvants, les

Digitized by Google

N. 17 Roger et trois Nymphes de la cour d'Alcine. CH. X.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

Digitized by Google

trois nymphes l'engagèrent à descendre pour réparer ses forces épuisées; l'une d'elles saisit l'étrier de son cheval et supplie le guerrier de mettre pied à terre; une autre lui présente un vin pétillant dans une coupe de cristal, et cette vue redouble la soif du paladin. Mais Roger évite le piége; il sait que la fée Alcine étant à sa poursuite, tout retard peut lui devenir funeste.

Le paladin continue sa route. Indignée de ses mépris, la troisième jeune fille (elle se croyait belle, ainsi que ses compagnes) entre dans des accès de rage et éclate en violents reproches : le salpêtre et le soufre sont moins prompts à s'enflammer; l'Océan mugit avec moins de fureur quand un tourbillon soulève ses ondes : « Faux chevalier, lui criait-elle, ton armure est d'emprunt, et ce cheval, j'en suis certaine, ne serait point dans tes mains si tu ne l'avais dérobé. Insolent larron, vil ingrat, je voudrais te voir punir par le fer, le feu ou la potence ! » Roger dédaigne de répondre; quel avantage peut-il retirer d'une telle querelle? mais la jeune fille ne cesse de l'injurier; elle monte avec ses deux amies dans le frêle esquif qui les attendait sur le rivage; à l'aide des rames elle suit toujours le paladin, elle l'insulte et l'accable d'outrages. Cependant, arrivé vers le détroit qui mène au royaume de la fée Logistille, le guerrier aperçoit dans un bateau un pilote courbé sous le poids des ans; averti du passage de Roger, il s'approchait pour le recevoir; sa physionomie annonçait de la bonté, de la prudence, si toutefois le visage reflète l'intérieur du cœur humain. Le chevalier rend grâce au Ciel; il entre dans

le léger navire, et, voguant sur une onde limpide, il s'entretient avec le nocher, homme plein de sagesse et instruit par une longue expérience.

Ce vieillard le félicite d'être échappé des mains d'Alcine avant que la perfide ait pu lui offrir, comme à ses nombreux amants, un breuvage enchanté; il se réjouit de le savoir dans les États de Logistille, asile des mœurs pures, où l'on trouve réunis cette éternelle beauté, ces attraits impérissables qui séduisent le cœur et ne le fatiguent jamais : « Au premier aspect de Logistille, continue le pilote, l'âme est saisie d'étonnement et de vénération ; en l'examinant de près, tous les autres plaisirs semblent perdre leur charme. L'amour qu'elle inspire est bien différent des passions terrestres, de ces luttes perpétuelles entre la crainte et l'espérance ; en voyant la vertueuse fée on est heureux, et les désirs sont satisfaits ! auprès d'elle tu jouiras de choses plus agréables que la musique, la danse, les parfums, les bains, la bonne chère ; Logistille t'enseignera comment tes pensées mieux développées s'élèveront dans les airs plus haut que le milan, et comment un corps périssable obtient souvent une partie de la gloire des esprits célestes.» Pendant que le vieux nocher tient ce discours, son vaisseau, éloigné du rivage, glisse rapidement sur l'onde.

Tout à coup les deux voyageurs aperçoivent une innombrable quantité de navires ; tous viennent à leur poursuite. C'était la flotte d'Alcine. Résolue à se perdre, ou à s'emparer de l'objet de sa tendresse, Alcine avait rassemblé des bâtiments et armé ses sujets; il faut chercher la cause de cet acte de déses-

poir dans son amour, et plus encore dans son implacable colère[2]. Jamais, à aucune époque de sa vie, elle n'éprouva une aussi grande soif de vengeance, et les flots bouillonnants sous les rames qu'elle fait agir, blanchissent d'écume les mâts de ses vaisseaux. La mer, les rivages retentissent; l'écho résonne avec fracas : « Roger ! Roger ! découvre le bouclier de l'enchanteur ! une minute de retard peut entraîner ta captivité ou ta mort ! » Ainsi s'exprime le nocher de Logistille; en disant ces mots, lui-même se jette sur le bouclier, l'arrache de son étui ; à l'instant une clarté foudroyante brille comme l'éclair, et éblouit les gens d'Alcine; de la poupe à la proue ils tombent aveuglés.

Un des soldats de Logistille, placé en sentinelle sur une roche, ayant reconnu la flotte ennemie, sonne l'alarme; soudain des troupes arrivent, et l'artillerie*, semblable à la foudre, repousse tous les adversaires de Roger; le paladin, grâce à tant de secours, conserve sa liberté et la vie. Logistille envoie promptement quatre jeunes filles sur le rivage : la vaillante Andronique, la sage Fronésie, la vertueuse Dicille et la chaste Sophrosine[3], plus dévouée que ses compagnes. L'armée de Logistille, sans rivale au monde, sort de la forteresse, et se déploie le long de la côte. Au pied des remparts, dans un lieu abrité, stationnaient de grands navires toujours prêts à repousser une attaque, la

* L'Arioste a employé le mot *artiglieria*, artillerie, expression en usage avant l'invention des armes à feu, et qui, au moyen-âge, servait à désigner les balistes, les béliers et les autres machines de guerre des anciens. Voyez la description que nous en avons faite dans notre travail sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, note 3 du chant XVIII, page 362.

nuit ou le jour, au premier son de la cloche ou aux moindres ordres des capitaines. Alors s'engagea un combat terrible sur la terre et sur la mer, et les États que la fée Alcine avait enlevés à sa sœur furent entièrement ravagés.

Oh! combien de batailles n'ont pas réussi au gré des conquérants! non seulement Alcine ne s'empara point de son amant fugitif, ainsi qu'elle s'en était flattée, mais des nombreux vaisseaux qui couvraient naguère la surface des ondes, l'infortunée pût à peine dérober aux flammes la petite barque où elle se trouvait!

Alcine fuit, et ses sujets sont massacrés ou faits captifs. Au milieu de tant de désastres, la malheureuse Alcine ne cesse de gémir, de verser des larmes; elle a perdu Roger, et cette pensée augmente ses regrets! Souvent elle accuse le Destin de prolonger ses angoisses en s'opposant à son trépas : aucune fée ne peut mourir, tant que le soleil poursuivra son cours, et que le ciel ne changera point ses mouvements! sans cela, le désespoir d'Alcine était assez profond pour attendrir les Parques et les engager à trancher le fil de ses jours; nouvelle Didon, elle aurait sans doute employé le fer comme un remède à son martyre, ou, telle que la superbe reine du Nil, elle aurait eu recours à un fatal venin; mais, je le répète, les fées sont immortelles.

Retournons à Roger, digne d'une éternelle gloire, et laissons Alcine dans la douleur. A peine descendu sur le paisible rivage, le chevalier remercie Dieu d'avoir permis la réussite de ses desseins; il s'avance ensuite d'un pas léger vers le château de Logis-

tille, bâti au bord de la mer. Jamais l'œil des mortels n'a vu et ne verra de palais aussi splendide, aussi puissamment défendu; les murs sont d'une pierre plus précieuse que le diamant et le rubis; pour en concevoir l'idée, il faudrait aller les visiter dans ce lieu; on n'en trouverait probablement pas ailleurs, si ce n'est peut-être au ciel. Un charme merveilleux leur donne un grand prix et les rend vraiment admirables; l'homme y découvre l'intérieur de son ame, l'empreinte de ses vices et de ses vertus; apprenant à se connaître lui-même, il n'est plus exposé à croire aux critiques injustes ni aux paroles des flatteurs. La lumière étincelante de ce brillant miroir désespère Phébus, car, semblable aux rayons du soleil, ceux qu'elle éclaire peuvent, aussi souvent qu'ils le veulent, marcher en toute sécurité dans les ténèbres. Magnifiques murailles! l'art et la matière y luttent ensemble, et l'on ne sait auquel accorder la préférence.

Sur des arcades immenses et d'une hauteur si prodigieuse qu'elles paraissent destinées à soutenir le firmament, on admire de vastes et beaux jardins; à peine serait-il possible d'en tracer de pareils sur la terre! Entre des créneaux lumineux s'élèvent des arbustes odoriférants, couverts de feuilles et de fruits, en été comme en hiver. Jamais le sol n'a produit d'arbres aussi majestueux, de roses, de violettes, de lis, d'amarantes et de jasmins dont l'odeur soit aussi suave; partout ailleurs un même soleil voit éclore, vivre et mourir ces plantes; elles subissent l'influence des saisons, et laissent leur tige sans parure. Mais ici le gazon est toujours vert,

l'éclat des fleurs toujours le même. Ces merveilles ne sont point dues à la douceur du climat ni aux mouvements des astres ; par ses soins et son art, Logistille accomplit ce qui semble impossible : elle conserve dans ses jardins un éternel printemps.

La bonne Logistille se montra joyeuse d'accueillir un noble paladin comme Roger ; d'après ses ordres, on le combla d'honneurs, de prévenances. Le chevalier reconnut avec plaisir Astolphe, venu dans ce royaume long-temps avant lui ; bientôt arrivèrent tous ceux que Mélisse avait rendus à leur forme première. Roger et le duc Astolphe se reposèrent à peine quelques jours ; impatients de retourner en Occident, ils allèrent trouver la prudente fée. Mélisse lui adressa la parole en leur nom ; elle supplia Logistille d'aider de ses conseils les jeunes guerriers qui voulaient revoir leur pays.

« J'y penserai, répondit Logistille, et dans deux jours je leur en fournirai les moyens. » Désirant être utile aux vaillants chevaliers, elle décide que l'hippogriffe transportera Roger sur les côtes d'Aquitaine, mais elle veut lui donner un frein pour maîtriser son étrange monture ; elle indique au paladin la manière de la dompter, de la faire tourner à droite, à gauche, d'abaisser son vol ou de l'élever jusqu'aux cieux. Bientôt le cheval ailé est non moins facile à guider dans les airs qu'un bon destrier au milieu d'une vaste plaine. Dès que Roger fut suffisamment instruit, prenant congé de l'aimable Logistille pour laquelle il conserva toujours une amitié sincère, il partit à l'instant. Je vais encore parler de lui, et je dirai en-

suite comment Astolphe, après un long espace de temps et de nombreuses fatigues, rejoignit Charlemagne et les Anglais, ses alliés.

Roger ne suit point la même route qu'il a déjà parcourue malgré lui, alors que l'hippogriffe le tenait au dessus des flots et l'empêchait de distinguer la terre ; pouvant diriger à sa fantaisie l'impétueux coursier, il souhaite prendre une direction nouvelle, comme les Mages quand ils se dérobèrent à la fureur d'Hérode. Le paladin, en quittant l'Espagne, était venu sur la côte orientale des Indes, près du lieu de la lutte entre les deux fées rivales; maintenant il va s'éloigner par un chemin opposé, et voir d'autres pays que ceux où Éole déchaîne les vents; ainsi, à l'exemple du soleil, il aura fait le tour du globe.

Le Cathay, la Mangianne et l'immense royaume de Quansi se montrent d'abord à ses regards; il franchit le mont Imaüs, laisse la Sericane à sa droite, et déclinant de la Scythie-Hyperboréenne vers la mer d'Hyrcanie, il arrive chez les Sarmates; parvenu sur les limites de l'Asie, du côté de l'Europe, il découvre la Russie, la Poméranie et la Prusse. Quoique la seule pensée de Roger fût de revoir promptement Bradamante, il éprouvait tant de plaisir à parcourir ainsi le monde, qu'il visita encore la Pologne, la Hongrie, la Germanie et les sauvages régions boréales; enfin il s'arrêta en Angleterre.

Ne croyez pas, Seigneur, que, pendant ce long voyage, Roger fût toujours sur le cheval ailé; chaque soir il se reposait dans une hôtellerie, évitant avec soin les mauvais logements. Le jeune guerrier passait agréablement les jours et les mois, occupé à

contempler les merveilles de l'univers, lorsqu'un beau matin l'hippogriffe descendit sur les bords de la Tamise. Au milieu des prairies voisines de Londres, Roger aperçut une multitude de fantassins et d'hommes d'armes; tous défilaient en bon ordre, au son des tambours et des trompettes, devant Renaud, l'honneur des paladins. Je vous ai dit, et vous vous rappelez sans doute, que Charlemagne avait député Renaud dans ces contrées pour solliciter des secours.

Le brave Roger arriva au moment même où avait lieu le dénombrement des troupes; voulant savoir la cause d'un tel déploiement de forces, il saute à bas de l'hippogriffe, et appelle un cavalier, qui lui répond avec politesse : « L'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et d'autres îles, ont envoyé ces nombreux bataillons; après la revue, ils s'achemineront vers le rivage, où des navires les attendent, pour leur faire traverser l'Océan; déjà les Français assiégés par les Sarrazins se réjouissent, dans l'espoir que de si puissants renforts mettront en fuite leurs ennemis. Afin de te faire mieux connaître cette formidable armée, je vais t'en signaler les différentes compagnies.

« Le grand étendard, sur lequel brillent des léopards et des fleurs de lis, appartient au capitaine; tous les drapeaux doivent le suivre. Léonel, duc de Lancastre, est le nom de ce chef célèbre, la fleur des chevaliers, neveu du monarque, aussi brave à la guerre que sage dans le conseil. A côté du gonfanon royal, le vent agite une bannière qui porte de sinople, aux trois ailes argentées, bla-

son de Richard, comte de Warwick. L'enseigne du duc de Gloucester renferme des bois de cerf et une partie du crâne de l'animal. Le signe distinctif du duc d'Yorck est un arbre, celui du duc de Clarence est un flambeau.

« Regarde cette lance brisée en trois fragments : c'est le glorieux emblême du duc de Norfolk. La foudre orne l'étendard du comte de Kent. Le gonfanon du duc de Suffolk reproduit une balance ; l'enseigne du comte de Pembroke, un griffon. Deux dragons sous le même joug annoncent le comte d'Essex, et cette guirlande en champ d'azur, le duc de Northumberland. Le comte d'Arundel a dessiné sur sa bannière un esquif battu par les flots ; le marquis de Barclay, une montagne entr'ouverte ; le comte de la Marche, un palmier ; le comte de Richemont, un sapin au milieu des ondes. Les drapeaux des comtes de Southampton et de Dorset offrent, le premier un char, et le second une couronne. Le faucon qui déploie les ailes sur son nid est à Raimond, comte de Devonshire. L'enseigne jaune et noire fait respecter la Maison de Vigore. Le comte de Derby a pour armoiries un chien ; le comte d'Oxford, un ours ; le riche évêque de Bath, une croix blanche ; et la bannière d'Arimon, duc de Sommerset, porte les débris d'une chaise sur un fond grisâtre.

« On compte quarante-deux mille hommes d'armes ou archers à cheval ; les gens de pied sont une fois plus nombreux. Vois ces quatre drapeaux ; l'un est cendré, l'autre vert, un autre est jaune, le quatrième est entouré d'une bordure bleue et noire ; ils servent à indiquer les chefs des fantas-

sins : Godefroi, Henri, Herman et Odoard ; Godefroi tient le duché de Buckingham ; Henri, le comté de Salisbury; le vieux Herman est seigneur de Burgenie ; Odoard est comte de Croisbère. Les troupes anglaises sont à l'Orient, et du côté opposé, voici trente mille Écossais commandés par Zerbin, fils de leur roi.

« Aperçois tu, entre deux licornes, ce terrible lion, armé d'une épée d'argent? c'est l'étendard du roi d'Écosse; là est campé Zerbin, son fils. Ce prince, duc de Ross, est le plus séduisant des humains ; la nature prit plaisir à le former, puis elle en brisa le moule *! Aucun mortel ne réunit tant de vertu, tant de courage et tant de graces !

« Un léopard majestueux décore le gonfanon du duc de Marr, une bande d'or sur un champ d'azur embellit celui du comte d'Athol. Le drapeau du fier Alcabrun, bizarrement parsemé d'alérions, brille de mille couleurs; Alcabrun ne connaît pas les titres de comte, de marquis et de duc; il est le premier du pays sauvage. L'aigle, au regard fixé sur le soleil, révèle la présence du duc de Straffort. Lurcain, comte d'Angus, a pour blason un taureau harcelé par deux dogues ; et le comte de Bukan, un vautour qu'un dragon vert déchire.

L'enseigne mélangée de blanc et de bleu fait l'orgueil du duc d'Albanie; celle de l'intrépide Ar-

* Dans un fabliau du moyen-âge, on trouve une idée à peu près semblable.

Nature qui fele l'avoit
Y ot mise tot son sens,
Tant qu'el en fu povre lonc-tems.

man, seigneur de Forbès, est moitié blanche, moitié noire; plus loin, le comte d'Érelie porte un flambeau sur un champ verdâtre. Examine maintenant les deux escadrons d'Iliberniens au milieu de la plaine; le comte de Kildare commande le premier; l'autre, sous les ordres du comte de Desmond, a été levé parmi les montagnards; l'étendard du comte de Desmond est blanc, avec une bande rouge; sur celui du comte de Kildare se trouve un pin enflammé. Non seulement l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, mais encore la Suède, la Norwége, les îles lointaines de Thulé et d'Islande, enfin tous les pays voisins du pôle, et naturellement ennemis de la paix, envoient des secours à l'empereur Charles. Seize mille hommes, sortis des bois et des cavernes, représentent les peuples barbares; leur visage, leur poitrine, leur dos, leurs bras, leurs jambes sont totalement velus : on dirait des bêtes fauves! Morat, leur chef, a choisi une bannière blanche, espérant lui faire changer de couleur dans le sang des guerriers maures; autour de lui, la terre offre l'aspect d'une forêt de lances! »

Pendant que Roger admire les étendards des nombreux bataillons destinés à secourir la France, tandis qu'il apprend les noms des seigneurs de la Grande-Bretagne, plusieurs guerriers l'entourent, curieux de voir l'étrange et merveilleux animal sur lequel il est monté. Le paladin se plaît à redoubler leur surprise, et, voulant lui-même jouir de leur étonnement, il touche de ses éperons les flancs de l'hippogriffe: le rapide coursier s'élève à l'instant jus-

qu'aux nues et laisse tous les spectateurs en extase. Après avoir bien observé les troupes anglaises, Roger va en Irlande; dans cette fabuleuse Hibernie, un saint vieillard a creusé un puits, source féconde de graces : il paraît que l'homme y peut expier ses moindres fautes [4]. Le bon Roger se dirigeait vers les côtes de la Petite-Bretagne, lorsqu'en passant, il aperçut Angélique liée à un des rochers de l'île des Pleurs; on nommait ainsi cette île où une nation féroce avait, comme je vous l'ai déjà dit, la féroce habitude de parcourir en armes différents rivages, et d'enlever les plus belles femmes pour en faire la pâture d'une orque gigantesque.

Angélique était enchaînée depuis le matin sur le bord de la mer, et le terrible monstre, qui se nourrissait de chair humaine, devait bientôt la dévorer. Je vous ai raconté plus haut comment les Ébudéens surprirent la jeune fille quand elle dormait à côté de l'ermite. L'impitoyable et cruelle peuplade venait d'exposer Angélique, entièrement nue, et telle que la nature l'avait formée; rien ne cachait les lis et les roses vermeilles répandus sur ses membres délicats, brillantes fleurs qui résistent aux ardeurs de l'été et aux rigueurs des hivers. Roger aurait pu croire qu'il avait devant les yeux une statue d'albâtre ou de marbre sortie des mains d'un sculpteur habile, s'il n'avait vu des pleurs sillonner les joues de la victime, humecter sa gorge naissante, et si le souffle du zéphir n'avait agité ses blonds cheveux.

Le paladin tourne ses regards vers Angélique, et il se rappelle Bradamante; la pitié, les passions se

disputent tour à tour son cœur; à peine s'il peut retenir ses sanglots! Immobile près de son coursier, il fait entendre des accents pleins de douceur et de tristesse : « Infortunée, disait-il, tu ne mérites pas ce supplice ni aucun traitement semblable; devrais-tu porter d'autres chaînes que celles de l'Amour? Quel est donc le barbare qui, dans sa fureur, a osé meurtrir tes mains d'ivoire? » A ces mots, Angélique confuse d'être sans vêtements, quoique ses charmes fussent tous admirables, présenta l'aspect de la neige légèrement empreinte d'écarlate.

La jeune fille se serait couvert le visage si ses deux mains n'eussent été attachées à la pierre humide; mais ses larmes ne sont point taries, et sa figure en est inondée; le regard fixé à terre, elle commence à répondre d'une voix plaintive, lorsqu'une grande rumeur éclate au milieu des ondes et vient interrompre ses paroles. A l'instant, surgit du sein des flots un épouvantable monstre; il s'avance avec l'impétuosité d'un navire que le vent impétueux du nord pousse dans le port avec violence; déjà l'orque est près d'atteindre sa victime! Angélique, à moitié morte de frayeur, perd tout espoir de salut.

Cependant Roger, la lance au poing, avait assailli l'horrible bête. Je puis comparer ce monstre à une montagne mouvante, car il a seulement la tête d'un animal, les yeux et les dents d'un sanglier. Roger lui porte plusieurs coups : du fer et du marbre n'opposeraient pas autant de résistance! Irrité de son mauvais succès, le vaillant

paladin renouvelle la lutte. L'orque, voyant planer au dessus des vagues l'hippogriffe aux ailes immenses, abandonne une proie certaine pour une ombre fugitive; elle poursuit, furieuse, l'agile destrier.

Et tel qu'un aigle, quand il aperçoit un serpent étendu sur l'herbe, ou polissant ses écailles sur un rocher, aux rayons du soleil, se précipite du haut des nues et n'attaque jamais le reptile du côté où son venin donnerait une mort inévitable; il le saisit par derrière, le déchire, et paralyse ses efforts. De même Roger frappe l'orque de son épée et de sa lance, non sur la gueule, armée de dents aiguës, mais sur la tête, sur le dos, sur la queue; dès que le monstre se retourne, Roger suit ses mouvements et ne cesse de le harceler; il se fatigue en vain : ses coups semblent tomber sur du jaspe!

L'orque s'agite, se débat, et soulève les flots jusqu'aux cieux. Ainsi, aux époques brûlantes de juillet, d'août, de septembre, on voit une mouche importune voler autour d'un gros chien, lui piquer tantôt le museau, tantôt les yeux et s'acharner contre lui; si l'animal, écumant de rage, peut saisir son téméraire agresseur, il l'anéantit en un instant. Roger ne sait s'il combat au milieu des nuages ou des ondes; il voudrait trouver un appui sur le sol, craignant que l'hippogriffe, dont les ailes sont mouillées, ne le soutienne plus dans les airs et ne l'oblige à désirer vainement le secours d'un frêle esquif.

Le brave chevalier adopte un nouveau plan d'attaque, et ce fut le plus sage : d'autres armes vont

lui servir à vaincre le monstre ; il se décide à l'éblouir par l'éclat du magique bouclier. Bientôt il accourt près d'Angélique, attachée sur le roc stérile, et lui place au petit doigt l'anneau vainqueur de tous les enchantements. Cet anneau, Bradamante l'ayant enlevé à Brunel, pour délivrer Roger, le confia plus tard à Mélisse, afin d'arracher son amant des mains d'Alcine ; la bonne fée avait rendu bien des services au moyen de ce merveilleux talisman ; elle le remit ensuite à Roger, qui le portait toujours sur lui.

Maintenant l'intrépide paladin le donne à Angélique, de peur qu'il ne détruise le charme de son écu, et surtout pour protéger les beaux yeux qui ont séduit son cœur. Déjà l'orque s'approche du rivage et couvre de son vaste corps la moitié de la mer. Roger se place en embuscade, lève le voile de son bouclier : on croirait qu'il ajoute un second soleil au firmament ! Les rayons enchantés produisent leur effet, ils aveuglent le monstre. Telles des carpes ou des truites flottent à la surface d'une rivière dont un manant a troublé le limpide cristal en y mêlant de la chaux vive ; ainsi l'orque, renversée sur l'onde, obéit aux mouvements des flots. Roger frappe l'effroyable bête, mais il ne peut l'entamer.

Angélique supplie le guerrier de ne pas épuiser ses forces sur une écaille impénétrable : « De grace, Seigneur, lui crie-t-elle en pleurant, déliez-moi avant le réveil de l'orque ; conduisez-moi avec vous, et jetez-moi au fond de l'abîme plutôt que de me laisser engloutir par ce monstrueux poisson. » Tou-

ché des justes plaintes de la jeune fille, Roger la délivre à l'instant[5].

L'impétueux destrier, frappé de l'éperon, s'élance dans les airs et traverse les plaines célestes, ayant Roger et Angélique sur son dos; l'orque fut ainsi privée d'un mets beaucoup trop friand et trop délicat pour elle. Le paladin se retourne souvent vers son aimable compagne; il imprime mille baisers sur sa gorge, sur ses yeux vifs et animés. Renonçant à la pensée de visiter l'Espagne, il se dirige vers l'endroit où la Basse-Bretagne s'avance le plus dans la mer; un bois planté de chênes touffus ombrageait le rivage, et entourait une prairie fertilisée par l'onde paisible d'une fontaine; Philomèle y faisait entendre ses mélancoliques accords, et de chaque côté s'élevait une colline solitaire.

Roger, impatient, s'arrête en ce lieu; l'hippogriffe replie ses ailes; l'amour conserve les siennes éployées : leur étendue est immense! Descendu de son coursier, le paladin se dispose à livrer de doux assauts; sa cuirasse est un obstacle à ses désirs; aussitôt, et ne sachant par où commencer, il arrache toutes les pièces de son armure; jamais il n'a été moins prompt à les quitter; s'il dénoue un lacet, il en noue deux! Mais ce chant est déjà trop long, Seigneur; peut-être vous ennuie-t-il; je réserve la suite de cette histoire pour un moment où vous l'écouterez avec plus de plaisir.

Digitized by Google

N. 18. Roger et Angélique sur l'Hippogriffe. CH. X.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - ROMA

NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

[1] Nous avons eu déjà occasion de faire remarquer la vive empreinte de l'antiquité qui domine les compositions italiennes, même les plus chevaleresques. L'Arioste ne conserve pas, comme le Tasse, les règles et les proportions de l'épopée antique; il se jette avec abandon dans les poésies du moyen-âge, mais il emprunte néanmoins plusieurs de ses épisodes à la fable, et les revêt de l'esprit des romans de chevalerie. En lisant le passage d'Olympie et de Birène, qui ne se souvient d'Ariadne délaissée par Thésée sur un rocher de l'île de Naxos? Ces larmes d'amantes désolées sont toutes virgiliennes; elles rappellent le désespoir de Didon quand Énée fuit les rives de Carthage. Les poètes italiens avaient une connaissance profonde des œuvres de l'antiquité; ils ne pouvaient oublier leurs études classiques, alors même qu'ils s'occupaient exclusivement des mœurs du moyen-âge et des fiers paladins.

[2] Plus on étudie les poètes italiens des XVe et XVIe siècles, plus on est persuadé que leurs compositions étaient des espèces de défis littéraires. Presque tous se donnent des thèmes qu'on pourrait appeler de rhétorique. S'ils ont décrit des jardins avec une rivalité de poésie et d'expressions, s'ils ont créé de gracieuses fées ou des femmes divines, ils ont également choisi des sujets semblables qu'ils traitent chacun à sa manière. Il faut se souvenir que les trouvères et les troubadours au moyen-âge avaient leurs *jeux-partis* et leurs *tensons* qu'ils récitaient dans les cours plénières et les manoirs, froides et pâles imitations des luttes poétiques entre les bergers de Théocrite et de Virgile; troubadours et trouvères s'excitaient à l'envi sur le même sujet à qui dirait mieux, à qui obtiendrait la plus grande attention parmi les dames et les chevaliers. L'Italie avait hérité de cette coutume, et on reconnaît sans peine que l'épisode de Roger et d'Alcine a servi au Tasse pour raconter la vie d'amour de Renaud dans les jardins d'Armide, et le

repentir du paladin. Le Tasse voulut faire ce que l'Arioste avait fait avant lui.

[3] Quand on observe l'esprit des XIVe et XVe siècles, on voit surtout dominer une teinte de subtilité scolastique; les études universitaires commencent à se mêler aux inspirations poétiques et naïves des XIIe et XIIIe siècles. Ainsi, à l'époque du Bojardo et de l'Arioste était née la méthode des mots composés, des symbolismes d'expressions. L'Homère de Ferrare fit une concession au goût de son temps lorsqu'il donna des noms grecs aux nymphes de Logistille: Andronique, c'est la Force; Fronésie, c'est la Prudence; Dicille, c'est la Justice; Sophrosine, c'est la Tempérance. La lutte entre Logistille et Alcine finit par le triomphe de la vertu sur le vice, type de convention pour un grand nombre d'écrivains du moyen-âge. On remarquera que les poètes italiens préfèrent la pensée morale du christianisme à l'idée sensuelle de l'antiquité païenne; ils donnent à la plus sage ce que les anciens accordaient toujours à la plus belle.

4 Une des plus curieuses légendes du moyen-âge est celle du purgatoire de saint Patrice, vaste caverne d'Irlande, où, après de périlleuses épreuves, les mortels, disait-on, pouvaient être absous de leurs péchés. Cette fable, assurent les bollandistes [1], prit naissance vers le commencement du XIIe siècle et fut l'ouvrage d'un moine. Il nous reste un poème de Marie de France sur le purgatoire de saint Patrice :

Seignurs, entendez la raisun:
Un saint hom fud, Patriz out nun,
Mult fud religius è ber.....
Alad en prédicaciun
En Yrlande od dévocium.....
Deu fist pour lui vertuz é signes
E miracles, kart il ert dignes.

Un jour Dieu conduisit saint Patrice dans un lieu désert, près *d'une fosse tute runde,* il lui dit que c'était là l'entrée du purgatoire :

E qui fust de ferme créance
E eust en Deu espérance
E fust confés de ses péchiez
E en aprés acommuniez
Purreit ci dedens entrez;
E s'il i purreit demurer
Un jur è une nuit entière,
E par ci revenir arère,
Tut serreit netz de ses péchiez
E de ses meffaiz espurgiez.

Lorsqu'on voulait descendre dans le purgatoire de saint Patrice, il fallait d'abord aller trouver l'évêque de la contrée et lui demander l'absolution. Le

[1] Acta sanctorum; vita sancti Patricii.

prélat tâchait de vous détourner de votre projet : « *Seigneurs, pur Deu, ni entrez pas*, disait-il ; beaucoup de personnes y sont allées et n'ont jamais reparu. » Si on persistait, l'évêque vous adressait au prieur du monastère bâti à côté de la mystérieuse caverne ; là, on devait subir quinze jours de jeûnes et rester continuellement en oraisons. Le terme expiré, les moines conduisaient le pénitent à la caverne ; ils en ouvraient la porte et la refermaient aussitôt sur lui. Vingt-quatre heures après, les clercs procédaient à l'ouverture de la grotte ; si le pécheur reparaissait, ils l'accueillaient avec joie,

E cil qui n'en fust revenuz
Bien saveïent k'il fust perduz [1].

Il paraît incontestable que la tradition fabuleuse de la caverne de saint Patrice a fourni au Dante quelques détails pour son Purgatoire et pour son Enfer ; plusieurs critiques distingués sont d'accord sur ce point ; et M. le chevalier Artaud, dans la deuxième édition de son beau travail sur le *Purgatorio* du *gran padre Alighier*, comme le nomme Alfiéri, semble adopter en partie cette opinion : « Pour l'Enfer, dit le savant écrivain, le poète avait trouvé certainement quelques données de loin en loin dans d'autres écrits [2]. »

La caverne de saint Patrice était à deux lieues de Dungal, dans une petite île située au milieu d'un lac que forme le Derg : « Elle fut détruite ou comblée successivement, dit Legrand d'Aussy, par les ordres du pape Alexandre VI, par ceux de Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion romaine, et, pour la troisième fois, vers la fin du règne de Jacques Ier [3]. » Un vieux roman italien en prose, *Guerino il Meschino*, très-probablement traduit de l'anglo-normand, rimé ensuite par Tullie d'Aragon [4], donne une longue description du purgatoire de saint Patrice et des périls dont les pécheurs y étaient menacés : « Deux trouvères qui sans doute ne connaissaient pas le poème de Marie de France, écrit M. de la Rue, voulurent dans le siècle suivant traiter le même sujet. L'ouvrage du premier

[1] M. de Roquefort a publié, dans les *Poésies de Marie de France*, le texte du purgatoire de Saint-Patrice d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale. — Mathieu Paris, Vincent de Beauvais, Gauthier de Metz, dans son *Image du monde*, parlent de cette tradition ; Gautier de Metz s'exprime ainsi :

En Irlande si est un leus
Ke jur et nuit art cume feus
K'un apele le purgatore
Seinz-Patriz.....

[2] Avant-propos de la deuxième édition ; Paris, chez Didot, 1850. — Voyez aussi FONTANINI, *Eloq. ital.*, *lib. I*; et ce que dit GINGUENÉ, *Hist. littér. d'Ital.*, t. II, chap. 8.

[3] Fabliaux ou contes, t. V, p. 93, édition de 1829.

[4] *Il Meschino, altramente detto il Guerino, fatto in ottava rima dalla signora Tullia d'Aragona*, etc... Venetia, 1560, in-4°.

est à Londres, dans la Bibliothèque Cottonienne, et renferme environ dix-huit cents vers; l'ouvrage du second, dans la Bibliothèque Harléïenne, en a environ sept cent soixante[1]. »

A l'époque du moyen-âge, des souvenirs druidiques se mêlèrent aux idées chrétiennes dans les Gaules, et partout où il y avait une caverne, on y ajouta de merveilleuses aventures, des traditions pieuses ou empruntées à la féerie. Aussi Cervantes, qui connaissait si bien les grandes compositions chevaleresques, a-t-il créé, avec sa moquerie habituelle, la grotte de Montesinos où Don Quichotte s'endort, et où il voit les choses les plus étranges, les plus admirables.

5 Voici encore un souvenir de la fable reproduit par l'Arioste, et que les artistes, ses contemporains, plaçaient dans leurs premiers essais de peinture mythologique. Il est évident que Persée et Andromède ont été le premier type de l'épisode où Roger délivre Angélique liée à un rocher pour être dévorée par l'horrible monstre. Ce que Persée, monté sur le cheval Pégase, opère avec la tête de Méduse, Roger, sur l'hippogriffe, l'obtient avec le bouclier d'Atlant. C'est toujours la même idée.

[1] *Bardes, Jongleurs et trouvères*, t. III, p. 245.

Digitized by Google

N. 19. Bradamante terrassée par un géant CH. XI.

Digitized by Google

CHANT XI.

—

Souvent le plus faible frein suffit pour arrêter un cheval impétueux au milieu de sa course; mais il est rare que les conseils de la raison puissent réprimer les brûlants transports d'un amant, lorsque l'ardeur du plaisir l'enflamme : tel un ours ne s'éloigne pas du miel dont il a respiré le parfum suave, et surtout si quelques gouttes ont déjà humecté ses lèvres.

Quelle puissance empêcherait le brave Roger d'obtenir Angélique, séduisante jeune fille, alors dépouillée de tout vêtement, au fond d'un bosquet solitaire? L'image de Bradamante, naguère empreinte dans son cœur, en est totalement bannie; eût-il même gardé le souvenir de sa maîtresse, il ne serait pas assez sot pour dédaigner tant

d'attraits. Le sévère Xénocrate, en pareille circonstance, aurait-il agi autrement ? Roger jette à terre sa lance, son écu ; dans son impatience, il arrache le reste de son armure. Angélique, honteuse de sa nudité, baisse les yeux sur ses charmes, et reconnaît à son doigt le précieux anneau que Brunel lui déroba dans Albraque ; elle l'avait apporté en France lorsqu'elle y vint suivie de son frère, vaillant guerrier, armé de la lance d'or qui resta plus tard aux mains d'Astolphe ; avec ce même anneau elle détruisit les enchantements de Maugis au perron de Merlin ; elle retira des prisons de Dragontine, Roland et plusieurs autres chevaliers ; puis, elle sortit, invisible, de la forteresse où la retenait un méchant vieillard. Mais pourquoi vous parler de ces merveilles ? vous les savez aussi bien que moi. Le rusé Brunel, pour plaire à son roi Agramant, parvint un jour à se rendre maître de cette bague enchantée*. Depuis ce moment, la jeune fille avait été privée de son royaume, et la fortune lui était toujours contraire.

Angélique, comme je vous l'ai dit, voit à son doigt l'admirable talisman ; elle n'ose en croire ni sa main, ni ses yeux, tant la joie et la surprise la rendent incrédule ! Aussitôt elle met l'anneau dans sa bouche, et plus prompte que l'éclair, elle disparaît aux regards de l'infortuné paladin. Tel le soleil s'éclipse derrière un nuage épais. Roger exa-

* Consultez pour tous les détails l'*Orlando innamorato* du Bojardo, liv. I, ch. 1 ; liv. II, ch. 5, 10, 11, 14, 15 et 16.

mine attentivement de tous côtés, s'agite en vain comme un frénétique; interdit, confus, il se rappelle la merveilleuse bague; maudissant son imprudence, il accuse Angélique de déloyauté et de perfidie.

« Ingrate jeune fille, dit-il, est-ce donc là le prix de mon dévoûment? Au lieu de me demander cet anneau, tu as préféré me le ravir! je te l'aurais cependant donné, avec mon cheval, mon bouclier et toute ma personne; l'aspect de ton gracieux visage eût désormais été ma seule récompense. Cruelle! tu m'entends, je le sais, et tu ne veux pas me répondre! »

En se plaignant ainsi, le paladin, semblable à un aveugle, tourne autour de la fontaine. Oh! combien de fois, croyant presser la jeune fille sur son cœur, il n'embrassa qu'une ombre! Angélique, déjà loin de lui, s'était arrêtée au pied d'une montagne, dans une vaste caverne où elle avait trouvé quelque ressource contre la faim et la fatigue. Un vieux pasteur habitait ce lieu désert et veillait sur des juments qui paissaient l'herbe tendre au milieu de la vallée, le long de frais ruisseaux; à droite, à gauche de la caverne plusieurs étables tenaient le troupeau à l'abri des rayons du soleil. Angélique, sans être vue de personne, passa la plus grande partie du jour dans cet asile; le soir, elle s'enveloppa d'une étoffe grossière, bien différente des riches vêtements aux mille nuances dont elle s'était toujours vêtue; sous cet humble costume elle ne put néanmoins cacher ni sa beauté, ni son noble maintien.

Admirateurs de Philis, de Nérée, d'Amarillis et de la légère Galatée, cessez de vanter leurs attraits; aucune d'elles (n'en déplaise à Mélibée et à Titire) n'était comparable à Angélique. Parmi toutes les juments elle en choisit une à sa convenance, et forme aussitôt le projet de retourner en Orient.

Roger, espérant revoir la jeune fille, attendit pendant long-temps et reconnut enfin son erreur. Décidé à remonter sur son cheval, le guerrier se dirige vers l'endroit où il l'avait laissé, mais l'hippogriffe ayant brisé ses liens venait de s'élever dans les airs. La fuite de ce coursier accrut le désespoir du paladin et lui brisa le cœur autant que la perfidie d'Angélique. Son plus vif regret fut surtout d'avoir perdu le précieux anneau, souvenir d'amour de Bradamante. En proie à une douleur extrême, il reprend sa cuirasse, son bouclier, et, s'éloignant du rivage, il aperçoit, au milieu des prairies verdoyantes, un large chemin qui se prolonge dans une immense et obscure forêt.

Tout à coup, du côté où le bois est le plus épais, Roger entend un terrible bruit d'armes; il franchit des bruyères et distingue, dans un petit espace, deux guerriers luttant avec fureur; je ne sais pour quelle cause leurs traits respirent une cruelle vengeance. L'un de ces guerriers est un géant formidable; l'autre, qui a l'air d'un loyal et vaillant chevalier, se défend avec son fer et son écu, et voltige sans cesse afin d'éviter les coups de l'énorme massue du géant; le coursier du chevalier, frappé de mort, est étendu sur la poussière. Roger s'arrête pour examiner ce combat; un secret sentiment le porte

à désirer le triomphe du chevalier; il se tient cependant à l'écart et ne croit pas devoir lui venir en aide. Soudain le géant lève sa massue, et son rival, cruellement blessé, tombe par terre sans connaissance; alors le vainqueur, se disposant à lui arracher la vie, délace le casque de l'infortuné et découvre son visage au paladin.

L'intrépide Roger reconnaît son amante chérie, sa douce et belle Bradamante; il la voit aux mains du fier géant qui va lui donner la mort. Sur le champ il saisit son épée et défie le barbare; celui-ci, dédaignant une nouvelle lutte, s'empare de la jeune fille évanouie et la jette sur ses épaules : tel un loup dérobe un faible agneau, tel un aigle enlève une colombe ou tout autre animal ailé. Roger se précipite au secours de Bradamante, mais le géant marche à grands pas, et le guerrier peut à peine le suivre des yeux. L'un en fuyant et l'autre en poursuivant arrivent ainsi, par une route déserte, dans une vaste prairie située à l'extrémité de la forêt. C'est assez vous occuper de leurs querelles; je retourne vers Roland qui a englouti au fond des abîmes l'arme terrible de Cimosque, afin d'en purger à jamais l'univers.

Cette précaution fut inutile; l'implacable ennemi du genre humain, qui avait inventé cette arme semblable à la foudre quand elle déchire les nuages pour éclater sur la terre, invention aussi funeste au monde que la séduction d'Ève, l'antique adversaire de l'humanité fit retrouver par un magicien le fer meurtrier du roi de Frise, lorsque vivaient nos derniers aïeux, ou peu de temps auparavant.

L'infernale machine, ensevelie durant plusieurs années à plus de cent brasses sous les flots, en fut retirée au moyen de mille enchantements et portée en Allemagne; après de nombreuses expériences, le Démon, pour notre ruine, éclaira l'esprit des peuples, et on connut l'usage de ce redoutable fer.

Les habitants de l'Italie, de la France et des autres royaumes apprirent à s'en servir; les uns rendirent le bronze liquide; sorti d'une fournaise ardente, ils le coulèrent dans des cylindres creux; les autres percèrent l'airain, en formèrent des armes de toute dimension, plus ou moins lourdes, plus ou moins légères; ceux-ci les nommèrent canons, ceux-là les appelèrent fusils, fauconneaux et couleuvrines; s'ouvrant partout un libre passage, le marbre même ne peut leur résister. Malheureux soldat! ton épée, ta cuirasse doivent céder à tant de puissance; renonce désormais aux batailles, si tu ne veux prendre une arquebuse ou un mousquet.

O détestable et horrible invention! comment as-tu trouvé accès dans le cœur des mortels? Par toi, l'honneur militaire est effacé, le métier des armes est avili; par toi la valeur et la force deviennent inutiles; l'homme le plus lâche est souvent vainqueur du plus intrépide, le courage et la bravoure cherchent vainement à se mesurer dans les combats; par toi ont déjà péri, et, avant la fin de cette guerre, périront encore bien des princes et des capitaines; guerre sanglante, qui a coûté tant de pleurs à l'Europe, surtout à l'Italie *! Et quand j'ai

* Le poète fait allusion aux batailles qui, à l'époque où il vivait, ensanglantaient le Milanais, Naples et l'Italie entière. Vers la fin de l'année 1510,

affirmé que l'inventeur de l'abominable machine surpassa en cruauté les plus perverses intelligences de l'univers, je ne disais point un mensonge. Dieu, pour venger un tel crime, j'en ai la certitude, a précipité dans le gouffre ténébreux cette ame maudite, près du maudit Judas [1]. Mais suivons le chevalier, qui est impatient de se rendre à l'île d'Ébude, où de gracieuses jeunes filles sont dévorées par un monstre marin.

Plus le paladin désire hâter sa course, moins le vent seconde ses projets; à droite, à gauche, il souffle toujours faiblement et contrarie la marche du vaisseau; lorsque les zéphirs ne retiennent pas leur haleine, ils obligent le navire à rétrograder et à voguer au nord, en faisant un grand détour.

Roland n'arriva point à l'île d'Ébude avant le roi d'Hibernie; ainsi le voulut l'Éternel, pour faciliter au paladin l'accomplissement de ce que je vous raconterai bientôt : « Gagne le rivage, dit le Comte au pilote; tu peux cependant t'arrêter ici et me donner ta chaloupe; mon intention est d'aborder sur ce roc stérile; j'emporterai avec moi le plus gros câble et l'ancre la plus forte de ton vaisseau; tu verras quel usage j'en ferai si je combats le monstre.» Roland, armé seulement de sa redoutable épée, met dans le bateau les objets nécessaires à son dessein; agitant lui-même les rames, et le dos tourné vers l'endroit du débarquement, il s'approche du rocher, comme une écrevisse quand elle quitte des marais pour gagner les bords de la mer.

les troupes pontificales avaient même menacé Ferrare que Jules II voulait enlever au duc Alphonse.

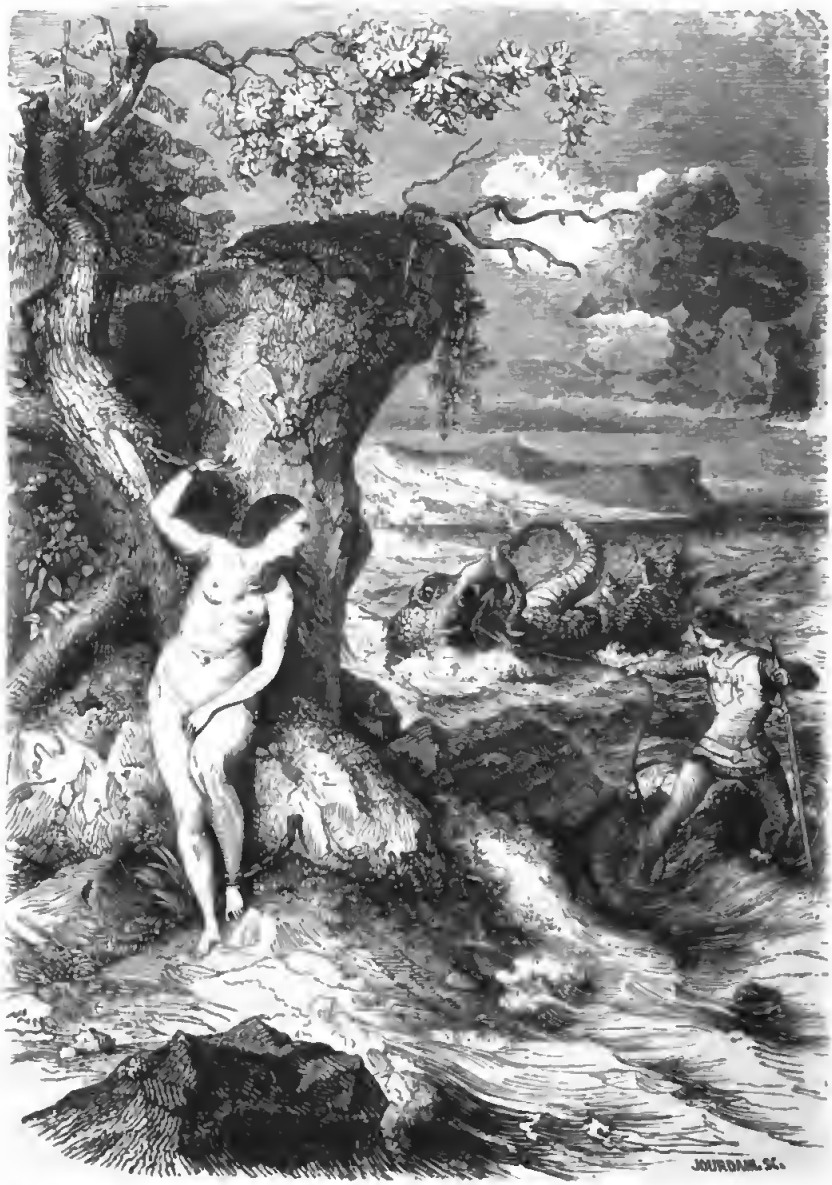
C'était dans le moment où Titon se consumait de jalousie, en voyant la belle Aurore étaler sa chevelure blonde aux regards du soleil, encore à demi caché sous les flots.

Le paladin était près du rocher; une pierre lancée par un bras nerveux eût franchi la distance qui l'en séparait. Tout à coup, des accents plaintifs frappent son oreille; il se retourne, et il aperçoit, liée à un tronc d'arbre, sur le rivage, une femme entièrement nue; l'onde expirante vient lui baigner les pieds. Comme la victime tient sa tête baissée, Roland ne peut distinguer ses traits. Tandis qu'il s'efforce d'atteindre la terre, l'Océan mugit avec fureur; les cavernes, les forêts en retentissent, et du sein des vagues bouillonnantes surgit le monstre qui, de son vaste corps, semble couvrir la mer.

Telle une nuée obscure, grosse de pluie et de tempête, s'élève d'un humide vallon, et, se répandant sur l'univers, paraît en chasser le jour : ainsi nage la terrible bête. L'onde frémit; Roland, d'un œil fier et tranquille, ne change point de couleur, n'éprouve pas la moindre crainte. Poursuivant le dessein qu'il a formé, et désirant tout à la fois défendre la jeune fille et attaquer le monstre, il se place avec son esquif entre l'orque et la victime, laisse son épée dans le fourreau, saisit l'ancre et le câble; audacieux et intrépide il attend le féroce animal.

Dès que l'orque eut aperçu le paladin, elle ouvrit, pour l'engloutir, sa gueule immense: un homme à cheval y eût pénétré! Roland se précipite dans cette énorme gueule avec son câble, son ancre, et, si je ne me trompe, même avec son ba-

Digitized by Google



N. 20. Roland délivre Olympie. CH. XI.

Digitized by Google

teau ; il fixe ensuite l'ancre dans la langue et le palais du monstre, et l'empêche, par ce moyen, de fermer ses mâchoires. Ainsi, un ouvrier, habitué à rechercher le fer dans les mines, pose des pieux contre la terre afin de prévenir un fatal éboulement. Les deux extrémités de l'ancre sont tellement éloignées l'une de l'autre, que, pour atteindre la partie supérieure, Roland est obligé de sauter.

L'orque ne pouvant plus fermer la gueule, le paladin tire son épée, frappe d'estoc et de taille; et, comme une forteresse cherche vainement à se défendre quand les ennemis ont envahi ses murs, de même le monstre ne résiste point au brave guerrier. Vaincue par la douleur, tantôt l'horrible bête déroule au dessus des vagues les écailles de son dos et de ses larges flancs; tantôt elle disparaît sous les flots, et le poids de son corps fait jaillir des nuées de sable. Le chevalier de France, craignant d'être submergé, se jette à la nage, laisse l'ancre fixée dans la gueule de l'orque, et prend en main le câble qui s'y trouve attaché.

Le paladin, à peine sur le rivage, tire à lui son ancre, dont les deux pointes sont engagées dans les mâchoires de l'orque, et d'un bras vigoureux, qui produit plus d'effet en une seule fois qu'un cabestan ne le ferait en dix, Roland contraint l'énorme poisson à suivre le cordage. Tel un taureau, saisi à l'improviste par les cornes, s'agite en tous sens, se couche, se relève, et ne peut se dégager *;

* Dante avait dit dans son *Inferno :*

Qual è quel toro che si slaccia in quella

ainsi le monstre, entraîné hors de son antique demeure, bondit de mille manières et se fatigue en vain. Le sang jaillit de sa gueule avec une si grande abondance, que cette mer, en ce jour, aurait pu être nommée la mer Rouge. Tantôt l'orque, fendant les ondes, découvre les profondeurs de l'abîme; tantôt, soulevant les flots jusqu'aux nues, elle fait pâlir les rayons du soleil; le bruit de ses fureurs retentit dans les forêts, à la cime des montagnes et sur les plus lointains rivages.

A cette rumeur effroyable, le vieux Protée sort de sa grotte et s'élève au dessus des vagues; il voit entrer le paladin dans la gueule du monstre, en sortir aussitôt, et amener sur les bords de la mer l'immense poisson; oubliant alors de rassembler son troupeau, il s'enfuit à travers l'Océan. Neptune lui-même, épouvanté, attelle ses dauphins à son char et se sauve dans l'Éthiopie. Ino en pleurs, tenant Mélicerte suspendu à son cou; les Néréides, la chevelure éparse; Glaucus, les Tritons, et les autres dieux marins, courent de tous côtés pour trouver un refuge. L'orque gigantesque arrive enfin sur le sable, et Roland n'a plus besoin de recommencer l'attaque : épuisée par les efforts de la lutte, l'horrible bête avait laissé sa vie au milieu des ondes.

Les habitants de l'île d'Ébude, témoins de cet étrange combat, regardèrent comme un sacrilége l'action sainte du guerrier; dominés par une vaine superstition, ils crurent que Protée allait de nou-

Che ariceuto già 'l colpo mortale,
Che gir non sa, ma quà e là saltella.

veau exercer sur eux sa vengeance, et les traiter en ennemis; ses monstres viendraient encore renouveler leurs anciens ravages. Mieux valait demander grace au dieu Protée, et le plus sûr moyen de fléchir sa colère était de précipiter l'audacieux paladin dans les flots. Telle la lumière d'un flambeau se communique et embrase bientôt une contrée entière, ainsi le projet de tuer Roland anime tous les Ébudéens.

L'un s'arme d'une fronde ou d'un arc, l'autre d'une épée ou d'une lance; ils descendent sur le rivage, entourent le vaillant chevalier et l'attaquent de mille manières. Tant de brutalité et d'ingratitude étonnent Roland : loin d'obtenir des louanges, comme il s'y attendait, pour avoir tué l'orque, les barbares l'accablent d'outrages. Et de même qu'un ours, conduit dans les foires par des Lithuaniens ou des Russes, méprise les petits chiens et leurs aboiements importuns; tel Roland dédaigne les clameurs de cette vile populace : son souffle peut seul la renverser!

L'intrépide guerrier saisit Durandal; la multitude espère facilement dompter un homme sans bouclier, sans cuirasse, sans la moindre armure; troupe insensée! ignore-t-elle que, de la tête aux pieds, le paladin est dur comme le diamant! Roland fait aux autres ce qu'il n'est pas permis aux autres de lui faire : dix coups de son épée renversent trente Ébudéens. Le peuple fuit en désordre; déjà Roland se dispose à délier la jeune femme, lorsqu'une nouvelle rumeur et de nouveaux cris éclatent sur le rivage.

Pendant que le comte d'Angers luttait contre ces barbares, les Irlandais, sans combattre, envahissaient l'île d'Ébude. Soit par représailles, soit par cruauté, ils en massacraient impitoyablement la population. Les habitants, peu nombreux, et dépourvus de tout courage, attaqués d'ailleurs à l'improviste, n'opposèrent aucune résistance; leurs biens furent saccagés, leurs maisons brûlées, les murs de leur ville complètement détruits, et dans l'île entière il ne resta pas une seule personne en vie.

Roland ne s'occupe guère de ce bruit, de ce carnage; il s'approche de la beauté que les Ébudéens destinaient à servir de pâture au monstre: le paladin croit la reconnaître; plus il s'avance, plus il lui semble voir Olympie : c'était en effet la malheureuse Olympie, cruellement récompensée de sa fidélité. Infortunée jeune femme! après avoir subi les outrages de l'Amour, la Fortune implacable t'avait donc livrée aux corsaires de l'île d'Ébude! Olympie se rappelle bien les traits de Roland, mais elle est entièrement nue, et, tenant la tête baissée, elle n'ose adresser la parole au guerrier, ni fixer ses regards sur lui.

Le paladin, qui avait laissé Olympie joyeuse de la présence de son époux, demande quel événement funeste a pu la jeter dans cette île : « Je ne sais, dit-elle, si je dois vous remercier de m'avoir préservée de la mort, ou s'il faut accuser votre valeur d'avoir prolongé mes angoisses. Je garderai pourtant le souvenir de votre belle action, car vous m'avez arrachée à un trépas cruel : périr victime

de l'horrible bête eût été un sort vraiment trop affreux! Toutefois, la mort seule finira mes tourments ; combien j'aurais de graces à vous rendre si vous me frappiez de vos propres mains! » En parlant ainsi, Olympie verse d'abondantes larmes ; elle raconte ensuite de quelle manière Birène l'a trahie, et comment des corsaires l'ont enlevée de l'île déserte où elle se trouvait. Pendant qu'Olympie tient ce discours, elle se retourne, et prend l'attitude de Diane, telle que la sculpture et la peinture l'ont reproduite, dans une fontaine, jetant de l'eau à la figure d'Actéon.

Olympie s'efforce de cacher son sein et mille autres beautés ; elle semble moins inquiète de montrer ses épaules. Le paladin voudrait posséder une robe pour revêtir la jeune femme, et, tandis qu'il s'impatiente de ne pas voir son esquif toucher le rivage, le roi Obert arrive. Obert, souverain de l'Irlande, ayant appris que le monstre marin venait d'être tué par un chevalier, qui, au moyen d'une ancre énorme, l'avait amené à terre, comme on remorque un navire au milieu des flots, Obert, laissant ses troupes dévaster l'île d'Ébude, s'approcha du guerrier, alors couvert de sueur et du sang de l'effroyable poisson. Le monarque d'Irlande reconnut aussitôt Roland ; d'ailleurs, en écoutant le récit de la lutte, il avait jugé que le fier Roland était seul capable d'un pareil exploit.

Élevé comme enfant d'honneur à la cour de France, Obert s'en était éloigné, après la mort de son père, pour occuper le trône d'Irlande. Le jeune

prince connaissait Roland ; il lui avait plusieurs fois parlé, et, baissant soudain la visière de son casque, il se précipite dans ses bras. Les deux nobles amis, joyeux de se revoir, ne font aucune trève à leurs caresses. Roland annonce au prince la trahison du perfide Birène ; il lui révèle la vie entière d'Olympie, les preuves d'amour dont elle a comblé son infidèle époux ; il lui raconte comment elle a été privée de ses parents, de ses États ; enfin, comment l'excès de sa douleur lui faisait maintenant souhaiter la mort : « Témoin de presque tout ce que j'avance, continue le vaillant paladin, je puis en certifier l'exactitude. » Il dit, et d'abondantes larmes s'échappent des yeux d'Olympie.

Le visage de la jeune femme avait en ce moment l'aspect du ciel pendant certaines journées du printemps, lorsqu'une pluie bienfaisante humecte la terre, et que le soleil dissipe tout à coup les nuages ; de même que le rossignol agite alors doucement ses plumes sous la feuillée verdoyante, ainsi l'amour effleure de ses ailes les brillantes larmes d'Olympie. Allumant une flèche d'or au feu des regards de la belle infortunée, il en trempe la pointe dans le petit ruisseau qui baigne les lis et les roses de sa figure, et la décoche avec force contre le roi d'Irlande : rien ne protége le jeune monarque, ni son bouclier, ni sa cuirasse, ni sa cotte d'armes ; tandis qu'il admire les yeux et la chevelure d'Olympie, un trait invisible le blesse au cœur !

Les charmes d'Olympie étaient d'une rare perfection : ses cheveux, son front, ses yeux, ses joues, son nez, sa bouche, son cou et ses épaules

formaient un délicieux ensemble, et ses autres attraits, habituellement cachés, surpassaient en beauté tout ce que les mortels ont de plus séduisant. Sa gorge arrondie, douce au toucher comme l'ivoire, unissait à l'éclat de la neige nouvellement tombée la blancheur du lait qu'on achète dans des corbeilles de jonc ; elle était séparée par un petit espace, semblable au vallon situé entre deux collines, quand le soleil va bientôt fondre les glaces, après l'époque des frimats.

Olympie paraissait être une création de Phidias ou d'une main plus habile encore. Dois-je vous parler des trésors qu'elle tâche en vain de dérober à la vue? Sachez seulement que la nature ne produisit jamais rien de plus admirable. Si, dans les vallées du mont Ida, Olympie avait été vue par le berger phrygien, peut-être Vénus n'aurait point obtenu le prix, quoiqu'elle surpassât en beauté les autres déesses ; peut-être Pâris eût respecté dans Sparte les droits de l'hospitalité sainte : « Ménélas, eût-il dit, garde ta chère Hélène ; Olympie suffit à mon bonheur ! » Si elle avait été à Crotone lorsque Zeuxis, voulant faire un tableau destiné au temple de Junon, rassembla tant de jeunes filles, pour reproduire sur la toile ce que chacune avait de plus parfait, Olympie eût été son unique modèle.

Sans doute Birène n'avait point aperçu sa gracieuse épouse dépouillée de tout vêtement, je suis certain qu'il n'aurait pas été assez cruel pour l'abandonner dans ce désert épouvantable. Obert, enflammé d'amour, ne put déguiser ses transports à Olympie; il s'empressa de la consoler, et, lui fai-

sant espérer des jours heureux, il promit de l'accompagner en Hollande et de la remettre en possession de ses États. Résolu d'obtenir du parjure Birène la plus juste, la plus mémorable des vengeances, il ne cessera d'employer contre lui les forces de l'Irlande, dans un délai très-rapproché. Pendant ce temps, le prince tâchait de se procurer une robe ou quelque autre habit de femme. Il n'eut pas la peine d'aller en chercher hors de l'île d'Ébude : les infortunées victimes de l'orque en avaient laissé là un grand nombre ! Obert en trouva de mille formes différentes, et il en couvrit Olympie, bien fâché toutefois de ne pouvoir la vêtir comme il le désirait. L'or le plus pur, la plus brillante soie qu'aient jamais tissue les industrieux Florentins, la plus riche étoffe qui ait jamais été brodée, quels que fussent les soins, l'art et le temps qu'y eût consacrés Minerve ou le Dieu de Lemnos lui-même, ces magnifiques produits, le roi d'Irlande ne les aurait pas jugés dignes de cacher les beautés d'Olympie, dont il se représente à chaque instant l'image.

L'amour d'Obert pour Olympie fit éprouver une vive satisfaction au comte d'Angers ; il savait que le jeune monarque punirait sévèrement Birène, et le chevalier se débarrassait ainsi d'une mission pénible, le but de son entreprise étant moins de secourir Olympie que de délivrer son amante. La belle Angélique ne se trouvait point dans l'île funeste ; Roland s'en aperçut bientôt ; mais il ne put apprendre si elle n'y était pas venue, car tous les Ébudéens avaient péri. Le lendemain les voyageurs quittent le rivage, et le paladin, se dirigeant vers

la France, les accompagne en Hibernie, où il s'arrête un seul jour; on veut en vain l'y retenir plus long-temps; l'amour, qui le fait voler à la recherche de sa dame, ne lui permet pas de rester davantage dans ces contrées. Il s'éloigne, recommande Olympie au roi, et le prie d'accomplir ses promesses : prière superflue, Obert fit plus que Roland ne demandait!

Le roi d'Irlande réunit aussitôt des troupes, se ligue avec les souverains de l'Angleterre et de l'Écosse, enlève la Hollande et la Frise à Birène, excite contre lui le peuple de Zélande, et ne termine la guerre qu'après l'avoir frappé de mort, douce punition, lorsqu'on la compare au crime dont le perfide s'était rendu coupable. Obert épousa Olympie, et, de simple comtesse, la jeune femme devint une puissante reine. Revenons au paladin, qui, ayant déployé les voiles de son navire, lutte jour et nuit contre les flots. A peine rentré dans le même port d'où il était parti, Roland s'élance sur Bride-d'Or, et laisse derrière lui l'onde amère agitée par les vents.

Je crois que, durant le reste de l'hiver, l'intrépide Comte fit des exploits dignes de mémoire, mais jusqu'à présent ils ont été tenus secrets; si je ne vous les raconte pas, je suis bien excusable. D'ailleurs, Roland, toujours empressé à exécuter de belles actions, mettait de la négligence à les publier, et la plupart de ses faits d'armes seraient inconnus, s'ils n'avaient eu lieu en présence de témoins.

Le vaillant chevalier passa donc la fin de l'hiver

dans un tel isolement, qu'on ne put rien savoir de ses aventures ; lorsque le soleil, alors près du signe de cet animal paisible qui autrefois porta Phryxus*, éclaira la sphère terrestre ; lorsque le retour du zéphir, au front joyeux et calme, ramena le doux printemps, les admirables prouesses de Roland s'accrurent avec les nouveaux gazons et les fleurs nouvelles. Accablé de douleur et de fatigue, le paladin errait sur des rivages déserts, au sommet des montagnes, ou dans de vastes plaines, quand, à l'entrée d'un bois, des cris et des gémissements retentirent à son oreille ; soudain il pique son cheval, et, saisissant sa fidèle épée, il accourt vers l'endroit d'où part le bruit. Mais je vous dirai une autre fois la suite de cette histoire, si vous voulez m'écouter encore.

Ma poi che' l Sol nell' animal discreto
Che portò Frisso, illuminò la spera.

Phryxus était, d'après la Fable, fils d'Athamas et petit-fils d'Éole ; condamné par l'oracle à périr, ainsi que sa sœur Hellé, pour apaiser une famine, Jupiter leur envoya un bélier sur lequel les deux victimes se dirigèrent vers la Colchide. Hellé tomba dans les flots, et cette partie des mers fut depuis nommée l'Hellespont. Quant à Phryxus, arrivé dans la Colchide il y sacrifia le bélier, et suspendit à un arbre la toison qui était d'or. Telle est l'origine de cette fameuse toison d'or, dont Jason et les Argonautes firent plus tard la conquête.

NOTES

DU CHANT ONZIÈME.

[1] On ne pourrait dire ce qui a été plusieurs fois écrit pour fixer l'époque précise de la découverte de la poudre à canon et des armes à feu [1]. L'opinion la plus générale en reporte l'invention à la seconde moitié du XIVe siècle; ce fut, dit-on, en prison que le moine Berthold Schwartz connut les funestes effets de la poudre, effets déjà pressentis au XIIIe siècle par un autre moine, le savant Roger Bacon [2]. S'il faut en croire un écrivain allemand, on aurait trouvé parmi les papiers du grand Albert un traité où Schwartz entre lui-même dans de précieux détails sur sa découverte. Pétrarque, on le sait, fait mention de la poudre [3], et dès l'année 1358 il paraît certain que la petite ville de San-Arcangelo renfermait une fonderie de canons et de couleuvrines 4. A l'époque où écrivait l'Arioste, les esprits étaient encore vivement préoccupés de cette double révolution dans l'art de la guerre. L'apparition des armes à feu, la substitution du canon aux machines de siége employées par les anciens avaient produit une impression de terreur; ces innovations bouleversaient toutes les idées, changeaient toutes les combinaisons stratégiques, toute la tactique militaire du moyen âge. Quelle résistance pouvaient désormais opposer les fortifications à tourelles des châteaux, les petites murailles crénelées? Que devenaient les armures de fer, les épées, les lances, les flèches, le courage, la force même individuelle, toutes les vaillantes actions en un mot qui composaient la vie du chevalier? Avec la poudre à canon, il

[1] Comparez surtout la dissertation de Vossius, insérée dans son *Variarum observationum liber*, avec la notice publiée par M. Langlès : *Magasin encyclop.*, 4e année, t. I. — Du reste, il existe en Allemagne différentes traditions qui attribuent au diable l'invention de la poudre et la confection des premières armes à feu. L'Arioste n'ignorait peut-être pas ces légendes.

[2] *Epistola fratris Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ.*

[3] *De remediis utriusque fortunæ*, dial. 99, *de machinis et balistis*.

[4] FANTUZZI ; *Monumenti Ravennati*, t. V.

n'y avait plus de romans chevaleresques possibles, plus d'exploits de paladins, plus de grandes prouesses, il fallait recourir à une autre poésie.

Quoi d'étonnant que l'Arioste, profondément empreint de la lecture des poétiques compositions du moyen âge, ait embrassé la cause de la chevalerie et des intrépides paladins; on s'explique parfaitement son indignation contre la poudre, contre les fusils, les canons et les couleuvrines: le merveilleux de son épopée disparaissait. Ce fut tout à la fois la colère de l'homme et la haine du poète. L'homme et le poète avaient raison. Quelle n'a pas été la décadence du poème épique depuis l'invention de la poudre! Mettez en parallèle les œuvres sublimes d'Homère, de Virgile, de l'Arioste et du Tasse, avec la froide stratégie de la *Henriade* ou du poème de *Fontenoi!* Si le *Paradis perdu*, œuvre toute biblique, fait exception, c'est que Milton s'était inspiré de l'Écriture, source féonde de poésie et de grandes images. L'Arioste, qui chantait les faits et gestes des chevaliers du moyen-âge, n'a pas manqué de placer les imprécations contre les armes à feu dans la bouche de Roland, personnification la plus complète de ces temps chevaleresques où l'épée et la lance étaient les seules armes dignes d'un vrai paladin au milieu des carrousels et des tournois, comme sur les champs de bataille. Il faut bien le reconnaître, la poudre à canon détruisit la chevalerie dans sa force physique, comme plus tard le *Don Quichotte* l'anéantit dans sa puissance morale.

2 Un travail fort curieux, ce serait d'écrire l'histoire naturelle pendant le moyen-âge. Il y a, soit dans les légendes des saints, soit dans les chroniques, une multitude d'assertions sur l'existence d'animaux étranges, de monstres aux formes bizarres et gigantesques, qui apparaissent au milieu des forêts ou sur les rivages de l'Océan; l'imagination solitaire des chroniqueurs a eu sans doute sa part dans ces mille créations fantastiques, trop unanimes cependant pour être complètement fausses. Les moines étaient observateurs de faits; ils recueillaient fidèlement les bruits qui circulaient dans la contrée; ils les enregistraient sur parchemin, en y ajoutant des détails fabuleux; mais, nous le répétons, il devait y avoir un fond de vérité. D'ailleurs, les îles Ébudes, autour desquelles l'Arioste place spécialement les immenses cétacés qui dévoraient les dames, ont toujours été fréquentées par de monstrueux poissons qui aujourd'hui n'étonnent plus les navigateurs; peut-être aussi la singulière idée de Roland, qui s'établit dans la gueule de l'orque, même avec son bateau, *col battello anco*, est-elle un souvenir du séjour de Jonas dans le ventre de la baleine.

Digitized by Google

N° 21. Combat entre Roland et Ferragus. Ch. XII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VIT. EMANUELE NAPOLI

Digitized by Google

CHANT XII.

—

Lorsque Cérès, ayant quitté la mère des dieux, revint dans cette vallée solitaire, où Encelade foudroyé est accablé par le mont Etna, la déesse, ne trouvant plus sa fille, s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, les joues, et déracina bientôt deux arbres qu'elle alluma au feu de la fournaise de Vulcain; Cérès leur donna la vertu de ne jamais s'éteindre, et, les tenant de chaque main sur son char, attelé de deux dragons, elle parcourut les forêts, les plaines, les montagnes, les vallées; elle franchit les fleuves et les torrents; après avoir en vain cherché sa fille à la surface du monde entier, elle pénétra au fond du Tartare.

Si Roland avait possédé, comme la déesse Élen-

sine, un pouvoir égal à ses désirs, il n'eût pas oublié, pour retrouver son amante, de traverser les plaines, les forêts, les ruisseaux; il n'eût pas négligé de visiter le ciel, la terre, et l'abîme de l'éternel oubli; mais le paladin n'a point de char, point de dragons, et il suit de son mieux les traces d'Angélique. Déjà il a voyagé en France; maintenant il se dispose à parcourir l'Italie, l'Allemagne, la Vieille et la Nouvelle-Castille; voguant sur la mer d'Espagne, il ira même dans la Lybie. Tandis qu'il songe à ce projet, des accents plaintifs frappent son oreille; il pique son coursier, et voit aussitôt galoper devant lui un grand cheval de bataille, monté par un guerrier qui tient violemment une jeune fille entre ses bras; l'infortunée, en proie à une vive douleur, verse des larmes, se débat, et réclame le secours du prince d'Anglante. Le vaillant paladin examine attentivement la victime, et croit reconnaître la beauté qu'il cherche nuit et jour en France et dans les environs.

Je ne dis point que ce fût elle; mais la jeune fille ressemblait à l'aimable Angélique, douce amie de Roland, sa dame, sa déesse. A cette vue, le paladin, enflammé de colère, défie d'une voix formidable le félon; il le menace et s'élance à sa poursuite. Tout occupé de sa précieuse capture, le guerrier ne répond pas; sa course au travers des taillis est plus rapide que les vents. L'un fuit avec vitesse, l'autre vole après lui; enfin ils arrivent dans une vaste prairie, où s'élevait un château magnifique et d'une étendue immense.

Ce superbe palais était construit en marbre admi-

rablement sculpté; le ravisseur pénètre dans son enceinte par une porte couverte de dorures ; Roland, placé sur Bride-d'Or, le suit d'un air audacieux et terrible. A peine entré, le fier paladin regarde autour de lui, et n'aperçoit ni le guerrier, ni sa victime! Il traverse comme la foudre les appartements du château, visite les chambres, les pièces des divers étages, et fouille les plus obscurs réduits. Roland voit plusieurs lits sur lesquels brillent l'or et la soie; des tapis, de riches tentures cachent les murs et les parquets ; il va d'un côté, de l'autre, toujours en vain ! ses yeux ne peuvent rencontrer Angélique ni le perfide chevalier.

Pendant que mille pensées agitent et tourmentent le paladin, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, Sacripant, et d'illustres guerriers qui ne cessent d'errer comme lui, en maudissant l'invisible maître du château. Tous l'accusent de quelque rapine. Celui-ci se plaint du vol de son destrier, celui-là gémit de n'avoir plus sa dame ; un troisième déplore d'autres larcins. Retenus dans ce séjour par une puissance magique, un grand nombre de chevaliers y étaient même depuis plusieurs mois.

Le comte d'Angers parcourut à différentes reprises l'étrange et merveilleux château : « Je perdrai ici mon temps et ma peine, se dit-il ; le larron aura trouvé une issue secrète, peut-être est-il déjà éloigné ! » Soudain Roland se précipite dans la prairie ; les yeux baissés, il tâche de découvrir, à droite ou à gauche, les vestiges d'un récent passage. Tout à coup on prononce le nom du paladin ; le

vaillant chevalier, dirigeant ses regards vers une fenêtre, croit entendre les divins accents et voir le céleste visage qui dominent ses affections ; il lui semble que la belle Angélique sollicite son appui : « Protége-moi, lui crie-t-elle ; je te recommande ma vertu plus que ma vie, plus que mon ame ! Un larron me ravira-t-il l'honneur en présence de mon cher Roland ? Ah ! donne-moi promptement la mort, pour m'éviter une destinée si malheureuse. » Aussitôt le guerrier retourne dans le magnifique château ; accablé de fatigues, mais soutenu par l'espérance, il cherche toujours la jeune fille ; quelquefois il s'arrête : une voix semblable à celle d'Angélique réclame alors sa protection. Roland est-il d'un côté, cette voix retentit sur un autre point, de sorte que l'infortuné Comte ne sait où porter ses pas !

Mais revenons près de Roger ; je l'ai laissé au milieu d'une route étroite et obscure, poursuivant le ravisseur de son amante. A peine sorti de la forêt, le guerrier arrive en face de la même prairie où je crois reconnaître que Roland était venu avant lui. Le redoutable géant pénètre dans le château ; Roger suit rapidement ses traces. Dès que le paladin a franchi le seuil de la porte, il regarde au fond de la cour, le long des galeries, et n'aperçoit plus ni le géant, ni Bradamante ; il s'agite de mille manières, monte et descend, pour deviner l'endroit où le félon a pu se cacher : rien ne réussit au gré de ses désirs !

Après avoir visité quatre ou cinq fois les corridors, les salons et les divers appartements du

château, le brave Roger y revient encore, et ne s'éloigne point sans explorer même le dessous de l'escalier. Espérant trouver sa jeune amie dans la forêt voisine, il part; soudain une voix l'appelle, et l'engage à franchir de nouveau l'enceinte du splendide palais. La personne que Roland avait prise pour Angélique parut être aux yeux de Roger la fille du duc de Dordone, l'aimable Bradamante qui retenait son cœur captif. Si cette même personne adresse la parole à Gradasse ou à d'autres guerriers, chacun d'eux s'imagine reconnaître l'objet de ses vœux, de son amour.

Tout cela était l'effet d'un charme étrange, imaginé par Atlant, pour que Roger, entièrement préoccupé de sa douce recherche, pût échapper à l'influence fatale qui le menaçait d'une mort prochaine. Après la malheureuse tentative du château d'acier et les séductions d'Alcine, le nécromancien ayant eu recours à un dernier artifice, avait résolu d'attirer dans le magique château, Roger et les paladins de France les plus vaillants, les plus célèbres, afin que le jeune guerrier ne périt pas sous leurs coups. Les chevaliers et les dames réunis dans le palais enchanté y faisaient bonne chère, grace aux prévisions du vieux Atlant.

Retournons vers Angélique, maîtresse du merveilleux anneau, qui, dans sa bouche, la rend invisible, et, placé à son doigt, la protége contre toute espèce de ruses. La jeune fille avait trouvé au milieu de la caverne de quoi s'habiller et se nourrir; montée sur une jument, elle se proposait d'aller aux Indes et de revoir son beau royaume. Angélique eût

bien voulu avoir pour compagnon de voyage Roland ou le roi de Circassie ; non qu'elle aimât ces deux guerriers, la jeune fille s'était montrée rebelle à leurs désirs ; mais il lui fallait traverser tant de villes, tant de châteaux, avant d'arriver en Orient ! Pourrait-elle jamais obtenir un appui plus fidèle et plus sûr que Sacripant ou l'intrépide Comte ?

Angélique les chercha donc partout, dans les villes, dans les plaines, au fond des obscures forêts ; elle ne recueillit aucun indice, aucun renseignement certain. Le hasard la conduisit près du château où Atlant retenait captifs Ferragus, Sacripant, Roger, Gradasse, Roland, et plusieurs autres guerriers. Avec le secours de son anneau, qui la dérobe à tous les yeux, la jeune fille entre dans le labyrinthe ; elle y aperçoit Roland et le roi de Circassie absorbés par leurs projets d'amour ; elle reconnaît avec quelle adresse l'enchanteur les séduit, en offrant à leurs regards une vaine image.

Lequel des deux chevaliers Angélique choisira-t-elle ? Préfèrera-t-elle Roland au fier roi de Circassie ? Le comte d'Angers est un défenseur plus formidable dans les rencontres périlleuses ; mais le prendre pour guide, c'est se donner un maître ; lorsque la jeune fille sera fatiguée de lui, comment pourra-t-elle réprimer les transports de cet amant, et le renvoyer en France ? Quant au Circassien, Angélique avait la certitude de s'en débarrasser dès que cela lui conviendrait, même après l'avoir transporté aux plus célestes régions du bonheur. Ce motif la décide en faveur de Sacripant, et l'engage à lui témoigner une entière confiance ; ôtant de sa bouche l'anneau ma-

gique, elle lève ainsi le voile qui cachait sa personne au roi de Circassie, et, tandis qu'elle croyait se montrer à lui seul, Roland et Ferragus arrivèrent. Tous deux couraient dans le château pour trouver leur déesse ; n'étant plus retenus par aucun enchantement, ils entourent la jeune fille, car Angélique avait triomphé des ruses du nécromancien, en mettant à son doigt la bague merveilleuse.

Deux des chevaliers dont je parle possédaient chacun une cuirasse et un armet; ils ne s'en étaient point dépouillés depuis leur arrivée dans le palais de l'enchanteur. Un troisième guerrier, le bouillant Ferragus, était revêtu aussi d'une cuirasse; mais il ne portait pas de casque, et ne voulait pas en porter s'il ne s'emparait de celui du frère de Trojan, alors aux mains du comte d'Anglante; Ferragus avait juré de s'en rendre maître, le jour où il cherchait dans une rivière l'excellent armet de l'Argail. Maintenant près de Roland, le Sarrazin ne luttait cependant pas contre lui : aussi long-temps qu'on habitait le château du magicien, il était impossible de se reconnaître.

Dans cette demeure enchantée, les chevaliers, soit le jour, soit la nuit, ne quittaient ni leurs épées ni leurs cuirasses; leurs boucliers restaient suspendus à leurs bras, tandis que leurs chevaux, bridés et sellés, mangeaient dans une écurie voisine, toujours abondamment pourvue d'orge et de paille. Atlant ne put empêcher les paladins de s'élancer sur leurs coursiers, et de suivre les yeux noirs, les lèvres vermeilles et la chevelure d'or de l'aimable Angélique. La jeune fille piquait sa jument avec force;

il lui déplaisait de voir ensemble trois guerriers qu'elle eût peut-être choisis l'un après l'autre. Dès que les chevaliers furent assez éloignés du château pour ne plus craindre les artifices du maudit enchanteur, Angélique mit dans sa bouche l'anneau merveilleux qui l'avait déjà préservée de nombreux périls ; disparaissant soudain, elle laissa ses amants comme frappés de stupeur. Le projet d'Angélique avait été d'attirer près d'elle Roland ou le roi de Circassie, pour retourner dans le royaume de Galafron, aux extrémités de l'Orient ; tout à coup la jeune fille, modifiant son premier dessein, ne veut rien devoir à Sacripant ni au comte d'Anglante ; elle les dédaigne, persuadée que son anneau lui tiendra lieu de l'appui des deux guerriers.

Les paladins, jouets d'Angélique, portent leurs regards étonnés dans l'intérieur du bois ; ils ressemblent en ce moment au chien qui a perdu la trace d'un lièvre ou d'un renard, lorsque l'animal disparaît à l'improviste dans un fossé ou dans un épais taillis. La malicieuse jeune fille, sans être vue, observe leur contenance et se rit de leur surprise. Une seule route étant ouverte au milieu de la forêt, les guerriers espèrent y rencontrer leur amante. Roland s'éloigne avec vitesse ; Ferragus le suit, et Sacripant imite leur exemple, grace à ses coups d'éperons. Angélique retient sa monture et marche paisiblement derrière les fougueux chevaliers.

Arrivés à un endroit où le sentier se perd dans la forêt, les paladins jettent les yeux de tous côtés, croyant apercevoir sur l'herbe quelques indices de la fuite d'Angélique. Aussitôt Ferragus, qui aurait

mérité la palme entre les plus insolents mortels, apostrophe ses compagnons : « Où allez-vous? leur demande-t-il d'un air irrité ; prenez à l'instant un autre chemin, si vous ne voulez trouver ici la mort ; je ne souffre aucun partage dans mes amours ni dans la recherche de ma déesse ! » Roland interroge le roi de Circassie : « Quels propos tiendrait donc cet arrogant, s'écrie le paladin, s'il s'adressait aux plus viles, aux plus infâmes créatures qui aient jamais manié un fuseau? » S'approchant alors de Ferragus : « Homme brutal, ajoute-t-il, si tu avais un casque, je te ferais sur-le-champ rétracter tes indignes paroles. — Pourquoi te mettre en peine d'une chose dont je ne m'inquiète nullement, répond le païen ; seul et sans casque, je vous contraindrai tous deux à m'obéir.

— De grace, dit le Comte à Sacripant, prête ton armet à ce fanfaron ; je suis bien aise de le guérir de sa folie ; vraiment je n'en ai jamais connue de pareille. — Il faudrait être plus fou que lui pour accéder à ta prière, répond Sacripant ; donne-lui ton propre casque, ne puis-je pas comme toi châtier un rival privé de sa raison? — Insensés ! réplique Ferragus ; si j'avais voulu posséder un casque, vous n'auriez point conservé les vôtres ; je m'en serais rendu maître malgré vous. Sachez que je dois rester la tête découverte jusqu'au moment où je m'emparerai de l'armet du comte d'Angers. » Le paladin sourit : « Tu crois donc, dit-il, faire sans casque au chevalier d'Anglante, ce que lui-même fit dans Apremont au frère de Trojan? Peut-être, en voyant Roland, tu tremblerais d'épouvante, et, loin

de lui arracher son casque, tu lui cèderais ton armure entière.

— N'ai-je pas déjà lutté contre Roland? répond l'Espagnol; je pouvais facilement le dépouiller de son casque et de sa cuirasse, si j'en avais eu alors le désir; maintenant ce projet règne sur mon esprit, et j'espère l'accomplir sans peine. » La patience échappe à Roland : « Vil menteur! s'écrie-t-il, à quelle époque, dans quel pays as-tu triomphé de moi le fer à la main? Je suis le paladin, objet de tes forfanteries; tâche donc de m'enlever mon casque, ou dispose-toi à m'abandonner tes autres armes. » L'intrépide chevalier, ne voulant avoir aucun avantage sur le Sarrazin, ôte son casque et le suspend à un frêne; soudain il tire Durandal. Avec non moins de courage, Ferragus saisit son épée; cette épée et son bouclier lui servent à protéger sa tête.

Les redoutables guerriers se précipitent l'un sur l'autre; ils font voltiger leurs coursiers, et cherchent à se percer au défaut de leurs cuirasses. Le monde ne renferme point de plus formidables champions : égaux en valeur et en force, ils sont tous deux invulnérables. Vous n'ignorez pas, Seigneur, que Ferragus était fée, excepté pourtant à cette partie du corps où le petit enfant, caché dans le sein maternel, prend sa première nourriture; aussi le Sarrazin, jusqu'à ce que le voile du sépulcre l'eût recouvert, plaça sur son nombril sept plaques d'acier de fine trempe. De même, le prince d'Anglante ne pouvant être blessé que sous la plante des pieds, s'étudiait à la mettre hors de toute at-

teinte. Si la renommée dit vrai, le reste du corps des deux guerriers était impénétrable comme le diamant; ils se revêtaient de leur armure dans les batailles plutôt pour ornement que par nécessité.

Le combat s'anime et devient de plus en plus cruel; la vue de tant d'acharnement inspire l'horreur et l'effroi. Ferragus ne frappe jamais en vain; soit de taille, soit de pointe, son fer est également terrible. Les coups de Roland déchirent les mailles, brisent et fracassent la cotte d'armes. Angélique, toujours invisible, était témoin de ce spectacle. Le roi de Circassie ayant jugé que l'objet de son amour ne devait pas être éloigné, et voyant le comte d'Angers aux prises avec Ferragus, avait suivi le chemin où, selon lui, s'était jetée sa belle maîtresse, lorsqu'elle disparut à ses yeux. Ainsi, la fille de Galafron demeura seule spectatrice de la lutte entre les deux chevaliers.

Angélique, placée à l'écart, considère attentivement l'horrible combat; de chaque côté le péril est égal; il lui prend fantaisie, pour se divertir, de détacher l'armet du comte d'Anglante, et d'observer l'étonnement des deux guerriers quand ils ne le verraient plus; son intention n'était pas de le garder, mais de se faire un jeu de leur surprise. Aussitôt elle enlève le casque, s'amuse encore quelques instants à examiner les paladins, et s'éloigne ensuite sans rien dire; la jeune fille put franchir une certaine distance avant qu'ils se fussent aperçus de ce vol, tant la colère les aveuglait.

Ferragus dirige le premier ses regards vers l'arbre, puis les reporte, stupéfait, sur Roland : « Le

chevalier qui était avec nous, lui dit-il, nous a traités comme de véritables dupes ; il s'est emparé du casque : maintenant quel sera le prix du vainqueur ? » A ces mots, Roland s'arrête ; rien n'est comparable à sa fureur lorsqu'il ne voit plus l'armet ; soudain il fait sentir les éperons à Bride-d'Or et le lance sur les traces du perfide chevalier. Ferragus abandonne aussi le champ de bataille. Tous deux arrivèrent à un endroit où l'herbe foulée témoignait du passage de Sacripant et de la belle Angélique ; Roland prit la route que le Circassien avait suivie à travers une vallée ; Ferragus se tint plus rapproché de la montagne, dans le chemin que parcourait la jeune fille.

Angélique se trouvait alors près d'une fontaine entourée d'arbustes et d'un délicieux aspect ; son cristal limpide et la fraîcheur d'un épais feuillage, invitaient le voyageur à se désaltérer et à se reposer de ses fatigues. La jeune fille descend sur les bords du paisible ruisseau ; ne croyant pas être vue, et d'ailleurs, maîtresse du talisman qui la protége contre toute funeste aventure, elle laisse paître sa jument, puis elle attache aux branches d'un arbre le casque de l'intrépide paladin.

Le chevalier d'Espagne, toujours à la poursuite de son amie, s'approche de cette même fontaine ; Angélique l'aperçoit, et, piquant sa monture, elle n'a même pas eu le temps de reprendre l'armet qui était tombé sur le gazon. Ferragus vole vers l'objet de sa tendresse ; mais la cruelle Angélique disparaît à ses yeux, comme s'effacent de vaines images après un léger sommeil. L'infortuné Sarrazin cherche

partout la jeune fille, et ne peut la rencontrer; maudissant Mahomet, Tervagant, et les chefs divers de sa religion[1], il retourne vers la prairie où était le casque de Roland; Ferragus le reconnaît aux inscriptions gravées sur sa visière; ces inscriptions apprenaient de quelle manière le paladin s'en était emparé, elles disaient aussi le nom du guerrier vaincu, et l'époque de sa défaite. Quelle que soit la douleur du païen d'avoir perdu son amante, il n'hésite point à poser sur sa tête l'armet du comte d'Angers.

Ferragus n'aurait plus rien à désirer, s'il parvenait à joindre la belle Angélique, qui, rapide comme l'éclair, s'était dérobée à ses regards; pour la retrouver, le païen parcourut en tous sens la forêt. Enfin, désespérant d'atteindre sa dame, il revint au camp des Maures, sous les murs de Paris. Le chagrin de n'avoir pu calmer ses transports d'amour était adouci par la satisfaction de porter le casque du chevalier d'Anglante; mais l'intrépide Roland connut bientôt la félonie du Sarrazin. Le poursuivant sans relâche, un jour, entre deux ponts, il lui arracha la vie, et rentra ainsi dans la possession de son armet *.

Angélique, invisible et seule, continue sa route, la tristesse au cœur; elle s'accuse de précipitation, et regrette d'avoir laissé le casque du paladin sur le bord de la fontaine. « J'ai dépouillé le Comte de son armet, dit-elle; est-ce donc là le prix des ser-

* Dans le vieux poème italien *la Spagna*, c. V, et dans le *Morgante Maggiore*, c. XXIV, il est dit que Roland tua Ferragus *sur un pont*, et non pas *entre deux ponts*.

vices qu'il m'a rendus ? Lorsque je me suis emparée de ce casque, Dieu en est témoin, mon but était d'interrompre les cruels assauts des deux champions ; aurai-je jamais voulu servir la vengeance d'un Sarrazin vil et méprisable? » Telles sont les lamentations de la jeune fille ; en proie à une affliction profonde, elle se dirige vers l'Orient : tantôt elle se montre à découvert, tantôt elle disparaît à tous les yeux. Angélique visita bien des contrées, et pénétra enfin dans une forêt où elle aperçut un jeune homme blessé à la poitrine ; deux de ses compagnons, étendus comme lui sur le sol, étaient frappés de mort !

Ayant à vous dire beaucoup de choses, je ne vous parlerai plus de long-temps ni d' Angélique, ni de Ferragus, ni du roi de Circassie ; le prince d'Anglante me détourne de tout autre objet. Je dois vous raconter ses peines et ses fatigues pour triompher d'un amour qui ne put jamais être heureux.

Roland avait soin de voyager sans se faire connaître. A la première cité où il arrive, le vaillant chevalier se couvre la tête d'un nouveau casque ; peu lui importe si la trempe en est forte ou faible, le comte d'Angers n'était-il pas invulnérable ? Sous ce déguisement il poursuit sa recherche : les rayons brûlants du soleil ni les pluies de l'hiver ne sauraient l'arrêter.

Un jour, aux portes de Paris, Roland donna des marques éclatantes de son courage. C'était à l'heure où Phébus fait sortir ses coursiers du sein des ondes, où l'Aurore sème de brillantes fleurs sur les plaines célestes, alors que les étoiles ne scintillent

plus au firmament. Le paladin se trouva au milieu de deux formidables escadrons ; l'un avait pour chef Manilard, roi de Noricie, vieux Sarrazin autrefois terrible dans les batailles, et maintenant plus utile dans le conseil. L'autre était sous les ordres du roi de Trémisen, guerrier célèbre parmi les Africains ; ses soldats le nommaient Alzirde.

L'armée des Infidèles, dont ces deux troupes faisaient partie, avait séjourné durant l'hiver près de la ville, ou dans les bourgs et les châteaux des environs. Depuis plusieurs mois campé devant Paris, et ne pouvant s'en rendre maître, Agramant s'était décidé à tenter un assaut. Indépendamment de ses Africains et des Maures d'Espagne, placés sous l'étendard du roi Marsile, le fier Agramant avait pris à sa solde un grand nombre de Français : toute la contrée entre Paris et la rivière d'Arles, y compris la Gascogne moins quelques forteresses, obéissaient aux Sarrazins.

Déjà les arbustes commençaient à se revêtir d'un tendre feuillage ; une eau limpide avait remplacé les glaçons, et fertilisait les prairies émaillées de fleurs nouvelles, lorsque le roi Agramant réunit, afin de mieux disposer ses projets, les guerriers qui suivaient sa fortune. Les monarques de Tremisen et de Noricie étaient en marche avec leurs soldats, pour se rendre à l'endroit indiqué, où se fit ensuite le dénombrement des troupes, bonnes ou mauvaises. Roland, ainsi que je l'ai dit, se trouva par hasard au milieu de ces escadrons, cherchant, comme d'ordinaire, celle qui tenait son cœur captif dans les liens de l'amour.

Le comte d'Angers, d'une valeur sans égale au monde, paraissait l'emporter sur le dieu de la guerre lui-même. Quand Alzirde le vit approcher, à son front menaçant, à la fierté de son regard, à son formidable aspect, à son attitude martiale, le païen, étonné, devine facilement qu'il a devant lui un guerrier de haut renom. Alzirde était jeune; l'intrépidité, le courage dont il avait souvent fait preuve, le rendaient présomptueux. Impatient de lutter contre le paladin, il pousse son coursier et défie le prince d'Anglante. Mieux avisé, Alzirde serait resté à la tête de ses troupes; car, dans cette rencontre, Roland le désarçonne et lui perce le cœur; son cheval, n'étant plus retenu par aucun frein, s'enfuit épouvanté.

Tout à coup un cri horrible s'élève parmi les Sarrazins; le sang jaillit avec force de la poitrine de leur jeune prince, et ce spectacle les irrite. Frémissants de colère et de rage, ils se précipitent en désordre, frappent Roland de la pointe et du tranchant de leurs épées, et font pleuvoir des nuées de flèches sur le Comte, la fleur des plus formidables paladins. Tels des sangliers poussent d'affreuses clameurs dans la plaine et à la cime des montagnes, lorsqu'un ours, descendu des rochers, ou lorsqu'un loup, sorti des forêts, vient d'enlever un de leurs petits; tels les barbares se jettent sur Roland : « A lui! à lui! » s'écrient-ils. Soudain mille traits, mille lances atteignent sa cuirasse et son bouclier; les uns lui portent des coups de massue par derrière, les autres l'attaquent de côté ou de face. Le vaillant chevalier, toujours inaccessible à la crainte,

dédaigne cette vile troupe ; ainsi, un loup qui s'est glissé la nuit dans une bergerie, s'inquiète peu de la résistance des agneaux.

Roland saisit sa foudroyante épée, terrible à tant de Sarrazins : compter tous ceux qu'elle a envoyés au trépas serait une tâche grande et difficile. Déjà le sang ruisselle, et la route peut à peine contenir les morts dont elle est jonchée ; les casques, les écus des Africains, leurs vêtements garnis de coton, les innombrables replis des étoffes qui environnent leurs têtes, ne résistent point à Durandal ; les crânes, les épaules, les bras, volent de toutes parts, et les plaintes, et les gémissements des blessés remplissent les airs. La Mort, sous mille aspects hideux, parcourt le champ de bataille : « Une centaine de mes faulx, dit-elle, ne vaut point Durandal dans les mains de Roland. »

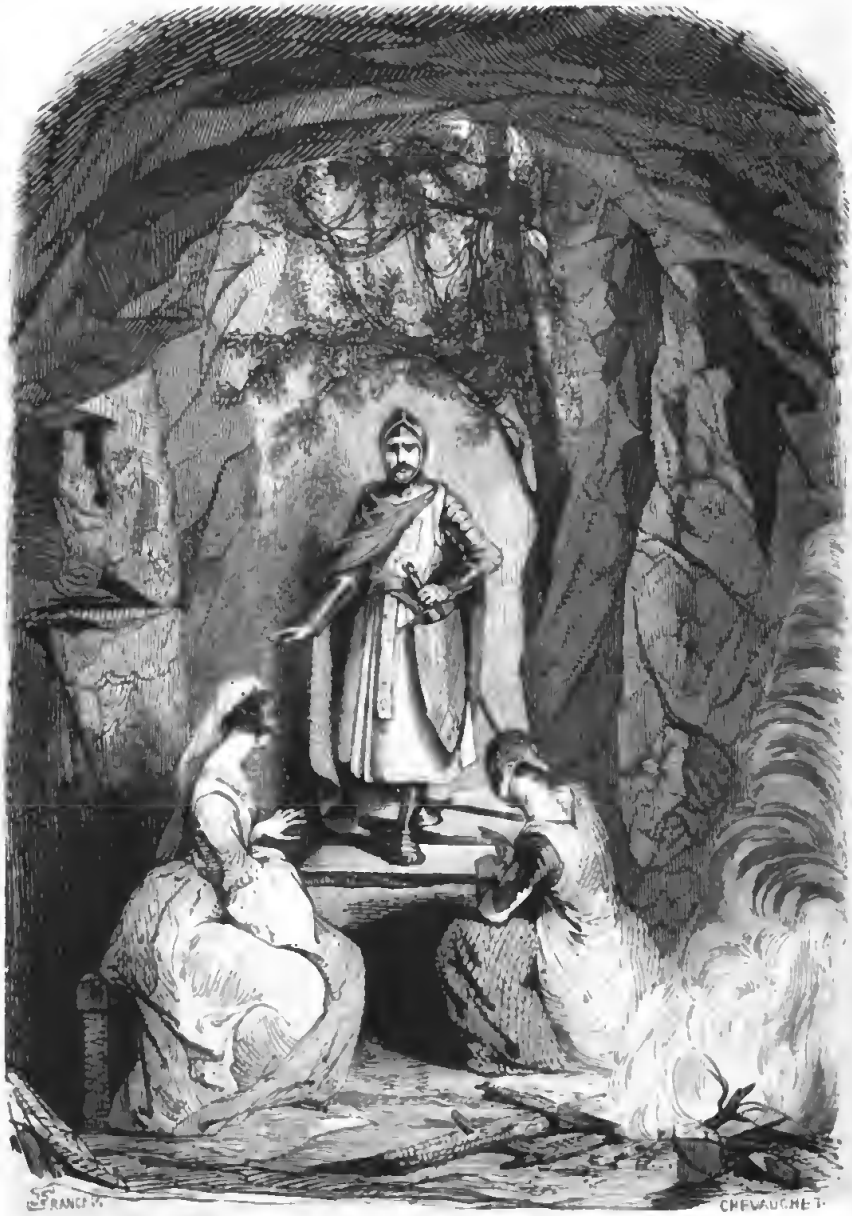
Les coups se succèdent avec rapidité ; bientôt les Sarrazins prennent la fuite, et ceux qui s'étaient le plus empressés, lorsque, voyant le paladin tout seul, ils croyaient le massacrer facilement, s'éloignent à la hâte, sans attendre leurs amis ; les uns se sauvent à pied, les autres à bride abattue, et nul ne songe à demander si le chemin est praticable. L'honneur les suit avec le miroir où chaque mortel aperçoit les taches de son ame ; personne n'ose s'y regarder, excepté un vieillard d'une indomptable valeur, quoique son corps soit glacé par les ans : c'est le roi de Noricie ; pour lui la mort est préférable à une honteuse défaite ; mettant sa lance en arrêt, il la brise aussitôt sur le bouclier du fier paladin. Roland, de son épée, frappe en passant

Manilard ; la fortune détourna le redoutable fer : à qui n'arrive-t-il pas de mal diriger ses coups ? Cependant le roi de Noricie fut désarçonné. L'intrépide Comte ne se retourne point ; il renverse ou tue ses adversaires ; tous croient avoir Roland à leur poursuite. Et de même que, dans les plaines immenses de l'air, une troupe d'étourneaux fuient devant l'audacieux émerillon, ainsi les guerriers africains courent en désordre ou se jettent le visage contre terre.

La sanglante épée ne se repose que lorsqu'il n'y a plus un seul homme en vie sur le champ de bataille. Roland ne sait quelle route prendre, bien que la contrée lui soit parfaitement connue ; qu'il aille à droite, qu'il aille à gauche, sa pensée n'est jamais en harmonie avec ses mouvements ; il craint de chercher Angélique où elle n'est pas, et de suivre une direction opposée au chemin où elle se trouve. Le paladin traverse les campagnes, les forêts, en demandant des nouvelles de son amante ; il s'avance au pied d'une montagne, et voit de loin l'éclat d'une lumière à travers les fentes d'un rocher. Roland s'approche, dans l'espoir de rencontrer Angélique. Tel un chasseur poursuit un lièvre au fond des bois de genévriers, ou parmi les chaumes d'une plaine ; il bat les taillis, les buissons, pour s'assurer si le timide animal n'y est point caché. Tel Roland s'efforce de retrouver sa dame, en visitant tous les lieux où l'espérance le conduit !

Le chevalier d'Angers se dirige à la hâte vers l'étroit soupirail d'une grotte profonde creusée dans la montagne, et d'où s'échappait la vive splendeur

Digitized by Google



N° 22 Roland aperçoit Isabelle dans une caverne. CH XII

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Digitized by Google

Digitized by Google

répandue au sein de la forêt ; des ronces, des épines y formaient une espèce de mur, et mettaient à l'abri de toute surprise les habitants de cette grotte. Pendant le jour, il n'eût pas été possible d'en découvrir l'ouverture ; le rayon lumineux seul permettait de l'apercevoir durant la nuit. Roland présume bien ce que ce doit être ; toutefois il veut en acquérir la certitude, et, après avoir lié Bride-d'Or, il écarte les rameaux les plus touffus placés devant la caverne, et y pénètre sans se faire annoncer. Le paladin descend plusieurs degrés de cette vaste tombe, où des hommes vivants paraissent être ensevelis ; la grotte, taillée au ciseau, n'était point totalement privée des bienfaisantes clartés du jour ; elles ne provenaient pas de l'entrée, mais d'une fenêtre pratiquée dans le roc.

Au milieu de la caverne, près d'un feu ardent, était une jeune fille au gracieux visage ; elle ne devait guère avoir plus de quinze années : ainsi le jugea Roland au premier aspect ; son éclatante beauté transformait ce lieu sauvage en une espèce de paradis, et pourtant ses yeux baignés de larmes révélaient sa tristesse. Une discussion animée s'était engagée entre la jeune fille et une méchante vieille assise à côté d'elle : cela n'est point rare parmi les femmes. La présence du chevalier mit fin à leur débat. Roland les salue avec la plus grande politesse (il faut toujours en témoigner aux dames), et toutes deux, se levant aussitôt, lui font un aimable accueil. Cependant elles éprouvent quelque frayeur, à la vue de ce guerrier armé de pied en cap. Roland leur demande quel est l'homme assez discourtois,

assez injuste, assez barbare, pour abandonner une beauté si attrayante, et dont la figure exprime tant de douceur. La jeune fille, d'une voix entrecoupée par les sanglots, lui répond avec peine; de sa bouche de corail, émaillée de pierres précieuses, sortent de tendres accents, et ses pleurs, sillonnant les lis et les roses de son visage, vont se perdre sur son sein. Permettez, Seigneur, que je remette la suite de cette histoire à l'autre chant : il est temps de finir celui-ci.

NOTES

DU CHANT DOUZIÈME.

[1] Les poètes du moyen-âge parlent tous de différentes idoles que les Sarrazins convraient de dorures et de pierreries, en échange des graces qu'ils en obtenaient. Mahomet, nommé Mahom dans les romans chevaleresques, n'était pas le seul dieu des Infidèles; ils avaient aussi de nombreuses statues, devant lesquelles ils se prosternaient, s'il faut en croire les troubadours et les trouvères; aux jours des batailles, ils invoquaient non seulement Mahom, mais encore Tervagant, Apolin, Jupin et Noiron [1]. Dans *le Jeu de Saint-Nicolas* (Li ius de S.-Nicholai), sorte de pièce de théâtre célèbre au moyen-âge, l'auteur suppose que les Sarrazins adoraient une idole du nom de Tervagant, idole formée *du plus fin or arrabique;* un roi africain apprend que les chrétiens viennent d'envahir son royaume; aussitôt il entre dans un violent accès de fureur, et, s'adressant à Tervagant, il s'écrie :

A..... Tervagan,
Avés-vous bien souffert tel œuvre !
Com je plaing l'or dont je vous cueuvre !
Che lait visage et che lait cors !
Certes, s'or ne m'apprent messors
Les crestiens tous à me confondre,
Je vous ferai ardoir et fondre
Et départir entre mes gent.....

« Ah ! Tervagant, avez-vous bien pu souffrir telle œuvre ! Comme je regrette l'or dont je couvre ce laid visage et ce laid corps ! Certes, si mon or ne m'apprend à confondre les chrétiens, je vous ferai brûler et fondre, et partager entre mes gents. » Le roi se calme bientôt; il se repent de ses menaces, et supplie Tervagant de lui dévoiler l'avenir, moyennant quoi il promet d'accroître ses joues de deux marcs d'or [2].

[1] Voir le *roman d'Agolant*, et le deuxième volume de *Lancelot du Lac*.

[2] *Li ius de S. Nicholai* a été analysé par M. O. Leroy, dans ses *Études sur les Mystères*. Le tome Ier des *Fabliaux* de Legrand d'Aussy en renferme quelques fragments. M. Monmerqué a donné la pièce entière dans le volume de 1834, des publications de la société des bibliophiles français.

Lorsque Tervagant ou les autres idoles qui, d'après les trouvères, recevaient les vœux des Sarrazins, ne se rendaient pas à leur désir, alors les infidèles les accablaient de malédictions, et, se précipitant sur les statues, ils les pourfendaient, leur brisaient les jambes, les bras, et les mettaient en mille pièces; ce que Ferragus, désappointé dans sa recherche amoureuse, eût infailliblement accompli, s'il avait eu devant les yeux quelque idole, mais, à travers les forêts et les plaines, il se contente de maudire Mahomet, Tervagant, et tous les dieux de sa religion [1].

Du reste, il est question, dans la chronique de Turpin, d'un simulacre qui se trouvait « en Espaigne, en la terre nommée Allaudans. C'est le lieu proprement auquel est Salam, et est dit Salam Dieu en langue arabique. Les Sarrazins disent que celluy Ydole forgea leur législateur Machomet, lequel ils honorent en son nom. Le dict Machomet faulx législateur, scella et signa en celluy simulachre une légion de diables par son art magique. Et à celluy faulx ymage si grand force et vertu par celluy art que jamais personne ne l'a peult rompre. Car quant aulcun crestien s'approche de la dicte statue magique il périt incontinent. Mais quant aulcun des Sarrazins va en celluy lieu pour adorer et prier, il s'en retourne sans aulcune lésion et blessure. Si aulcun oyseau d'adventure se met sur ledict ymage Machométiste il meurt soubdainement. Là est une pierre ancienne et très-bien forgée selon l'art et ouvrage de Sarrazinesme, et est au rivage de la mer située et mise sur terre; toute quarrée par dessoubz et moult large : et si est droicte contremont : aussy haulte que ung oyseau peult voller en hault. Sur laquelle pierre est le dict ymage eslevée de très-bon métal de leton faict à la semblance d'ung homme dressé sur ses piedz, qui a la face vers mydy, et tient en la main dextre quelque grande clef, laquelle clef selon que les dicts Sarrazins afferment, tombera des mains du dict ymage en l'an que ung roy naistra en Gaulle, lequel subjuguera toute la terre d'Espaigne, et la reformera aux lois crestiennes. Et adonc les Sarrazins voyant icelle clef tombée cacheront leurs trésors en terre et s'enfouyront incontinent. » *Cronique et hystoire faicte et composée par révérend père en Dieu Turpin*... édit. de 1527, in-4°.

1 Pour plus de détails sur Tervagant, consultez les mémoires de Percy et de Ritson : *reliques of ancient english poetry*, et *ancient english metrical romanceés*, cités par M. F. Michel, dans l'édition du *roman de la Violette*, page 332; et ce que dit M. Reinaud, dans son important travail sur les *Invasions des Sarrazins en France*..... pages 245 et suivantes.

Digitized by Google

N. 23. Roland et les sept brigands de la caverne. CH. XIII.

Digitized by Google

CHANT XIII.

—

Ils étaient véritablement heureux les chevaliers du vieux temps! tous rencontraient dans les vallons, dans les obscures cavernes, dans les forêts sauvages, retraites des serpents, des lions et des ours, ce qu'aujourd'hui les meilleurs yeux auraient peine à trouver dans les palais splendides; je veux dire de gracieuses femmes, unissant la fraîcheur de la jeunesse à tout l'éclat de la beauté [1].

Roland, vous le savez, ayant aperçu dans la grotte une jeune fille, lui demanda quel était le ravisseur qui l'avait conduite en ce lieu. Poursuivant mon discours, je vous apprendrai qu'après de nombreux gémissements, elle raconta ses malheurs

au paladin, en peu de mots, et d'une voix douce et touchante :

« Chevalier, s'écria-t-elle, le récit de mes aventures accroîtra mon supplice, j'en ai la certitude, car cette vieille femme rapportera mes paroles à mon oppresseur; toutefois, bien résolue à vous dire la vérité, peu m'importe d'exposer mes jours. Dois-je espérer quelque consolation du barbare? hélas, ma plus grande joie sera de le décider à m'ôter la vie ! Je me nomme Isabelle, et j'étais fille de l'infortuné roi de Galice; aujourd'hui je ne suis plus que l'enfant de la douleur et du désespoir. L'amour en est cause, j'ai à me plaindre de ses noirceurs; le perfide nous flatte, et médite en secret des trahisons.

« Jeune, aimable, riche et belle, tout naguère me rendait heureuse; pauvre et humiliée maintenant, je subis les disgraces de la fortune, et il n'existe pas au monde de condition plus misérable que la mienne. Mais je veux vous faire connaître la source de mes maux, et, quoique vous ne puissiez y porter aucun remède, il me suffira de vous voir partager mes chagrins.

« Mon père, il y a près d'un an, fit publier un tournoi dans Bayonne; le bruit de cette fête attira, sur nos terres, des chevaliers de différents pays. Soit que l'amour ait embrasé mon cœur, soit que le vrai mérite se découvre de lui-même, Zerbin, fils du puissant roi d'Écosse, me parut seul digne de louanges; lui ayant vu accomplir de nombreuses prouesses au milieu de la lice, un feu secret s'empara de mon ame, et lorsque je m'en aperçus il

était maître de ma personne. Telle est l'origine de mes peines ; cependant il m'est doux d'y penser et de me souvenir que je ne me suis point donnée à un être vulgaire, mais au plus noble, au plus attrayant des mortels.

« Zerbin surpassait en valeur et en beauté tous les seigneurs du royaume ; il m'exprima sa passion, et je crus ses transports aussi réels que les miens. Notre mutuelle ardeur ne manquait point d'interprètes, et même séparés l'un de l'autre nos cœurs restèrent toujours unis. Les divertissements et les jeux terminés, mon cher Zerbin retourna en Écosse. Si vous connaissez l'amour, vous jugerez quelle fut ma tristesse, et combien jour et nuit j'étais occupée de mon amant. Une flamme non moins vive le dévorait ; ne pouvant plus modérer ses désirs il employa mille moyens pour me posséder auprès de lui. Le jeune prince est de la foi chrétienne ; moi, j'adore le Dieu des Sarrazins : ce fut là un obstacle à notre alliance, et, n'osant me demander à mon père, Zerbin forma le projet de m'enlever. A côté de ma fertile patrie, et au milieu de vastes plaines, près du rivage, s'étendait un beau jardin situé sur une hauteur d'où l'on découvrait des collines et la vaste étendue des flots.

« Ce lieu parut favorable au jeune Écossais pour l'exécution de son dessein ; il me fit savoir quelles mesures il avait prises afin d'assurer notre bonheur : à peu de distance du port de Sainte-Marthe était cachée une galère avec des gens armés, sous le commandement d'Odoric de Biscaye, guerrier célèbre dans les combats de terre et de mer. Zerbin, ne pou-

vant venir en personne, car il était obligé, à cause du grand âge de son père, d'aller lui-même au secours du roi de France, avait envoyé Odoric à sa place ; il le considérait comme le plus fidèle de tous ses fidèles compagnons, et cela devait être, si les bienfaits ont la puissance de nous créer des amis. Odoric, placé sur le vaisseau, avait mission de m'emmener. Au jour convenu je me laissai surprendre dans le jardin; accompagné d'une troupe aguerrie aux périls de la mer et des batailles, Odoric remonta la rivière qui avoisine la ville et s'approcha en silence de l'endroit où je me trouvais. On me conduisit au navire avant que la nouvelle de mon départ se répandît dans la cité ; mes serviteurs, sans vêtements et sans moyen de défense, prirent la fuite ou furent mis à mort; quelques uns suivirent ma fortune. J'abandonnai ainsi mon pays, et je ne puis dire combien j'étais joyeuse, tant je désirais revoir mon amant.

« Notre vaisseau, à peine en face de la Mongiane, fut assailli par une horrible tempête; l'air s'obscurcit, la mer se troubla, les flots s'élevèrent jusqu'aux nues. Un vent terrible de nord-ouest, redoublant de fureur à chaque minute, rendit bientôt inutile un changement dans nos manœuvres ; en vain on plia les voiles, on abaissa les mâts ; nous fûmes emportés malgré nous contre des écueils, près de la Rochelle, et sans le secours de celui qui habite au dessus de nos têtes, notre navire eût échoué sur le sable; l'impitoyable vent nous fit dériver avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs.

« Odoric voit le péril ; aussitôt il emploie un expédient dont la réussite est souvent trompeuse ; il se saisit de la chaloupe, y descend, m'entraîne après lui ; deux autres personnes s'y placent avec nous, et tous les hommes de l'équipage y seraient entrés, si ceux qui nous accompagnaient l'eussent permis, mais ils les refoulèrent avec leurs épées, coupèrent le câble, et à l'instant notre barque s'éloigna du vaisseau. Un heureux destin nous jeta sur la côte, tandis que le bâtiment fut mis en pièces, et que les matelots et les bagages disparurent au fond de l'abîme. Alors les mains jointes, je remerciai le Créateur ; son éternelle bonté, son amour infini m'avaient arrachée aux fureurs de la mer, et me laissaient la douce espérance de rejoindre Zerbin.

« Mes pierreries, tous mes objets les plus précieux venaient d'être engloutis avec le navire ; je n'en éprouvai aucun regret : ne me restait-il pas l'espoir de retrouver mon amant? Le rivage où nous abordâmes ne présentait aucun sentier, aucune habitation ; on y voyait seulement une montagne dont la base était baignée par les flots, et dont la cime nuageuse défiait les vents. L'Amour, ce tyran perfide, toujours porté à déjouer nos plus chers projets, changea en ce lieu, d'une manière indigne et cruelle, mon espérance en crainte et ma joie en tristesse. L'ami de Zerbin oublia sa mission, et de criminels désirs chassèrent de son cœur la fidélité qu'il avait jurée au jeune prince.

« Soit que la passion d'Odoric se fût déclarée sur le navire, à une époque où le parjure n'osait pas

encore me l'avouer, soit qu'elle eût pris naissance sur le rivage solitaire, Odoric, résolu d'accomplir à l'instant son infâme dessein, voulut d'abord éloigner un des deux hommes qui s'étaient sauvés avec nous. Il se nommait Almon, guerrier d'Écosse, dévoué à Zerbin; le jeune prince l'avait recommandé à son ami comme un parfait chevalier. Odoric lui fit entrevoir quel blâme rejaillirait sur eux si on me conduisait à pied dans la Rochelle, il le supplia d'aller me chercher un cheval. Ne se méfiant d'aucune ruse, Almon partit pour la cité, bâtie à environ six milles du lieu où nous étions : un bois la dérobait à nos regards. Cependant Odoric découvre sa maudite pensée à l'autre guerrier : manquait-il d'un prétexte plausible pour se séparer de lui, ou bien lui accordait-il une entière confiance?

« Ce guerrier, né à Bilbao, et élevé dès l'enfance avec Odoric, sous le même toit, avait nom Corèbe; le perfide Odoric crut pouvoir lui communiquer ses projets, dans l'espérance de lui faire sacrifier son honneur à la satisfaction de servir un ami; mais Corèbe était plein de loyauté et de noblesse; indigné, il accuse Odoric de trahison, et s'oppose à son coupable dessein. Tous deux, enflammés de colère, saisissent leurs épées. Au premier choc de leurs armes, craintive et tremblante, je me mis à fuir vers la forêt. Odoric, terrible dans les combats, triomphe bientôt de son adversaire; il le renverse, et, le considérant comme mort, il se précipite sur mes traces; l'amour, si je ne me trompe, lui prêta ses ailes, et lui suggéra mille propos pour me séduire.

« Déterminée à périr plutôt que de me livrer au

barbare, ses supplications, ses prières, ses menaces furent inutiles. Alors il voulut recourir à des moyens violents. Je lui représentai vainement sa double perfidie envers Zerbin dont il trahissait la confiance, et envers moi qui m'étais placée sous sa protection. Lorsque je vis cet homme ardent et brutal s'avancer comme un ours affamé, n'ayant d'autre salut à espérer que dans mon désespoir, je me défendis avec mes pieds, avec mes mains, avec mes ongles, avec mes dents; je lui égratignai le visage, en poussant des cris jusqu'aux cieux. Je ne sais si ce fut le hasard ou mes gémissements qui retentirent à une lieue de distance; ou bien si l'habitude des peuples de ces contrées est d'accourir au rivage lorsqu'un navire disparaît sous les ondes, mais une troupe d'hommes se montra au sommet de la colline, et se dirigea vers nous[2]. Odoric, abandonnant son entreprise, songea aussitôt à fuir.

« Ces gens, Seigneur, me furent d'un grand secours contre le félon. Bientôt en proie à de nouveaux dangers, je suis tombée de la poêle dans la braise*, comme dit proverbialement le vulgaire. La multitude n'osa me faire aucune violence, mais tout sentiment honnête lui est inconnu, et, si elle me garde chaste et pure, comme je le suis encore, c'est pour me vendre à de meilleures conditions. Ensevelie vivante dans ce sépulcre depuis près de neuf mois, je ne conserve même plus l'es-

* *Cader della padella nelle brage.*

Bojardo, dans l'*Orl. Inn.*, lib. II, c. 26, avait déjà fait dire à Doristelle :

De la padella io caddi ne le brase.

pérance de rejoindre Zerbin ; d'après les discours de mes oppresseurs, j'ai découvert que, promise à un marchand, on doit me livrer au soudan d'Égypte. »

Ainsi s'exprimait l'aimable Isabelle, et ses divins accents, interrompus par des soupirs et des sanglots, auraient ému de pitié les tigres et les aspics. Tandis que ce discours renouvelle ses douleurs, ou calme peut-être ses angoisses, une vingtaine d'hommes, armés de haches et de pieux, entrent dans la caverne. Leur chef, d'un aspect féroce, n'a qu'un œil, au regard sombre et farouche ; un coup terrible lui ayant enlevé l'autre, avec le nez et la mâchoire. Apercevant le paladin près de la jeune fille, cet homme s'adresse à ses compagnons : « Voici une nouvelle proie dans mes filets, s'écrie-t-il ; cependant je ne lui avais tendu aucun piége. » Il dit ensuite au Comte : « Je n'ai jamais vu de guerrier plus prévenant, plus obligeant que toi ; je ne sais si tu as pressenti, ou si quelqu'un t'a fait connaître mon désir de posséder tes vêtements et tes superbes armes. Tu es venu vraiment fort à propos pour m'offrir ce dont j'ai besoin. »

Roland se lève, et répond à ce voleur avec un amer sourire : « Mon armure, je te la vendrai ; aucun marchand, il est vrai, ne l'achèterait au même prix. » Placé à côté du feu, le Comte s'empare aussitôt d'un charbon ardent et le lance à la tête du larron ; atteint par hasard entre le nez et les sourcils, le brigand eut les deux paupières brûlées ; la blessure fut plus grave

au dessus de la joue gauche, car le tison priva le malheureux de l'œil qui lui restait; non seulement ce coup l'aveugla, mais il l'envoya grossir la foule des esprits que Chiron et ses compagnons retiennent dans les mares bouillonnantes *.

Au milieu de la caverne était une vaste table, épaisse de deux coudées, autour de laquelle les voleurs pouvaient tous trouver place; elle reposait sur un pied massif et d'un travail grossier. Avec la facilité d'un cavalier espagnol faisant voler sa canne dans les airs, Roland jette la table sur cette vile troupe; le choc ouvre à ceux-ci le ventre et la poitrine, à ceux-là brise les jambes, les bras et la tête; les uns sont estropiés, les autres sont frappés de mort; les moins blessés prennent la fuite. Ainsi une énorme pierre, lancée sur une multitude de couleuvres qui s'ébattent aux rayons d'un soleil de printemps, les écrase ou leur déchire le dos; il en résulte pour elles mille accidents bizarres; l'une meurt, l'autre reste sans queue; celle-ci, impuissante à ramper, se replie en cercle; celle-là, moins maltraitée, se glisse sous l'herbe et y cherche un refuge. Le coup de l'im-

* *Tra quegli spirti, che co' suoi compagni*
Fa star Chiron dentro ai bollenti stagni.

Non seulement tous les traducteurs français ont dénaturé le sens de ces deux vers, mais un très-grand nombre d'éditions italiennes du *Furioso* sont fautives, en ce que le nom de Chiron y a été remplacé par celui de Caron: *L'uffizio di Carone*, dit avec raison Nisiely, *è di portar in barca e non di tormentar all'inferno l'anime*. On n'a pas fait attention que l'Arioste avait imité ce passage de l'*Inferno* du Dante, (ch. XII) lorsque le poète et son guide arrivent sur les bords d'un fleuve de sang bouillonnant, gardé par des Centaures, et où de malheureux damnés poussent des cris affreux.

mense table fut d'un effet terrible : doit-on s'en étonner, puisqu'il partait de la formidable main de Roland ?

Ceux des voleurs restés sains et saufs, ou légèrement blessés, (Turpin en compte sept), tâchent de trouver leur salut dans la rapidité de leur course ; mais le paladin, placé à l'entrée de la caverne, s'empare d'une corde, et leur lie fortement les mains. Ensuite il les traîne vers un vieux sorbier, au feuillage touffu; Roland, avec son épée, en taille les branches, et y expose les brigands à la voracité des corbeaux; pour purger la terre de cette canaille le brave chevalier n'eut pas besoin de chaînes : il accrocha les voleurs par le menton. La vieille femme, leur amie, les voyant tous morts, versa des larmes, s'arracha les cheveux, et se sauva au travers des labyrinthes de la forêt; pendant long-temps elle parcourut des sentiers rudes et difficiles; enfin, parvenue sur les rives d'un fleuve, elle s'approcha d'un chevalier que je ferai plus tard connaître.

Je retourne auprès de la jeune fille qui supplie Roland de ne point l'abandonner, elle s'offre de le suivre partout. Le guerrier la console avec courtoisie, et le lendemain, dès que la blanche aurore, vêtue de pourpre et ornée de sa guirlande de roses, eut repris sa route ordinaire, le paladin s'éloigna en compagnie de la gracieuse Isabelle. Ils voyagèrent sans qu'il leur arrivât aucune aventure digne d'être rapportée, jusqu'au moment où ils rencontrèrent un chevalier qu'on emmenait captif. J'en parlerai dans la suite; maintenant je veux m'occuper d'un objet non moins cher à votre cœur, de

la vaillante fille d'Aymon ; nous l'avons laissée en proie à des chagrins d'amour.

La belle guerrière habitait alors Marseille, désirant, mais en vain, le retour de son cher Roger ; souvent elle avait à lutter contre les païens, dans les plaines ou sur les montagnes du Languedoc et de la Provence ; elle remplissait noblement les devoirs d'un sage capitaine et d'un cavalier intrépide[3]. Le terme où Roger devait la rejoindre étant dépassé, Bradamante vivait dans de continuelles alarmes ; un jour, tandis qu'elle se trouvait seule, pleurant sur son infortune, la jeune fille aperçut tout à coup celle qui, au moyen du précieux anneau, avait guéri l'ame de Roger des blessures faites par Alcine. Ne voyant point son amant après une si longue absence, la guerrière pâlit, et n'a même plus la force de se soutenir sur ses pieds. La bonne magicienne devine la cause de sa frayeur ; elle s'avance en prenant un visage joyeux, comme quelqu'un qui apporte une heureuse nouvelle.

« Aimable jeune fille, dit aussitôt Mélisse, ne crains rien pour Roger; plein de vie et de santé, il t'adore toujours, mais il est captif : ton ennemi le tient encore en sa puissance. Si tu veux le revoir, monte à cheval et suis-moi ; je t'indiquerai de quelle manière tu pourras le délivrer. » L'obligeante fée lui dévoile les artifices d'Atlant de Carène ; elle lui raconte comment, à l'aide d'une illusion reproduisant l'image de la guerrière aux prises avec un géant farouche, l'enchanteur avait entraîné Roger dans un magique palais où le vain fantôme s'était à l'instant dissipé ; et comment, par cette même

ruse, Atlant retenait les chevaliers et les dames que le hasard conduisait dans sa demeure.

« A l'aspect du magicien, poursuit la bonne fée, chaque captif s'imagine avoir devant les yeux l'objet de ses désirs : sa dame, son écuyer, son ami, son compagnon ; car les affections des mortels ne sont pas les mêmes. Les chevaliers se fatiguent vainement à la recherche de leur belle maîtresse ; ils n'osent quitter le merveilleux château, tant l'espérance les soutient ! Lorsque tu seras dans le voisinage du palais d'Atlant, continue Mélisse, le magicien, sous les traits de Roger, viendra soudain à ta rencontre ; il te semblera voir ton amant vaincu par des guerriers d'une force supérieure et en voulant le secourir tu iras rejoindre les autres prisonniers.

« Afin d'éviter le piége dans lequel sont tombées tant de personnes, méfie-toi de celui qui empruntera le visage de Roger sollicitant ton appui. Quand tu l'apercevras, ne crains pas de lui donner la mort : tu n'auras point frappé ton amant, mais l'auteur de tes chagrins et de tes angoisses. Il t'en coûtera beaucoup, je le prévois, de tuer un paladin, image de ton cher Roger ; cependant, garde-toi bien d'en croire tes yeux : les artifices d'Atlant de Carène empêchent de découvrir le vrai. Avant que je te conduise vers l'endroit où Roger est détenu, prends une immuable résolution : si, par faiblesse, tu laissais vivre l'enchanteur, ton amant serait à jamais perdu pour toi ! »

La vaillante jeune fille, décidée à suivre Mélisse, pour arracher la vie au magicien, saisit aussitôt son

glaive ; elle franchit à grandes journées d'épaisses forêts ou de fertiles plaines, tandis que la bonne fée cherche à tromper, par un agréable entretien, les ennuis et les fatigues de la route. Mélisse lui répète surtout que d'elle et de Roger doivent naître de glorieux princes, des demi-dieux ; elle lui prédit les événements des siècles à venir, comme une personne initiée aux décrets de l'Éternel.

« Sage et prudente conductrice, dit alors l'invincible guerrière, depuis plusieurs années vous m'avez fait connaître les nobles seigneurs mes descendants ; apprenez-moi si quelques princesses de ma lignée deviendront célèbres parmi les dames les plus belles et les plus vertueuses. » L'obligeante fée lui répond : « Au nombre des rejetons de ta race, je vois des mères de rois et d'empereurs ; modèles de chasteté, elles répareront les désastres de maisons illustres, et protégeront de vastes États; la piété, le courage, la prudence, une incomparable sagesse, les rendront non moins fameuses sous leurs habits de femme que les plus vaillants guerriers sous leur armure.

« Je te retiendrais trop long-temps, si j'entreprenais de te raconter la vie de toutes les princesses de ta postérité à jamais dignes d'éloges ; aucune ne devrait être passée sous silence. Cependant, afin de satisfaire tes désirs, j'en choisirai quelques unes entre mille : pourquoi ne m'en as-tu pas entretenue dans la grotte de Merlin ? je les aurais fait paraître à tes yeux. L'amie des études sérieuses et des arts magnifiques sera de ton sang ; sa beauté, ses graces, égaleront sa modestie. C'est la généreuse, la

magnanime Isabelle : l'éclat de ses talents couvrira de gloire la cité qui, sur les rives du Mincio, porte le nom de la mère d'Ocnus. Une lutte honorable et brillante s'établira entre Isabelle et son noble époux, afin de savoir lequel des deux aimera le plus la vertu et répandra le plus de bienfaits. L'un, rappelant ses exploits aux bords du Taro * et dans le royaume de Naples, se glorifiera d'avoir délivré l'Italie du joug des guerriers de France; l'autre dira que Pénélope, seulement, parce qu'elle fut chaste, est aussi célèbre par sa chasteté qu'Ulysse l'a été par sa valeur.

« Je te révèle en peu de mots les grandes vertus d'Isabelle, et pourtant j'omets ici les paroles de Merlin, lorsque, retirée dans sa grotte, il me faisait l'éloge de la princesse! Si j'essayais de naviguer sur cette mer immense, mon voyage se prolongerait plus que celui de Tiphys. Apprends donc qu'Isabelle aura en partage mille vertus et de célestes perfections. Sa sœur Béatrix, digne de ce nom, atteindra, pendant la durée de sa vie, le plus haut point de bonheur où les mortels puissent parvenir; sa douce influence dominera son époux, et dès que Béatrix ne sera plus, ce prince, naguère fortuné parmi les riches seigneurs de son siècle, se précipitera dans un abîme de malheurs. Tant qu'elle vivra, Louis le More, Sforce et les couleuvres des Visconti resteront formidables, depuis les glaces hyperborées jusqu'aux rivages de

* Le Taro, qui a sa source dans le Piémont, traverse le duché de Parme et se jette dans le Pô, à Torricelli.

la mer Rouge, et de l'Indus aux montagnes qui ouvrent un passage à tes mers. A la mort de Béatrix, son époux et le royaume des Insubriens gémiront dans la servitude, événement funeste pour l'Italie : alors la prudence devra tout céder au hasard.

« Des princesses du nom de Béatrix verront le jours plusieurs années auparavant ; celle-ci ornera sa tête de la riche couronne de Pannonie ; celle-là, renonçant aux honneurs terrestres, sera placée dans l'Ausonie au rang des saintes ; on lui adressera des vœux, on brûlera de l'encens devant son image. Je me tairai sur les autres, car je ne finirais point si je commençais à t'en parler ; il n'en est aucune dont la renommée ne doive proclamer les vertus. Je ne dirai rien des Blanche, ni des Lucrèce, ni des Constance, ni de celles qui, dotant l'Italie de princes invincibles, rétabliront la puissance des antiques races. Jamais lignée ne sera aussi brillante que la tienne du côté des femmes ; illustre par les jeunes filles sorties de son sein, elle jettera un éclat non moins vif par les hautes qualités de celles que les liens du mariage rattacheront à sa fortune. Merlin m'a donné de nombreux détails sur ces dernières ; sans doute il veut que je t'en instruise, et j'ai un grand désir de te rapporter son discours.

« Je t'entretiendrai d'abord de Richarde, modèle de chasteté et de courage ; jeune encore, elle restera veuve : les plus vertueuses femmes ne sont pas à l'abri de ce triste sort. Elle verra ses enfants dépouillés des États de leur père, et jetés dans un

pays étranger ; mais elle triomphera de ses malheurs. Je ne puis m'empêcher de nommer une éclatante princesse de l'illustre sang d'Aragon ; aucune histoire, grecque ou latine, n'en a célébré de plus sage ; il n'y en a point eu d'aussi favorisée par la bonté divine qui l'a choisie pour être l'heureuse mère d'Hippolyte, d'Alphonse et d'Isabelle. C'est Léonore, dont la glorieuse destinée se mêlera aux prospérités de ta maison. Que dirai-je de sa seconde belle-fille, de Lucrèce Borgia ? Ses attraits, sa vertu, sa réputation de sagesse, sa fortune, s'accroîtront chaque jour, comme on voit s'élever une jeune plante sur un terrain fertile. Toutes les autres femmes seront à Lucrèce ce que l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot des bois à la rose, le saule blanchâtre au laurier toujours vert ; ce qu'un cristal coloré est à une pierre précieuse. Quoiqu'elle ne soit pas encore née, je l'admire ; dotée d'une merveilleuse beauté, d'une extrême prudence, elle surpassera ce qui existe de plus parfait dans la création. Durant sa vie, après sa mort, on lui prodiguera mille louanges, parce qu'elle aura surtout inspiré à Hercule et à ses autres fils les nobles sentiments qui les distingueront sous la pourpre et dans les armes [4].

« Je ne dois point oublier Renée de France, fille de Louis le douzième et de l'illustre héritière de Bretagne. Renée est le miroir fidèle de toutes les vertus qui brillent dans les femmes, depuis que le soleil échauffe la terre, que la mer baigne les rivages, et que le ciel poursuit le cours de ses mouvements. Célébrer en détail Alde de Saxe, la com-

Digitized by Google

N. 24 Bradamante croit secourir Roger CH. XIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

tesse de Célano, Blanche-Marie de Catalogne, la fille du roi de Sicile, la belle Lippa de Bologne *, et plusieurs autres, leur accorder les éloges dont elles sont dignes, ce serait entrer dans un océan sans limites. »

Mélisse, ayant nommé à la jeune fille la plus grande partie des femmes de sa descendance, lui répète plusieurs fois comment Roger a été conduit dans le palais de l'enchanteur. Arrivée à peu de distance du château, la bonne fée refuse d'aller plus loin, craignant d'être vue par le rusé vieillard. Elle rappelle encore à la jeune fille les conseils qu'elle lui a mille et mille fois donnés, puis elle la laisse seule. Bradamante avait à peine franchi l'espace de deux milles, dans un chemin étroit, lorsqu'elle aperçut un paladin, vivante image de Roger; deux géants, d'un aspect féroce, le pressaient vivement, et semblaient près de lui ôter la vie. Soudain, de confiante qu'elle était, la guerrière devient soupçonneuse : elle oublie tous ses beaux projets; Bradamante s'imagine que Mélisse a voué de la haine à Roger, pour quelque outrage inconnu, et que la magicienne veut le faire périr de la propre main de son amante.

« N'ai-je pas devant les yeux, disait-elle, l'objet constant de ma tendresse? Si ce n'est point là Roger, comment me sera-t-il possible de distinguer à l'avenir ses traits? pourquoi m'en rapporter à une autre plutôt qu'à moi-même? et quand je serais

* Nous avons déjà dit que la belle Lippa de Bologne était de la famille d'Arioste. Voir la vie du poète, en tête de ce volume.

privée de la vue, mon cœur ne me révèlerait-il pas la présence ou l'absence de mon amant? » Pendant que ces pensées la préoccupent, il lui semble entendre la voix de Roger qui réclame son appui; elle aperçoit l'infortuné chevalier piquant son cheval, et les deux farouches ennemis le poursuivant avec rapidité. Bradamante vole sur leurs traces jusque dans le magique château. Dès que la jeune fille touche le seuil de la porte, elle est victime de l'erreur commune, et cherche son amant à droite, à gauche, en haut, en bas, dans les corridors et les réduits obscurs; elle se fatigue et la nuit et le jour, tant le charme est puissant! Bradamante, en effet, voyait toujours Roger, elle lui parlait sans cesse; cependant elle ne pouvait le reconnaître ni être reconnue de lui.

Laissons Bradamante dans ce palais enchanté, sans nous inquiéter d'elle; quand le moment sera venu, je saurai l'en faire sortir avec Roger. Et de même que la diversité des mets flatte le goût, excite l'appétit, je crois qu'il doit en être ainsi de cette histoire; plus elle sera variée, moins elle déplaira aux personnes qui l'écouteront. Il me paraît essentiel d'employer différents fils à la toile immense que j'ai entreprise. Apprenez donc comment les Maures, sortis de leurs tentes, ont pris les armes pour se montrer devant leur roi; menaçant toujours l'empire des lis d'or, et voulant savoir le compte exact de ses défenseurs, Agramant les a réunis pour un nouveau dénombrement.

Des cavaliers et des fantassins avaient disparu; les troupes étaient privées de quelques uns des

meilleurs capitaines fournis par l'Espagne, par l'Éthiopie et la Lybie ; plusieurs escadrons erraient en désordre, et, afin de leur donner des chefs, une revue se préparait. Désirant remplacer les soldats morts dans les batailles ou dans les combats singuliers, les monarques d'Espagne et d'Afrique avaient appelé tous ceux qui s'étaient engagés à servir, pour les distribuer ensuite dans leur armée et les ranger sous leurs drapeaux. Si vous le permettez, Seigneur, je renverrai à l'autre chant le détail de cette revue.

NOTES

DU CHANT TREIZIÈME.

L'esprit moqueur de l'Arioste se révèle ici dans l'admiration du poète pour les heureuses aventures qui venaient distraire les chevaliers du vieux temps : *Ben furo avventurosi i cavalieri ch' erano a quella età!* s'écrie l'Arioste ; il ne peut s'empêcher de rire de toutes les folies d'imagination des romanciers du moyen-âge, de ces jeunes filles, de ces gracieuses princesses continuellement persécutées par des géants, par des chevaliers discourtois ou de maudits enchanteurs ; au milieu d'une caverne ou d'une forêt solitaire, sur un rivage inhospitalier, les paladins rencontrent infailliblement des femmes admirables qui réclament leur appui et finissent par donner leur cœur au chevalier qui les protége. Quelquefois, durant un pénible voyage à travers les plaines et les montagnes, des accents plaintifs retentissent à l'oreille du paladin en quête d'aventures ; une châtelaine, retenue captive dans la tour crénelée d'un farouche seigneur, appelle à son aide le jeune et beau chevalier qui fait galoper son coursier dans la campagne ; la mission d'un paladin n'était-elle pas de redresser les torts, de délivrer les victimes qui gémissaient dans l'oppression ? Il fallait alors surmonter mille obstacles, braver mille périls, terrasser une troupe d'hommes invulnérables, étouffer des monstres, pourfendre trois ou quatre géants, et souvent briser des portes de fer ou d'acier forgé par les démons. Mais que ne pouvaient les paladins armés de leurs lances et de leurs puissantes épées ? Rien ne leur était impossible, et bientôt ils mettaient en liberté celle qu'ils avaient fait vœu de défendre. L'Arioste, toujours spirituellement moqueur, s'amuse de ces aventures étranges ; il paraît envier le sort des chevaliers du moyen-âge, qui, dans les retraites des serpents, des ours et des lions, rencontraient ce que plus tard on trouvait avec peine dans les splendides palais :

Donne che nella lor più fresca etade
Sien degne di aver titol di beltade.

C'était là, non seulement une critique des romans chevaleresques, mais peut être encore une épigramme contre les dames italiennes qui fréquentaient la cour de Ferrare à l'époque où l'Arioste écrivait.

[2] En lisant l'épisode où la jeune Doralice raconte ses infortunes au comte d'Angers, on se rappelle les mœurs barbares des anciens habitants de toutes les côtes de l'Océan. Au moyen-âge, le droit de naufrage existait en Biscaye, dans sa plénitude; les marchandises et les hommes échappés à la tempête appartenaient aux populations riveraines, et la plupart des règlements maritimes, depuis le code d'Oléron, conservèrent cet odieux privilége. Le droit de naufrage n'a été que très-lentement aboli par les ordonnances des rois de France, et plus spécialement par les édits du cardinal de Richelieu et de Louis XIV. Toutefois, tel est l'empire des vieilles coutumes, que de nos jours on voit encore les pêcheurs, depuis le port du Passage jusqu'à Bayonne, se tenir aux aguets des naufragés pour recueillir les débris du sauvetage: mais ajoutons que les lois modernes punissent de peines terribles un crime si lâche et si honteux.

[3] L'Arioste suppose que Bradamante gouvernait Marseille, où elle avait à lutter contre les Sarrazins du Languedoc et de la Provence. Ceci se rattache à un double souvenir. — On sait que sous Charlemagne, le gouvernement des marches ou frontières était donné à des comtes, qui devenaient alors marquis, défenseurs des marches; aussi, comme l'esprit militaire dominait la féodalité, la hiérarchie nobiliaire a placé le marquis après le duc, parce que le duc conduisait les armées aux guerres lointaines, et que le marquis se bornait à garder le territoire qui lui était confié. — Le Languedoc, la Provence, furent pendant long-temps ravagés par les Sarrazins d'Afrique et d'Espagne, qui arrivaient à l'improviste dans des milliers de barques, saccageaient les villes, les monastères, les châteaux isolés, et se retiraient ensuite chargés de butin. Avant Charlemagne, les Sarrazins s'étaient rendus formidables dans le midi de la France; maîtres de Narbonne jusqu'au milieu du VIIIe siècle (759), ils n'en furent expulsés qu'après les nombreux efforts des populations chrétiennes, et la courageuse persistance du roi Pépin.

Les Sarrazins parurent une seule fois en France sous le règne de Charlemagne, vers l'année 793, et ils retournèrent presque aussitôt de l'autre côté des Pyrénées, emportant de riches dépouilles. Tandis que l'empereur luttait contre les Saxons et les Lombards, l'adversaire constant des Sarrazins, dans l'Aquitaine, fut le comte de Toulouse, ce Guillaume, dont les différentes branches de la chanson de geste de *Guillaume au court-nez* nous retracent les exploits; toutes les populations chrétiennes célébraient les vaillantes actions du comte de Toulouse, et l'Église l'a même mis au rang des saints. Les invasions des Arabes et des Berbers, dans le Langue-

doc et la Provence, eurent lieu avant Charlemagne et après le règne du puissant empereur, jusqu'au commencement du XIe siècle; l'époque de Charlemagne fut, en quelque sorte, une longue trève aux ravages des barbares, et il est assez curieux de voir que les trouvères et les troubadours, imités par les poètes italiens, aient placé les grandes irruptions des Sarrazins en France, précisément dans la période historique où ils quittèrent à peine leur pays. — Voyez l'excellent travail de M. Reinaud : *Invasions des Sarrazins en France*..... (déjà cité).

4 On éprouve quelque surprise en lisant, dans le *Roland Furieux*, l'éloge pompeux de Lucrèce Borgia, seconde femme du duc Alphonse. La duchesse de Ferrare excite l'enthousiasme du poète; faut-il en conclure que Lucrèce Borgia ne mérite pas la triste renommée qu'elle a dans l'histoire? nous ne le pensons pas. Mais Lucrèce Borgia favorisait les écrivains de son siècle; plus d'une fois, elle leur distribua de l'or et leur décerna des couronnes de laurier. C'est ce que n'oublie pas l'Arioste; il voile, comme l'avait déjà fait le cardinal Bembo, les déplorables excès de Lucrèce Borgia, pour mettre dans tout son jour la protection qu'elle accordait aux gloires poétiques de l'Italie.

Digitized by Google

N. 25. Exploits de Mandricart CH. XIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANT XIV.

Dans les nombreux assauts, dans les cruels combats livrés par l'Afrique et l'Espagne à la France, une multitude de guerriers avaient trouvé la mort; ils étaient devenus la proie des loups, des aigles et des corbeaux; et quoique les Francs fussent désolés de ne pas rester maîtres de la campagne, les Sarrazins se lamentaient encore davantage, ayant vu périr la plupart de leurs princes, de leurs plus vaillants capitaines. Le triomphe avait coûté tant de sang, que les Païens n'osaient s'en réjouir. Si l'on peut comparer les événements des siècles passés à ceux de l'époque moderne, on reconnaît, invincible Alphonse, que la grande victoire due à vos brillants exploits, et dont Ravenne se souviendra

toujours avec tristesse, ressemble, hélas! aux déplorables succès des Sarrazins.

Les Morins et les Picards, les Aquitains et les Normands allaient être refoulés, lorsque vous avez attaqué l'Espagnol qu'on croyait déjà vainqueur; une intrépide jeunesse suivait vos pas, et en ce jour elle reçut de votre main, comme un don honorable, le pommeau d'épée et les éperons dorés. Ces courageuses troupes, ces compagnons de vos périls, vous ont aidé à détruire les magnifiques glands d'or, et à briser le bâton jaune et vermeil; on doit un immortel laurier à celui qui a sauvé l'honneur des lis, et Rome ombrage votre front d'une autre palme, car vous lui avez conservé un nouveau Fabricius. En faisant captif l'illustre Colonne du nom romain, auquel vous avez accordé votre appui *, vous vous êtes couvert de plus de gloire que si, par la seule puissance de votre bras, vous eussiez renversé la redoutable milice qui fertilise aujourd'hui les champs de Ravenne, et tous les guerriers d'Aragon, de Castille et de Navarre, qui abandonnèrent leurs drapeaux en voyant l'inutilité de leurs lances et de leurs machines.

Cette victoire accrut notre ardeur, mais ne fut point pour nous un sujet d'allégresse; la mort du

* Fabricius Colonne ayant été fait prisonnier à la bataille de Ravenne (11 avril 1512), Alphonse d'Este le traita honorablement et lui rendit presque aussitôt la liberté. Quelques mois plus tard, lorsque Jules II voulait retenir le duc Alphonse captif à Rome, la famille Colonne, reconnaissante, favorisa son évasion, et Fabricius Colonne, son ancien prisonnier, le reconduisit lui-même à Ferrare.

capitaine des Francs, du chef de l'armée, comprima notre joie * ; le même désastre nous priva de nobles princes, qui avaient franchi le sommet glacé des Alpes dans le but de défendre leurs royaumes et leurs alliés. Nous devons sans doute à ce triomphe la liberté et la vie ; Jupiter a détourné ses foudres de nos têtes. Mais comment nous réjouir au bruit des plaintes et des gémissements dont les veuves infortunées, en habits de deuil et le visage baigné de larmes, font maintenant retentir la France ?

Il est nécessaire que le roi Louis envoie bientôt de nouveaux capitaines à ses escadrons, afin de rendre aux fleurs de lis d'or leur éclat, et de châtier les barbares avides et sacrilèges qui ont violé les mères, les épouses et les filles ; insulté les moines blancs, noirs, gris, et jeté à terre les saintes hosties pour un tabernacle d'argent. O malheureuse Ravenne ! il eût mieux valu ne point résister au vainqueur ; que n'as-tu pris Brescia pour modèle, toi qui as servi d'exemple à Rimini et à Faënza ? Louis, charge le prudent Trivulce de réprimer la licence de tes troupes ; apprends-leur qu'en Italie de tels excès ont toujours été punis par la mort.

Si le roi de France doit pourvoir son camp de nouveaux chefs, de même Agramant et Marsile, souhaitant maintenir un ordre régulier dans leur armée, voulurent la voir déployée dans les plaines, dès que la fin des frimats lui eut permis de quit-

* Gaston de Foix, duc de Nemours, et neveu de Louis XII.

ter ses tentes : leur but était de créer des capitaines et d'organiser chaque bataillon. Marsile et Agramant font défiler tous leurs guerriers. Les Catalans marchent en tête sous l'enseigne de Doriphèbe ; s'avancent ensuite les soldats de Navarre, privés de leur prince Folvirant, tombé sous les coups de Renaud : le roi espagnol leur désigne Isolier pour capitaine. Balugant commande le peuple de Léon, Grandonio celui des Algarves, et un frère de Marsile, Falsiron, guide les guerriers de la Castille. Ceux qui ont abandonné Malaga, Séville, et les rives fleuries qu'arrose le Bétis, depuis la mer de Gades jusqu'à la fertile Cordoue, suivent le gonfanon de Madarasse.

Stordilan, Tessire et Baricondo montrent successivement leurs escadrons ; le premier est chef des troupes de Grenade, le second dirige celles de Lisbonne, et celles de Majorque obéissent au troisième. Tessire avait été nommé roi de Lisbonne après la mort de Larbin, son parent. Serpentin, à la tête des guerriers de Galice, remplace Maricolde, leur ancien chef. Les soldats de Calatrava et de Tolède, autrefois sous l'étendard de Sinagon, et tous les peuples qui habitent les bords de la Guadiana et boivent les eaux de cette rivière, sont maintenant commandés par le vaillant Mataliste. Bianzardin réunit autour de sa bannière les troupes d'Astorga, de Salamanque, de Plasencia, d'Avila, de Zamora et de Palencia.

Les guerriers de Saragosse et de la cour du roi Marsile ont pour chef Ferragus ; tous ces guerriers sont braves et bien armés ; parmi eux on remarque

Malgarin, Balinverne, Malzarise et Morgante; un même destin les avait jetés en pays étrangers, et lorsqu'ils furent dépouillés de leur royaume, Marsile les recueillit à sa cour. Là était aussi le bâtard de Marsile, Follicon d'Almérie, avec Doricont, Bavarte, l'Argalife, Analard, et Archidant, comte de Sagonte, et l'Amirante, et le courageux Langhiran, et le rusé Malagur, et bien d'autres encore, dont je m'occuperai quand le moment sera venu de célébrer leurs prouesses.

Dès que l'armée d'Espagne eut passé en bon ordre devant Agramant, le roi d'Oran, d'une stature gigantesque, s'avança dans la plaine avec son escadron. La troupe suivante déplore la perte de son chef Martasin, tué par Bradamante; cette troupe est irritée qu'une femme puisse se glorifier d'avoir donné la mort au roi des Garamantes intrépides. Les guerriers de Marmonde, sans leur capitaine Argoste, privé de la vie en Gascogne, occupent le troisième rang; il faut leur choisir un chef, ainsi qu'au second groupe, et même au quatrième. Le roi Agramant n'a pas un grand nombre de vaillants capitaines, mais il en suppose de capables, et il nomme aux places vacantes Buralde, Ormide et Arganio. Arganio eut le commandement de l'armée de Lybie, qui pleurait encore le trépas du nègre Dudrinasse.

Brunel guide les peuples de la Tingitane; il s'avance, le regard fixé à terre, le visage attristé; car, depuis l'époque où Bradamante lui avait arraché le merveilleux anneau, non loin du château d'Atlant bâti au sommet d'une roche, Brunel était tombé

dans la disgrace d'Agramant; et sans le frère de Ferragus, Isolier, qui, l'ayant trouvé lié à un arbre, attesta son innocence, il eût été pendu. Cédant aux prières de plusieurs guerriers, Agramant changea de résolution; il fit ôter le lacet, déjà passé autour du cou de l'infortuné prince; mais il jura de l'envoyer au supplice à la première faute. Ce n'était donc pas sans motifs que Brunel avait l'air abattu, et qu'il tenait les yeux baissés. Farulant vient après lui, avec les cavaliers et les fantassins de la Mauritanie; à leurs côtés marche le nouveau roi du Liban; il conduit les troupes de Constantine : Agramant lui a donné le sceptre et la couronne de ce royaume, naguère aux mains de Pinadore.

Soridan commande l'armée d'Hespérie, Dorilon celle de Ceuta; Pulian a sous ses ordres les Nasamons, le roi Agricalte les Amoniens, Malabuferse les Fizans, et Finadure guide un escadron levé parmi les peuples de Maroc et de Canarie. Balastre est à la tête des guerriers autrefois soumis au roi Tardoc. Deux troupes les suivent, l'une de Mulga, l'autre d'Arzilla : celle-ci obéit à son ancien maître, la première n'a point de chef; le monarque d'Afrique nomme à cet emploi son fidèle ami Corinée; il élève Caïque au titre de roi d'Almanzile, que Tanfirion avait gouvernée, et il confère à Rimédon tout pouvoir sur les soldats de Gétulie. Après eux s'approche la peuplade de Cosca sous l'étendard de Balifront.

Cet autre escadron a été formé avec les troupes de Bolga; Clarinde en est le monarque : il succède à Mirabalde. Balivers l'accompagne; on peut le

considérer comme le plus grand pillard de l'armée. Mais je ne crois pas que dans le camp, sous aucune bannière, il y ait de meilleurs guerriers que ceux du roi Sobrin, et de Sarrazin plus prudent que ce prince. Les peuples de Bellemarine, qui saluaient autrefois Gualciotte pour chef, sont maintenant avec le roi d'Alger, Rodomont de Sarse. Agramant l'avait envoyé en Afrique, tandis que le soleil était dans le signe du Centaure et sous les cornes du Taureau ; arrivé depuis trois jours, Rodomont amenait une nouvelle levée d'hommes de pied et de cavaliers.

De tous les guerriers sarrazins, Rodomont était le plus audacieux, le plus terrible ; à Paris, on redoutait moins Marsile, Agramant et ceux qui avaient suivi ces deux monarques en France, qu'on ne craignait Rodomont : la foi chrétienne ne comptait pas de plus cruel ennemi. Derrière lui se trouvent Prusion et Dardinel, rois des Alvaraches et de Zumara. J'ignore si une chouette, une corneille, ou quelque autre de ces oiseaux de sinistre présage qui, placés sur les toits, sur les arbres, annoncent souvent les malheurs futurs, a prédit aux rois Dardinel et Prusion que l'instant de leur mort est fixé, dans le ciel, au combat du lendemain. Les seules troupes de Trémisen et de Noricie manquaient à la revue, on n'avait point aperçu leurs étendards[1]. Agramant ne savait que dire et que penser, lorsqu'un écuyer du roi de Trémisen arriva pour révéler tout le désastre. Il raconta qu'Alzirde, Manilard et une multitude de leurs soldats gisaient dans la poussière : « Sei-

gneur, ajouta-t-il, l'indomptable guerrier qui a dispersé nos escadrons, aurait pu tailler en pièces ton armée, si sa fuite n'eût pas précédé la mienne : j'ai pu à peine me sauver. Ce guerrier en use avec les cavaliers et les fantassins comme les loups avec les chèvres et les moutons. »

Depuis peu de jours un nouveau prince avait paru au camp des Africains; du couchant aux extrémités de l'orient, nul ne le surpassait en force et en courage. Agramant le comblait d'honneurs, car c'était le fils et le successeur du puissant roi Agrican de Tartarie : on l'appelait Mandricard; d'éclatants exploits avaient rempli l'univers de sa renommée; la plus glorieuse de ses actions fut de s'emparer, dans le château de la fée de Syrie, des armes brillantes que le Troyen Hector avait possédées dix siècles auparavant; Mandricard les obtint par une aventure si étrange, si épouvantable, que le seul récit en inspire l'effroi *.

Après le discours de l'écuyer, Mandricard lève un front menaçant, et se décide aussitôt à suivre les traces du formidable chevalier; il dissimule son projet, soit qu'il dédaigne tous ses compagnons, soit qu'il craigne, en révélant sa pensée, de se voir enlever l'honneur de l'entreprise. Il s'informe de quelle couleur est la cotte d'armes de ce chevalier si redoutable : « Elle est entièrement noire, répond l'écuyer; son bouclier est noir également, et il n'a point de cimier sur son casque. » Cette réponse, Seigneur, était conforme à la vérité; Ro-

* Voir l'*Orlando Innamorato*, lib. III, c. 1 et 2.

land ne portait même pas d'écusson, afin que l'aspect lugubre de son armure exprimât mieux la tristesse de son cœur !

Marsile ayant donné à Mandricard un destrier bai châtain, dont les pieds et la crinière étaient bruns, fougueux coursier issu d'une jument de Frise et d'un cheval d'Espagne, le prince tartare, se fiant à ses armes, s'éloigne au grand galop à travers la plaine, et il jure de ne retourner dans le camp qu'après avoir découvert le chevalier aux vêtements noirs. Mandricard rencontre plusieurs soldats échappés au fer de Roland ; tous paraissent épouvantés ; celui-ci pleure un fils, celui-là un frère tué sous ses yeux ; ils errent en silence et comme des gens privés de raison ; leurs visages pâles, abattus, révèlent leur lâcheté et leur désespoir.

L'audacieux guerrier voit bientôt un cruel et sanglant spectacle, triste témoignage des merveilleuses prouesses racontées en présence du monarque africain ; il aperçoit des cadavres épars de tous côtés ; poussé par un sentiment de jalousie étrange contre le chevalier qui leur a ôté la vie, Mandricard veut de sa propre main sonder leurs blessures. De même que le dogue ou le loup, se précipitant le dernier sur un bœuf mort, abandonné par des paysans dans la campagne, et dont les oiseaux de proie et les chiens affamés ont déjà dévoré les membres, regarde avec rage les cornes et les os dépourvus de chair ; de même le Tartare, au milieu de la plaine, le blasphême à la bouche, montre un immense dépit d'être arrivé trop tard pour une si riche proie.

Cette journée et la moitié du jour suivant, Mandricard, incertain, s'efforce de découvrir le chevalier aux armes noires. Soudain il aperçoit une prairie, couverte d'ombrages; un fleuve la côtoie, en forme de guirlande, et laisse à peine un petit sentier où il se détourne pour suivre une autre direction. Ainsi l'onde du Tibre embrasse la contrée, au dessous d'Otricoli. Beaucoup de cavaliers, armés de toutes pièces, gardent l'entrée de cette prairie. Le païen leur demande par qui, et dans quel but, ils ont été rassemblés; le noble aspect de Mandricard, la magnificence des harnais de son coursier, où brillaient l'or et les pierreries, imposent au capitaine de la troupe : « Seigneur, répond-il, nous avons été envoyés par le roi de Grenade pour servir d'escorte à sa fille qu'il vient d'accorder en mariage au roi de Sarse, quoique le public n'en soit point encore informé. Sur le soir, quand la cigale aura cessé de se faire entendre, la princesse, qui dans ce moment repose, sera conduite à son père sous les tentes des Espagnols. »

Mandricard, habitué à mépriser tout le monde, veut s'assurer si cette troupe saura défendre la jeune fille : « On dit que votre princesse est belle, s'écrie le païen; je suis bien aise d'en juger par moi-même; menez-moi près d'elle, ou faites-la venir ici, car je dois repartir à l'instant. — Tu es vraiment le plus fou des mortels! » réplique l'habitant de Grenade. Il n'en dit pas davantage, car le Tartare fond sur lui, et, baissant sa lance, il lui perce le cœur; l'infortuné, renversé par terre, expire aussitôt, sa cuirasse n'ayant pu résister à

ce choc. Le fils d'Agrican retire promptement sa lance pour en frapper d'autres guerriers. Mandricard ne portait ni épée, ni massue; lorsqu'il conquit les armes d'Hector, s'étant aperçu que l'épée n'en faisait point partie, le païen avait juré (et il ne jurait pas en vain) de ne manier d'autre épée que celle de Roland, la puissante Durandal, si recherchée par Almont, et qui avait appartenu au vaillant Hector.

Il fallait au Tartare une audace inouie pour oser attaquer une troupe entière avec tant de désavantage : « Lequel de vous, s'écrie-t-il, m'arrêtera dans mon chemin ? » Et en disant ces mots il se jette au milieu d'eux; on l'entoure, on le presse; ceux-ci tiennent leurs lances en arrêt, ceux-là soulèvent leur fer. Mandricard tue un grand nombre de ces guerriers, et quand sa lance se fut rompue, il en saisit le tronçon à deux mains; alors commença un tel massacre, qu'on ne vit jamais de combat plus terrible. Semblable à l'hébreu Samson, lorsqu'il dispersait les Philistins avec la mâchoire qu'il ramassa, Mandricard brise les casques, les écus, et renverse souvent du même coup chevaux et cavaliers. Les malheureux affrontent tous le péril; la chute de l'un n'empêche pas l'autre de prendre sa place, car cette manière de mourir leur semble plus insupportable que la mort même; ils ne peuvent supporter l'idée d'être assommés avec les débris d'une lance, et de subir ainsi un traitement réservé aux couleuvres et aux grenouilles.

Quand ils eurent reconnu à leurs dépens que la mort, sous quelque forme qu'elle se présente, est

toujours horrible, déjà près des deux tiers d'entre eux étant tués, les autres commencèrent à fuir; mais le féroce Sarrazin ne voulut pas en laisser échapper un seul : on eût dit que cette troupe épouvantée formait son propre bien! Tel, dans une plaine ou un marais desséché, le roseau ou le chaume aride ne résiste point à l'incendie qu'un rusé laboureur sait unir au souffle impétueux du vent, lorsque la flamme pétillante éclate de sillon en sillon; tels les infortunés vaincus font peu de résistance contre la fureur de Mandricard.

L'entrée de la prairie étant devenue libre, le fils d'Agrican suit des traces nouvellement empreintes sur le gazon, du côté où des gémissements retentissent à son oreille; il veut connaître la princesse de Grenade, et juger si sa beauté répond aux éloges qu'on en fait. Passant parmi des morts, le long des rives du fleuve, le païen aperçoit Doralice (on nomme ainsi la princesse) livrée à un désespoir violent au pied d'un vieux frêne; ses larmes, se succédant comme les ondes d'une source vive, tombaient sur son beau sein; épouvantée par le trépas des guerriers de son père, et craignant pour elle-même, son visage exprimait ce double sentiment de douleur. Sa terreur augmente en voyant s'avancer Mandricard, souillé de sang, l'air farouche, impitoyable; la jeune fille pousse des cris, tant la présence du Tartare lui paraît à redouter pour sa propre vie et pour celle de ses gens : indépendamment de ses gardes, Doralice avait autour de sa personne les plus attrayantes dames et

demoiselles du royaume de Grenade, ainsi que plusieurs vieillards.

A l'aspect de cette beauté que rien n'égale dans l'Espagne, de cette beauté qui, le visage en pleurs (que n'eût-elle pas été le sourire sur les lèvres), sait tendre les inextricables filets de l'amour, Mandricard, ne sachant s'il respire parmi les mortels ou s'il est transporté aux cieux, ne remporte d'autre avantage de sa victoire que celui d'être captif de sa jeune prisonnière. Pourtant il ne veut point perdre le fruit de ses exploits; les larmes de Doralice révèlent toute l'affliction, toute la douleur qu'elle éprouve; mais le Sarrazin, espérant bientôt faire succéder de doux plaisirs à tant de plaintes, se décide à l'emmener. Il la place sur un petit coursier blanc, et poursuit sa route avec elle.

Mandricard congédie les dames, les demoiselles, les vieillards et les autres personnes au service de la princesse de Grenade : « Ma protection lui suffit, leur dit poliment le païen ; je lui servirai de défenseur, d'écuyer, de gouvernante. Adieu, mes bons amis ! » La troupe infortunée, ne pouvant opposer aucune résistance, s'éloigne en gémissant et en versant d'abondantes larmes : « Quelle ne sera pas la douleur de notre roi, quand il apprendra cette triste aventure ! répétaient entre eux les hommes, les femmes et les jeunes filles ; combien seront terribles la colère et la vengeance du malheureux époux de Doralice, en proie à tous les excès de la fureur ! Que n'est-il ici pour sauver l'illustre rejeton du roi Stordilan, avant que ce barbare l'ait fait disparaître à nos yeux ! »

Satisfait de la noble conquête qu'il doit à la fortune et à sa valeur, le Tartare, moins empressé maintenant de rechercher le guerrier aux vêtements noirs, s'en va paisiblement et à petits pas, lui qui naguère poussait son coursier à toute bride! Une seule pensée le préoccupe, il tâche de découvrir un lieu favorable pour éteindre son amoureuse ardeur. Cependant il console Doralice dont le visage est baigné de larmes; il invente mille moyens de la fléchir : « Dès long-temps, lui dit-il, la renommée de vos attraits vous a soumis mon ame; j'ai quitté ma florissante patrie et mes riches États, les plus vastes de l'univers, non point dans le but de voir l'Espagne ou la France, mais afin de contempler vos charmes. Si l'amour doit être le prix de l'amour, continue Mandricard, je mérite votre affection, car je vous ai toujours aimée : si vous tenez à une haute naissance, en trouverait-on une plus illustre que la mienne? le célèbre Agrican était mon père; si les richesses peuvent vous séduire, qui en possède plus que moi? je ne le cède en puissance qu'à Dieu seul! Enfin, si vous estimez le courage, je crois vous avoir donné en ce jour des preuves de vaillance dignes de me rendre cher à votre cœur. »

Ces paroles, et d'autres encore que l'amour lui-même inspire à Mandricard, calment les angoisses de la jeune Doralice; sa crainte et sa douleur cessant aussitôt, elle semble écouter ce nouvel amant avec bienveillance. Dans ses réponses, la princesse se montre affable, gracieuse; elle permet au Sarrazin d'arrêter sur elle de tendres regards;

aussi le païen, déjà blessé plusieurs fois par les traits de l'amour, se persuade que la jeune fille ne sera pas long-temps rebelle à ses transports. Joyeux et plein d'espoir auprès de Doralice, qui partage peu à peu sa passion, il voit approcher l'heure où la fraîcheur de la nuit invite tous les habitants de la terre au repos, et, s'apercevant que le soleil avait à moitié disparu de l'horizon, il redouble de vitesse, lorsque soudain il entend le son de quelques chalumeaux, et distingue de la fumée au dessus d'un groupe de chaumières. Des pasteurs habitaient ces cabanes, demeures plus commodes que belles, où un gardien de troupeaux accueillit avec tant de courtoisie Mandricard et la princesse, que le chevalier et sa compagne lui en témoignèrent leur satisfaction: les hommes polis ne se trouvent pas seulement dans les châteaux et dans les villes, mais encore dans la campagne et sous le toit des métairies.

Je ne me hasarderai point à raconter ce qui se passa, durant la nuit, entre Doralice et le fils d'Agrican; chacun en pensera ce qu'il voudra. On peut croire néanmoins que tous deux furent en parfaite intelligence; le lendemain ils en parurent plus gais, et la princesse remercia le pasteur de les avoir reçus dans sa maison. Errant de lieu en lieu, ils arrivèrent enfin sur les bords d'un fleuve; son cristal limpide se dirigeait lentement vers la mer. Près de ce rivage, les voyageurs aperçurent une jeune fille et deux chevaliers respirant la fraîcheur d'un délicieux ombrage.

Mon imagination capricieuse, ne me permettant pas de suivre toujours la même route, m'oblige de

retourner à l'armée des Maures, dont les cris assourdissent la France; je reviens sous la tente où le fils de Trojan défie le vaste empire, et où l'audacieux Rodomont jure d'embraser Paris et de détruire Rome la sainte. Agramant venait d'apprendre que les Anglais avaient traversé la mer; aussitôt il fait appeler Marsile, le vieux roi de Garbes et tous les autres capitaines. L'avis unanime fut de se préparer, par les plus grands efforts, à se rendre maître de Paris; en vain on tenterait l'entreprise si des secours étaient jetés dans ses murs. Déjà, autour des remparts, les Sarrazins avaient rassemblé d'innombrables échelles, des madriers et des poutres, afin de construire des bateaux, des ponts, et différentes machines. Le monarque africain déployait une activité merveilleuse; il avait organisé les troupes destinées aux deux premiers assauts, et lui-même se proposait de combattre au milieu de ses guerriers.

La veille du jour fixé pour la bataille, l'empereur Charles fit célébrer dans Paris l'office divin par des prêtres et des moines blancs, gris et noirs; chevaliers et soldats se confessèrent, et, mettant leurs ames en sûreté contre l'esprit infernal, ils communièrent, ainsi que des gens près de mourir. Charlemagne, entouré des princes, des paladins et des chefs de l'armée, assista pieusement aux saints mystères dans la principale église; les mains jointes, le regard tourné vers le ciel, il donnait l'exemple à ses sujets.

« O mon Dieu, s'écriait-il, quoique je sois un malheureux pécheur, ta bonté ne peut souffrir

qu'un peuple fidèle porte la peine de mes iniquités. Voudrais-tu nous infliger de justes supplices? diffère au moins le châtiment, ne confie pas à tes ennemis le soin de ta vengeance. Si nous succombions, nous qui sommes tes enfants, les païens, nous voyant périr sans recevoir de toi aucun secours, insulteraient à ta puissance! Pour un seul rebelle à la vraie religion, des centaines de mortels l'abandonneraient dans l'univers; la fausse loi de Babel prévaudrait sur la foi et l'anéantirait. Protége ce peuple de chrétiens; il a purgé la terre des viles créatures qui souillaient ton sépulcre; défenseur de ta sainte Église, il en a également défendu les pontifes suprêmes. Sans doute, nos mérites ne sauraient acquitter la moindre de nos fautes; l'indignité de notre vie nous enlève tout espoir de pardon, mais ta divine grace purifiera nos cœurs: en nous rappelant ta miséricorde, nous aurons toujours confiance en toi! »

Ainsi s'exprimait le pieux empereur, avec humilité et contrition; il ajouta encore d'autres prières et de nouveaux vœux, en rapport avec l'éclat de son diadême et sa grande détresse. Ses ferventes supplications ne furent point stériles, et le meilleur ange, son génie tutélaire, s'élevant vers le ciel, vint les déposer devant le Sauveur des hommes. Soudain de célestes messagers intercèdent pour tous les Fidèles; la charité empreinte sur le visage, les esprits bienheureux contemplent l'Éternel, objet constant de leur amour, et le supplient d'exaucer les prières du peuple chrétien. Et l'ineffable bonté, qui n'a jamais été invoquée vai-

nement, émue de compassion, fait signe à l'archange Michel de s'approcher : « Va, lui dit-elle, sur les côtes de Picardie où vient d'aborder l'armée chrétienne, et conduis-la près des murs de Paris, à l'insu des Sarrazins. Cherche d'abord le Silence, ordonne-lui en mon nom de te seconder dans cette entreprise; il sait accomplir avec habileté ce qui est nécessaire à l'exécution de mes desseins. Bientôt après, te dirigeant vers l'endroit où la Discorde se retire, tu lui enjoindras de prendre ses armes incendiaires, de porter le feu dans le camp des Maures, et d'exciter tant de jalousies, tant de haines entre les plus vaillants guerriers, qu'enflammés de fureur, ils s'arrachent la vie, se couvrent de blessures, et deviennent captifs les uns des autres, ou qu'ils abandonnent l'armée, privant ainsi le monarque d'Afrique du secours de leurs bras. » L'ange ne réplique rien à ce discours et s'élance aussitôt des cieux.

L'archange Michel hâte son vol, et devant lui les nuages se dissipent, la sérénité reparaît au firmament; un cercle lumineux, brillant comme l'éclair au milieu d'une nuit obscure, entoure le divin messager. Il pense en lui-même de quel côté il se dirigera pour rencontrer l'ennemi des paroles, et lui communiquer le premier ordre qu'il a reçu. L'archange tâche de se rappeler les différentes retraites où, selon lui, le Silence a établi sa demeure. Enfin, résumant toutes ses réflexions, il espère le trouver parmi les moines, dans les églises, dans les monastères : là, on ne peut parler; le mot *silence* est inscrit à l'entrée du chœur destiné au chant des

psaumes, sur la porte des salles où les religieux dorment, où ils prennent leurs repas, en un mot sur chacune de leurs cellules.

Croyant le découvrir dans ces lieux, et y voir aussi la paix, le repos, la charité, l'envoyé céleste agite plus vivement ses ailes dorées. Combien, hélas! son attente fut trompée, dès qu'il eut franchi le seuil d'un cloître : « Le Silence n'habite plus ici, lui dit-on; son nom seul reste encore. La piété, le calme, l'humilité, la paix, l'amour du prochain, ont disparu avec lui; autrefois, dans les siècles passés, toutes les vertus régnaient au sein de ce séjour; la gourmandise, l'avarice, la colère, l'orgueil, l'envie, la paresse et la cruauté les en ont aujourd'hui bannies. » Tant de changement étonne l'ange bienheureux; il jette un regard d'indignation sur cette vile troupe, et voit au milieu d'elle la Discorde que l'Éternel lui avait ordonné de chercher après s'être adressé au Silence. L'archange Michel s'attendait à faire le tour de l'Averne pour trouver la Discorde parmi les damnés; mais, qui s'en douterait? il l'aperçoit dans ce nouvel enfer, confondue avec les prières et les divins offices. Le pieux messager en fut étrangement surpris, car il s'imaginait devoir accomplir un long voyage avant de la rencontrer [2].

Cependant il la reconnaît à ses habits de cent couleurs différentes, et composés d'un nombre infini de bandes inégales, qui, obéissant au souffle des vents, la recouvrent ou la montrent presque nue. Ses cheveux en désordre paraissent noirs, gris, dorés et argentés; les uns sont en tresse ou

retenus par un ruban, les autres flottent sur ses épaules ou descendent sur sa poitrine. Dans ses mains, sur sa gorge, sont entassées des assignations, des enquêtes, des procédures, des liasses de gloses, des consultations, instruments de chicane au moyen desquels les possessions du pauvre ne sont jamais en sûreté dans les villes; autour de sa personne se groupent des notaires, des procureurs et des avocats.

L'archange lui ordonne de se rendre auprès des Sarrazins pour exciter leurs plus vaillants guerriers à se détruire entre eux. Il lui demande ensuite des nouvelles du Silence, présumant qu'elle n'ignore pas où on peut le rencontrer, puisque, une torche à la main, elle parcourt sans cesse l'univers: « Je ne me souviens point, répond la Discorde, d'avoir vu le Silence nulle part; mais j'en ai entendu plusieurs fois parler; on donnait des louanges à son habile conduite. La Fraude, une de mes compagnes, est souvent avec lui, sans doute elle t'indiquera sa demeure. » Et aussitôt la Discorde désigne du doigt son amie : « La voilà ! » s'écrie-t-elle. Au visage affable, décemment vêtue, la démarche grave, le regard humble, la Fraude s'exprimait avec tant de modestie et de douceur, qu'on l'eût prise pour l'ange Gabriel disant l'*Ave*. Du reste, laide et difforme, sous un long vêtement qui déguisait les défauts de sa taille, elle cachait un poignard empoisonné.

— Quel chemin dois-je suivre pour trouver le Silence? lui dit l'archange Michel. — Autrefois, répond la Fraude, il habitait avec les vertus, chez les disciples du prophète Élie, chez les religieux de

N. 26 L'archange Michel exécutant les ordres de Dieu. CH. XIV.

Saint-Benoît, et dans les monastères, à l'origine de leur fondation ; il fréquentait également les écoles publiques, sous Pythagore et Archytas. Ces philosophes, ces pieux personnages étant morts, le Silence perdit ses habitudes premières ; il devint complice de tous les crimes. Après avoir favorisé pendant la nuit les amants, il fut l'auxiliaire des voleurs ; il a séjourné long-temps avec la trahison ; je l'ai vu aussi avec l'homicide ; quelquefois ,dans une caverne obscure, il préside à la confection de la fausse monnaie; enfin, il change si souvent de retraite et de compagnie, que ce serait merveille de le rencontrer. J'espère cependant te faire connaître sa demeure : vers le milieu de la nuit, tâche d'arriver dans la grotte où habite le Sommeil : c'est en ce lieu que repose le Silence. » Quoique la Fraude soit naturellement trompeuse, ses paroles avaient alors une telle apparence de vérité, que l'archange n'hésite point à la croire ; quittant soudain le monastère, il ralentit le battement de ses ailes, pour descendre à temps près de l'habitation du Sommeil.

En Arabie, loin des villes et des hameaux, se déploie une petite vallée, couverte de sapins et de frênes antiques ; formée par deux montagnes, jamais les rayons du soleil n'ont pu y pénétrer, tant les rameaux des arbres y sont nombreux, tant le feuillage y est épais. Sous cette forêt ténébreuse une vaste caverne est creusée dans le roc ; le lierre en tapisse l'entrée, et il y décrit mille tortueux contours. Là est placé le paisible Sommeil, ayant auprès de lui, d'un côté, l'Oisiveté grasse et pesante, de l'autre, la Paresse, couchée à terre, et ne

pouvant se tenir sur ses pieds. L'Oubli stupide reste à la porte; il ne reconnaît ni ne laisse entrer personne, ne se charge d'aucun message, n'en écoute aucun, et ne se rappelle aucun nom. Le Silence rôde continuellement autour de la caverne; vêtu d'un manteau brun, ses souliers sont de feutre, et il fait signe de la main à tous ceux qu'il aperçoit de ne point s'avancer.

L'archange Michel lui parle à l'oreille : « Dieu t'ordonne, lui dit-il à voix basse, de conduire dans Paris Renaud avec les troupes qu'il amène au secours de son prince; agis secrètement, pour que les Sarrazins n'entendent pas le moindre bruit : avant que la Renommée leur ait indiqué le chemin suivi par ces troupes, ils devront être impétueusement attaqués. » Le Silence répond en inclinant la tête; puis, se mettant avec respect derrière le céleste envoyé, tous deux, d'un vol non interrompu, arrivent en Picardie. L'archange excite l'ardeur des bataillons et leur abrège une grande partie de la route; après un seul jour de marche, ils pénètrent dans Paris, sans que personne ait soupçonné ce miracle. Le Silence courait ici, là; il enveloppait l'armée d'un immense nuage, dont l'épaisseur ne permettait même pas d'entendre le son des cors et des trompettes. Tous les autres objets restaient exposés à la clarté du soleil. Le Silence vint ensuite au milieu des païens, portant avec lui un je ne sais quoi qui les rendit sourds et aveugles.

Pendant que Renaud s'approchait silencieusement, et avec une telle vitesse, qu'on ne pouvait douter de la protection du céleste archange; tan-

dis que la plus profonde sécurité régnait au camp des Sarrazins, le roi Agramant, voulant tenter un dernier effort de sa puissance, avait placé son infanterie dans les faubourgs de Paris, au bord des fossés, et sous les murailles même de la ville. Celui qui donnerait le nombre exact des guerriers que le roi d'Afrique guide contre Charlemagne compterait aussi facilement les arbres des forêts de l'Apennin; il dirait combien de vagues, lorsque la mer est en fureur, mugissent au pied de l'Atlas, dans la Mauritanie; et combien d'étoiles, durant la nuit, éclairent les furtives entrevues des amants.

Déjà les cloches retentissent et jettent partout l'épouvante; on n'aperçoit dans les temples que des lèvres en mouvement, ou des mains levées vers l'Éternel. Si les habitants des cieux recherchaient les trésors qu'aiment ici-bas les aveugles mortels, chaque saint eût pu avoir en ce jour une statue d'or sur la terre. Des vieillards se plaignent d'être réservés à de grands malheurs; ils envient le sort de ces bustes, qui, depuis des siècles, décorent les tombeaux; mais une courageuse et vaillante jeunesse, méprisant les dangers, se précipite sur les remparts.

Là étaient les barons, les paladins, les rois, les ducs, les marquis, les comtes, les chevaliers, les soldats de France et des contrées voisines, tous préparés à mourir pour la gloire du Christ et pour l'honneur de leur drapeau; ils supplient l'empereur de faire baisser les ponts, afin d'attaquer les Sarrazins. Charlemagne se plaît à voir la bouillante audace de ses troupes; cependant il ne veut point

permettre une sortie, et il poste ses guerriers dans les endroits les plus exposés, pour en fermer l'accès aux Barbares. Tantôt il se contente de quelques hommes, tantôt de nombreux escadrons paraissent à peine lui suffire ; ceux-ci devront lancer les feux, ceux-là veilleront à la manœuvre des machines. Le sage empereur n'a pas un instant de repos ; il va d'un côté, de l'autre, organisant tout pour une défense formidable.

Paris s'élève dans une vaste plaine, au centre même de la France ; une rivière baigne ses murs, et renferme, avant de traverser la ville entière, une île qui protége la plus forte partie de la cité ; les deux autres (car cette ville immense est divisée en trois parties distinctes) sont défendues, à l'intérieur, par le fleuve, et au dehors par un fossé profond. L'enceinte de Paris embrasse une étendue de plusieurs milles ; on peut l'attaquer sur différents points ; toutefois, Agramant se propose de ne donner l'assaut que d'un seul côté, et il va se camper au delà du fleuve, vers le couchant, parce que, dans cette direction, les villes et les châteaux lui sont soumis jusqu'aux frontières de l'Espagne.

Charlemagne s'était préparé à défendre le long rempart qui environne la cité ; il avait fait construire des digues, des bastions, des casemates sur le bord de la rivière, et d'énormes chaînes en protégeaient les deux extrémités, à l'entrée et à la sortie de Paris ; toutes les positions les plus menacées se trouvaient fortifiées avec soin. Aussi clairvoyant qu'Argus, le fils de Pepin devinait les moindres projets d'Agramant, et prévoyait de quel

côté le monarque d'Afrique devait commencer l'attaque. Marsile, couvert de son armure, resta dans la plaine, ainsi que Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron, Balugant et les Sarrazins amenés d'Espagne. Sobrin était à sa gauche, sur les rives de la Seine, avec Pulian, Dardinel, fils d'Almont, et le gigantesque roi d'Oran. Pourquoi suis-je moins prompt à me servir de ma plume, que les Païens à manier leurs armes? Déjà le roi de Sarse, plein de colère et de rage, jure, blasphème, dans l'impatience de ne pouvoir agir. De même que dans les brûlantes journées de l'été, des mouches importunes produisent, en agitant leurs ailes, un triste bourdonnement, et se jettent sur des vases de lait ou sur les débris d'un festin; de même encore que les étourneaux se précipitent sur des treilles rouges de raisins mûrs : ainsi les Maures, en poussant des cris jusqu'aux nues, se disposent à livrer un terrible assaut.

L'armée des Chrétiens, munie de lances, de haches, de pierres, de torches, occupe les remparts: méprisant les clameurs des Païens, elle lutte avec courage; si un guerrier tombe, soudain un autre le remplace; aucun d'eux n'est assez lâche pour reculer devant le péril. Enfin, à force de coups, ils refoulent les Sarrazins dans les fossés; non seulement ils emploient le fer, mais aussi des fragments de roches, des créneaux presque entiers, des débris de murailles, les toits des tours, et des chapiteaux de colonnes; une pluie d'eau bouillante inonde les Maures, pénètre par la visière de leurs casques, et leur brûle les paupières. Si cette pluie

est pour eux plus funeste que les armes des assiégés, quels ne doivent pas être les ravages d'une nuée de chaux ardente et d'une multitude de vases enflammés, remplis de salpêtre, de soufre, de poix et de résine? Des cercles embrasés fendent rapidement les airs, et forment des crinières de feu, cruelles guirlandes qui entourent les farouches Sarrazins.

Cependant le roi de Sarse avait conduit une seconde troupe d'assaillants au pied des remparts; Buralde, roi des Garamantes, et Ormide, roi de Marmonde, accompagnaient le fier Rodomont; à ses côtés marchaient Clarinde et Soridan, l'audacieux roi de Ceuta, ceux de Cosca et de Maroc, tous impatients de signaler leur valeur. Sur sa bannière, couleur de pourpre, Rodomont de Sarse a fait dessiner un lion qui se soumet à recevoir, dans sa terrible gueule, un mors de la main d'une jeune fille; le lion représente le roi de Sarse lui-même; la jeune fille, c'est la belle Doralice, l'enfant chéri du roi de Grenade, Stordilan. Cette princesse, enlevée par Mandricard, ainsi que je l'ai raconté (en disant de quelle manière et en quel lieu), était la beauté que Rodomont préférait à sa couronne, à ses yeux, à sa propre vie. Le fougueux monarque ne se doutait point qu'elle fût au pouvoir d'un rival; s'il en eût été informé, à l'instant il aurait accompli pour elle tout ce qu'il fit dans cette journée pour la gloire des Africains.

En même temps se dressent mille échelles, portant deux hommes sur chaque degré; la première ligne des Sarrazins est pressée par la seconde,

qui obéit malgré elle à l'impétuosité du troisième rang. Le courage anime les uns, la crainte soutient les autres : tous doivent s'exposer au péril, car le roi d'Alger, le cruel Rodomont, blesse ou tue les guerriers lâches et timides. Assaillis par les feux, par les pierres, les Païens s'efforcent d'atteindre le sommet de la muraille; tandis qu'ils tâchent de s'ouvrir un passage au travers des endroits les moins fortifiés, Rodomont dédaigne la route la plus sûre, et, pendant que ses troupes adressent des vœux au Ciel, le roi d'Alger seul profère d'horribles blasphêmes. Il est couvert d'une cuirasse impénétrable, faite de la peau écailleuse d'un dragon; l'un de ses aïeux, celui qui bâtit la tour de Babel, qui voulut ravir au Créateur l'empire du firmament et le chasser des régions célestes, avait autrefois possédé cette dure cuirasse. Son casque, son épée et son bouclier, forgés dans le même dessein, sont également de la trempe la plus parfaite.

Non moins audacieux, indompté et furibond que Nembrod, Rodomont, qui n'hésiterait pas, même dans l'obscurité, à s'élancer vers le ciel, si un chemin dans le monde pouvait y conduire, ne s'amuse point à considérer la muraille; est-elle entière? y a-t-on pratiqué une brèche? peu lui importe! il traverse en courant le fossé profond, quoique l'eau monte jusqu'à ses lèvres. Souillé de fange, il brave le feu, les pierres, les traits et les balistes. Ainsi un sanglier se précipite au milieu de nos marais; avec sa poitrine et ses défenses il en brise les roseaux, et se fraie une large issue, de quelque côté qu'il se tourne. L'intrépide

Sarrazin, soulevant son écu, s'avance en méprisant le Ciel et les remparts de la cité. A peine hors de l'eau, Rodomont se trouve sur une terrasse, sorte de plaine immense où se déployaient les escadrons des Francs; on vit alors ce païen formidable abattre des nuées de guerriers, et faire des blessures plus grandes que les tonsures des moines; les bras, les têtes volent de toutes parts, et du haut des murs un fleuve de sang coule dans les fossés.

Rodomont abandonne son écu, saisit à deux mains sa foudroyante épée, et fond rapidement sur le duc Arnolfe, venu de cette contrée où le Rhin mêle ses flots à l'onde amère; le malheureux prince résiste moins que le soufre à l'action du feu; il tombe, la tête fendue jusqu'au cou. D'un même choc, le Sarrazin renverse et tue Anselme, Oldrade, Spinoloque et Prandon : les deux premiers furent enlevés à la Flandre, les deux autres à la Normandie. Le terrible fer ne frappait jamais en vain la foule resserrée dans un petit espace; il entr'ouvre le crâne, la poitrine et le ventre d'Orger le Maïençais, puis il précipite des créneaux Andropon et Mosquin : l'un s'était voué au sacerdoce, l'autre, adorateur zélé du vin, tarissait autrefois d'un seul trait la coupe la plus vaste; il avait pour le cristal limpide d'une fontaine ou d'une source, la même horreur qu'on a pour le venin ou le sang d'une vipère; l'infortuné se sent mourir, et la pensée de rendre le dernier soupir dans l'eau redouble ses regrets.

Le féroce roi d'Alger partage en deux le corps de Louis le Provençal; il déchire la poitrine du Toulousain Arnaud. Quatre chevaliers nés à Tours,

Obert, Claude, Ugon et Dionis, perdent la vie avec leur sang. Auprès d'eux, quatre Parisiens, Odon, Gauthier, Ambalde et Satallon, et mille autres dont je ne saurais dire ni le nom ni la patrie expirent sous les coups de l'indomptable Sarrazin. Les soldats de Rodomont dressent des échelles, escaladent la muraille, que les nombreux défenseurs de Paris abandonnent aussitôt, n'ignorant point quels dangers attendent les ennemis; car, entre le mur et le second retranchement, on a creusé un fossé d'une effrayante profondeur. Sans compter les Chrétiens qui opposent une vive résistance et font éclater un brillant courage, des troupes nouvelles s'avancent sur la partie intérieure du rempart; elles refoulent avec leurs lances, avec leurs flèches, la multitude des assaillants, dont le nombre serait, je crois, moins considérable, si Rodomont, l'intrépide fils du roi Ulien, n'avait pas été à leur tête. Il anime les uns, réprimande les autres, et les pousse devant lui; veulent-ils prendre la fuite, Rodomont les saisit par les cheveux, par le cou, par les bras; il les massacre ou les jette dans le fossé, bientôt insuffisant pour les contenir.

Tandis que les Barbares, descendus ou précipités dans ce gouffre, tâchent, à l'aide de plusieurs échelles, de parvenir sur le second retranchement, le roi de Sarse, qui semblait avoir des ailes à tous les membres, saute de l'autre côté du fossé, malgré le poids énorme de son corps et la pesanteur de son armure. L'intervalle était pourtant de trente pas; Rodomont le franchit avec la promptitude d'un lévrier, et, en retombant, il ne fait pas plus de bruit

que s'il avait aux pieds une chaussure de feutre. Alors il taille en pièces ses nombreux ennemis : on eût dit qu'ils n'étaient pas revêtus de fer, mais seulement d'une peau légère et souple, tant la force du Sarrazin est surnaturelle, tant son épée est redoutable!

Cependant les assiégés avaient tendu un piége aux Païens, en accumulant dans le fossé des branches d'arbres desséchées et des fascines recouvertes de poix; personne ne s'en était aperçu, quoiqu'il y en eût de chaque côté jusqu'au sommet, ainsi que des vases remplis de salpêtre, d'huile et de soufre. A un signal convenu, les Chrétiens, voulant faire repentir de sa témérité l'audacieuse troupe qui croyait envahir le dernier rempart, mirent le feu à différents endroits, et livrèrent le fossé aux ravages de l'incendie. Soudain les flammes éparses forment une seule et même flamme; elle s'élève à une hauteur si prodigieuse, que l'atmosphère humide de la lune aurait pu en être embrasée; un nuage épais de fumée obscurcit le soleil et la clarté du jour; l'air retentit d'une rumeur continuelle, semblable au roulement lugubre du tonnerre. L'horrible harmonie, l'affreux accord des plaintes, des cris et des hurlements de tous les malheureux qui périssent dans le fossé par l'imprudence de leur chef, se mêlant au bruit de la flamme homicide, produisent un épouvantable concert. Mais, Seigneur, je ne peux suivre plus loin un pareil chant, ma voix s'enroue, et je vais me reposer.

NOTES

DU CHANT QUATORZIÈME.

[1] L'idée poétique des dénombrements est aussi ancienne que l'épopée grecque et latine; on sait qu'Homère et Virgile multiplient les immenses revues. Dans le dénombrement des Sarrazins d'Afrique et d'Espagne, Arioste joue avec les noms propres; il en invente, il en dénature, mais il donne à chacun une couleur historique; sous ce point de vue, surtout, le *Roland Furieux* est une œuvre admirable, car les principaux personnages du poème conservent tous une merveilleuse unité; malgré la variété, la mobilité incessante des épisodes, les caractères ne se modifient jamais; l'Arioste les quitte, les reprend, et ses héros restent toujours les mêmes; tels ils étaient au commencement du poème, tels on les retrouve à la fin. De là vient, sans doute, la grande popularité qui se rattache à plusieurs noms propres inventés par Bojardo, mais qui doivent leur célébrité à l'Arioste; ainsi, on dit encore un Rodomont, un Sacripant, pour désigner un homme audacieux, pour exprimer sa forfanterie, sa vanité guerrière; et ces traditions devenues proverbiales sont un des plus beaux éloges qu'on puisse faire du *Roland Furieux*.

On remarquera que le poète ne cesse pas d'être l'expression de son époque; l'idée de croisade était vivace encore; l'Arioste avait sous les yeux l'agrandissement démesuré des possessions musulmanes, et le dénombrement de l'armée sarrazine paraît destiné à réveiller l'Europe: « Voyez quelle multitude d'ennemis! » semble dire le poète; le siége de Paris, qu'il raconte, est comme une menace jetée aux nations de l'Occident qui n'ont pas le courage d'attaquer l'Islamisme, vainqueur des Chrétiens; et, plus tard, la pensée du Tasse, en écrivant la *Jérusalem délivrée*, fut aussi d'exciter l'Europe à prendre les armes contre les Infidèles. — Voyez notre travail sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, note 2 du chant premier, et les pages 11 et 12 de la vie du poète, en tête du volume. — Si l'Arioste se complaît à parler des petits rois de l'Afrique, c'est qu'au XVe siècle, Alger, Oran, Constantine, étaient des puissances menaçantes; leurs pirates infestaient les mers,

ravageaient toutes les côtes de l'Italie. A l'avènement de Charles-Quint au trône, commence la réaction de l'Europe sur les Barbaresques ; cette réaction, secondée par l'ordre de Malte, se fit sentir vivement sous Louis XIV; elle est maintenant accomplie par les récentes expéditions des Français en Afrique.

» L'épisode du Silence et de la Discorde n'est placé là que pour donner lieu à quelques sarcasmes, à quelques moqueries contre les moines et les religieux. Dès le XIIe siècle, les trouvères et les troubadours avaient attaqué l'institution monastique; le pouvoir clérical était alors immense, et il est presque toujours dans la condition de la puissance d'être en butte à la critique. Parcourez les fabliaux et les sirventes du moyen-âge, vous y rencontrerez mille déclamations contre les clercs : « Ils ont maints beaux lieux, maints manoirs, maintes richesses, dit un jongleur; toujours ils veulent prendre sans rien donner, toujours ils achètent sans rien vendre; ils dérobent, et l'on ne leur dérobe jamais rien. »

Maint biau lieu et maint manoir
Ont, et mainte richece assise.....
Toz jors vuelent sans doner prendre.
Toz jors achatent sanz rien vendre;
Ils tolent, l'on ne leur tolt rien.

Dans la *Bible Guyot*, l'auteur suppose que les clercs « avoient autrefois pris à femme trois jeunes filles, forts gentilles : Charité, Vertu et Justice; hélas! maintenant ils les ont répudiées, et les ont remplacées par trois autres : Trahison, Hypocrisie et Simonie ! »

La première a nom trahison,
Et la seconde, hypocrisie,
Et la tierce a nom simonie.

Voyez les *fabliaux* publiés par Barbazan, Legrand d'Aussy, et le *Nouveau recueil des fabliaux et contes*, recueillis par M. Méon, 2 vol., 1823. — Il ne faut pas oublier qu'au commencement du XVIe siècle, époque où l'Ariosto écrivait, le mouvement de la réforme se faisait fortement sentir; on s'élevait contre les richesses des monastères, contre les désordres des religieux bavards et disputeurs, et la prédication de l'infortuné Savonarola avait même produit une impression profonde en Italie. Le poète paie son tribut à l'esprit contemporain.

Digitized by Google

N. 27. **Astolphe fait fuir Caligorant.** CH. XV.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

CHANT XV.

—

Il est toujours glorieux de vaincre, soit qu'on le doive à la fortune, soit qu'on le doive à son génie ; un succès sanglant, il est vrai, atténue souvent les éloges réservés au capitaine victorieux ; le seul triomphe digne d'une éternelle renommée et d'honneurs immortels est celui qu'on obtient en dispersant les ennemis et en préservant la vie de ses guerriers. Votre mémorable victoire, ô mon prince, mérita mille louanges, lorsque vous avez dompté ce lion, redoutable au milieu des mers, qui, s'étant placé à l'embouchure du Pô, occupait les deux rives de ce fleuve jusqu'à Francolin, et dont les rugissements ne sauraient m'épouvanter, tant que je vous verrai à notre tête. En ce jour, votre savoir

dans les batailles fut justement admiré : vainqueur de vos adversaires, vous avez su nous sauver de tout péril.

Le farouche païen, trop téméraire pour son malheur, ne connut point cet art de vaincre : il précipita lui-même ses soldats dans le fossé, où des flammes dévorantes les consumèrent, sans en épargner un seul. Ce fossé immense n'aurait pas suffi à engloutir tant de guerriers, si le feu, en réduisant leurs corps en cendres, n'eût rendu l'abîme capable de les contenir. Onze mille vingt-huit Sarrazins expirent dans l'ardente fournaise où ils étaient descendus à regret, poussés par leur imprudent capitaine ; tous perdent la lumière du jour au sein des feux les plus éclatants. Mais Rodomont, auteur de leur mort cruelle, ne partage point leur martyre ; il s'était jeté au milieu des ennemis, en franchissant d'un saut prodigieux le vaste fossé ; si l'audacieux monarque y avait pénétré avec les siens, c'eût été infailliblement son dernier exploit. Rodomont porte ses regards vers ce gouffre embrasé, et, quand il aperçoit la flamme s'élevant dans les airs, quand il entend les cris, les gémissements de ses soldats, il prononce d'une voix épouvantable d'horribles blasphêmes contre le Ciel.

Pendant ce temps, Agramant livrait une impétueuse attaque à l'une des portes de Paris ; tandis qu'une lutte cruelle s'engageait dans l'endroit où les guerriers de Rodomont étaient brûlés et massacrés, le roi d'Afrique croyait cette porte sans défense, et hors d'état de résister à un assaut[1]. Le monarque sarrazin avait autour de lui Bambirague,

roi d'Arzilla ; Balivers, souillé de vices ; Corinée de Mulga, le riche Prusion, maître des îles Fortunées, et Malabuferse, qui gouverne Fizan, douce contrée où le printemps est éternel. Plusieurs princes expérimentés dans la guerre, des capitaines richement équipés, et beaucoup d'autres chefs, sans énergie et sans armes, à qui tous les boucliers du monde n'auraient jamais pu inspirer le moindre courage, escortaient aussi Agramant.

Les projets du monarque africain furent déjoués, car le chef de l'empire, Charlemagne en personne, avait pris la défense de cette partie des murs ; il était suivi de ses paladins : le roi Salomon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux Angelins, le duc de Bavière, Ganelon, Bérenger, Avolio, Avin, Otton, ainsi que d'un grand nombre de Francs, de Tudesques et de Lombards, d'une importance secondaire, tous animés du désir de se distinguer aux yeux de leur souverain [2]. Je vous en rendrai ailleurs un compte fidèle ; maintenant je dois accéder à la prière d'un puissant prince, qui me fait mille signes de loin, et me supplie de ne point le laisser dans l'embarras.

Il est bien temps de retourner auprès de l'heureux Astolphe d'Angleterre ; détestant la longue captivité où il a gémi, l'aimable prince brûlait d'impatience de revoir son pays natal, et la bonne fée, dont les troupes avaient détruit la flotte d'Alcine, s'était occupée des moyens de le renvoyer dans sa patrie par les voies les plus sûres et les plus promptes : elle fit préparer une galère, la meilleure qui eût encore vogué sur l'Océan ; mais, craignant

toujours qu'Alcine ne s'oppose au voyage du paladin, Logistille ordonne à Andronique et à Sophronise de l'accompagner dans la mer d'Arabie ou dans le golfe Persique avec une armée navale. Elle lui conseille de côtoyer les rivages des Scythes, des Indiens, des Nabatéens, et d'arriver ainsi dans la mer de Perse et dans celle d'Éritrée, plutôt que de traverser les mers boréales, perpétuellement agitées par la tempête ; elle l'engage surtout à éviter les climats privés des rayons du soleil durant des mois entiers.

Lorsque la prudente fée eut tout disposé, elle permit au jeune Astolphe de partir, après l'avoir d'ailleurs instruit d'une multitude de choses qu'il serait trop long de rapporter ici ; et, pour empêcher que quelque maléfice ne le fît tomber dans un nouveau piége, d'où il essaierait vainement de sortir, Logistille lui donne un livre d'une grande magnificence, en priant le paladin de le porter toujours sur lui comme un souvenir d'amitié. Ce petit livre sert à préserver les humains des maudits enchantements ; une table exacte, et plusieurs signes, indiquent les endroits à consulter dans l'ouvrage. Logistille confie au guerrier un autre présent, qui surpasse de beaucoup ce que les mortels peuvent offrir : c'est un cor, dont l'horrible son fait prendre la fuite à tous ceux qui l'entendent.

Je le répète, le son de ce cor est effroyable ; partout où il retentit, on est obligé de fuir, et dans l'univers on ne trouverait pas un homme assez intrépide pour braver un si épouvantable bruit. Le déchaînement des vents, les éclats de la foudre,

les bouleversements du sol, n'étaient rien en comparaison ! Le prince anglais remercie mille fois l'obligeante fée et s'éloigne aussitôt du port. Naviguant sur une onde paisible, tandis qu'un doux zéphyr souffle à la poupe du vaisseau, le paladin découvre les villes somptueuses et peuplées de l'Inde, si féconde en parfums; à droite, à gauche, il aperçoit des milliers d'îles éparses. Bientôt la terre de Thomas paraît à ses regards *; le nocher change alors de manœuvre, et cingle vers le nord. La belle flottille côtoie la Chersonèse d'or, et ces délicieuses contrées où Astolphe voit le Gange confondre avec les flots de la mer ses flots blanchis d'écume; il admire aussi la Taprobane, Coromandel, et l'Océan qui se rétrécit entre deux rivages. Après de grands détours, les voyageurs, parvenus à Cochin, abandonnent les plages de l'Inde [3].

Pendant que le jeune prince, en compagnie de pilotes expérimentés, vogue sur l'Océan, il s'informe auprès d'Andronique si quelque navire, parti des régions où le soleil se couche, n'est jamais venu dans les mers d'Orient, soit à l'aide de rames, soit avec des voiles, et si, en quittant les Indes, on peut se rendre en France ou en Angleterre sans toucher le continent : « Tu dois savoir, répond Andronique, que la mer entoure le monde,

* *La Terra di Tommaso.* Le poète veut sans doute indiquer la partie des Indes où, d'après une fausse tradition, l'apôtre saint Thomas aurait prêché l'Évangile. Au XVe siècle, les Portugais écrivirent même qu'ils avaient trouvé à Méliaponr les reliques de saint Thomas. Il est certain qu'un pieux personnage dn nom de Thomas fut autrefois célèbre dans les Indes; Tillemont et d'autres critiques assurent que c'était nn disciple de Manès.

et que ses flots se réunissent sous la zone de feu comme sous les zones glaciales ; mais la terre d'Éthiopie, s'avançant au sein des ondes et s'étendant beaucoup au midi, on s'est imaginé qu'il était interdit à Neptune de porter plus loin les bornes de son empire. C'est pourquoi aucun vaisseau n'a osé franchir l'espace compris entre les rives orientales de l'Inde et l'Europe ; aucun navigateur n'est arrivé de l'Europe dans nos climats. Lorsque les voyageurs aperçoivent l'immense étendue de cette terre avancée, ils ont hâte de s'en retourner, croyant que le sol de ce pays se joint avec l'autre hémisphère.

« Mais, dans la succession des siècles, de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphys, partiront des extrémités de l'Occident, et s'ouvriront une route jusqu'à présent inconnue. Les uns tourneront autour de l'Afrique ; poursuivant leur voyage le long de la côte des nègres, ils dépasseront le signe que le soleil traverse quand il sort du Capricorne pour revenir au milieu de nous ; ils atteindront les limites qui semblent indiquer deux mers différentes, et ils visiteront toutes les côtes, toutes les îles voisines des Arabes, des Perses et des Indiens. D'autres, laissant derrière eux le double rivage que créa la main d'Hercule, imiteront dans leur course la marche circulaire du soleil ; ils découvriront de nouvelles terres et un monde nouveau. Je vois la croix sacrée, l'étendard de l'Empire sur un sol verdoyant ; je vois plusieurs chefs destinés à guider les vaisseaux ou à faire la conquête de pays merveilleux ; dix hommes y mettront

en fuite mille guerriers. Je vois les royaumes au delà des Indes soumis à l'Aragon, et les capitaines de Charles-Quint rester toujours victorieux.

« L'Éternel veut que cette route, cachée aux anciens, ne soit connue que dans six ou sept siècles; il se réserve de l'indiquer, lorsque le monde formera une seule monarchie sous le sceptre du plus juste, du plus sage empereur qui ait régné depuis Auguste. Je vois naître sur les bords du Rhin, du sang d'Autriche et de celui d'Aragon, un prince dont la valeur est sans rivale parmi les plus vaillants guerriers; pour lui, la vierge Astrée reparaît au milieu des mortels, et les vertus, longtemps bannies de la terre avec la fille de Thémis, sont rappelées de leur exil. Aussi la puissance divine a désigné ce prince, non seulement pour posséder le diadême qu'ont porté avant lui Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Sévère; mais encore elle l'a choisi pour gouverner des contrées d'une telle étendue, que, dans son vaste empire, jamais le soleil ne se couchera. Suivant les ordres de Dieu, tous les peuples réunis sous une même bannière obéiront à ce magnanime empereur; et, afin que les décrets éternels aient un succès plus facile, la Providence lui donnera des capitaines invincibles sur la terre et sur la mer.

« Je vois un Fernand Cortès, qui range sous l'obéissance impériale de nouvelles villes et de nouveaux États, si reculés dans l'Orient, qu'ils nous sont même inconnus, à nous, habitants des Indes! Un Prosper Colonne, un marquis de Pescaire, et un jeune marquis du Guast, font repentir les che-

valiers de France d'avoir envahi la belle Italie; le dernier de ces capitaines s'approche des deux autres, et se prépare à leur ravir la palme des triomphes : tel un bouillant destrier, devancé dans sa course, atteint et dépasse bientôt ceux qui le précédaient. Tant de valeur, tant de fidélité distingueront cet Alphonse (il se nomme ainsi), qu'à peine entré dans sa vingt-sixième année, l'empereur lui confiera le commandement de ses troupes; avec un guerrier si intrépide, Charles-Quint sauve ses bataillons, garde les royaumes déjà soumis, et peut conquérir tout l'univers.

« Entouré de tels capitaines, l'empereur étendra son antique puissance jusqu'aux lieux les plus reculés du continent; et il sera victorieux sur la mer, qui, d'un côté, baigne l'Europe, de l'autre, l'Afrique, dès qu'André Doria combattra pour lui : ce même Doria dispersera les infâmes corsaires. Quoique Pompée ait accompli la même tâche, il mérite moins de louanges que le guerrier dont je parle, car les pirates n'avaient pas autrefois des forces égales à celles du plus formidable des empires. Le génie, la valeur de Doria purgeront les mers, et de Calpé à l'embouchure du Nil, je vois les vaisseaux frémir au seul bruit de son nom. Charles, conduit par ce capitaine, viendra ceindre la couronne impériale en Italie; on lui ouvrira les portes de toutes les cités. Refusant pour lui une récompense, André Doria appellera sur son pays les graces de l'empereur; il obtiendra que sa patrie recouvre la liberté, lorsque d'autres seigneurs l'eussent peut-être asservie.

« Cet amour de Doria pour sa patrie le couvrira de plus de gloire que n'en ont assuré à César les batailles où il a triomphé, en France, en Espagne, dans ton pays, en Thessalie et en Afrique; ni Octave, ni Antoine son rival, n'ont obtenu tant d'honneurs par leurs brillants exploits, leurs excès de pouvoir ayant flétri leurs lauriers. Que tous ceux qui tentent de donner des fers à leur patrie soient accablés de honte; qu'ils n'osent jamais lever les yeux, quand ils entendront prononcer le nom de Doria! Je vois l'empereur combler de bienfaits cet illustre capitaine; outre les récompenses dont il veut que Doria jouisse en commun, le prince lui cède une riche principauté, source première de la grandeur des Normands dans la Pouille. Le magnanime Charles ne se montre pas seulement généreux envers André Doria, mais ceux qui n'épargneront point leur sang au milieu des entreprises de son règne participeront à ses libéralités. Je l'aperçois distribuant des villes, des provinces entières à ses invincibles guerriers, à ses amis fidèles : la conquête de nouveaux royaumes et de nouveaux empires ne le rendrait pas plus joyeux[4]. »

Andronique racontait ainsi au jeune duc les victoires futures des capitaines de Charles-Quint; pendant ce temps, sa compagne enchaînait et réglait les vents; elle se rendait favorable tantôt l'un, tantôt l'autre, en les animant ou les modérant à son gré. Les voyageurs ont déjà traversé le vaste bassin de la mer de Perse, et peu de jours après ils arrivent dans le golfe qui doit son nom aux anciens Mages; là ils dirigent la poupe de leur na-

vire vers un petit port où ils s'arrêtent; Astolphe, désormais à l'abri des ruses et des menaces d'Alcine, continua sa route par terre. Il parcourut plus d'une plaine, plus d'une forêt, plus d'une montagne, plus d'une vallée; souvent, soit le jour, soit la nuit, le paladin y fut attaqué par des brigands : il vit des lions, des dragons gonflés de venin, et d'autres bêtes hideuses, s'opposer à son passage; mais à peine faisait-il entendre son cor, que l'horrible troupe prenait la fuite. Il pénétra dans l'Arabie-Heureuse, si riche en myrrhe et en encens, où le merveilleux phénix a établi sa demeure, de préférence à tous les lieux de l'univers; le prince anglais, s'avançant jusqu'aux bords de la mer, dont les flots, vengeurs d'Israël, engloutirent, par la volonté du Tout-Puissant, Pharaon et sa nombreuse armée, atteignit enfin le sol antique des héros.

Astolphe suivait les rives du fleuve Trajan, monté sur un destrier d'une vitesse sans égale dans le monde; l'impétueux cheval galope avec une telle légèreté, que ni le sable, ni l'herbe nouvelle, ni même la neige, ne conservent l'empreinte de ses pas; il pourrait aussi marcher sur les vagues sans se mouiller jamais les pieds. Sa course est si rapide, son allure si dégagée, qu'il devance la foudre, l'ouragan, et le trait vigoureusement lancé dans l'espace. Autrefois en la possession de l'infortuné Argail, ce destrier, issu du vent et de la flamme, ne vit ni de grain, ni de fourrage : l'air fait seul sa nourriture. Il se nomme Rabican. Le duc Astolphe s'approche de l'endroit où le Trajan se jette dans le

Nil, et, avant d'être parvenu à l'embouchure de ce dernier fleuve, il aperçoit une barque qui vient rapidement vers lui.

Un ermite est assis à la poupe; sa barbe, blanchie par les années, descend jusqu'au milieu de sa poitrine; il invite le peladin à entrer dans son bateau : « Mon fils, lui crie-t-il de loin, si la vie ne t'est pas en horreur, si tu ne veux périr aujourd'hui même, hâte-toi de passer sur l'autre rive : le chemin où tu te trouves conduit directement à la mort. A six milles de distance, une caverne, inondée de sang, est habitée par un effroyable géant qui surpasse de huit pieds la taille ordinaire des hommes. Chevaliers ou pèlerins espèreraient vainement de lui échapper; ce monstre abominable les assomme, les écorche, les met en pièces, et quelquefois les dévore vivants. Une de ses cruautés est de s'étudier à faire des filets avec un art infini; ensuite il les tend à côté de sa demeure, et les cache si bien sous la poussière qu'on ne les voit jamais, tant ils sont adroitement disposés ! Les voyageurs, épouvantés par les cris, par les menaces du brigand, tombent bientôt dans ses piéges. Alors, avec un rire affreux, il entraîne ses victimes au milieu de la caverne; peu lui importe que ce soient des guerriers ou des jeunes filles, de naissance illustre ou vulgaire! Il mange leur chair, suce leur cervelle et leur sang, disperse leurs os dans la campagne, et place leur peau comme ornement autour des murs de son habitation.

« Prends à l'instant cette autre route, ô mon fils, ajoute l'ermite; elle te conduira en sûreté

jusqu'à la mer. — Je te rends grace de ton conseil, bon père, répond le paladin ; mais je méprise toujours le danger quand l'honneur l'exige, car l'honneur m'est plus cher que la vie. En vain tu me proposes de changer de route ; je vais sans hésiter à la caverne du géant. Je ne puis me sauver que par une fuite honteuse, et la mort me semble préférable à un tel salut. Quel funeste événement dois-je redouter? périr comme beaucoup d'autres ! Dieu secondera peut-être mes efforts, et, si je triomphe de ce monstre cruel, le chemin restera libre pour des milliers de pélerins. Les plus grands périls ne sauraient balancer un tel avantage ; je n'expose ici qu'une vie, dans le but d'arracher au trépas une multitude de voyageurs. — Va donc en paix, s'écrie l'ermite, et que, du haut des régions célestes, Dieu envoie l'archange Michel pour te protéger et te défendre ! » En disant ces mots, le pieux vieillard lui donne sa bénédiction, et le duc Astolphe continue à suivre les bords du Nil, espérant un plus puissant secours du cor merveilleux que de sa bonne épée.

Sur les rives sablonneuses du Nil, entre le fleuve et des marais, un petit sentier conduit à la demeure solitaire du géant, séjour inconnu aux humains ; on voit autour de cette habitation les têtes et les corps dépouillés des malheureux qui sont tombés dans les piéges du monstre : à chaque ouverture, à chaque créneau, se trouve suspendu au moins le corps d'une victime. Tel qu'un chasseur, échappé à de grands périls en poursuivant des ours, fixe leur grosse tête, leur peau hérissée et

leurs griffes cruelles à la porte de son château ou de sa métairie ; ainsi en use l'horrible géant avec ceux qui l'ont vaillamment attaqué. Les ossements d'une multitude de voyageurs couvrent le sol aux environs, et tous les fossés sont remplis de sang.

Caligorant (c'est le nom de ce monstre impitoyable, qui pare de cadavres les murs de son repaire, comme un autre les orne avec des tapisseries de soie et de pourpre), Caligorant est toujours en sentinelle sur sa porte. Lorsqu'il aperçut le jeune duc dans l'éloignement, à peine put-il contenir sa joie ; car, depuis deux mois, et le troisième était même déjà commencé, personne n'avait paru sur cette route. Aussitôt Caligorant court se cacher entre les touffes hautes et épaisses des roseaux d'un vaste marais ; le maudit géant se proposait de laisser avancer le paladin et de fondre sur lui par derrière : telle était sa manière d'attaquer ceux que le destin conduisait en ces lieux *.

Astolphe voit le monstre, et, craignant de tomber dans les piéges dont lui a parlé le bon vieillard, il arrête son cheval ; le prince a recours au cor merveilleux, qui produit son effet accoutumé : Caligorant, saisi d'épouvante, prend aussitôt la fuite. Astolphe continue à donner du cor, tandis que le géant se sauve avec vitesse, sans savoir où il va, tant sa frayeur est grande ; soudain ses propres filets l'enlacent de toutes parts et le font rouler dans la poussière. Le paladin, n'ayant plus

* L'histoire de Caligorant est imitée de celle du géant Zambardo. Voyez l'*Orlando Innamorato, lib. I, c. 5 et 6.*

rien à redouter pour lui-même, accourt sur son ennemi l'épée à la main; il veut lui donner la mort, et venger ainsi le trépas de mille victimes ; mais tuer un homme captif lui paraît une action vile, indigne de sa valeur : le cou, les bras, les pieds de Caligorant se trouvaient si étroitement liés, que le félon ne pouvait faire le moindre mouvement.

Ces filets avaient été autrefois formés par Vulcain, de lames d'acier très-minces, et travaillées avec tant d'art, qu'on aurait vainement essayé d'en dénouer une seule maille. Dans l'origine, ils avaient serré les pieds et les mains à Vénus et à Mars; le but du jaloux Vulcain fut de surprendre au lit les deux amants. Mercure s'empara des mêmes filets, lorsqu'il voulut obtenir Chloris, la belle Chloris, qui, au lever du soleil, suit les traces de l'Aurore, quand elle répand sur la terre les lis, les roses et les violettes ; Mercure atteignit cette nymphe, et la saisit un jour qu'elle volait vers l'endroit où le grand fleuve d'Éthiopie se jette dans la mer. Les filets de Vulcain furent ensuite gardés durant plusieurs siècles à Canope, au milieu du temple d'Anubis *. Trois mille ans après, Caligorant les enleva de ce temple où ils étaient consacrés, et l'impie géant incendia la ville.

Caligorant disposait si habilement ces filets sous le sable, que tous ceux qu'il poursuivait venaient s'y précipiter; ils y étaient retenus par le cou, par

* Canope, ville d'Égypte, selon la Fable; on y adorait Anubis; cette divinité égyptienne y était représentée avec une tête de chakal et non de chien, comme l'ont écrit presque tous les mythographes. — Voyez la *Biographie universelle*, partie mythologique.

les bras, par les jambes. Astolphe prit une chaîne, et il en lia les mains du monstre derrière le dos, pour l'empêcher de dégager le reste de son corps. Caligorant se relève, plus doux qu'une jeune fille, et le paladin se décide à l'emmener avec lui, à le montrer dans les villes, dans les châteaux et dans les bourgs. Désireux de conserver les admirables filets, car le marteau et la lime n'avaient jamais rien produit de plus merveilleux, Astolphe les place sur les épaules du géant; il lui fait aussi porter, comme à un valet, son casque, son écu, et il lui ordonne de suivre ses pas. De tous côtés, les peuples témoignent leur joie de ce que, désormais, le chemin va devenir libre pour le voyageur. Le prince anglais s'avance rapidement; bientôt il arrive aux sépulcres de Memphis, cité fameuse par ses pyramides : non loin de ses murs on aperçoit le Caire. Les habitants accouraient en foule pour contempler le géant redoutable : « Comment est-il possible, disait-on, que ce jeune guerrier ait enchaîné un homme d'une si haute stature? » Astolphe est forcé de s'arrêter à chaque instant; on l'entoure, on l'admire, on lui rend les plus grands honneurs.

Le Caire n'était pas alors aussi vaste que de nos jours; dix-huit mille rues ne peuvent contenir le peuple qu'il renferme, et, quoique les maisons aient trois étages, une multitude de personnes sont réduites à dormir sur le seuil des habitations. Le château du soudan est d'une richesse, d'une étendue surprenantes; quinze mille vassaux du prince, tous chrétiens rénégats, y sont logés avec leurs familles

et leurs chevaux. Astolphe désire savoir par combien de bouches le Nil mêle ses flots à la mer; il avait entendu dire qu'au delà de Damiette on était sûr de perdre la liberté ou la vie, parce qu'à l'embouchure du Nil, dans une tour, demeurait un brigand, l'effroi des voyageurs et des habitants de la campagne; ses ravages s'étendaient même jusqu'au Caire. Nul ne lui résistait : « En vain, assurait-on, un guerrier voudrait lui donner la mort; il a déjà reçu des milliers de blessures, et aucune ne l'a fait périr. »

Astolphe entreprend de combattre Orrile (tel est le nom de ce brigand), pour voir s'il contraindra les Parques à trancher le fil de ses jours. Il traverse Damiette, et il aperçoit sur le rivage, près de l'embouchure du Nil, la grande tour, retraite du monstre enchanté, issu d'une fée et d'un lutin. En arrivant, le prince anglais trouve Orrile aux prises avec deux chevaliers, qui luttent péniblement contre lui. Cependant leur valeur est célèbre dans l'univers : ce sont les deux fils d'Olivier, Grifon-le-Blanc et Aquilant-le-Noir. Le néromancien, il est vrai, s'était présenté au combat avec un avantage immense, ayant amené sur le champ de bataille un animal féroce de ces contrées, qui a coutume de vivre dans le fleuve ou le long de ses rives, et de dévorer les voyageurs imprudents et les malheureux navigateurs.

Cet animal, étendu sur le sable, venait de succomber sous les coups des deux frères; mais Orrile s'en inquiète peu; plusieurs fois les chevaliers ont brisé le corps de leur ennemi, jamais ils n'ont pu lui arracher la vie : dès qu'on lui coupe un bras,

Digitized by Google

N. 28. Combat de Grifon et d'Aquilant contre Orrile. CH. XV.

Digitized by Google

Digitized by Google

une jambe, il se les replace, comme si ses membres étaient de cire. Vainement Grifon et Aquilant lui fendent la tête jusqu'aux dents ou jusqu'à la poitrine; le nécromancien sourit, et l'inutilité de tant d'efforts irrite de plus en plus les deux guerriers. Avez-vous vu tomber d'une certaine hauteur l'argent liquide auquel les alchimistes ont donné le nom de mercure? A peine éparpillées, ses gouttes se réunissent; il en était de même des membres d'Orrile. Si on lui tranche la tête, il va en tâtonnant jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; la saisissant alors par le nez, par les cheveux, j'ignore avec quels clous il parvient à la fixer sur ses épaules. Souvent Grifon la ramasse et la jette dans le fleuve; mais Orrile nage comme un poisson, il plonge et reparaît sain et sauf.

Deux dames élégamment vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, regardaient cet étrange combat dont elles étaient la cause. Bienfaisantes fées, elles avaient élevé les fils d'Olivier, les ayant retirés, encore enfants, des serres cruelles de deux monstrueux oiseaux, qui les enlevèrent à Gismonde et les transportèrent dans un pays lointain. Il est inutile de raconter cette aventure, tout le monde la connaît; seulement l'auteur s'est mépris sur leur père, et je ne sais trop comment il a pu le confondre avec un autre. Quoi qu'il en soit, les jeunes guerriers avaient entrepris cette lutte cruelle à la prière des deux dames [5].

Le jour, brillant alors aux îles Fortunées, avait déjà disparu de ces climats; déjà les ténèbres enveloppaient tous les objets, à peine éclairés par l'in-

égale et faible lumière de la lune, quand Orrile retourna dans sa forteresse. Les deux fées voulurent interrompre le combat jusqu'à ce que le soleil eût de nouveau surgi à l'horizon. Astolphe avait reconnu Grifon et Aquilant, non seulement à leurs armes, mais encore aux coups terribles de leurs épées ; il s'empressa de les saluer, et ceux-ci, s'apercevant que c'était le baron du Léopard (on nommait ainsi le jeune duc à la cour de son père), lui firent un gracieux accueil. Les dames conduisirent ensuite ces intrépides chevaliers à un de leurs palais ; des jeunes filles vinrent au devant d'eux, accompagnées de plusieurs écuyers munis de torches flamboyantes. Les paladins se dépouillèrent de leurs armures, confièrent leurs destriers aux soins d'une multitude de serviteurs, et, dans un délicieux jardin, près d'une fontaine limpide, ils trouvèrent une table magnifiquement servie. Avec une énorme chaîne on attacha Caligorant au tronc d'un arbre antique, que les plus fortes secousses ne sauraient briser ; dix gardiens eurent ordre d'empêcher le géant de se délier pendant la nuit et d'attaquer les paladins, tandis que, sans défiance, ils se livreraient au sommeil.

Le moindre plaisir de ce somptueux et abondant repas fut l'excellente chère ; on y causa longuement d'Orrile, et du prodige qui semble moins croyable qu'un songe, lorsqu'on y pense ; car, si on abat la tête, un bras ou les jambes du nécromancien, il les remet soudain à leur place, et retourne au combat plus terrible qu'auparavant. Astolphe avait lu dans son livre, où l'on indique les moyens

de détruire les artifices des enchanteurs, qu'il ne pourrait faire mourir Orrile qu'en lui enlevant un cheveu fatal placé au sommet de sa tête ; dès qu'on parviendrait à le couper ou à l'arracher, le brigand perdrait la vie en dépit de son art. Toutefois, le livre n'apprenait pas à distinguer ce cheveu dans une crinière aussi épaisse.

Le jeune duc, espérant priver facilement de la vie le magicien, se réjouissait comme s'il eût déjà tenu la palme du triomphe; Astolphe supportera tous les dangers de la lutte, et fera périr Orrile, pourvu que les deux frères lui permettent d'aller le combattre. Grifon et Aquilant lui accordent avec plaisir sa demande, persuadés qu'il s'épuisera en vains efforts. La nouvelle aurore resplendissait au ciel, lorsque le nécromancien descendit dans la plaine; bientôt le prince anglais et lui, l'un armé d'une massue, l'autre de son épée, commencèrent de terribles assauts. Des coups multipliés d'Astolphe, un seul doit être mortel. La main et la massue du monstre, son bras droit, son bras gauche, tombent tour à tour sur la poussière ; tantôt le paladin le couvre de blessures, tantôt il lui fend la poitrine; mais Orrile rattache toujours ses membres. Quand même Astolphe l'eût mis en pièces, le magicien se serait rétabli dans son entier.

Cependant un coup terrible atteignit l'enchanteur, et lui sépara la tête des épaules. Astolphe, plus prompt qu'Orrile, saute à bas de son coursier, prend d'une main la sanglante chevelure et s'élance sur Rabican, assez vite pour qu'Orrile ne puisse le

rejoindre. Le nécromancien, ne se doutant pas de ce vol, cherchait sa tête sur le sable; dès qu'il s'aperçoit qu'on l'emporte à travers la forêt, il se précipite à cheval et suit rapidement l'audacieux ravisseur: « Arrête, retourne, retourne, » voulait crier le malheureux Orrile; mais Astolphe lui avait enlevé sa bouche. Le magicien, qui avait encore ses talons, poursuit à toute bride son adversaire, tandis que Rabican, destrier d'une vitesse merveilleuse, franchit un vaste espace, et laisse l'enchanteur bien loin derrière lui.

Astolphe s'empresse de rechercher, parmi les innombrables cheveux du monstre, celui qui rend Orrile immortel; il n'y en a pas un seul plus long ou plus court que les autres. Lequel choisir pour donner la mort à ce brigand? « Mieux vaut les couper tous, » dit le prince; et, comme il ne possède ni rasoir, ni ciseaux, il saisit son épée: cette épée pourrait servir de rasoir, tant la trempe en est fine! Astolphe, tenant par le nez la tête du nécromancien, la dépouille en un instant de sa chevelure; aussitôt le visage d'Orrile devient pâle, livide; ses yeux ternes annoncent un prochain trépas; enfin son corps roule à terre et reste bientôt sans mouvement [6].

Astolphe retourne auprès des dames et des chevaliers; il leur montre la tête, qui portait l'empreinte de la mort, et leur désigne l'endroit éloigné où le corps gisait dans la poussière. Je ne sais si Aquilant et Grifon furent véritablement joyeux de cette victoire; ils accueillirent gracieusement le paladin, mais, au fond du cœur, ils lui enviaient

peut-être son triomphe. Je ne crois pas non plus que les deux fées fussent très-satisfaites de l'issue de ce combat; elles avaient mis les fils d'Olivier aux prises avec Orrile, pour prolonger les jours des deux frères, dont la vie était menacée en France; les bonnes fées espéraient les retenir jusqu'à ce que la maligne influence des astres fût dissipée.

Le gouverneur de Damiette, ayant appris la mort du nécromancien, fit envoler une colombe portant un billet sous l'une de ses ailes; l'oiseau s'arrêta au Caire; de cette ville on en expédia un second pour une autre cité, selon la coutume des Égyptiens, et, en très-peu de temps, on sut dans toute la contrée qu'Orrile n'existait plus. Le duc victorieux pressa les deux guerriers de mettre un terme à leurs exploits en Orient, afin de venir défendre la sainte Église et l'empire romain; Aquilant et Grifon n'avaient nullement besoin d'être excités aux batailles : acquérir de la gloire dans leur pays était l'objet de leurs plus vifs désirs.

Chacun des jeunes princes prit congé de sa bienfaitrice; les deux fées, malgré leur affliction profonde, ne purent empêcher ce départ. Astolphe et les fils d'Olivier suivirent la route à droite, résolus, avant de retourner en France, d'aller visiter les Saints Lieux où un Dieu daigna se faire homme. Le chemin sur la gauche, plus agréable, plus commode, ne s'éloignait jamais des bords de la mer; cependant les paladins préférèrent l'autre route, quoique horrible et affreuse, parce qu'elle les conduisait six jours plus tôt dans la noble cité de la

Palestine. Cette route n'offrait aucune ressource ; à peine y trouvait-on de l'herbe et de l'eau ; mais les voyageurs, s'étant approvisionnés de ce qui pouvait leur être utile, chargèrent de leur bagage le géant, dont les épaules auraient encore supporté une tour. Après de nombreuses fatigues à travers un chemin rude et pénible, les trois guerriers découvrirent, du haut d'une montagne, la terre sacrée, où le Suprême Amour effaça de son propre sang tous les crimes du genre humain.

Aux portes de la cité sainte, Astolphe et ses compagnons rencontrèrent un jeune homme de leur connaissance : c'était Sansonnet de la Mecque, aimable chevalier, à la fleur de son âge, et doué d'une prudence merveilleuse. Sa haute valeur, sa courtoisie le rendaient célèbre parmi les peuples d'Orient. Roland l'avait converti à la foi chrétienne, et s'était hâté de le baptiser. Les paladins le trouvèrent occupé à tracer une forteresse capable de résister aux entreprises du calife d'Égypte ; son dessein était d'entourer la montagne du Calvaire d'un mur de deux milles d'étendue. Sansonnet reçut les trois pèlerins avec le joyeux empressement d'un ami sincère ; il les accompagna lui-même dans l'intérieur de la ville, et leur offrit pour demeure son magnifique palais.

Sansonnet tenait de Charlemagne le gouvernement de la Terre-Sainte ; il y commandait au nom de l'empereur. Le duc Astolphe lui fit présent de ce géant immense qui peut porter autant de fardeaux que dix bêtes de somme ; il le pria d'accepter aussi les admirables filets d'acier. Sansonnet témoi-

gna sa reconnaissance au prince en lui donnant une riche ceinture pour soutenir son épée; il lui remit également des éperons d'or, qui, disait-on, avaient appartenu au chevalier dont le bras puissant délivra une jeune fille de la gueule d'un dragon : Sansonnet s'en était emparé, ainsi que de plusieurs autres dépouilles, lorsqu'il prit la ville de Jaffa.

Les voyageurs, absous de leurs fautes dans un monastère, pieuse retraite fertile en bons exemples, allèrent visiter tous les temples pour adorer les mystères de la passion du Christ : aujourd'hui les païens souillent ces mêmes temples, à la honte éternelle et à l'opprobre des Chrétiens ! L'Europe entière est en armes; on est impatient de combattre partout, excepté dans les seuls lieux où la guerre serait utile [7] ! Tandis que les paladins avaient l'esprit dévotement occupé d'indulgences et de cérémonies religieuses, un pèlerin grec, connu de Grifon, lui apporta de tristes et fâcheuses nouvelles, bien opposées à ses vœux et à son premier projet : ces nouvelles excitèrent tant de trouble dans son cœur, que les prières et les oraisons furent bientôt mises de côté.

Grifon, pour son malheur, aimait une femme nommée Origille; on ne pourrait entre mille beautés en choisir une plus éclatante, ni d'une taille plus gracieuse; mais elle était d'une nature si perverse, si déloyale, que, pour rencontrer sa pareille, j'en ai la certitude, on aurait vainement parcouru les villes et les bourgs de la terre ferme et des îles de toutes les mers. Grifon, en quittant la cité de Constantin, y avait laissé Origille consumée par une

violente fièvre, et, au moment même où il espérait revoir sa belle maîtresse, où il croyait jouir de son amour, le malheureux reçut l'avis qu'elle habitait Antioche avec un nouvel amant, parce qu'il lui était impossible, disait-elle, de dormir plus longtemps seule dans un âge aussi tendre *.

Instruit de cette nouvelle douloureuse, Grifon poussait nuit et jour de profonds soupirs; les jeux, les distractions des autres hommes, attristaient son esprit. Vous tous plus ou moins blessés par l'amour, vous savez quels ravages font ses flèches; mais ce qui redoublait le martyre de l'infortuné chevalier, c'est qu'il aurait eu honte de raconter ses chagrins, car son frère Aquilant, lui ayant mille fois reproché sa faiblesse, s'était efforcé de le séparer de la plus méchante des femmes. Grifon excusait toujours son amante, lorsqu'Aquilant la condamnait, tant l'objet de nos affections nous aveugle! Le paladin prend donc la résolution de partir seul, sans rien dire à son frère, et de pénétrer dans les murs d'Antioche pour y enlever celle qui possède son cœur; il veut joindre le ravisseur de sa maîtresse pour en tirer une vengeance à jamais mémorable. Je raconterai dans l'autre chant comment Grifon exécuta ce projet; je ferai aussi connaître les résultats de son voyage.

* Voyez pour Origille l'*Orlando Innamorato*, lib. I, c. 29, et lib. II, c. XI et XX.

NOTES

DU CHANT QUINZIÈME.

[1] Nous n'avons pas besoin de dire que le siége de Paris par les Sarrazins, est simplement une invention du poète; jamais les Sarrazins ne dépassèrent la Loire, et l'on a vu que, sous Charlemagne, ils s'avancèrent à peine jusqu'à Narbonne. Arioste l'ignorait-il ? Mieux vaut supposer que, faisant en quelque sorte un admirable résumé des romans de chevalerie, où toutes les époques historiques sont bouleversées, le poète prit plaisir à mettre dans son œuvre un peu plus de confusion, en conduisant les Sarrazins sous les murs mêmes de Paris. Pour rencontrer un fait authentique qui se rapproche de l'idée d'Arioste, il faut consulter le poème d'Abbon, sur le siége de Paris par les Normands; sans doute, bien des circonstances diffèrent, mais il est probable que ce poème a servi de canevas aux broderies de l'Arioste.

On sait que, dès le règne de Louis-le-Débonnaire, les Normands ravageaient les côtes de la Neustrie; cependant, ils n'avaient jamais osé remonté la Seine. Ce fut dans le mois de mai 841 que les pirates pénétrèrent pour la première fois jusqu'à Rouen; ils saccagèrent la ville et y mirent le feu, ainsi qu'à l'abbaye de Jumiéges. Sous Charles-le-Chauve, les Barbares envahirent Paris à deux reprises, en 845 et en 856; mais le siége régulier de Paris par les Normands n'eut lieu qu'au mois de novembre 885 : Eudes, le fils de Robert *le Fort, le Macchabée*, comme le désignent les chroniques, gouvernait alors le comté de Paris, au nom de Charles-le-Gros, qu'il devait plus tard remplacer sur le trône. C'est l'histoire de ce siége que raconte le moine Abbon, témoin oculaire des événements, et nous aurons occasion d'analyser son travail dans les notes du chant XVIe.

[2] C'est la première fois que l'Arioste parle des paladins de Charlemagne; les noms que le poète donne aux compagnons du puissant empereur sont ceux-là même que la chronique de Turpin et les romans de chevalerie don-

nent également aux guerriers que les trouvères et les troubadours appellent les douze pairs. Cette tradition des douze pairs de Charlemagne remonte aux chansons de geste et aux poésies chevaleresques; Charlemagne y apparaît toujours accompagné de ses douze pairs; il se montre avec eux dans les cours plénières, dans les tournois et sur les champs de bataille. Cependant l'institution des douze pairs n'appartient pas au règne de Charlemagne; la vérité historique ne permet pas de reporter l'origine de la pairie au delà du XIIe siècle, époque où la tenure féodale prit une sorte de régularité; alors on compta les six pairs laïques et les six pairs ecclésiastiques : ce furent les ducs de Normandie, de Guyenne et de Bourgogne, les comtes de Champagne, de Toulouse et de Flandre; l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, de Noyon, de Châlons, de Langres et de Beauvais. Depuis le règne de Louis-le-Jeune, on voit les douze pairs assister aux sacres des rois, aux grandes solennités de la couronne; tout se fait en leur présence. — Comparez l'*histoire de la Pairie*, par le Laboureur, avec la *Dissertation* de Bullet, et le tome I de l'*histoire de Philippe-Auguste*, par M. Capefigue.

On demandera sans doute pourquoi les romanciers donnèrent ainsi douze pairs à Charlemagne : c'est, comme nous l'avons dit plusieurs fois, que les trouvères et les troubadours attribuaient à des époques antérieures les événements qu'ils avaient sous les yeux; rien d'étonnant que, rédigeant leurs poèmes dans les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, la plupart des trouvères aient transporté au règne de Charlemagne les institutions des temps où ils écrivaient. Le nombre douze est un chiffre symbolique évidemment emprunté aux douze apôtres; il y a dans les œuvres du moyen-âge de tels anachronismes, que les rois David et Salomon, Enéas, Hector, Philippe Macédo, le grand Alexander et Darius, ont leurs douze pairs. Les romans chevaleresques, répétons-le, reflètent seulement l'esprit des siècles où ils furent conçus.

[3] Nous avons déjà fait une observation dans notre travail sur la *Jérusalem délivrée :* les poètes, toujours si impressionnables, ne peuvent complètement se détacher des grands événements de l'époque où ils vivent. Dans les XVe et XVIe siècles, la découverte d'un nouveau monde préoccupait toutes les intelligences; on en disait les merveilles, on racontait les expéditions de Christophe Colomb, d'Amérie Vespuce, de Vasco de Gama, de Vélasquez, de Fernand Cortez, de Pizarre; et l'imagination brillante d'Arioste, comme plus tard celle de T. Tasso, en fut vivement frappée. Tout ce qui est prodigieux parle à l'esprit de l'Arioste; les voyages avaient aussi leur chevalerie, ils tombaient dans le domaine du poète, qui, du reste, était bien aise d'en tracer un itinéraire à sa guise. Dans la marche des siècles, chaque époque a son caractère distinctif; durant la période des admirables découvertes, il fallait s'en occuper, et l'Arioste a décrit le voyage d'As-

tolphe avec un soin infini, en signalant les dangers des différentes mers et les écueils des divers rivages; il a voulu faire, pour ainsi dire, une carte de navigation poétique. — Voyez aussi les notes du chant XV de notre traduction de la *Jérusalem délivrée*, p. 304 et suiv.

4 On voit dominer le nom de Charles-Quint dans ce chant du *Roland Furieux;* le poète célèbre l'empereur, ses capitaines, ses hommes de bataille, et André Doria, qui dompta les pirates, et le marquis de Pescaire, et le marquis du Guast, et Fernand Cortès, et toute cette pléiade de guerriers qui brillèrent sous l'illustre empereur de la maison d'Autriche. Il eût été difficile, en effet, de parler de gloire, de rappeler les souvenirs de Charlemagne et de ses paladins, sans que le nom de Charles-Quint et ceux de ses généraux vinssent à l'esprit des historiens et des poètes; il y avait mille points de ressemblance dans le caractère des deux empereurs. Parmi les nombreux éloges que l'Arioste prodigue aux rois et aux princes, il y a de temps à autre quelques strophes favorables à l'esprit d'indépendance; ainsi, le poète loue surtout Doria, de ce qu'il a rendu la liberté à sa patrie. C'est ici un peu le type de la poésie italienne du XVIe siècle, obséquieuse et fière tout à la fois; elle était fière par souvenirs, obséquieuse par position; le vieux sang des républiques bouillonnait encore; mais les besoins du poète, ses affections, ses faiblesses, le portaient à encenser les grands, à saluer leur puissance. Là se trouve l'explication des vers contradictoires où le poète chante tour à tour le despotisme et la liberté.

5 Bojardo écrivit le premier que Grifon et Aquilant étaient fils d'Olivier, le paladin célèbre mort à Roncevaux, avec son cousin Roland. Ce fut là une erreur qu'Arioste a soin de relever, tout en l'acceptant lui-même, car le poète ne faisait que continuer une histoire commencée dans l'*Orlando Innamorato*. D'après les poésies chevaleresques, Grifon et Aquilant étaient fils de la reine Gismonde et de Richardet, l'un des frères de Renaud de Montauban; le marquis Olivier n'avait jamais eu qu'un fils, Galien le Réthoré, dont un roman de chevalerie nous raconte la naissance et les merveilleuses prouesses. Cette tradition, conforme aux écrits du moyen-âge, a été adoptée dans la *Genealogia degli eroi de' romanzi ch' ebbero per fondamento le origini de' Franchi e la storia di Carlomagno, de' suoi paladini e loro discendenti*, qui fait partie de l'*Analisi e bibliografia dei romanzi di cavalleria e dei poemi romanzesci d'Italia*, édition du comte Melzi. Voici ce qu'on y lit : Ricciardetto *sposa la regina* Gismonda : Aquilante e Grifone, *gemelli*. — Olivieri, *ucciso in Roncisvalle :* Galieno *nato da un intrigo con Giaquelina, figlia di Ugone, imperatore di Costantinopoli.*

Quant aux deux *grandi augelli* qui dérobèrent Grifon et Aquilant à leur

mère Gismonde, c'est peut-être une invention d'Arioste, ou du moins une légende qui ne nous est point parvenue; nous avons vainement tâché de la découvrir, soit dans les romans chevaleresques, soit dans les nombreux poèmes italiens qui ont précédé le *Roland furieux*. L'auteur de *Galien le Réthoré* dit seulement que deux fées élevèrent le jeune Galien et lui prédirent une carrière glorieuse : « Comment Olivier fust amourcux de la belle Jaqueline, fille du roy Hugues de Constantin la noble, et comment il en perdit le boire et le menger. — Comment le roy Hugues revint à Charlemaigne et aux douze pers pour leur faire acomplir leurs gabtz, et comment il bailla premier à Olivier sa fille pour coucher aveeques lui. — Comment Jaqueline a ung matin se leva et alla a une fontaine qui estoit derriere la maison de son hostesse ou elle acoucha d'ung beau filz, et comment deux fées reçurent l'enfant qui lui donnèrent le nom de Galyen Rethore, et de l'heur qu'elles lui donnèrent. » *Du noble et hardy chevalier Galyen Rethore, fils au vaillant et bien renommé Olivier de Vienne, per de France;* imprimé à Paris, chez Verard, 1560.

Du reste, dans l'*Edda*, la mythologie des Scandinaves, ainsi que dans les poésies des Scaldes, il est dit que des fées assistent toujours à la naissance des enfants : « il y a dans le ciel, dit l'*Edda*, plusieurs fées qui président à la naissance de chaque enfant pour décider de sa destinée; les unes sont d'origine divine, d'autres descendent des génies, d'autres des nains. Les fées d'une divine origine sont bonnes et dispensent d'heureuses destinées; les hommes qui sont infortunés doivent l'attribuer aux méchantes fées et à la vieille magicienne de la forêt aux arbres de fer. » Fable 8e de l'*Edda*, traduction de M. Mallet, à la fin de son introduction à l'*histoire du Danemarck*.

6 L'histoire d'Orrile et le commencement de sa lutte étrange contre Grifon et Aquilant se trouvent dans l'*Orlando Innamorato*, lib. III, c. 2 et 3. Il y a dans le récit de ce merveilleux combat un mélange de souvenirs empruntés à la mythologie des Grecs et aux poésies du moyen-âge. — Le cheveu d'Orrile, auquel était attaché le don de l'immortalité, rappelle celui de Ptérélas, roi de Télèbes, et celui de Nisus, roi de Mégare; on sait que Cometho coupa le cheveu d'or de Ptérélas, son père, afin de seconder les entreprises d'Amphytrion contre la ville de Télèbes, et que Scylla se rendit coupable de la même trahison envers son père Nisus, pour favoriser Minos.—La miraculeuse facilité d'Orrile à replacer sa tête sur ses épaules est spécialement empruntée aux compositions du moyen-âge; dans le roman de *Perceval le Gallois*, un chevalier se présente à la cour du roi Artus : « Sire, dist-il, je vous saluve comme le meilleur et le plus hault roy qui pour ce jour sur terre regne, et sachiez que je vous vieng ung don requerir.... Sire, cest espéc devant vostre royalle majesté et devant toute la compagnie a ung chevallier bailleray s'il m'en peull a ung coup la tesle

trencher et de ce que ce coup je garisse, la collée luy rendral. » Carados accepte : « Alors le chevalier le col estend, lequel le couche sur ung bloc... Adonc Carados haulsa l'espee qu'il tenoit, de laquelle en donna au chevalier telle collée qu'elle coulla jusques au doigiz et s'en est la teste vollée plus loing qu'ugne lance n'est longue, et le corps comme s'il fust vif de si près la tesie suivit que nul ne se donna de garde que la teste ne fust reunye bien joincte et bien adérée. » *Perceval le Gallois*, édition de 1530.

Et dans le fabliau *la Mule sanz frain*, ou *la Damoiselle à la mure*, Gauvain arrive près d'un château; il y rencontre un nain :

..... Nain, qui es-tu? (fit-il)
Qui est ta dame, et qui t'est Sire?

Le nain s'éloigne sans lui répondre; Gauvain poursuit sa route; il pénètre dans un palais magnifique, et

D'une cave parfonde et lée
Qui mont estoit basse soz terre,

il voit sortir un géant :

Plus estoit granz que saint Marcel.

Le géant reçoit très-courtoisement Gauvain; il le fait manger à sa volonté, et le conduit dans une chambre à coucher. Avant de partir, il prie le vaillant chevalier de lui couper la tête :

Amit, fet-il, la teste m'oste.

Gauvain prend son épée, tranche la tête du géant. Mais, ô surprise! ledit géant ramasse sa tête, s'en va dans la caverne, et le lendemain, il se présente sain et sauf devant Gauvain :

Lors lon (Gauvain) moinne desor un tronc,
Li vilains lo coi li estent,
Maintenant la jusarme prent
Gauvain, si li coupe la teste
A un cop, que plus n'i areste.
Li vilains resait maintenant
Sor ses piez et sa teste prent,
Dedans la cave en est entrez
Et Gauvain s'en est retournez,
Si s'est couchiez isnelement,
Jusqu'au jor dort seurement.
Lendemain, dès qu'il ajorna,
Gauvain se lieve et atorna.
Atant ez-vos que li vilains
Revint toz haitiez et toz sains,
Et sa jusarme sor son coi.

— Voyez le tome I du *Nouveau Recueil de fabliaux et contes*, publié par M. Méon, 1823.

7 Le passage où l'Arioste accuse les puissances chrétiennes de laisser le saint sépulcre au pouvoir des Sarrazins confirme ce que nous avons dit, note 1 du chant XIV, sur la pensée du poète d'exciter les peuples de l'Oc-

cident à prendre les armes contre le Turc. Dès la fin du XVe siècle, la France, l'Espagne, Venise et Rhodes s'étaient liguées pour la conquête de la Palestine, et l'empereur Maximilien prit la croix dans le but de délivrer les Saints Lieux de l'oppression des Musulmans. Les forces des Infidèles étaient alors redoutables; elles menaçaient l'Europe entière, et plus immédiatement l'Allemagne et l'Italie. C'est ce qui explique la croisade que prêcha, en 1513, Léon X contre le sultan Sélim. Les historiens, les poètes célébrèrent la noble résolution de Léon X; Vida écrivit une ode sur la prochaine croisade, et Novageri adressa une épître en prose au souverain pontife : « Nous verrons, disait-il à Léon X, nous verrons luire bientôt cette belle journée où, vainqueur des nations infidèles, tu reviendras couvert des lauriers de la victoire; cette journée mémorable, où toute l'Italie, toute la terre, te saluera comme un Dieu libérateur; où d'innombrables citoyens sortiront des bourgs et des cités, et se précipiteront sur tes pas, te rendant grace d'avoir sauvé leurs foyers, leur liberté et leur vie. » — Voyez, dans les *œuvres* de Sadolet, le discours que le savant écrivain prononça en présence du sacré collége, et où il expose les nombreux efforts des chrétiens pour la future croisade.

L'*Orlando furioso* fut publié au milieu de ces événements; l'Arioste ne pouvait y rester complètement étranger, et s'il adresse des plaintes aux nations de l'Occident, c'est que Léon X oublia ses projets de croisade; des divisions étaient nées en Europe; au lieu de porter leurs armes contre les ennemis des Chrétiens, les troupes de Charles-Quint envahissaient Rome et s'emparaient du souverain pontife lui-même, et quelques années plus tard, au grand scandale de la chrétienté, François Ier, ligué avec les Infidèles, réunissait sa flotte à celle de Barberousse. — Consultez le tome V du grand et beau travail de M. Michaud, sur les croisades.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. I
VIE DE L'ARIOSTE ET INTRODUCTION A L'*Orlando Furioso*. IX

CHANT PREMIER.

Dédicace. — Fuite d'Angélique. — Elle rencontre Ferragus. — Combat entre Renaud et Ferragus. — Ils poursuivent Angélique. — Apparition de l'Argail. — Renaud et son cheval Bayard. — Sacripant reconnaît Angélique. — Bradamante désarçonne le roi de Circassie. — Arrivée de Renaud. — Les deux fontaines de la Haine et de l'Amour. 1
NOTES DU CHANT I. 17

CHANT II.

Furieux assauts entre Renaud et Sacripant. — Ruse d'un ermite pour faire cesser le combat. — Renaud suit les traces d'Angélique et se dirige vers Paris. — Charlemagne envoie le fils d'Aymon en Angleterre. — Bradamante aperçoit Pinabel le Maïençais. — Récit de ses infortunes. — Il trahit la jeune fille et la fait tomber dans la grotte de Merlin. 33
NOTES DU CHANT II. 49

Digitized by Google

CHANT III.

Une magicienne s'approche de Bradamante. — Prédictions de Merlin. — Éloge de la maison d'Este. — L'enchanteresse indique à Bradamante les moyens de délivrer Roger. — Brunel rencontré par la fille d'Aymon. . . 55
NOTES DU CHANT III. 72

CHANT IV.

Atlant traverse les airs, placé sur l'hippogriffe. — Bradamante enlève à Brunel la bague enchantée. — Elle lutte contre Atlant et le fait captif. — Destruction du château de l'enchanteur. — Roger monte sur l'hippogriffe et disparaît dans les nuages. — Une tempête jette Renaud sur les côtes d'Écosse. — Il part pour secourir Genièvre. — Le fils d'Aymon arrache Dalinde des mains de deux malfaiteurs. 79
NOTES DU CHANT IV. 95

CHANT V.

Histoire d'Ariodant et de Genièvre. — Renaud et Dalinde arrivent dans la ville de Saint-André. — Le fils d'Aymon découvre au roi d'Écosse la perfidie de Polinesse. — Le duc d'Albanie est tué par Renaud. 101
NOTES DU CHANT V. 119

CHANT VI.

Ariodant se fait reconnaître. — Le roi lui accorde la main de Genièvre et lui cède le duché d'Albanie. — Roger s'arrête dans l'île d'Alcine. — Description de ce délicieux séjour. — Astolphe s'y trouvait, métamorphosé en myrte. — Astolphe tâche par ses conseils de préserver Roger des séductions d'Alcine. — Une multitude de monstres attaquent Roger. — Deux nymphes protégent le jeune prince. 125
NOTES DU CHANT VI. 142

CHANT VII.

La géante Ériphile. — Elle est vaincue par Roger. — Description des attraits d'Alcine. — Sa vie d'amour avec Roger. — Bradamante donne un anneau enchanté à Mélisse. — La magicienne arrive dans l'île d'Alcine, où elle prend la forme d'Atlant. — Mélisse réprimande Roger. — Le paladin se dirige vers le royaume de Logistille. . 145
Notes du chant VII. 161

CHANT VIII.

Roger, attaqué par un valet d'Alcine, découvre le bouclier de l'enchanteur. — Alcine et son armée poursuivent Roger. — Mélisse et le duc Astolphe se rendent dans le palais de Logistille. — Renaud s'adresse aux rois d'Écosse et d'Angleterre pour en obtenir des troupes. — Le cheval d'Angélique entraîne la jeune fille dans la mer. — L'infortunée est prise par les corsaires de l'île d'Ébude. — Histoire de Protée. — Angélique est destinée à être dévorée par un monstre. — Une pluie céleste arrête l'incendie qui allait consumer Paris. — Roland s'éloigne de la cité. . 165
Notes du chant VIII. 184

CHANT IX.

Roland s'engage à délivrer les victimes dans l'île d'Ébude. — Les vents contrarient son voyage. — Olympie raconte ses infortunes au vaillant guerrier. — Roland promet de venger Olympie. — Exploits du paladin dans la Hollande. — Il tue Cimosque et remet Birène en liberté. — Roland s'empare du fusil et le jette dans la mer. 187
Notes du chant IX. 206

CHANT X.

Birène aime la fille de Cimosque. — Il abandonne Olympie sur un rocher. — Désespoir d'Olympie. — Roger et trois nymphes de la cour d'Alcine. — Combat entre la flotte

d'Alcine et celle de Logistille. — Alcine est vaincue. — Roger, monté sur l'hippogriffe, descend près de Londres. — Revue de l'armée qui va au secours de l'empereur Charles. — Roger délie Angélique attachée à un rocher de l'île des Pleurs. — Il enlève la jeune fille sur le cheval ailé. 209

NOTES DU CHANT X. 233

CHANT XI.

Angélique se dispose à retourner au Cathay. — Roger croit voir Bradamante terrassée par un géant. — Imprécations de Roland contre les armes à feu. — L'intrépide chevalier tue le monstre marin dans l'île d'Ébude. — Tous les habitants de cette île sont massacrés. — Roland délivre Olympic et continue à chercher la belle Angélique. . 237

NOTES DU CHANT XI. 255

CHANT XII.

Roland pénètre dans le palais d'Atlant. — Il y rencontre plusieurs guerriers. — Roger y vient aussi. — Angélique se montre à Sacripant. — Elle prend la fuite dans la forêt. — Combat entre Roland et Ferragus. — La jeune fille enlève le casque de Roland. — Le comte d'Angers dispersé des escadrons de Sarrazins. — Il aperçoit deux femmes dans une caverne. 257

NOTES DU CHANT XII. 277

CHANT XIII.

Isabelle explique les causes de sa captivité au paladin Roland. — Le comte d'Angers massacre vingt brigands qui opprimaient la jeune fille, et il part avec elle. — Mélisse indique de nouveau à Bradamante la manière de rendre la liberté à Roger. — Elle nomme à la guerrière quelques unes des femmes illustres de sa lignée. — Bradamante franchit le seuil du palais d'Atlant. — Les rois Agramant et Marsile réunissent leurs bataillons. . . 279

NOTES DU CHANT XIII. 298

CHANT XIV.

Dénombrement de l'armée des Sarrazins. — Mandricard assomme les gardes de la princesse de Grenade. — Prière de Charlemagne. — Dieu ordonne à l'archange Michel d'aller chercher le Silence et la Discorde. — L'archange trouve la Discorde dans un monastère. — Description de la caverne du Sommeil. — Le Silence conduit l'armée de Renaud. — Siége de Paris. — Exploits de Rodomont. — Les Sarrazins périssent dans les flammes. 301

NOTES DU CHANT XIV. 331

CHANT XV.

Agramant attaque Paris. — Astolphe reçoit de Logistille un livre et un cor merveilleux. — Itinéraire du voyage d'Astolphe. — Éloge des capitaines sous le règne de Charles-Quint. — Astolphe se rend maître de Caligorant et le mène au Caire. — Il voit Aquilant et Grifon qui luttent vaillamment contre un nécromancien. — Astolphe le tue. — Les trois guerriers vont visiter la cité sainte. — Grifon reçoit de tristes nouvelles de son amante. . 333

NOTES DU CHANT XV. 357

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

INDICATION

POUR LE PLACEMENT DES VIGNETTES.

LUDOVICO ARIOSTE, dessin de FRANÇAIS, d'après le TITIEN, gravure de PIAUD, à mettre en regard de la vie du poëte.

Nos.				En face de la page
1	Chant I	Dessin de MEISSONIER.....	Grav. de TIMMS.....	1
2	I	— MARCKL.....	— CZECHOWICZ..	13
3	II	— ...Id.....	— .....Id.....	35
4	II	— MEISSONIER.....	— SEARS.....	40
5	III	— C. GIRARDET.....	— C. GIRARDET.	55
6	IV	— MEISSONIER.....	— SEARS.....	79
7	V	Roland et Dalinde : *lisez* Renaud et Dalinde.		
		— FRANÇAIS.....	— SEARS.....	101
8	V	— MEISSONIER.....	— SEARS.....	117
9	VI	— FRANÇAIS.....	— LECLERE.....	125
10	VII	— K. GIRARDET.....	— SEARS.	145
11	VII	— TELLIER.....	— SEARS.	147
12	VIII	— K. GIRARDET.....	— CZECHOWICZ..	165
13	VIII	— FRANÇAIS.....	— LECLERE.	171
14	IX	— DEMORAINE.....	— CZECHOWICZ..	187
15	IX	— MEISSONIER.....	— SEARS.....	200
16	X	Olympe : *lisez* Olympie.		
		— FRANÇAIS.....	— SEARS.....	209
17	X	Le chiffre 1 s'étant détaché sous la presse, quelques exemplaires de cette vignette portent seulement le no 7.)		
		— DEMORAINE.....	— CZECHOWICZ..	216
18	X	— K. GIRARDET.....	— JOURDAIN	232
19	XI	— BARON.....	— CZECHOWICZ..	237
20	XI	— K. GIRARDET.....	— JOURDAIN....	245
21	XII	— ST-GERMAIN.....	— SEARS.....	257
22	XII	— BARON	— CHEVAUCHET..	275
23	XIII	— K. GIRARDET.....	— CZECHOWICZ..	279
24	XIII	— FRANÇAIS et TELLIER....	— JOURDAIN....	295
25	XIV	— TELLIER.....	— SEARS.	301
26	XIV	— FRANÇAIS et ST-GERMAIN.	— PIAUD	321
27	XV	— TELLIER et FRANÇAIS....	— TIMMS	333
28	XV	— K. GIRARDET	— LECLERE.	349
29	XV	— BARON.....	— JOURDAIN....	352

ERRATA.

Pages.	Lignes.				
5	23 24	*au lieu de :*	si toutefois la colère et les haines peuvent jamais s'oublier,	*lisez :*	ils oublient ainsi leur colère et leurs haines.
18	5	—	seigneur lige,	—	seigneur-maître.
46	4	—	des batailles,	—	de Casille.
67	4	—	quitter,	—	quittant.
68	7	—	dignes héritiers,	—	digne héritier.
69	14	—	il possède,	—	le magicien possède.
265	19	—	connue,	—	connu.
336	2	—	Sophronise,	—	Sophrosine.

Feuilles 4, 5 et 6, remplacer le mot *amazone* par celui de *jeune fille*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google